

12-3

759

APPROUVÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS POUR L'ENFANCE & LA JEUNESSE

LES
ECRIVAINS MODERNES
DE LA FRANCE

OU
BIOGRAPHIES DES PRINCIPAUX ECRIVAINS FRANÇAIS

DÉPUIS LE PREMIER EMPIRE JUSQU'A NOS JOURS

ŒUVRES COMPLètes de l'auteur 8 VOLUMES LIBRES

LIBRAIRIE

DES ÉCOLES ET DES MAÎTRES D'ÉCRITURE

PAR

D. BONNEFON

PARIS

LIBRAIRIE L. LANGE, 18, rue de la Harpe, Paris, et chez tous les Libraires, 2, r. de la Poésie

Librairie L. LANGE, 18, rue de la Harpe, Paris, et chez tous les Libraires, 204, r. de la Harpe

LIBRAIRIE L. LANGE, 18, rue de la Harpe, Paris, et chez tous les Libraires

LIBRERIA
DETKEN & ROCHOLL
NAPOLI

BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III

Race.

De Marinis

A.

1026.

NAPOLI

19.3.

Rec. de Morim A 1926

LES
ÉCRIVAINS MODERNES
DE LA FRANCE

DU MÊME AUTEUR .

Les Écrivains célèbres de la France ou biographies des écrivains français, depuis l'origine de la langue jusqu'au XIX ^e siècle, à l'usage des écoles et des maisons d'éducation, 370 p. in-42, broché.....	2 »
Simple cartonnage	2 25
Cartonnage or.....	2 30
Les Écrivains modernes de la France ou biographies des principaux écrivains français, depuis le premier Empire jusqu'à nos jours, 430 pages in-42, broché..	3 »
Cartonnage or.....	3 40
Histoire des premiers Chrétiens , depuis la descente du Saint-Esprit sur les apôtres jusqu'à la conversion de Constantin, à l'usage des écoles, avec gravures dans le texte, 246 pages in-42, broché... ..	» 80
Simple cartonnage	4 »
Cartonnage or.....	4 45
Les grands Chrétiens du moyen âge , depuis la conversion de Constantin jusqu'à la Réformation, avec gravures dans le texte, ouvrage destiné à faire suite à l' <i>Histoire des premiers chrétiens</i> , 272 pages in-42, broché.....	4 50
Simple cartonnage	4 60
Cartonnage or.....	4 75
Nouveau Catéchisme élémentaire , seconde édition revue et corrigée, 84 pages in-42, broché.....	» 50
Histoire sainte (Ancien Testament), avec gravures dans le texte, seconde édition, 498 pages in-42, broché...	» 80
Simple cartonnage.....	4 »
Histoire sainte (Nouveau Testament), avec gravures dans le texte, 223 pages in-42, broché.....	» 80
Simple cartonnage	4 »

EN PRÉPARATION :

Les grands Chrétiens des temps modernes, ouvrage destiné à faire suite aux *Grands chrétiens du moyen âge*.

APPROUVÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS POUR L'ENFANCE & LA JEUNESSE

LES
ÉCRIVAINS MODERNES
DE LA FRANCE

OU
BIOGRAPHIES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DEPUIS LE PREMIER EMPIRE JUSQU'A NOS JOURS

Ouvrage destiné à faire suite aux *ÉCRIVAINS CÉLÈBRES*

A L'USAGE

DES ÉCOLES ET DES MAISONS D'ÉDUCATION

PAR

D. BONNEFON



P A R I S

SANDOZ et FISCHBACHER, libraires, | GRASSART, libraire, 2, r. de la Paix.
33, rue des Saints-Pères. | BONHOUR, libraire, 204, r. de Rivoli.

SUISSE : Sandoz, libraire à NEUCHÂTEL.



A M. LÉONCE DESTREMX DE SAINT-CHRISTOL

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE



CHER MONSIEUR ET AMI,

En inscrivant votre nom au frontispice de ce modeste ouvrage, je désire consacrer le souvenir de ces agréables soirées d'hiver que nous avons passées ensemble dans votre vieux château, oubliant les heures dans une aimable causerie et dans la lecture de vos auteurs favoris. Pour la première fois, je fus initié aux beautés de nos grands écrivains modernes et j'ai souvent regretté, depuis lors, qu'on ne leur donnât pas plus de place dans l'enseignement de nos écoles.

C'est pour essayer de combler cette lacune que j'ai composé cet ouvrage que je place sous votre bienveillant patronage. Veuillez l'accepter comme un souvenir et comme un témoignage de mon inaltérable amitié.

D. BONNEFON.

Ja

pag

I

lann

un f

de l'

erra

Pate

curé

animal

royai

le pr

cinet

morte

que l

jour,

pour

lui pl

Apr

la bis

bien l

sentat

Gous

CHAPITRE I^{er}

POÈTES DIDACTIQUES DE L'EMPIRE

**Jacques Delille. — Fontanes. — Esménard. — Michaud. —
Chénedollé. — Legouvé. — Berchoux, etc.**

Jacques Delille (1738-1813). Voir nos *Écrivains célèbres*, page 288.

Louis de Fontanes (1757-1824) naquit à Niort, en 1757. Sa famille, originaire des Cévennes, était protestante et possédait un fief dans le comté d'Alais; elle fut ruinée par la révocation de l'édit de Nantes et vécut dès lors d'une vie précaire et errante. M. de Fontanes, inspecteur dans une manufacture du Poitou, avait confié l'éducation du jeune Louis à un simple curé de village; mais celui-ci, au lieu de lui rendre la religion aimable, ne réussit qu'à remplir son âme de terreurs : il l'envoyait, seul, à la nuit close, prier dans l'église qui avoisinait le presbytère. Mais pour y parvenir, il fallait traverser le cimetière; c'était toujours pour le jeune Fontanes des trances mortelles. Le curé n'avait pas plus le don de faire aimer l'étude que la religion; il était dur dans sa manière d'enseigner. Un jour, le pauvre enfant, poussé à bout, s'échappa du presbytère pour aller se faire mousse à La Rochelle. Ramené de force, il fut placé au collège de Niort.

Après la mort de ses parents, Fontanes vint à Paris où il se lia bientôt avec Ducis; il y connut aussi J.-J. Rousseau, alors bien près de sa fin; il ne vit Voltaire que de loin à la représentation d'*Irène*, et devint l'intime ami de Diderot. Ces relations développèrent son talent pour la poésie. Il débuta par

une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope (1), qui fut suivie de quelques poèmes de peu d'étendue parmi lesquels on distingue le *Jour des Morts*, imité de Gray (2), les *Tombeaux de Saint-Denis*, et le *Verger*. Il travailla longtemps à un long poème épique, *la Grèce sauvée*, dont il ne nous est resté que des fragments. Tous ces ouvrages se font remarquer par l'élégance et la pureté du style.

Les talents de Fontanes, comme écrivain, lui ouvrirent la carrière des honneurs. Pendant la Révolution, il fut nommé membre de l'Institut (3) et professeur à l'École normale (4). Proscrit au 18 fructidor (5), il se réfugia d'abord à Hambourg, puis à Londres, où ses opinions monarchiques lui acquirent des sympathies et des secours. Là, il rencontra M. de Chateaubriand qu'il avait déjà connu en 89 et fut un des premiers à pressentir le génie du jeune écrivain. Quelques émigrés, gens d'esprit cependant, paraissant mettre en doute les talents du jeune officier breton : « Laissez, messieurs, patience, leur disait Fontanes, il nous passera tous ; » et à son jeune ami il répétait : « Faites-vous illustre. »

Fontanes revint en France après le 18 brumaire (6). Son admiration pour le pouvoir impérial lui valut d'entrer comme député au Corps législatif, dont il fut bientôt nommé président.

Il est fâcheux, pour la mémoire de Fontanes, qu'après avoir

(1) Célèbre poète anglais, né en 1688, mort en 1744.

(2) Poète anglais, né en 1716, mort en 1771.

(3) L'Institut est une société composée des principaux savants, littérateurs ou artistes, qui fut fondée en remplacement des anciennes académies. Sous l'Empire, il comprenait quatre classes : 1^{re} celle des sciences philosophiques et mathématiques ; 2^{re} celle de langue et de littérature (académie française) ; 3^{re} celle d'histoire et de littérature ancienne (académie des inscriptions et belles-lettres) ; 4^{re} celle des beaux-arts.

(4) L'École normale est un établissement où l'on forme les jeunes gens pour le professorat dans les lycées.

(5) 4 septembre 1797, coup d'état exécuté par la majorité du Directoire contre la minorité suspecte de vouloir rétablir la royauté.

(6) 9 novembre 1799, jour où le général Bonaparte renversa le Directoire.

servi Napoléon dans la prospérité, il ait été le premier à l'abandonner dans l'infortune. On dit cependant qu'il ne put jamais se défaire entièrement de son admiration pour son ancienne idole : un jour qu'on racontait devant lui comment, après le débarquement de Cannes, le proscrit de l'île d'Elbe traversait en triomphateur les provinces mêmes où sa tête était mise à prix : « C'est affreux, c'est abominable ! » s'écria quelqu'un, « et ce qu'il y a de pis, ajouta Fontanes, c'est que c'est admirable ! »

L'Empire l'avait fait comte, la Restauration lui donna le titre de marquis et l'éleva à la dignité de pair de France. M. de Chateaubriand, alors au faite du pouvoir, offrit à son ami de nouvelles dignités ; mais celui-ci, rassasié d'honneurs, le remercia avec effusion. Ils s'embrassèrent sans se douter qu'ils ne devaient plus se revoir. Atteint d'une attaque de goutte à l'estomac, Fontanes appela un médecin et fit venir un prêtre ; quelques jours après, il fut frappé d'apoplexie. Le prêtre, mandé de nouveau, accourut auprès du malade assoupi qui se réveilla et s'écria avec ferveur : « O mon Jésus ! mon Jésus ! » Ce furent ses dernières paroles. Il avait soixante-quatre ans.

Esménard (1770-1816) naquit dans un bourg des Bouches-du-Rhône, en 1770. Des voyages maritimes furent les premiers événements de sa vie et le grand spectacle de l'Océan dut laisser des traces profondes dans sa jeune et poétique imagination. Après trois voyages aux îles et sur le continent de l'Amérique, il vint à Paris où il connut Marmontel (1) qui lui inspira du goût pour la littérature. Forcé de s'exiler après 1792, il parcourut la plupart des états de l'Europe et rentra en France au 18 brumaire. Mais il reprit bientôt sa vie aventureuse. Il accompagna successivement le général Leclerc à Saint-Domingue et l'amiral Villaret-Joyeuse à La Martinique et ne se fixa à Paris qu'en 1805. C'est l'époque où il publia son poème de la

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 346.

Navigation, qui produisit une assez grande sensation dans le monde littéraire et le classa aussitôt parmi nos bons écrivains. Elève et quelquefois rival de Delille, Esménard possédait à un haut degré le talent de peindre fidèlement la nature. Le succès lui suscita de nombreux ennemis qui l'attaquèrent dans son caractère et jusque dans ses mœurs ; il fut aussi exilé par Napoléon pour avoir écrit une satire dirigée contre l'empereur de Russie. Après trois mois de séjour en Italie, Esménard obtint la permission de rentrer en France. Il venait de quitter Naples en voiture, quand, pour échapper à un danger qu'il croyait imminent, il s'élança de sa chaise de poste et alla se briser le crâne contre un rocher. Il mourut des suites de sa blessure en 1812, à l'âge de quarante-deux ans.

Michaud (1767-1839), naquit à Bourg en Bresse, en 1767. Il était d'une bonne famille qui posséda, parmi ses membres, un général de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie. On prétend que les futures destinées de Michaud lui furent prédites dès le collège et qu'un professeur, charmé d'une de ses compositions, lui dit un jour : « Vous voulez donc être de l'Académie ? » Quoiqu'il en soit, après avoir terminé ses études, le jeune homme ne sembla pas devoir accomplir cet heureux pronostic, car il entra, en qualité de commis, chez un libraire de Lyon. Les premiers excès de la Révolution le remplirent d'horreur, et il résolut de se rendre à Paris pour se consacrer à la défense de la monarchie. Devenu journaliste, il affronta avec courage les périls et les proscriptions, et vit plus d'une fois la populace furieuse brûler, sur la place publique, des exemplaires de son journal. Lui-même dut fuir et se cacher en 1792. Les journées de septembre faillirent lui coûter la vie. S'étant réfugié du côté de Chartres, sous le toit d'un ami, il fut arrêté et conduit à Paris entre deux gendarmes. Le conseil de guerre chargé de le juger siégeait au Théâtre-Français. En traversant le Carrousel pour se rendre au tribunal, son entrain et sa gaieté réussirent si bien auprès des gendarmes qui le conduisaient, qu'il se débarrassa d'eux à l'aide d'un déjeuner

chez un traître. On le condamna à mort par contumace (1), comme provocant à la révolte et travaillant à rétablir la royauté. Ce jugement fut révoqué l'année suivante. Sous le Directoire, Michaud reprit la plume et se fit bientôt poursuivre de nouveau par le gouvernement et condamner à la déportation dans la Guyanne. Il prit la fuite et se réfugia dans les montagnes du Jura où il composa son poème didactique, le *Printemps d'un Proscrit*.

Sous l'empire, Michaud parut se rallier au nouveau régime ; il fut élu membre de l'Institut et célébra par ses vers le mariage de l'Empereur et la naissance du roi de Rome. La seconde Restauration lui valut une place de député et le titre de lecteur du roi.

On doit à cet écrivain plusieurs ouvrages d'histoire qui sont très-estimés et notamment une *Histoire des Croisades*. « Michaud a le premier montré ces guerres saintes sous leur véritable point de vue ; le premier, il a jugé les temps où elles ont eu lieu, suivant leurs idées, leurs mœurs et leurs besoins (2). » C'est cet ouvrage qui réalisa enfin les prévisions de son professeur en ouvrant au poète-historien les portes de l'Académie française.

Chênédollé (1769-1833) naquit à Vire (Calvados), en 1769. Lorsque la Révolution éclata, il émigra, se mit à parcourir l'Allemagne où il fit la connaissance de Klopstock (3), et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Il vécut dès lors dans le cercle de Fontanes et de Chateaubriand, dont il se plaisait à mettre en vers les plus belles pages. Aussi l'auteur des *Martyrs* disait-il de lui : « Chênédollé va à la maraude dans mes ouvrages. Nous avons fait un traité : je lui avais abandonné mes ciels, mes vapeurs, mes nuées ; il était convenu qu'il me laisserait mes brises, mes vagues et mes forêts. » Après avoir remporté plusieurs prix aux Jeux floraux de Tou-

(1) *Contumace*, défaut de comparaître en justice pour affaire criminelle.

(2) Flourens.

(3) Poète épique allemand, auteur de la *Messiede*. Né en 1724, mort en 1803.

louse, il prit un rang honorable parmi les poètes didactiques, par son poème le *Génie de l'homme*. On a encore de lui l'*Invention*, poème dédié à Klopstock, et des *Études poétiques*.

Fragment des *Études poétiques*

Le voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière ;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière,
Dans les vents de la nuit, l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice, il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ces tourments.

C'en est fait ; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles liens ;
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise ! ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit ;
Le bruit augmente à son oreille ;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La Mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

J.-B. Legouvé (1764-1812) était d'un naturel doux et mélancolique; avide de gloire, il était très-sensible à la critique. Le mécontentement qu'elle lui causait, lui inspira quelques épi-grammes acerbes qui contrastent avec la douceur de son caractère. Le malheur l'attendait à la fin de sa carrière. Ses facultés mentales, déjà affaiblies, achevèrent de se déranger à la suite d'une chute grave qu'il fit à la campagne de M^{me} Parny. Il mourut dans un état voisin de la folie, à l'âge de quarante-neuf ans.

Il s'est fait un nom en littérature par les poèmes la *Sépulture*, la *Mélancolie* et le *Mérite des femmes*, le plus estimé de tous. Ces poèmes, peu remarquables au point de vue de l'invention, le sont beaucoup, en revanche, sous le rapport du style. Une versification pleine de charme y rajeunit sans cesse des idées peu nouvelles.

Fragment du *Mérite des femmes*

L'Amour maternel

Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Ses premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes ;

Nos premières douleurs éveillent ses alarmes...

Elle nous fait, par les plus tendres soins,

Du bonheur d'exister sentir les premiers charmes;

Elle aide en ses premiers essais

Notre raison, notre langage;

Elle doit recevoir l'hommage

De nos premiers travaux, de nos premiers succès.

Berchoux (1765-1839) appartenait à une bonne famille de Mâcon. En 1790, la Terreur le trouva juge de paix dans sa ville natale (1). Comme on le savait fervent royaliste, il dut, pour se mettre en sûreté, s'engager dans les derniers rangs de l'armée avec plus de résignation que d'enthousiasme. Quand l'orage révolutionnaire fut passé, Berchoux revint cultiver son petit héritage; en même temps il se livra à son goût pour la poésie et la bonne chère qui lui inspira le poème de la *Gastronomie*, œuvre de verve, d'esprit vif et de franche gaité bourguignonne. Le succès en fut immense; trois éditions enlevées en un an décidèrent l'auteur à y mettre son nom. Ce poème renferme des épisodes heureusement trouvés et un grand nombre de vers devenus des axiomes et des proverbes:

Souvenez-vous toujours dans le cours de la vie

Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Sachez rire de tout, sans offenser personne.

La Révolution de 1830 plongea Berchoux dans la consternation; lui qui avait eu un culte pour la légitimité, voyant que •'en était fait à jamais de la monarchie du droit divin, dit adieu aux lettres et à Paris et se retira dans son village où il termina paisiblement sa vie à l'âge de soixante-quatorze ans.

On a encore de lui un poème humoristique intitulé *Épître*

(1) Saint-Symphorien (Bresse).

sur les Grecs et les Romains, où il rompt avec la tradition antique par ce vers si connu :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

CHAPITRE II

POÈTES LYRIQUES DE L'EMPIRE

Lebrun. — Millevoye. — Parny

Lebrun (1729-1807). Voir nos *Écrivains célèbres*, page 278.

Millevoye (1782-1816). Voir nos *Écrivains célèbres*, page 282.

Parny (1753-1814) naquit à l'île Bourbon, en 1753. A l'âge de neuf ans, il fut envoyé en France pour faire ses études au collège de Rennes. A peine les eut-il terminées, qu'il trahit son caractère vif, enthousiaste et mobile : après avoir songé à se faire trappiste, il finit par se faire soldat. Oubliant aussitôt ses premiers sentiments de dévotion, il ne fut pas le moins dissipé des officiers de son régiment. Là, il s'engagea dans un cercle de jeunes militaires passionnés pour les arts et qui passaient leurs loisirs à faire de la musique, à griffonner des vers et à mener joyeuse vie. C'est vers cette époque que Parny s'essaya dans la poésie et publia quelques élégies qui furent admirées par Voltaire. Celui-ci, dans son dernier voyage à Paris, embrassa le jeune poète en l'appelant « *Mon cher Tibulle* (1). »

Parny avait vingt ans lorsqu'il fut rappelé par sa famille. Ce n'est pas sans regret qu'il quitta ses chers compagnons de

(1) Poète élégiaque latin qui vivait l'an 44 avant Jésus-Christ.

plaisir. Il sut bientôt mettre à profit, à Bourbon, les talents qu'il avait cultivés au régiment; son talent pour la musique le fit pénétrer au sein de la société choisie de l'île : il y devint le professeur d'une jeune créole dont il s'éprit et qu'il a chantée dans ses élégies, sous le nom d'*Eléonore*. N'ayant pu l'épouser, Parny revint en France et publia le recueil de poésies qui ont fait sa réputation mais qui sont loin de lui faire honneur au point de vue moral. Le poète a trop souvent souillé sa plume par des expressions libres et des sujets licencieux.

Lorsque la Révolution éclata, Parny en embrassa les principes avec enthousiasme, quoiqu'elle eût emporté une grande partie de sa fortune. Il se joignit à tous les ennemis de la religion et, marchant sur les traces de Voltaire, son maître, composa la *Guerre des Dieux*, abominable poème dans lequel il houspillait lâchement, selon son expression, les ministres de la religion, tandis que la populace les massacrait au dehors.

Mais, sous l'Empire, Parny dut modérer sa verve licencieuse. Vers la fin de 1802, il contracta un mariage qui le rendit heureux pendant les derniers jours de sa vie. Il succomba, en 1814, à une maladie qui le retenait chez lui depuis quatre ans et dont l'un des plus graves symptômes était une enflure progressive des jambes. Béranger, alors à ses débuts, pleura le poète dans une chanson touchante. On dit qu'après sa mort le gouvernement de la Restauration donna 30,000 francs à ses héritiers pour acquérir et détruire le manuscrit d'un poème hostile au christianisme.

Les vers de Parny sont des modèles de grâce et d'harmonie; nous citerons les suivants sur la mort d'une jeune fille :

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour;
Quelques mois, quelques jours encore,

Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas,
Au ciel elle a rendu la vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois :
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

CHAPITRE III

FABULISTES DE L'EMPIRE

Arnault. — Ginguéné. — Le Bailly

Arnault (1766-1834) fit de brillantes études au collège de Juilly (1), dirigé par des ecclésiastiques. Il se fit d'abord connaître dans le monde des lettres par sa belle tragédie *Marius à Minturnes*, qui eut un très-grand succès en 1791. Après les sanglantes journées de septembre, le jeune poète quitta la France et passa en Angleterre; mais il ne tarda pas à rentrer dans sa patrie. Arrêté et traduit à Dunkerque, comme émigré, devant un tribunal révolutionnaire, il dut son salut à sa tragédie de *Marius à Minturnes* à cause des sentiments républicains qui y sont exprimés. En 1799, les exploits du jeune vainqueur de l'Italie inspirèrent à Arnault une autre tragédie qu'il fit représenter sous le titre des *Vénitiens* et qui lui valut

(1) Village du département de Seine-et-Marne.

l'amitié du héros à qui il l'avait dédiée. Napoléon se l'attacha plus tard et l'emmena dans son expédition en Egypte. Le jeune conquérant aimait à causer littérature avec le jeune poète et, sur ce terrain et même sur d'autres, celui-ci conservait son franc-parler avec le général. « Je veux, lui dit un jour Bonaparte, que nous fassions une tragédie ensemble. » — « Volontiers, répondit finement Arnault, quand nous aurons fait ensemble un plan de campagne. » Après la chute d'une pièce dramatique d'Arnault, Napoléon, devenu empereur, se permit de dire : « Voilà ce que c'est que de faire des tragédies après Corneille et Racine ! » — « Sire, répondit le courageux auteur, Votre Majesté donne bien des batailles après Turenne. »

L'affection du conquérant pour le poète fut payée de retour et ne se démentit jamais. Arnault le servit avec dévouement dans la bonne fortune et lui resta fidèle dans l'adversité. A la rentrée des Bourbons, il fut privé de tous ses emplois et obligé de se réfugier à Bruxelles. Napoléon récompensa sa fidélité en lui léguant 400,000 francs dans son testament. En 1819, le poète exilé obtint son rappel, rentra à l'Académie et en devint secrétaire perpétuel.

Arnault est surtout connu comme fabuliste. Ses fables sont d'un genre tout différent de celles de La Fontaine, car l'allusion politique y abonde et porte l'empreinte du génie un peu satirique de l'auteur. Scribe a dit de lui : « C'est Juvénal (4) qui s'est fait fabuliste. On a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons ; peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. » Un plaisant avait mis au bas de son buste : « Passez vite, car il mord. »

Le Colimaçon

(FABLE)

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;

(4) Célèbre satirique latin qui vivait l'an avant Jésus-Christ.

Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

Ginguené (1748-1845) débuta à vingt ans dans la carrière des lettres par une jolie pièce de vers anonyme qui obtint assez de succès pour que plusieurs littérateurs distingués se la laissassent attribuer ; aussi lorsque l'auteur crut devoir se faire connaître, cette révélation causa un singulier scandale.

En 1793, Ginguené, soupçonné de royalisme à cause de sa modération, fut enfermé à Saint-Lazare avec Roucher et André Chénier ; il les eût probablement suivis à l'échafaud, si un accident inespéré n'eût renversé la tyrannie. Sous le Directoire, il fut ambassadeur à Turin et siégea quelque temps au Tribunal. Resté fidèle aux idées républicaines, il se retira des affaires sous l'Empire et se consacra tout entier aux lettres.

En 1817, Ginguené fit paraître un recueil de *Fables nouvelles* qui ne sont pas sans mérite. Mais ce qui a fait surtout sa réputation, c'est son *Histoire littéraire de l'Italie*, vaste et savante composition, son vrai titre de gloire. Dans cet ouvrage, le poète devenu historien, a su apprécier dignement les productions littéraires de l'Italie.

La Citrouille et le Jonc

(FABLE)

Une citrouille était, qui se plaignait tout bas
Que la nature l'eût formée
Pour se traîner sans cesse et glisser pas à pas
Dans un jardin humide et sur un terrain gras
Où le sort l'avait enfermée.
En fait d'esprit, les citrouilles n'ont pas
Jusqu'à présent beaucoup de renommée.
Voyons ce que fit celle-ci.

D'abord dans son langage, elle parlait ainsi :
« Faut-il, dès en naissant flétrie,
Dans l'opprobre passer ma vie?
J'ai laissé loin de moi le fumier dont je sors :
Mais je ne monte point, dans la fange on m'oublie;
Le plus vil animal me passe sur le corps;
Sous l'eau, quand il a plu, je reste ensevelie;
Je vis dans les brouillards, et me consume en vain
A vouloir m'élever dans un air plus serein. »

Tout en faisant sa doléance,
Elle avançait, s'étendait, occupait
Du jardin un espace immense;
Et, sans jamais se redresser, rampait.
Elle rampa si bien que la voilà venue
Au pied d'un arbre antique et dont les rameaux verts,
Vainqueurs de plus de cent hivers,
Allaient se perdre dans la nue.
De ses bras tortueux, par vingt replis divers,
Elle presse la tige, et monte; parvenue
Aux branches, monte encore; et les nuits et les jours
Toujours monte, en rampant toujours.
Enfin, au sommet arrivée,
Vers les cieux la tête levée,

Elle plane au-dessus des plus nobles rameaux.
Sur ce peuple de végétaux,
Sa famille autrefois, gisant encor sur l'herbe,
Elle abaisse un regard superbe,
Et n'y reconnaît plus d'égaux.
Les Plantes, à leur tour, dans l'orgueilleuse plante,
Ont peine à retrouver Citrouille, leur parente.
« Est-il possible? O ciel! Quel chemin, et quel saut!
Comment a-t-elle fait pour se guinder si haut? »
Un Jonc leur dit alors : « Ne l'avez-vous pas vue
Ramper entre le Chou, l'Oseille et la Laitue?
J'ai prévu, sans être devin,
Cette élévation qui vous blesse la vue.
En faire autant n'est pas bien fin :
Je le ferais si la nature
M'avait créé pour cette fin;
Mais elle m'a fait droit; je souffre sans murmure
L'humble état où l'on reste en gardant cette allure.
Quand l'ouragan me vient frapper,
Je plie, il le faut bien; mais je ne puis ramper. »

Le Bailly (1758-1832) fut d'abord avocat à Caen où il naquit en 1758. Il parut dans la carrière des lettres sous les auspices du savant Court de Gébelin (1) et attira l'attention par la publication d'une fable allégorique sur la *Naissance du duc d'Orléans*. Depuis cette époque, Le Bailly acquit un rang honorable comme écrivain. Ses *Fables* sont estimées; on a encore de lui des opéras et des poésies fugitives.

La Rose et le Buisson

(FABLE)

Une Rose croissait à l'ombre d'un buisson;
Et cette rose, un peu coquette,

(1) Court de Gébelin, savant, fils d'un pasteur de Nîmes, né en 1725, mort en 1784.

Ne s'accommodait point à son humble retraite;
C'était même, à l'entendre, une horrible prison.
Son gardien lui disait : « Patience, ma chère ;
Profite de mon ombre, elle t'est salutaire.
C'est peu que du midi je t'épargne les feux ;

Grâce à mes dards épineux,
Des animaux rongeurs, tu ne crains nul outrage ;
Je te défends encor des vents et de l'orage.

Chéris donc ton asile obscur ;

Il n'est pas beau, mais il est sûr. »

— La rose est indignée, elle ne veut rien croire,
Un bûcheron parait : « Accours, dit-elle, ami !
Sois mon libérateur ; fais tomber sous la hache

Ce vilain buisson qui me cache. »

— Le manant empressé n'en fait pas à demi ;
Il abat le buisson : partant plus de tutelle.

La rose de s'en réjouir ;

Elle va donc s'épanouir,

Charmer tous les regards, attirer autour d'elle

Le folâtre essaim des zéphyr ;

Rose, on va l'appeler des roses la plus belle ;

O fortuné destin ! ô comble de plaisirs !

Tandis que la jeune orgueilleuse

Rêve ainsi le bonheur, et vit d'enchantement,

Voilà qu'une chenille affreuse

A découvert sa tige, y grimpe lentement,

Puis, sur son bouton frais, se traîne insolemment.

Un escargot, plus vil encore,

Vient souiller ses appas naissants.

Le soleil, à son tour, de ses rayons ardents,

La frappe, elle se décolore.

Dans le chagrin qui la dévore,

Elle songe au buisson ; mais, regrets superflus !

Ce doux abri n'existe plus.

Qu'arrive-t-il enfin ? La rose

Se fane, tombe, meurt, hélas ! à peine éclose !

Andrieux (1759-1833) se distingua, comme auteur dramatique, par l'élégance et la finesse de sa plaisanterie. Né à Strasbourg, en 1759, il y fit d'abord ses études de droit et allait exercer les fonctions d'avocat, lorsque la Révolution éclata. Après avoir rempli plusieurs emplois subalternes, Andrieux fut nommé député au Corps législatif et membre du Tribunal. L'indépendance de ses opinions et son opposition aux projets du premier Consul, le firent éliminer du Tribunal, en 1802. C'est lui qui répondit à Napoléon qui se plaignait de quelques résistances du Sénat : « *On ne s'appuie que sur ce qui résiste*, lui rappelant par ces paroles, que les flatteurs du pouvoir lui font plus de mal que ceux qui lui disent courageusement la vérité.

Après sa disgrâce, Andrieux, abandonnant la politique, se voua entièrement à la littérature et professa pendant douze ans les belles-lettres à l'école polytechnique. Nommé professeur au collège de France, en 1814, il se distingua par ses spirituelles leçons. Avec un filet de voix, il tenait son auditoire en suspens. On sait le joli mot de Villemain à propos de cette voix faible qui n'était qu'un souffle : « Il se fait entendre à force de se faire écouter. »

Comme poète dramatique, Andrieux occupe une place honorable entre ses deux amis Collin d'Harleville et Picard. « Il serait peut-être impossible, dit Chénier, de citer une autre comédie en trois actes qui réunisse au même degré que les *Étourdis*, le charme d'une versification brillante, la gaité du dialogue, l'originalité des caractères et la piquante variété des situations. » Citons encore le *Trésor*, le *Souper d'Auteuil*, le *Manteau*, etc.

Andrieux a écrit des contes spirituels qui ont surtout fait sa réputation et qui sont ses principaux titres à l'admiration de la postérité : c'est en effet ce qu'il a fait de mieux ; ces contes sont pétillants d'esprit et d'une malicieuse bonhomie. Citons entr'autres le *Moulin Sans-Souci*, que tout le monde sait et admire, et la *Promenade de Fénélon*.

Le Meunier de Sans-Souci

(CONTE)

Sur le riant côteau, par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure (1).
Frédéric (2) le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux, l'ordinaire intendant,
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?

(1) Célèbre philosophe grec, né l'an 341 avant Jésus-Christ.

(2) Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, né l'an 1712.

— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... Mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet, ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam (1) à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître! — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crut à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;

(1) Nom du palais du roi de Prusse, à Berlin.

Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

CHAPITRE IV

POÈTES TRAGIQUES DE L'EMPIRE

**Ducis. — La Harpe. — Raynouard. — Marie-Joseph Chénier.
De Jouy. — Arnault, etc.**

L'épuisement qui caractérise la littérature de l'Empire se montre surtout dans le genre dramatique. Les tragédies de cette période sont bien faites au point de vue de l'art, la règle des trois unités, de lieu, de temps, d'action, y est parfaitement observée, mais elles manquent d'inspiration, de chaleur et de vie. Citons parmi les auteurs dramatiques distingués de cette époque, Ducis, La Harpe, Raynouard, Marie-Joseph Chénier, de Jouy, Luce de Lancival, Népomucène Lemercier, Baour-Lormian, Arnault, etc.

Ducis (1732-1846) issu d'une famille de Savoie, naquit à Versailles, vers 1732. Ses parents tenaient dans cette ville un magasin de faïence et de verrerie, qui passa à l'un des frères du poète. Aussi leur mère, femme à la fois simple et spirituelle, disait-elle assez gaiement quand on lui demandait des nouvelles de son fils : « Me parlez-vous de celui qui fait des verres (des vers) ou de celui qui en vend ? » La jeunesse de Ducis n'offre rien de remarquable. Après avoir achevé ses études, il devint secrétaire de Monsieur, depuis Louis XVIII. Il avait plus de

trente ans lorsqu'il produisit sa première tragédie. Les succès littéraires vinrent un peu le consoler des grands malheurs qui assombrirent sa vie; il eut la douleur de perdre sa femme, petite nièce de Bourdaloue, et ses quatre enfants. Ducis se remaria, mais il resta toujours sur son front, une ombre de tristesse et de mélancolie. « Le bonheur de ce monde, avait-il coutume de dire, n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. » Il se lia intimement avec Thomas, Florian, Champfort, mais particulièrement avec Thomas. Tout était commun entre eux, leur bourse comme leur cœur. Ducis faisait au besoin des vers pour son ami, et celui-ci faisait de la prose pour Ducis. Le poète donna des preuves touchantes de cette tendresse de cœur envers sa propre famille. A l'âge de soixantedix-sept ans, bien longtemps après avoir perdu son père, il lui dédia la tragédie d'*Hamlet* et avant de mourir, il demanda qu'on le déposât le plus près possible de sa tendre et pieuse mère.

Les succès dramatiques de Ducis le firent nommer membre de l'Académie en remplacement de Voltaire. « Il est des hommes auxquels on succède et qu'on ne remplace pas, » dit-il en s'asseyant dans le fauteuil du grand tragique : c'est ainsi qu'il ferma la bouche à l'envie qui lui contestait un tel honneur. La Révolution, en lui enlevant sa place et la pension qui y était attachée, le jeta dans un état voisin de l'indigence; néanmoins Ducis sut conserver sa dignité dans le malheur : il refusa du gouvernement tout secours qu'il n'aurait pu payer que par des flatteries. Le premier Consul chercha à se l'attacher et lui offrit une place au Sénat pour y représenter les lettres; déjà même on avait publié sa nomination dans le *Moniteur*(1); Ducis, quoique pauvre, eut le courage de ne point accepter ces offres brillantes. Plus tard, Napoléon voulut le nommer membre de la Légion d'honneur; Ducis refusa encore : « Je suis parvenu à n'être rien, » dit-il. Quand le premier Consul se fit élire

(1) Journal officiel du Gouvernement.

empereur, le poète qui avait eu pour lui de l'estime parce qu'il le regardait comme le protecteur de la liberté, le prit en aversion dès qu'il en devint l'oppresseur. Pour fuir sa présence, il quitta Paris et revint à Versailles où il habitait un appartement au troisième étage. Le poète se plaisait dans cette solitude et se figurait vivre loin des hommes et habiter une région supérieure. Son troisième étage était pour lui le troisième ciel : « D'ici, disait-il, je crache sur la terre. » « Mon ami, répondit-il un jour à son confrère Arnault qui lui témoignait quelque étonnement de la retraite qu'il avait choisie, je ne suis plus de ce monde, j'ai épousé la mort. » — « Vous n'êtes heureusement que fiancé, ajouta l'autre, de grâce ne vous pressez pas de faire vos noces. »

Ducis ne consentit à rentrer dans Paris que lorsque Louis XVIII revint en France. Il fut des premiers à aller à la rencontre du roi. « J'espère, lui dit-il, que Votre Majesté n'a point oublié son ancien serviteur. » — « Voici la preuve que je ne vous ai point oublié, répondit Louis, » et il lui récita des strophes que le poète lui avait autrefois apprises.

Le premier soin de Ducis, dès son arrivée à Paris, fut d'aller assister à un des cours du Collège de France. Andrieux donnait sa leçon; en le voyant entrer, le professeur changea aussitôt de sujet et fit l'éloge public des tragédies du poète. Celui-ci fut tellement ému des applaudissements enthousiastes des étudiants qu'il en tomba malade et mourut peu après, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Les gens de lettres honorèrent sa mémoire en faisant frapper une médaille ayant pour inscription ce vers de Ducis lui-même :

L'accord d'un grand génie et d'un grand caractère.

Sa gloire est d'avoir traduit en français les tragédies de Shakespeare (1). En faisant disparaître de ses pièces les scènes grotesques ou sanglantes qui déparent souvent le grand poète

(1) Célèbre tragique anglais, né en 1564.

anglais, on peut reprocher au traducteur de l'avoir affaibli et quelquefois défiguré.

Les chefs-d'œuvre de Ducis sont *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, etc. La seule pièce qui lui appartienne en propre est *Abusar ou la famille arabe*.

La Harpe (1739-1803) naquit à Paris en 1739. Orphelin avant l'âge de neuf ans, il fut recueilli par des sœurs de charité qui, remarquant en lui une intelligence précoce, lui procurèrent une bourse dans un collège de Paris, où il fit d'excellentes études et obtint deux fois de suite le prix d'honneur.

À peine âgé de vingt ans, La Harpe débuta dans la carrière des lettres par des *Héroïdes*, puis par la tragédie de *Warwick* qui lui valut l'honneur d'être présenté à Louis XV. Il fit hommage de son œuvre à Voltaire et à compter de ce jour, une liaison intime s'établit entre le jeune poète et le vieux philosophe. La Harpe faisait de fréquentes visites à Ferney où il jouait les pièces de Voltaire avec sa femme et se permettait même de corriger quelquefois les tragédies du maître. Ayant refait un jour plusieurs vers de l'*Adélaïde Duguesclin* : « Papa, dit-il à Voltaire, j'ai changé quelques vers qui me paraissaient faibles. » « Celui-ci écoute les changements et reprend vivement : « Bon ! mon fils, cela va mieux ; changez toujours de même, je ne puis qu'y gagner. »

Malgré son talent de versificateur, La Harpe n'eut pas beaucoup de succès dans ses compositions dramatiques. Tout y est sagement calculé, correctement écrit, mais froid ; le vrai souffle tragique n'anime pas ses personnages et l'on ne remarque rien d'original dans la peinture des passions. Les concours académiques flattèrent davantage son amour-propre d'écrivain : il remporta onze prix dans l'espace de six ans. Mais le théâtre, pas plus que les concours académiques, ne l'ayant enrichi, il entreprit, par besoin, la publication d'un *Abrégé de l'Histoire des voyages*, par l'abbé Prévost (1). Cet ouvrage n'ajouta rien à

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 343.

sa gloire, mais améliora sensiblement sa position de fortune.

En 4786, la Harpe fut attaché comme professeur à l'établissement d'éducation qu'on venait de créer à Paris sous le nom de Lycée. De ces conférences publiques est sorti son *Cours de littérature*, son meilleur ouvrage, où, comme critique et comme écrivain, il a donné toute la mesure de son talent. Il continua ce Cours pendant douze ans avec le plus grand succès et mérita, par son goût littéraire exquis et fin, le surnom de *Quintillien* (1) français. On reproche à cet ouvrage d'être incomplet dans la partie qui traite des anciens, mais ce n'est pas sans intérêt et profit qu'on consulte la partie qui concerne les écrivains français des deux derniers siècles.

La Révolution surprit La Harpe au milieu de ces occupations de professeur. Soit par conviction, soit par faiblesse, il adopta avec enthousiasme les opinions les plus extrêmes du nouveau gouvernement. On le vit en 4792, coiffé d'un bonnet rouge, ouvrir la séance du Lycée en récitant une *Hymne à la liberté*, pleine de sentiments sanguinaires. Mais sa violence de langage ne put le sauver de la proscription. Ayant eu l'imprudenc de ne pas apprécier dans une de ses leçons, les talents oratoires de Robespierre, celui-ci le fit arrêter et enfermer dans la prison du Luxembourg, où il resta cinq mois. Là s'opéra sa conversion qu'il nous a racontée lui-même :

« J'étais dans ma prison, seul dans une petite chambre et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les *Psaumes*, l'*Évangile*, et quelques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà, j'étais rendu à la foi, je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait et me consternait en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyais tout ce mal et aucun remède. Rien autour de moi qui m'offrit les secours de la religion ! D'un côté, ma vie était devant mes yeux, telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste ; et de l'autre, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la rece-

(1) Célèbre rhéteur latin, né en 42 avant Jésus-Christ.

vait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir; il n'y montait que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de retrouver et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire? que vais-je devenir? J'avais sur ma table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre, je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre, au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : « Me voici, mon fils! je viens à vous parce que « vous m'avez invoqué. » Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux, et que ces mots : « Me voici, mon fils! » ne cessaient de retentir dans mon âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

La conversion de La Harpe ne le rendit malheureusement ni plus sociable, ni plus charitable : il conserva ses instincts rancuniers et querelleurs. Après avoir toute sa vie attaqué les littérateurs par sa critique suffisante et hautaine, il se tourna contre les philosophes et les révolutionnaires. Les outrages qu'il prodiguait au Directoire dans un journal rédigé avec Fontanes, les firent proscrire l'un et l'autre. La Harpe alla se cacher à Corbeil. Il put rentrer à Paris après le 18 brumaire et reprendre son cours au Lycée. Le gouvernement consulaire n'obtint pas plus ses suffrages que le gouvernement directorial. On prétend qu'il refusa une pension de 4,000 francs dont le premier Consul voulait le gratifier sans y mettre de conditions. La Harpe préféra s'exiler de nouveau à Corbeil que d'encourir par ce refus la disgrâce du dictateur tout-puissant. Sa santé

s'étant altérée, il fut autorisé à rentrer à Paris ; il y mourut des suites d'une maladie occasionnée par la fraîcheur et l'humidité des églises, où il passait quelquefois six heures entières prosterné sur le pavé. Il avait soixante-quatre ans.

Les meilleures tragédies de La Harpe sont *Mélanie*, *Coriolan*, *Philoctète*, imité de Sophocle (1). Voici le jugement que porte sur lui Sainte-Beuve, l'un des maîtres illustres de la critique contemporaine : « Il étend, il développe et il applique les principes du goût de Voltaire, et sans avoir de son imprévu ni de son piquant, il a quelque chose de son agrément clair, aisé et naturel. Dans l'expression comme dans les idées, il trouve ce qui se présente d'abord et ce qui est à l'usage de tous. Il a l'élégance facile, celle qui, jusqu'à un certain point, peut s'enseigner ; il n'a pas l'élégance exquise et suprême. Il était excellent pour donner aux esprits une première et générale teinture. »

Raynouard (1761-1836) naquit à Brignoles, en Provence, en 1761. Après avoir achevé ses premières études, il se fit recevoir avocat au parlement d'Aix. Il embrassa avec ardeur la cause de la Révolution et fut nommé, en 1794, député de l'Assemblée législative ; mais sa modération l'ayant rendu suspect, il fut jeté en prison et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor (2). Dégoûté de la vie politique, Raynouard se retira dès lors dans sa ville natale et se livra tout entier à l'étude des lettres. Il acquit une réputation passagère par ses tragédies des *Templiers* et des *États de Blois* qui eurent un succès retentissant, non par leur mérite particulier, mais à causes des allusions politiques qui y abondent ; Napoléon défendit même de jouer les *États de Blois*, parce qu'il y vit des critiques de son gouvernement. Ces tragédies sont tombées aujourd'hui, avec raison, complètement dans l'oubli.

Raynouard s'est fait connaître plus avantageusement par des

(1) Célèbre tragique grec qui vivait l'an 498 avant Jésus-Christ.

(2) 27 juillet 1794, jour où Robespierre fut renversé, et qui mit fin à la Terreur.

recherches intéressantes sur les poésies des troubadours dont il publia les compositions dans la langue originale.

En 1813, il fut nommé membre de la Commission du Corps législatif qui devait régler les négociations entamées avec les puissances étrangères; son rapport mécontenta Napoléon par le ton de liberté qui y régnait et qui précipita, en effet, la chute du despote. Ce n'était pas la première fois que Raynouard faisait acte de bon citoyen et d'homme désintéressé. Chargé à Draguignan de plaider une cause dans laquelle il s'agissait de 300,000 francs, dont on lui abandonnait la moitié en cas de gain, l'avocat-poète ayant gagné son procès ne voulut recevoir que 62 fr. 50 c. pour honoraires et frais de timbre.

Marie-Joseph Chénier (1764-1844), frère d'André Chénier (1), naquit à Constantinople en 1764. Après avoir fait de brillantes études au collège Mazarin, il embrassa la carrière militaire, mais il y renonça au bout de deux ans pour se consacrer aux lettres. Il cultiva avec succès plusieurs genres, et finit par se livrer tout entier au genre dramatique : la poésie devint entre ses mains un moyen puissant pour propager et populariser les idées de la Révolution dont il avait embrassé la cause avec passion. *Charles IX*, *Henri VIII*, *Gracchus*, *Fénelon*, *la mort de Calas*, *Tibère*, son chef-d'œuvre, sont autant d'éloquents plaidoyers contre l'intolérance religieuse et le despotisme politique.

On l'a accusé de n'avoir rien fait pour soustraire son illustre frère à l'échafaud. Cette accusation est une calomnie qu'il a repoussée avec une éloquence admirable dans son *Épître sur la calomnie*. « Il se réfugia, dit un de ses biographes, dans les bras de sa mère; se seraient-ils ouverts à son repentir, s'il eut été couvert du sang de son frère ? »

Indépendamment de ses tragédies, Marie-Joseph Chénier a composé plusieurs ouvrages en prose, dont le plus estimé est son *Tableau de la littérature depuis 1789*. Ce livre est écrit avec

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 280.

fermeté et élégance. Il contient des indications exactes et précieuses et des appréciations fines et justes.

On lui doit encore une foule de chants patriotiques, entr'autres : *Veillons au salut de l'Empire* et le *Chant du départ* qui, au point de vue littéraire, est certainement plus remarquable que la *Marseillaise*.

Après la Terreur, Chénier, devenu membre de la Convention, tenta de réparer les ruines morales de la France ; découragé, sans doute, il entra dans le complot du 18 brumaire et favorisa l'entreprise hardie du premier Consul. Appelé aux fonctions d'inspecteur de l'Instruction publique, il les remplit avec le plus grand soin ; c'est sur ses rapports que la Convention décréta l'établissement des écoles primaires, établit le Conservatoire et accorda des secours aux gens de lettres, artistes et savants. Destitué de ses fonctions d'inspecteur pour avoir déplu à Napoléon par son *Épître à Voltaire*, Chénier tomba dans le plus affreux dénuement ; mais s'étant réconcilié avec son maître, il obtint une pension de 8,000 francs, qui le mit désormais à l'abri de la misère.

Joseph-Marie Chénier mourut en 1844, à l'âge de quarante-sept ans. Sa mort fut l'occasion d'un grand scandale. Chateaubriand qui avait sollicité et obtenu de le remplacer à l'Académie française, attaqua sa mémoire dans un discours qui aurait dû être consacré à faire son éloge.

De Jouy (1764-1846) naquit au village de Jouy, (Seine-et-Oise), dont il prit le nom. Sa jeunesse fut excessivement orageuse. A peine âgé de treize ans, il partit pour l'Amérique en qualité de sous-lieutenant. L'année suivante, il revint prendre sa place sur les bancs du collège d'Orléans où il acheva ses études. A peine les eut-il terminées, qu'il repartit pour les Indes où il servit en qualité d'officier d'artillerie et où il reçut, pour un trait d'audace, de la main même de Tippou-Saïb (4),

(4) Dernier nabab du Mysore, ennemi des anglais, qui avaient envahi son pays ; il s'était allié contre eux avec Bonaparte ; vaincu, il périt les armes à la main, après un mois de siège dans sa capitale.

un collier de filigrane en or, fait par ce prince. Lorsque de Jouy rentra en France, en 1790, la Révolution était triomphante. Il n'hésita pas à faire les premières guerres de la Révolution; il était déjà commandant de place lorsque, dégoûté par d'absurdes accusations de trahison, il prit sa retraite pour se consacrer aux lettres. Le bel opéra de la *Vestale*, de Spontini, dont il fit les paroles, commença sa réputation. Il écrivit successivement *Fernand Cortez*, les *Bayadères*, les *Amazones* et les *Abencerages* (musique de Cherubini), enfin *Moïse* et *Guillaume Tell* (musique de Rossini).

De Jouy ambitionna une gloire plus élevée et s'essaya dans la tragédie. Il débuta par *Tippou-Saïb*, tragédie inspirée par le souvenir de sa campagne dans l'Inde. L'introduction sur la scène d'un personnage moderne parut alors d'une audace inouïe et cette tragédie n'obtint qu'un succès d'estime. Le chef-d'œuvre dramatique de Jouy, fut *Sylla*. Mais cette tragédie, comme celle de Raynouard, a dû son succès extraordinaire beaucoup plus aux allusions politiques qu'elle renferme et au talent de l'acteur Talma, qu'à son propre mérite : le défaut de cette pièce est le manque d'action. Les quatre premiers actes ne sont qu'une suite de conversations nobles, mais froides et peu intéressantes.

De Jouy est encore connu par les légères et spirituelles esquisses qu'il a tracées des mœurs de Paris, sous le nom de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*. L'auteur, transportant son Ermite partout, en province, en Guyane, en prison, parvint à amuser passionnément le public en piquant vivement sa curiosité.

Après la Révolution de 1830, Louis-Philippe nomma de Jouy bibliothécaire du Louvre.

Arnault. Les chefs-d'œuvre dramatiques d'Arnault sont *Marius à Minturnes*, les *Vénitiens*, etc. — (Voir sa notice biographique, page 43).

CHAPITRE V

POÈTES COMIQUES DE L'EMPIRE

**Collin d'Harleville. — Fabre d'Eglantine. — Andrieux. —
Picart. — Etienne**

Les comédies de l'Empire sont généralement très-supérieures aux tragédies de cette époque; les vices et les ridicules de la société offrent au poète des sujets éternellement nouveaux et variés; pour les peindre avec art il n'a qu'à les étudier avec soin. Les principaux auteurs comiques de ce temps furent Collin d'Harleville, Fabre d'Eglantine, Andrieux, Picart, Etienne, Duval, etc.

Collin d'Harleville (1755-1806), un des plus aimables écrivains dramatiques de l'Empire, naquit à Maintenon (Eure-et-Loir). Son père était un propriétaire aisé, dont les mœurs douces et simples ne furent pas sans influence sur le caractère de Collin. Celui-ci fréquenta d'abord l'école primaire de son village, puis entra comme boursier au collège de Limoux. Quand il eut terminé ses études, on l'envoya à Paris où il entra dans l'étude d'un procureur au Parlement; mais ayant fait la connaissance d'Andrieux, le jeune clerc abandonna la procédure pour la carrière dramatique. Il débuta sur la scène par l'*Inconstant*; cette comédie, qui annonçait un vrai talent, fut accueillie avec bienveillance. Encouragé par cet heureux début, Collin d'Harleville écrivit l'*Optimiste* (son père, dit-on, lui servit de type pour peindre le principal personnage de la pièce), les *Vieux Célibataires*, les *Châteaux en Espagne*, etc. Ce dernier sujet fut revendiqué depuis par Fabre d'Eglantine qui s'oublia jusqu'à publier un libelle plein de colère et d'injures contre Collin. Celui-ci, doué des qualités les plus aimables,

méritait plus d'égards. Il se lia d'une étroite amitié avec Andrieux, dont les conseils lui furent très-utiles. La plupart de ses pièces sont une peinture de mœurs aimables et de ridicules innocents; il manque à Collin d'Harleville la verve de Beaumarchais (1) et l'énergie de Fabre d'Églantine, son contemporain.

Fabre d'Églantine (1755-1794) fut un poète comique d'un talent remarquable mais incomplet. Il naquit à Carcassonne. Son surnom d'*Églantine* lui vient d'une églantine qu'il remporta au concours des Jeux floraux, à Toulouse; il en fut si flatté et si heureux qu'il ajouta le nom de cette fleur au sien. Né de parents pauvres, il eut une éducation négligée et il lui fallut, pour vivre, faire un peu tous les métiers; il fut successivement peintre, graveur, musicien, comédien et poète. Ses essais dramatiques furent assez médiocres. La représentation de l'*Optimiste*, de Collin d'Harleville, fit naître son génie; il s'indigna qu'on osât montrer sous un aspect favorable un caractère monstrueux selon lui. Se méprenant sur les véritables intentions de Collin d'Harleville, il l'accusa de prôner l'égoïsme et lui opposa le *Philinte de Molière*, la plus forte conception dramatique depuis le *Misanthrope*. Malheureusement, au lieu de cultiver les lettres, Fabre se laissa bientôt complètement absorber par la politique et participa aux plus grands excès de la Révolution. Il devint membre de la Convention nationale et se prononça pour les mesures les plus violentes. C'est sur sa dénonciation que le pasteur Rabaut Saint-Étienne, un de ses collègues, fut conduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à l'échafaud. Mais Fabre fut à son tour dénoncé par ses ennemis personnels. Robespierre et Hébert, et accusé d'avoir fait trafic des intérêts de l'État. Mis en jugement avec Danton et Camille Desmoulins, il périt avec eux sur l'échafaud, à l'âge de trente-neuf ans. Il mourut avec courage, mais tellement préoccupé de sa réputation d'écrivain que, du haut de la fatale charrette,

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 269.

il distribuait au peuple des pièces de poésies qu'il avait composées. Il est l'auteur des paroles de cette chanson populaire : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Andrieux (1759-1833). *Les Étourdis, le Trésor, le Souper d'Auteuil*, etc. — (Voir sa notice biographique, page 49).

Picart (1769-1828) fut le plus fécond et le meilleur comique de cette époque. Il naquit, en 1769, à Paris, où son père exerçait les fonctions d'avocat. Après avoir fait d'excellentes études, il se voua à l'art dramatique vers lequel l'entraînait un penchant irrésistible. Il se lia, dès sa jeunesse, d'une étroite amitié avec Andrieux et Collin d'Harleville, et aucune rivalité de talent ou de succès ne vint jamais troubler leur intimité. Ils se donnaient mutuellement des conseils, et ce fut Andrieux qui lança la première pièce de son ami, les *Visitandines*, qui fut vivement applaudie.

Après les succès d'auteur, Picart ambitionna, comme Molière, les succès d'acteur, ce qui ne l'empêcha pas de composer une centaine de comédies, de vaudevilles, de romans et d'opéras. Nul ne s'entendait mieux que lui à exploiter les circonstances ; le moindre incident lui fournissait un sujet de comédie. Un importun, un de ces hommes qui aiment à perdre leur temps, venait-il le voir et lui dérober des moments précieux, il s'en vengeait en le mettant dans sa comédie prochaine, ou en en faisant un type dans *M. Musart*. Un vers d'Horace lui inspirait les *Marionnettes* et les *Ricochets*. Un voyage en province lui fournissait les matériaux de la *Petite ville* dont il traçait le tableau avec une si piquante justesse. Signalons encore parmi ses meilleures pièces les *Provinciaux à Paris* et *Médiocre et Rampant*.

Picart se distingue par l'observation des mœurs courantes, la verve, le mouvement et surtout par ce naturel profond qui permet, suivant l'heureuse expression de Villemain, de prononcer son nom à demi-voix après celui de Molière. Son comique est de ceux qui excitent une franche gaieté et qui épanouissent le cœur.

Après avoir si bien raillé les faiblesses d'autrui, Picart finit par prêter lui-même le flanc au ridicule en se remariant à l'âge de cinquante-cinq ans avec une jeune fille sortant à peine de l'enfance, qui, dit-on, le fit bientôt repentir de sa folie.

Étienne (1778-1845) naquit près de Saint-Didier (Haute-Marne), en 1778. Il vint à Paris en 1796 et fut employé à la rédaction de différents journaux politiques. Une pièce de circonstance qu'il fit pour le camp de Boulogne, appela sur lui l'attention de Napoléon qui le nomma *censeur* (1) de la presse. Étienne abandonna bientôt le journalisme pour donner un libre essor à son génie dramatique. Il débuta au Théâtre-Français par sa jolie pièce *Brueys et Palaprat*, qui commença sa fortune littéraire. Son chef-d'œuvre, les *Deux gendres*, obtint le plus grand succès et lui ouvrit les portes de l'Académie française. Le poète reçut avis de sa nomination par un billet qui ne contenait que ce passage des Actes des Apôtres : *et ils élurent Étienne, homme intègre et plein d'esprit*. Signalons encore l'*Intrigante*, dont la représentation fut défendue en 1813, à cause de prétendues allusions blessantes pour la Cour impériale.

Au retour des Bourbons, Étienne fut exclu de l'Académie où il ne fut réintégré qu'en 1829. Il se jeta alors dans la politique et fit une rude guerre à la Restauration dans les grands journaux de l'époque. Député sous le gouvernement de Louis-Philippe, il fut longtemps chargé de rédiger l'adresse que la Chambre présentait au Roi, au commencement de chaque session, en réponse au discours du trône. La politique lui fit négliger les lettres et lui créa de nombreux ennemis.

(1) Nom que l'on donnait à des gens de lettres chargés du soin d'examiner les livres ou les journaux afin d'empêcher la publication de ceux qui paraissaient dangereux.

CHAPITRE VI

ÉCRIVAINS DIDACTIQUES DE L'EMPIRE

Cabanis. — Lactède. — Volney. — Laplace. — Cuvier

Cabanis (1757-1808), célèbre médecin, était fils d'un habile astronome. Il était âgé de sept ans quand son père le confia aux soins de deux prêtres des environs qui remarquèrent déjà, dans leur jeune élève, des indices de talent; il manifesta surtout un esprit de suite et une ténacité dans ses habitudes qui purent faire pressentir les succès qu'il devait obtenir. A dix ans, il entra au collège de Brives, où il eut beaucoup à souffrir de la dureté de ses nouveaux maîtres; découragé par les mauvais traitements, il résolut un jour de ne plus rien faire, et on dut le renvoyer à son père qui voulut, à son tour, user de rigueur pour maîtriser le caractère obstiné de son fils. Mais, au bout d'un an d'efforts inutiles, le père comprit qu'il fallait employer d'autres moyens; il le conduisit à Paris et, reconnaissant que sa surveillance ne pouvait avoir sur lui aucune influence utile, il le livra à lui-même au milieu de cette grande ville, à l'âge de quatorze ans. « Ce projet était extrême, nous dit Cabanis qui nous a donné lui-même tous ces détails, mais il était conforme au tempérament du sujet. » Ce parti, qui aurait pu perdre ce jeune homme en l'exposant à tous les dangers d'une grande ville, eut, au contraire, le plus grand succès. Dès que Cabanis fut libre, il sentit se réveiller en lui le goût du travail avec une sorte de fureur. Non-seulement il compléta ses études classiques qui avaient été tronquées au collège de Brives, mais il suivit avec un zèle infatigable les cours de physique du célèbre professeur Brisson. Au bout de

deux ans, son père essaya de le ramener auprès de lui, mais le jeune homme, à peine âgé de seize ans, préféra accepter les modestes fonctions de secrétaire que lui offrait un seigneur polonais. C'était l'époque du partage de la Pologne. Les violences exercées par la Russie, la Prusse et l'Autriche sur ce malheureux pays soulevèrent son indignation et il ne tarda pas à revenir en France. Présenté à Turgot (1), ami de son père, il en reçut l'accueil le plus bienveillant, mais la chute du ministre fit évanouir les espérances que cette puissante protection lui avait fait concevoir, et le jeune homme s'assura une fois de plus qu'il ne devait compter que sur lui-même. Il se remit au travail avec plus d'activité que jamais, perfectionna son éducation et reprit ses études que son départ pour la Pologne avait interrompues. Cédant enfin aux instances de son père qui le pressait de choisir une carrière, il embrassa la médecine. Dès lors, Cabanis consacra à la science ses travaux et ses veilles. Pendant six ans, il ne manqua pas un seul jour d'accompagner son professeur au chevet du lit des malades. Afin de pouvoir se livrer à son aise à ses études favorites, et peut-être aussi par raison de santé, il se fixa à Auteuil, où il eut l'occasion de connaître la veuve d'Helvétius (2) qui le présentait aux hommes célèbres qui fréquentaient sa maison : Diderot, d'Alembert, Thomas, Condillac, le baron d'Holbach, Franklin, etc. Quand la Révolution éclata, Cabanis en adopta les principes et en blâma les excès. Il se lia étroitement avec Mirabeau et lui prodigua ses soins, comme médecin, dans la maladie qui l'emporta.

La société des Encyclopédistes qu'il fréquenta assidument à Auteuil exerça sur les idées et sur les sentiments de Cabanis la plus fâcheuse influence. On raconte qu'un jour, après avoir entendu la lecture d'un rapport de Bernardin de Saint-Pierre à l'Académie sur l'existence de Dieu, il fut saisi tout-à-coup

(1) Ministre de Louis XVI.

(2) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 307.

d'un accès d'impiété et s'écria : « Je jure qu'il n'y a point de Dieu et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte. » Ces effroyables paroles reçurent l'assentiment presque unanime de la docte assemblée ! Les ouvrages de Cabanis se ressentent de cette absence de foi. Ils révèlent un esprit profond, une érudition immense, mais ils servent la cause de l'athéisme et du matérialisme le plus grossier. Cabanis mourut frappé d'apoplexie en 1808.

Le plus important de ses ouvrages est son *Traité des rapports du physique et du moral de l'homme*. Ce livre eut un succès éclatant dû autant à un style remarquable qu'à la richesse des observations physiologiques.

Lacépède (1756-1825), célèbre naturaliste, est né à Agen, en 1756, d'une famille noble. Destiné par ses parents à la carrière des armes, il servit d'abord quelque temps en Autriche avant la Révolution, mais, entraîné par un penchant irrésistible vers l'histoire naturelle, il quitta le service militaire pour se livrer entièrement à son étude favorite. Buffon (4), dont il avait été le meilleur élève et l'ami, le choisit pour continuer son *Histoire naturelle* et lui obtint plus tard la place de garde du Jardin du Roi. Le jeune naturaliste occupait cet emploi lorsque la Révolution éclata. Lacépède en adopta les principes ; plus tard il acclama l'Empire qui le combla de dignités. Comme président du Sénat, il porta la parole dans toutes les occasions solennelles et consacra son éloquence à l'éloge de l'Empereur et à l'apologie de ses projets. En 1814, il osa cependant parler de paix à son maître et prononça, à la tête du Sénat, ces paroles remarquables : « Nous combattons entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants. Obtenez la paix, Sire, et que votre main tant de fois victorieuse, laisse échapper les armes, après avoir signé le repos du monde. »

Comme naturaliste et écrivain, Lacépède s'était déjà fait connaître par son *Histoire générale des quadrupèdes ovipares*

(4) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 326.

et des serpents. On retrouve dans les ouvrages de ce savant, cette élégance de style, ces observations profondes qui rappellent l'excellente école à laquelle il appartient; on peut malheureusement lui reprocher de manquer de rigueur scientifique.

Volney (1757-1820), célèbre voyageur, né à Craon (Anjou), en 1757, vint à Paris pour étudier la médecine; mais, se sentant entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude des idiomes d'Orient, il partit pour apprendre l'arabe chez les Druzes (1), dans un couvent du Liban, et explora pendant quatre années la Syrie et l'Égypte. C'est la relation de ce voyage qui commença sa réputation d'écrivain. Député aux États-Généraux, il y soutint les idées nouvelles, mais, sous Robespierre, on lui fit un crime de sa modération et on le jeta dans un cachot; au 9 thermidor, il recouvra la liberté. En 1795, Volney fit un voyage aux États-Unis et y fut bien accueilli comme ami de Franklin. Il se déclara pour la révolution du 48 brumaire et fut nommé vice-président du Sénat. Toutefois, il sut garder vis-à-vis de Napoléon une fière indépendance et s'opposa au Concordat, à l'expédition de Saint-Domingue et à l'établissement de l'Empire. L'Empereur ne l'aimait pas à cause de ses idées libérales; néanmoins, il lui conserva ses faveurs et l'éleva à la dignité de comte. C'est à propos de ce titre que Volney écrivait à un ami : « Je suis toujours le même, pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler M. le comte, mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes et mon cachet, dont je vous régale; deux colonnes asiatiques ruinées d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique, l'oiseau voyageur, mais fidèle, qui, chaque année, vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

On distingue parmi ses œuvres son *Voyage en Syrie et en Égypte* et les *Ruines*. L'erreur circule à travers ces pages, belles de style mais fausses de raisonnement. La religion n'est pour le savant qu'une institution politique et les prêtres des

(1) Peuple de Syrie.

imposteurs. Une mélancolie étudiée charme d'abord et séduit le lecteur; mais celui-ci ne tarde pas à sentir la faiblesse des preuves, la pauvreté des conceptions et l'orgueil de la philosophie de l'écrivain.

Laplace (1749-1827), l'un des plus célèbres géomètres de notre époque, est né à Beaumont, dans le Calvados, en 1749, d'une famille de pauvres paysans. Il surmonta par un travail opiniâtre et persévérant les difficultés de sa position et put se livrer à son goût passionné pour l'étude des sciences. A dix-neuf ans, il professait déjà les mathématiques à l'école militaire établie dans le bourg où il était né. D'Alembert l'ayant remarqué, l'attira à Paris et Laplace ne tarda pas à y occuper les positions les plus élevées. Après le 18 brumaire, Napoléon le nomma ministre de l'intérieur, mais il ne garda ces importantes fonctions que six semaines, parce qu'il manquait des aptitudes nécessaires à un administrateur; le ministre devint sénateur en 1799. Tant de faveurs n'enchaînèrent pas l'indépendance du savant géomètre. En 1814, il vota la déchéance de l'Empereur et l'établissement d'un gouvernement provisoire.

Laplace eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton en expliquant le système du monde par la gravitation universelle; il popularisa ce système par des écrits d'un style pur et élégant qui lui méritèrent d'être admis, comme écrivain, à l'Académie française.

Ses principaux ouvrages sont : *Exposition du système du monde; Mécanique céleste*, etc.

Georges Cuvier (1769-1832), savant naturaliste qu'on a surnommé l'*Aristote du XIX^e siècle* (1), naquit à Montbéliard d'une famille protestante, en 1769. Montbéliard était, à cette époque, une possession germanique, mais restée française par les mœurs et le langage; ce dernier vestige féodal ne fit retour à la France qu'en 1793. Cuvier avait alors vingt-six ans.

Dès son enfance, Cuvier manifesta un penchant pour l'étude

(1) Philosophe grec, né l'an 368 avant Jésus-Christ.

tel qu'on en rencontre rarement dans les premières années de la vie : à trois ans, il savait lire et il termina ses études d'une manière brillante à quatorze ans. Il ne connut ni les jeux frivoles, ni les amusements de la jeunesse ; toutes ses récréations, au collège, consistaient dans l'étude du dessin qu'il cultiva toujours avec succès ou dans la lecture de quelques livres amusants.

Destiné d'abord à la carrière militaire qui était celle de son père, ses goûts et la faiblesse de sa constitution le portèrent vers l'état ecclésiastique. Il concourut pour une bourse à l'Université de Tubingue ; la partialité d'un maître l'en priva et changea sa carrière. Le prince de Wurtemberg, réparant cette injustice, fit entrer gratuitement le jeune Cuvier à l'Académie de Stuttgart. Là, se révéla sa véritable vocation. Un volume de Buffon lui étant tombé sous la main, ce volume devint aussitôt son compagnon inséparable ; nuit et jour, il le lisait et chaque lecture le plongeait dans de profondes rêveries. Quand on ne le voyait pas lisant son Buffon, on le trouvait occupé à dessiner les figures qui accompagnaient le texte. C'est à l'Académie de Stuttgart qu'il fit la connaissance de Schiller (1) et qu'il étudia l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la physique, les langues anciennes et vivantes, mais tout particulièrement l'histoire naturelle.

Le peu de fortune de ses parents obligea Cuvier à mettre à profit ses diverses connaissances. Il accepta les fonctions de précepteur en Normandie. C'est là qu'il s'abandonna tout entier à sa passion pour l'histoire naturelle. La plage normande fut le premier théâtre de ses observations. Ses recherches sur les coquillages et les poissons le mirent en rapport avec Lacépède. Peu d'années après, il se lia d'une étroite amitié avec Geoffroy Saint-Hilaire, qui était, à cette époque, attaché au Muséum d'histoire naturelle et qui devint son collaborateur. Cuvier ne

(1) Fameux poète tragique allemand, né dans le Wurtemberg, en 1759, mort en 1805.

tarda pas à acquérir une réputation qui le conduisit à tous les honneurs. Successeur de Daubenton au collège de France, il devint membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et pair de France.

Georges Cuvier mourut du choléra à Paris, en 1832. Il conserva jusqu'au dernier moment, malgré les plus atroces souffrances, la plénitude de toutes ses facultés. Cinq jours auparavant, il donnait son cours au Collège de France; jamais il n'avait été aussi entraînant et aussi sublime.

Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'anatomie comparée*; *le Règne animal d'après son organisation*; *Histoire naturelle des poissons*; *Éloges académiques*; *Recherches sur les animaux fossiles*; etc.

Considéré comme naturaliste, Cuvier a rendu les plus éminents services à la science. Il a donné à la zoologie une classification naturelle qui lui manquait encore; il a fait faire un grand pas à l'anatomie comparée. Ce qui a fait sa gloire, c'est d'avoir pu rétablir, d'après quelques débris, des espèces d'animaux et de végétaux qui n'existent plus aujourd'hui sur notre globe.

Jean-Baptiste Say (1767-1832), le créateur de l'économie politique en France, était d'une famille protestante originaire de Nîmes et que la révocation de l'Édit de Nantes avait chassée en Angleterre. Plus tard, une partie de cette famille vint s'établir à Lyon pour y faire le commerce des soieries. C'est là que naquit Jean-Baptiste Say, en 1767. Quoique destiné à la profession de son père, il reçut une instruction brillante et manifesta de bonne heure du goût pour les lettres. Il concourut quelque temps, avec Mirabeau, à la rédaction d'un journal politique, puis s'associa avec Champfort (1) et Ginguené pour créer une revue périodique dont le double but était de

(1) Auteur dramatique assez médiocre et célèbre de son temps, moins par ses œuvres que par ses rapports avec Mirabeau et le rôle qu'il joua dans la Révolution.

défendre les principes de 1789 et de maintenir la pureté de la langue française menacée de s'altérer pendant les orages de la Révolution. A peine cette revue fut-elle fondée que Champfort, arrêté par le Comité de Salut public, se donna la mort; Ginguéné fut mis en prison avec deux de ses collaborateurs, Roucher et André Chénier. Say, demeuré seul rédacteur de la *Décade*, s'associa avec Andrieux, Arnault, Étienne, etc., et, sous la direction de ces esprits distingués, ce journal devint la feuille la plus répandue du monde littéraire.

Quand le général Bonaparte fit l'expédition d'Égypte, il chargea Say du soin de composer sa bibliothèque de voyage; plus tard, appréciant ses mérites, il voulut que son intelligent bibliothécaire fit partie du Tribunat, qu'il venait d'organiser. Mais Say était trop indépendant pour y exercer quelque influence. « Je m'aperçus bientôt, nous dit-il, qu'on voulait, non pas travailler de bonne foi à la pacification de l'Europe et au bonheur de la France, mais à un agrandissement personnel et vain, bien insensé puisqu'il devait amener l'humiliation et la ruine... Trop faible pour m'opposer à une semblable usurpation et ne voulant pas la servir, je dus m'interdire la tribune et, revêtant mes idées de formules générales, j'écrivis des vérités qui pussent être utiles en tous temps et dans tous les pays. » Telle fut l'origine du *Traité d'économie politique*. Ce traité qui fut aussitôt traduit dans toutes les langues est, de tous les livres publiés en français sur la science économique, le plus complet et le plus instructif.

Say ne tarda pas à être victime de son indépendance. Il fut éliminé du Tribunat pour avoir voté contre l'Empire; néanmoins, Napoléon, qui avait plus d'une fois admiré la noblesse de ses sentiments, lui maintint son estime et le nomma receveur des droits réunis du département de l'Allier. Quand l'éminent économiste vit sa patrie sur le penchant de la ruine, il donna sa démission, quoique l'état de sa fortune lui eût rendu cet emploi nécessaire, ne voulant pas, disait-il, aider à dépouiller la France.

Say s'éloigna dès lors des affaires publiques : il fonda une manufacture et continua à se livrer aux travaux d'économie politique qui avaient pour lui tant d'attrait. Il publia un *Catéchisme d'économie politique*, par demandes et par réponses, petit ouvrage qui est devenu indispensable à tous ceux qui veulent connaître les principes élémentaires de cette science ; puis ses *Lettres à Malthus*, économiste anglais qui jouissait à cette époque d'une grande réputation et dont Say ne craignit pas de combattre les doctrines excentriques.

En 1822, le prince héréditaire de Danemark, se trouvant à Paris, vint prendre des leçons d'économie politique de Say, selon la méthode de son *Catéchisme* et de son *Traité*. Le gouvernement de Juillet, voulant faire profiter la jeunesse des talents de cet éminent philosophe, créa une chaire d'économie politique au Collège de France et M. Guizot la lui confia. Malheureusement le célèbre professeur ne devait pas jouir longtemps de ce privilège. En 1832, comme il sortait du Collège de France, il fut saisi par la maladie et emporté en quelques heures, à l'âge de soixante-cinq ans.

CHAPITRE VII

PHILOSOPHES DE L'EMPIRE

**De Gérando. — La Romiguière. — Destutt de Tracy. —
Joseph de Maistre.**

De Gérando (1772-1842) né à Lyon, en 1772, était fils d'un architecte de cette ville. Lorsque la Révolution éclata, il en embrassa les idées, s'enrôla comme chasseur dans le régiment

de Masséna et assista à la bataille de Zurich. Au milieu des camps, il cultivait déjà la philosophie en écrivant un mémoire sur l'influence du langage, qui fut couronné par l'Institut et qui lui assigna un rang honorable parmi les penseurs de l'époque. Ce succès attira sur lui l'attention et il fut attaché au ministère de l'intérieur en qualité de secrétaire général. C'est un des hommes qui ont le plus avantageusement concouru à l'introduction de toutes les découvertes utiles, à la propagation de l'enseignement mutuel, à l'institution des caisses d'épargne, des salles d'asile etc. D'abord disciple de Condillac, dont il exposa les idées dans son premier ouvrage, il se garantit bientôt des exagérations de son maître et son *Histoire comparée des systèmes de philosophie* est le meilleur écrit qui ait paru en France sur ce sujet.

La Romiguière (1756-1837) né à Lédignac (Rouergue), en 1756, entra de bonne heure dans la Congrégation de la doctrine chrétienne et enseigna les humanités (1), puis la philosophie dans plusieurs collèges de son ordre. Il vint en 1795 à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître : son mérite lui ouvrit la carrière politique et il devint membre du Tribunat. Mais bientôt il renonça à ces fonctions pour se consacrer entièrement à l'enseignement de la philosophie qu'il prétendit réformer. Nommé professeur, en 1811, à la Faculté des lettres de Paris, il acquit une brillante réputation due en grande partie à la clarté de son style et à la facilité de sa parole. Après s'être rallié, comme de Gérando, au système de Condillac, il s'en éloigna complètement.

On a de La Romiguière les ouvrages suivants : *Éléments de métaphysique* ; *Paradoxes de Condillac* ; *Leçons de philosophie*.

Destutt de Tracy (1754-1836) était d'une famille originaire d'Écosse. Député aux États-Généraux, il embrassa les idées nouvelles, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté, comme suspect,

(1) On appelle ainsi les études qui font suite à celles de la grammaire et qui s'étendent jusqu'à la rhétorique.

sous la Terreur. Sous l'Empire et la Restauration, il occupa des emplois élevés. Disciple de Condillac, il approfondit quelques points importants du système de son maître et en fit des applications nouvelles à la morale et à la politique.

Son principal ouvrage est intitulé : *Éléments d'idéologie*.

Joseph de Maistre (1733-1824) frère aîné de Xavier de Maistre (1), naquit à Chambéry, d'une famille d'origine française; son père, président au Sénat de Savoie, lui donna un précepteur dès l'âge de cinq ans : deux fois par semaine, après que le jeune élève avait terminé son travail, le maître le conduisait dans le cabinet du grand-père, le sénateur de Metz, qui s'était attaché à son petit-fils d'une manière toute particulière. Celui-ci paraît avoir suivi en même temps les cours du collège de Chambéry et s'y être fait remarquer par une mémoire extraordinaire. « Un jour, raconte Sainte-Beuve, un écolier l'ayant défié sur sa mémoire, Joseph releva le gant et tint le pari : il s'agissait de réciter tout un livre de l'*Énéide* (2); le lendemain, en présence du collège assemblé, De Maistre ne fit pas une faute et l'emporta. En 1818, un vieil ecclésiastique rappelait au comte cet exploit du collège : « Eh bien, curé, lui répondit-il, croiriez-vous que je serais homme à vous réciter sur l'heure ce même livre de l'*Énéide* aussi couramment qu'alors (3)? » Telle était la sûreté de sa mémoire, que rien de ce qu'il y avait déposé et classé ne s'effaçait plus. Il avait coutume de comparer son cerveau à un vaste casier à tiroirs numérotés qu'il tirait selon le cours de la conversation, pour y puiser les souvenirs d'histoire, de poésie, de philologie et de sciences qui s'y trouvaient en réserve. A vingt ans, Joseph de Maistre avait pris tous ses grades; il entra dans la magistrature et fut promu à la dignité de sénateur à l'âge de trente-deux ans.

Joseph de Maistre jouissait, à Chambéry, d'une existence paisible, honorable et opulente, lorsque tout-à-coup la Révolu-

(1) Voir plus loin les *Romanciers de l'Empire*.

(2) Poème épique de Virgile.

(3) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*.

tion française éclata comme un tonnerre et pénétra jusqu'en Savoie. De Maistre fut obligé de s'enfuir précipitamment à Turin; mais bientôt cette ville ayant été prise par les Français, il se réfugia dans le canton de Vaud, puis en Sardaigne. Tous ces revers aigrirent son esprit et il n'est pas étonnant qu'il fût rempli de ressentiment contre cette révolution qui avait brisé sa carrière et heurtait toutes ses convictions politiques.

C'est pendant son séjour en Suisse, en 1776, qu'il publia son premier ouvrage, *Considérations sur la France*, sous le voile de l'anonyme. Dans cet écrit qui produisit une immense sensation en Europe, l'auteur considère la Révolution française comme un châtement de Dieu, sur le clergé d'abord pour avoir mal rempli ses devoirs, sur les rois pour n'avoir pas protégé leurs sujets et en particulier la religion, sur la France enfin, à cause de son incrédulité. Il fut assez clairvoyant pour prédire le retour des Bourbons et cette prévision ne fit qu'augmenter le succès de l'ouvrage qui, sous un style coloré et puissant, est l'exposé complet de l'absolutisme.

En 1805, le roi Charles Emmanuel s'étant retiré dans l'île de Sardaigne, de Maistre y accompagna ce prince, et de là se rendit à Saint-Petersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire. C'est là qu'il passa une grande partie de sa vie jusqu'en 1815, mais ayant voulu y installer les Jésuites, il fut forcé de quitter cette capitale, en 1817, et revint en Savoie.

Abandonnant dès lors la vie politique, il se livra complètement à ses goûts littéraires. Son ouvrage le plus célèbre, intitulé *Du Pape*, est l'exposition de son système politique et religieux; il y combat, avec une grande aptitude de langage, les philosophes du dernier siècle et prêche la théocratie. D'après lui, le Pape est la clé de voûte ou la pierre angulaire de tout l'édifice social; souverain universel, il tient sous sa domination les peuples et les rois; seul il a le droit de convoquer les uns et de déposer les autres. Ces idées qui ramenaient les esprits au moyen âge et qui juraient avec les progrès accomplis par la Révolution, soulevèrent une clameur générale : mais

tout en condamnant les idées rétrogrades du philosophe, ses ennemis furent forcés d'admirer un style qui rappelle celui de J.-J. Rousseau.

Joseph de Maistre mourut en 1821. Après sa mort on publia les *Soirées de Saint-Petersbourg*, qui eurent aussi un succès extraordinaire. C'est un dialogue entre un sénateur russe et un chevalier français sur des questions politiques et religieuses telles que l'origine du mal, l'origine des langues, les destinées futures de l'humanité, la guerre, la prière, la cause de la souffrance, etc.

Lamartine a bien jugé Joseph de Maistre en disant que chez lui, l'écrivain était bien supérieur à l'homme et l'homme très-supérieur encore au penseur et à l'écrivain.

CHAPITRE VIII

HISTORIENS DE L'EMPIRE

**Anquetil. — Daru. — Daunou. — Norvins. — de Ségur. —
Michaud. — Lacretelle. — de Sismondi.**

Anquetil (1723-1808) naquit à Paris en 1723. Après avoir fait ses études classiques au collège Mazarin, il entra dans l'ordre ecclésiastique où il se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et la maturité de son esprit. A vingt ans, il était déjà professeur de belles-lettres, de philosophie et de théologie. Nommé directeur du séminaire de Reims, il écrivit l'*Histoire civile et politique* de cette ville; c'est son meilleur ouvrage. Nommé directeur du collège de Senlis, Anquetil composa l'*Esprit de la ligue*, ouvrage estimé. Quand la Révolution

éclata, il fut pris et détenu dans la prison de Saint-Lazare pendant la Terreur; c'est là qu'il continua la composition de son *Histoire universelle* qui jouit d'un immense succès, mais qui n'en vaut pas mieux à cause des inexactitudes et des travestissements des premiers temps de notre histoire nationale. « Cet ouvrage froid et sans couleur, dit Augustin Thierry, n'a ni l'âcreté politique de Mézeray, ni l'exactitude de Daniel (1). Tout ce qu'on y remarque pour la forme, c'est de la simplicité et de la clarté, et quant au fond il est pris au hasard, de l'histoire de Mézeray et de celle de Velly (2), que le nouvel historien extrait et cite, pour ainsi dire, à tour de rôle. »

Parvenu à un âge très-avancé sans aucune infirmité, Anquetil dit à un de ses amis la veille de sa mort : « Venez voir un homme qui meurt tout plein de vie. » Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Daru (1767-1829) naquit à Montpellier en 1767. La passion de l'étude, le goût des lettres et le service de l'administration de la guerre occupèrent presque toute sa vie. A seize ans, il servit dans l'armée jusqu'à la Révolution. Quand la guerre éclata en 1792, le jeune Daru s'engagea; ce qui ne l'empêcha pas d'être dénoncé sous la Terreur et de subir un emprisonnement de dix mois. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Napoléon, qui savait deviner les capacités, attacha Daru à sa personne et éleva le jeune administrateur aux plus hautes dignités : membre du Tribunat, ministre plénipotentiaire à Berlin en 1806, ministre d'état en 1814, Daru rendit de grands services à son pays et prodigua les plus sages conseils à son auguste maître. Malheureusement ces conseils ne furent pas toujours suivis : c'est ainsi qu'il s'opposa vainement à la guerre de Russie. Voici comment l'a jugé Napoléon : « C'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscou, la fermeté de M. Daru s'était fait particu-

(1) Historien, né à Rouen, en 1728.

(2) Historien, né près de Reims, en 1709.

lièrement remarquer. Au travail du bœuf, il joignait le courage du lion. » Après la Restauration, Daru fut nommé pair de France, mais il défendit toujours les idées libérales.

Daru a écrit une *Histoire de Venise*, remarquable par l'érudition autant que par la noblesse et l'énergie du style.

Daunou (1764-1840) naquit en 1764 à Boulogne-sur-mer. A l'époque de la Révolution, il faisait partie de la savante congrégation de l'Oratoire (4); grâce à ses idées libérales, il fut nommé successivement membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et de l'Institut. Daunou vit avec douleur la Révolution du 18 brumaire; il refusa toutes les dignités que lui offrit le premier Consul et n'accepta que celle de tribun. C'était un homme d'un caractère indépendant et qui ne craignait pas de s'opposer avec énergie aux volontés de l'empereur. « Je ne vous aime point, lui dit un jour celui-ci dans un accès de colère. — Moi, j'aime la patrie, répondit Daunou avec fermeté. » Ce courage le fit éliminer du Tribunat, en 1802. Sous la Restauration il fut privé de sa place d'archiviste de l'Empire, mais les suffrages des professeurs du Collège de France l'appelèrent à la chaire d'histoire.

Au milieu de ses fonctions civiles et politiques, Daunou n'a jamais négligé la culture des lettres. Son principal travail est sa collaboration à l'*Histoire littéraire de la France*. Il a aussi publié un *Cours d'études historiques* où il déploie plus d'érudition que de profondeur.

Norvins (1769-1834) naquit à Paris, en 1769, d'une famille riche et considérée. Après avoir fait de brillantes études, il se destinait à la magistrature lorsqu'il fut compromis dans l'affaire de Favras (2). Convaincu de l'innocence de l'accusé, le jeune

(1) Ordre religieux consacré à l'enseignement de la jeunesse dans les collèges et qui élevait des clercs pour l'Eglise dans les séminaires.

(2) Le marquis de Favras, lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, depuis Louis XVIII, fut accusé en 1789, d'un complot ayant pour but d'égorger Lafayette, Neckar et Bailly et d'enlever Louis XVI. Il fut condamné à être pendu et exécuté en 1790.

avocat s'élança sur les degrés du tribunal au moment où les juges allaient prononcer la sentence. « C'est parce que la populace demande la tête de Favras, leur dit-il, qu'il faut la refuser ; vous devez savoir mourir pour la justice. » Après le jugement, Norvins donna sa démission et obtint de sa famille la permission de quitter la France et de partir pour l'Allemagne. Comme il avait pris du service en Autriche, il faillit passer, à son retour en France, devant une commission militaire. Madame de Staël, apprenant son arrestation, obtint du général un sursis et lui sauva la vie. Le 48 brumaire lui rendit la liberté. Norvins remplit successivement plusieurs fonctions diplomatiques et administratives. Les événements de 1814 mirent fin à sa carrière politique et lui permirent de se livrer à son goût pour la littérature. En 1822, il fit paraître l'*Immortalité de l'âme* ou les *Quatre âges religieux*, poème en quatre chants. Il est surtout célèbre par son *Histoire de Napoléon* qui se distingue par un style élégant et fleuri, mais qui manque de vigueur et de profondeur de pensée.

Philippe de Ségur (1753-1833), célèbre historien et général de l'Empire, naquit à Paris, en 1753. Fils du grand-maitre des cérémonies de l'ancienne cour impériale, il débuta comme simple hussard dans la carrière des armes. A Hohenlinden, il devint aide-de-camp de Macdonald, puis, attaché à l'état-major de Bonaparte, il remplit plusieurs missions diplomatiques près des rois de Danemark et d'Espagne. Ce fut en qualité d'aide-de-camp de Napoléon qu'il prit une part brillante à la campagne de Pologne; blessé deux fois, il y fut fait prisonnier et envoyé captif dans le nord de la Russie. En 1808, de Ségur fit la campagne d'Espagne, où plusieurs faits d'armes accomplis sous les yeux de l'Empereur lui valurent le grade de général de brigade. Il fit ensuite la campagne de Russie qu'il devait raconter d'une manière si frappante. La Restauration le mit en disponibilité. Après la Révolution de Juillet, il fut nommé lieutenant-général et pair de France.

Ses ouvrages historiques lui ont ouvert les portes de l'Aca-

démie. Un des plus remarquables est l'*Histoire de Napoléon et de la Grande armée*, qui eut à son apparition un immense succès. On reproche à cet ouvrage de viser trop à l'effet et de chercher à peindre plutôt qu'à raconter avec la vérité qu'exige le genre historique; citons encore l'*Histoire de la Russie*, l'*Histoire de Charles VIII*, etc.

Michaud (1767-1839), auteur d'une *Histoire des Croisades*. — (Voir sa notice biographique, page 6.)

Charles de Lacretelle (1768-1835), né à Metz, en 1768, fut d'abord journaliste au commencement de la Révolution. Après avoir professé des opinions libérales, il accepta et défendit l'Empire. Le titre littéraire et sérieux de Lacretelle est son *Histoire du XVIII^e siècle*, œuvre pleine de conscience et de talent. On s'étonne seulement qu'un écrivain qui a flétri avec tant d'énergie les excès de la Révolution, se soit complu dans le récit des aventures galantes de la Cour. On a encore de lui une *Histoire de France pendant les guerres de religion*, écrite d'un style moins fleuri que la précédente mais plus riche de recherches. Son *Histoire de la Constituante* laisse à désirer au point de vue des appréciations des conquêtes de la Révolution.

A quatre-vingt-dix ans, cet historien écrivait encore des choses fines et gracieuses, notamment une *Épître* aux jeunes gens de notre époque qui ne savent que jouer au whist, à la bouillotte ou à la Bourse :

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien,

dit le jeune octogénaire à ces vieillards en cheveux blancs.

De Sismondi (1773-1842), est né à Genève d'une famille protestante originaire de Pise; son père était pasteur. A peine eut-il achevé ses études classiques que ses parents, qui le destinaient au commerce, le firent entrer en qualité de commis dans une maison de Lyon. Mais le jeune homme n'avait aucun goût pour cette profession; son esprit méditatif, la lecture de Montesquieu, de J.-J. Rousseau et de Voltaire le préparaient déjà à sa future vocation. Il était encore à Lyon

quand la Révolution éclata; Sismondi en embrassa les principes avec ardeur, mais sa famille, qui en craignait les excès, crut prudent de partir pour l'Angleterre et d'y attendre la fin de l'orage révolutionnaire. Ce voyage fut fort utile au futur historien. Pendant les dix-huit mois qu'il passa à Londres, il apprit la langue anglaise et s'initia aux mœurs et au gouvernement de ce pays, dont les institutions politiques enthousiasmèrent son âme généreuse et libérale. Il avait vingt-un ans lorsqu'il quitta l'Angleterre avec regret et revint à Genève où il fut aussitôt arrêté comme suspect, ainsi que son père, et condamnés tous deux à une amende des deux-cinquièmes de leur fortune et à une année de détention. A la fin de cette détention, la famille quitta Genève et partit pour la Toscane.

Sismondi profita de son séjour en Italie pour apprendre l'italien qu'il parla bientôt avec autant de facilité que le français. Il revint à Genève en 1800 et s'y fit connaître par des écrits sur l'économie politique.

Les principes de Sismondi étaient républicains; toutefois il combattit, mais souvent en vain, les tendances ultra-démocratiques de son parti. Jusqu'en 1815, il montra une grande indifférence pour l'Empire, mais, après le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe, il publia un écrit pour engager les français à se ranger autour de Napoléon afin de défendre avec lui l'indépendance nationale. Waterloo fit évanouir toutes ses espérances.

A partir de ce moment, Sismondi se consacra à la rédaction des grands ouvrages historiques qui ont fait sa réputation. On lui doit une *Histoire des Français*, à laquelle il travailla jusqu'à sa mort et qu'il laissa inachevée. Ce livre important et plein de recherches est remarquable par la manière nouvelle dont il expose et juge les événements. Henri Martin, l'éminent historien contemporain, a largement puisé dans ce volumineux ouvrage, au point de vue des faits; il n'a dépassé l'historien genevois que par la couleur et l'animation du style.

Après l'*Histoire des Français*, Sismondi écrivit l'*Histoire des républiques italiennes*, son chef-d'œuvre; dans cet ouvrage,

il a débrouillé, le premier, l'histoire si compliquée de la féodalité italienne.

Voici le jugement que porte sur lui un éminent historien contemporain : « M. de Sismondi, dit M. Mignet, a été l'un des hommes qui ont le plus honoré les lettres par la grandeur de leurs travaux et la dignité de leur vie. Personne plus que lui n'a pris au sérieux les devoirs de l'esprit. Aimable dans ses rapports privés, dévoué en amitié, indulgent pour les autres, austère pour lui-même, doué d'une activité qui ne s'est reposée en aucun temps, d'une sincérité qui ne s'est démentie en aucune occasion, il a eu au plus haut degré l'amour de la justice et la passion du bien. »

CHAPITRE IX

ROMANCIERS DE L'EMPIRE

**M^{me} de Genlis. — M^{me} Cottin. — M^{me} Flahaut-Souza. —
Xavier de Maistre. — M^{me} de Staël. — Chateaubrian.**

M^{me} de Genlis (1746-1831) naquit près d'Autun, en Bourgogne. Elle reçut une éducation très-brillante qu'elle dut en partie à la générosité d'un riche financier. Ses grâces, sa beauté, un talent admirable pour la musique, la firent accueillir dans la meilleure société de Paris. Ce fut cependant au hasard plus qu'à ses charmes qu'elle dut l'avantage de former une union qui lui donna un rang distingué dans le monde et la rapprocha de la famille royale. Une lettre très-spirituelle qu'elle adressait à une de ses amies, tomba entre les mains du comte de Genlis, et la simple lecture de cet écrit, dont il n'avait jamais vu

l'auteur, fit naître en lui le désir d'offrir sa fortune et sa main à la jeune personne qui écrivait si bien. M^{me} de Genlis devint, par ce mariage, nièce de M^{me} de Montesson, qui avait épousé en secret le duc d'Orléans. Elle obtint, par le crédit de sa tante, la place de dame d'honneur de la duchesse de Chartres et fut bientôt chargée de l'éducation de ses enfants. La nouvelle gouvernante fut dès lors installée au Palais-Royal et, pour justifier le choix qu'on avait fait d'elle, elle publia plusieurs ouvrages d'éducation, *Atèle et Théodore*, les *Veillées du Château*, *Théâtre des jeunes personnes* et *Ma demoiselle de Clermont*, que M. Jules Janin a qualifié de chef-d'œuvre; ces ouvrages furent très-favorablement accueillis du public, quoiqu'ils aient au fond peu de mérite littéraire, excepté ses *Mémoires*, où l'on rencontre quelque intérêt malgré la fatuité prétentieuse avec laquelle l'auteur parle de sa personne.

M^{me} de Genlis venait à peine d'être installée au Palais-Royal lorsque la Révolution éclata. Forcée de quitter la France, elle séjourna en Angleterre, où elle maria sa fille d'adoption, la belle Paméla, avec lord Fitz-Gérald, depuis célèbre par son infortune (1). Elle se rendit ensuite en Suisse, puis en Allemagne. Napoléon lui permit de rentrer en France et lui accorda une pension. Après la restauration des Bourbons, elle revint à la Cour où elle fut entourée d'égards et de tendres soins de la part de la famille royale. Quelques discussions imprudemment entamées avec des hommes de lettres distingués, troublèrent seules le calme de sa vieillesse.

M^{me} Cottin (1773-1807), née à Tonneins, en 1773, fut élevée à Bordeaux où, par les soins de sa mère, elle reçut une brillante éducation. Elle se maria dès l'âge de dix-sept ans à un riche banquier qui vint s'établir à Paris; c'est là qu'elle le perdit, après quelques années de mariage. Dès lors, la jeune veuve se retira du monde et vint s'ensevelir dans une paisible

(1) Fitz-Gérald ayant voulu affranchir l'Irlande, sa patrie, échoua dans son entreprise. Trahi, livré et condamné à mort, il mourut, avant le supplice, des blessures qu'il avait reçues en se défendant, en 1798.

retraite où elle composa tous ses romans dont les plus remarquables sont *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Mathilde*, *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*. Ce dernier roman a été complètement effacé par le charmant récit de Xavier de Maistre sur le même sujet. Les ouvrages de M^{me} Cottin jouirent pendant longtemps d'un succès extraordinaire; aujourd'hui ils sont presque tombés dans l'oubli; le style en est ampoulé, exagéré et étonne de la part d'une femme qui se distinguait surtout par la simplicité de ses goûts et de ses manières.

M^{me} Flahaut-Souza (1755-1836) fut mariée fort jeune en premières noces, au comte de Flahaut, âgé de cinquante-sept ans, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire, en 1792. Après la mort de son mari, elle se réfugia à l'étranger, revint en France, sous le Consulat, et épousa le baron de Souza, ambassadeur du Portugal. Ses romans parurent presque tous sous son premier nom, comtesse de Flahaut, et se font remarquer par la délicatesse du sentiment et par une profonde connaissance du cœur humain. On cite entr'autres *Adèle de Sénanges*.

Xavier de Maistre (1764-1852), frère du célèbre Joseph de Maistre, est né à Chambéry, en 1764, d'une très-noble famille. Tandis que son frère suivait la carrière parlementaire et sénatoriale, le comte Xavier entra au service de la Sardaigne, en qualité d'officier dans un régiment d'infanterie de marine. Il avait vingt-sept ans lorsqu'il écrivit le *Voyage autour de ma chambre*, piquant badinage qu'il composa comme en se jouant. Il le garda quelque temps dans son tiroir et y ajoutait un chapitre de temps en temps. Dans une visite qu'il fit à son frère Joseph, à Lausanne, vers 93, Xavier lui porta son manuscrit : « Mon frère, nous raconte-t-il lui-même, me loua de la nouvelle occupation que je m'étais créée et garda le brouillon qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. »

Lorsque la Savoie fut réunie à la France, le comte Xavier

qui servait en Piémont, crut devoir renoncer à sa patrie. Il émigra à Saint-Petersbourg et, par la protection de son frère, fut admis dans l'armée russe. Il se distingua dans la guerre contre la Perse et gagna le grade de général-major.

Après un long intervalle, le brillant officier reprit la plume qu'il tenait aussi bien que l'épée, et écrivit le *Lépreux de la cité d'Aoste*. Voici les circonstances qui provoquèrent la composition de cet ouvrage. Un jour, en 1810, à Saint-Petersbourg, dans une réunion où se trouvait son frère, la conversation tomba sur la lèpre des Hébreux : quelqu'un ayant affirmé que cette maladie n'existait plus, Xavier prouva le contraire en racontant l'histoire d'un lépreux qu'il avait connu à Aoste : l'auditoire ayant été captivé par le charme de son récit, la pensée lui vint alors d'écrire cette histoire émouvante ; son frère l'y encouragea et prit soin de la faire imprimer à Saint-Petersbourg.

Les Prisonniers du Caucase et la Jeune Sibérienne sont des nouvelles pleines d'intérêt qui se font remarquer par la peinture fidèle des mœurs de la Russie. Ce petit nombre d'ouvrages a suffi pour faire à Xavier de Maistre une réputation européenne et pour le placer parmi les bons écrivains de notre langue.

Voici deux faits qui peuvent le peindre : ils sont racontés par un écrivain contemporain qui les tenait de source certaine :

« On sait que Xavier de Maistre passa la fin de sa carrière dans la capitale de la Russie, auprès de son frère Joseph, qui s'y était retiré, fuyant les tourmentes de la Révolution. Toutefois, désireux de revoir sa terre natale avant de mourir, il revint, il y a quelques années, en Savoie, où il fut accueilli avec le respect et l'enthousiasme dus à l'un des plus illustres enfants de cette contrée.

« Dans une visite qu'il fit à l'un de ses parents, propriétaire d'une maison à Chambéry, derrière laquelle s'étendait un jardin où il avait joué dans son enfance, il voulut voir seul ce théâtre de ses premiers plaisirs. Il demanda et obtint facilement de son

ami la permission de s'y rendre sans témoins : mais comme sa visite au modeste clos se prolongeait outre mesure, son ami, inquiet de sa longue absence, alla l'y chercher et ne l'aperçut point; nul arbre, nul objet saillant ne pouvait cependant l'y dérober aux regards; enfin, au bout d'une heure d'inquiète investigation, il fut découvert étendu à plat ventre auprès d'une flaque d'eau; craignant pour lui un accident, on s'empessa d'accourir et de le relever; mais on eut bientôt lieu d'être complètement rassuré. Xavier de Maistre jetait, sur la surface de l'eau, de petits morceaux de papier, et regardait se jouer autour d'eux, des araignées aquatiques. « Je me rappelais, dit-il à son ami, qu'enfant cette distraction m'amusait beaucoup; j'ai voulu voir s'il en serait de même aujourd'hui que me voilà vieux, et vraiment, je n'y ai pas trouvé une bien grande différence.

« Alors qu'il rejoignit à Saint-Petersbourg son frère Joseph, celui-ci, rempli de ferveur religieuse, découvrit, avec peine, que Xavier se ressentait des principes philosophiques régnant en France, d'où il arrivait. Il s'était peu à peu relâché dans la pratique de ses obligations religieuses, et il y avait longtemps qu'il ne s'était approché du tribunal de la pénitence. Joseph était un homme de génie, catholique exalté : bientôt il prit sur son frère un grand ascendant, et l'engagea à se confesser. Cependant on peut concevoir l'angoisse que Xavier éprouvait à l'idée d'avouer à un prêtre des fautes et des péchés d'autant plus nombreux qu'ils remontaient fort loin dans le passé, et dont le souvenir même s'était effacé ou obscurci dans sa mémoire.

« Ce fut alors que, dans son inquiétude, il alla voir et consulter M. de la Saussaye (1), son ami. Celui-ci le vit entrer dans sa chambre, pâle, la figure attristée, le front plissé et soucieux : « Vous me voyez bien embarrassé, dit-il au pasteur protestant; mon frère, dont je reconnais la supériorité et les bonnes intentions, m'a tant prêché et pressé, que je m'en vais à *confesse*! Oui, mon bon ami, voilà où j'en suis grâce à lui; jugez de mon anxiété! » Et, tout en parlant ainsi, il se promenait à grands pas dans l'appartement, tenant à la main une feuille de papier, qu'il agitant avec

(1) M. de la Saussaye était pasteur de l'Eglise réformée de Saint-Petersbourg.

violence. — Mais, répondit M. de la Saussaye, je ne vois pas ce qu'il y a là de si embarrassant pour vous, mon cher ami; votre frère a bien fait de vous rappeler à la pratique de vos devoirs religieux, et je ne puis que vous engager à suivre ses avis. Mais que tenez-vous donc à la main? — Ah! vous concevez que j'ai dû chercher dans le fond de ma mémoire mes nombreux péchés, et les coucher sur le papier; de là cette note que voici: » Et il montrait de loin à son ami la liste de ses méfaits.

« Mais, dit M. de la Saussaye, elle me semble courte, et ne doit point trop charger votre conscience. — C'est ce qui vous trompe, mon cher, répondit Xavier, en redoublant de précipitation dans sa marche, et faisant flamboyer la feuille dépliée; il n'y a que quelques mots sur ce papier, c'est vrai; mais ce sont *des têtes de colonne, des têtes de colonne, des têtes de colonne!* » répéta-t-il plusieurs fois, et il s'en alla tout consterné (1). »

Xavier de Maistre est mort en Russie presque nonagénaire.

M^{me} de Staël.

1766-1817.

M^{me} de Staël a partagé avec Chateaubriand l'honneur d'avoir donné une nouvelle impulsion à notre littérature. Elle naquit à Paris, en 1766, mais elle n'était pas d'origine française: son père, Jacques Necker, ministre de Louis XVI, était genevois. M^{lle} Necker montra, dès son enfance, des dispositions extraordinaires et les signes précoces d'un génie auquel son éducation et les circonstances donnèrent un grand développement. Les salons de son père recevaient la fleur de la littérature et de la politique: c'est là qu'elle vit souvent Buffon, Raynal, Thomas, Marmontel, Saint-Lambert, Grimm, Hume, Gibbon, Franklin, etc. La jeune fille, assise auprès de sa mère, écoutait avec avidité la conversation de ces hommes illustres. Dans un tel milieu, son intelligence s'ouvrit de bonne heure, et à l'âge de

(1) Petit-Senn (1792-1870) poète humoristique suisse.

quinze ans, elle pouvait déjà entretenir son père sur les matières les plus graves ; les pièces de théâtre l'intéressaient d'une manière particulière et elle en composa quelques-unes qui attestent de précoces dispositions littéraires. Cette vie studieuse et appliquée, altéra bientôt la santé de la jeune fille ; les médecins ordonnèrent un séjour à la campagne et lui interdirent tout travail d'esprit. Ses loisirs ne furent pas néanmoins perdus : elle en profita pour se retremper dans la contemplation des beautés de la nature et pour lire avec enthousiasme J.-J. Rousseau dont elle fut toujours grand admirateur.

Son auteur favori lui inspira, à vingt-deux ans, les *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau*. Cet ouvrage ne fut d'abord publié qu'à vingt exemplaires, mais il fallut en faire une nouvelle édition pour le public : ces *Lettres* eurent un succès prodigieux.

Le moment approchait où M. Necker devait songer à marier sa fille, mais le choix d'un époux ne fut pas chose facile. M^{lle} Necker, passionnée de Paris, ne voulait pas quitter la France, et sa mère, zélée protestante, n'eût jamais consenti à ce qu'elle épousât un homme qui ne fût pas de sa religion. La reine Marie-Antoinette concilia tous les goûts ; elle s'intéressait à M. de Staël, ambassadeur de Suède, et obtint de Gustave III, son souverain, la promesse de lui conserver l'ambassade de France s'il épousait M^{lle} Necker : le mariage eut lieu dans ces conditions. Cette union ne fut pas heureuse. Les prodigalités de M. de Staël obligèrent sa femme à se séparer de lui pour préserver la fortune de ses enfants.

Sur ces entrefaites la Révolution éclata. M^{me} de Staël la salua avec enthousiasme sans prévoir qu'elle aurait bientôt à en désavouer les excès et les crimes. Son père, pour qui elle avait un culte, en fut la première victime. Accablé d'injustice et de dégoût, M. Necker abandonna le ministère et quitta pour jamais la France : sa fille le suivit dans sa retraite de Coppet, au bord du lac Léman. Lorsqu'elle apprit la mort de Louis XVI, elle eut le courage de protester contre cette odieuse condamnation,

et quand Marie-Antoinette, sa protectrice et son amie, fut menacée de mort, l'ambassadrice de Suède écrivit une *Défense de la reine*, pleine d'éloquence et de sensibilité. Après la Terreur, elle essaya d'apaiser les passions en publiant une brochure ; elle croyait encore, malgré les excès, à la possibilité d'une république en France ; elle ne tarda pas à être détrompée ; la nation n'était pas encore à la hauteur d'un tel gouvernement.

Quand le calme se fit dans les esprits, M^{me} de Staël retourna à Paris, en 1796, et chercha à obtenir du premier Consul, l'indépendance du territoire de Genève, qui venait d'être incorporé à la France. Cette démarche n'aboutit pas et ne fit qu'aigrir, contre M^{me} de Staël, l'esprit de Napoléon qui découvrit en elle une rivale dangereuse. En effet, tous deux aspiraient à l'empire de l'opinion ; or, depuis son retour à Paris, cette femme illustre avait ouvert ses salons aux hommes les plus remarquables de l'époque sur lesquels elle exerçait une véritable royauté : Talleyrand, Barras, Benjamin Constant, etc. Le gouvernement, jaloux de son influence, exila M^{me} de Staël de Paris et lui ordonna de se tenir à quarante lieues de la capitale. Éloignée du milieu littéraire et politique qui faisait sa vie, elle préféra quitter la France et chercha un asile chez son père. C'est pendant ce voyage que son mari, avec qui elle venait de se réconcilier, mourut à la suite d'une longue maladie.

Pendant l'année qu'elle passa auprès de son père, M^{me} de Staël publia son roman de *Delphine* où, dit-on, elle a cherché à se peindre. Ce roman est écrit sous forme de lettres un peu prolixes ; on y rencontre çà et là des observations judicieuses. L'auteur s'est attaché à faire la peinture d'une femme brillante et malheureuse, dominée par ses affections et mal dirigée par l'indépendance de son esprit.

Les idées libérales semées partout dans cet ouvrage, attirèrent de nouveau sur M^{me} de Staël, les rigueurs de Napoléon qui lui interdit à jamais de rentrer en France. Cette interdiction fut pour elle une privation cruelle, car elle n'était dans son élément qu'à Paris, dans ses salons, au milieu des hommes de lettres

qu'elle charmait par sa conversation et dominait de son génie. Indignée du despotisme impérial, elle se rendit à Weimar, et se mit en rapport avec les plus grands écrivains de l'Allemagne, Goethe, Wieland, Schiller, qui l'initièrent à la littérature de leur pays. En 1804, poursuivie par les victoires de son puissant ennemi, elle partit pour Berlin. C'est là qu'elle apprit la mort de son père. On dépeindrait difficilement la douleur qu'elle éprouva à cette nouvelle. Sa santé en fut altérée et elle partit pour l'Italie pour y chercher quelque repos d'esprit et de cœur. Les splendeurs de cette riche nature lui inspirèrent un de ses plus beaux ouvrages : *Corinne*. On a prétendu que dans *Delphine*, Mme de Staël avait cherché à peindre la réalité de sa vie et que dans *Corinne* elle avait voulu en peindre l'idéal. Voici en quelques mots le sujet de ce roman :

Corinne est une jeune artiste, poète enthousiaste qui célèbre, dans ses chants inspirés, la nature féconde et magnifique de l'Italie, les antiques monuments dans leur auguste mélancolie, les héros, les poètes, les grands citoyens des temps passés.

Le personnage du roman sur lequel se concentre tout l'intérêt est un nommé Oswald Nelvil, qui a quitté l'Angleterre et qui vient à Rome pour s'y consoler de la mort de son père. Le lendemain de son arrivée, le bruit des fanfares, les coups de canons le réveillent, et il apprend que la Muse de l'Italie, Corinne, poète, musicien, peintre, femme charmante, va être couronnée au Capitole. Oswald se mêle à la foule empressée et suit involontairement le char de Corinne : tout-à-coup il s'aperçoit que sa noble taille, ses habits de deuil et peut-être son expression de tristesse, ont attiré sur lui l'attention de l'héroïne du jour. Il la suit jusqu'au Capitole ; il croit remarquer dans son improvisation sublime, quelques paroles sensibles qui lui vont au cœur et quand, au retour, Corinne passe près de lui et laisse tomber sa couronne, quand il la relève et la lui donne et qu'il s'entend adresser un remerciement en anglais, Oswald, déjà séduit, se sent frappé au cœur.

Tel est le début de ce poëme. On peut reprocher à l'auteur d'avoir chargé son ouvrage de trop nombreuses descriptions qui, toutes belles qu'elles soient, interrompent le récit et fatiguent le lecteur; néanmoins ces admirables peintures, détachées du roman, sont de vrais chefs-d'œuvre littéraires.

Napoléon fut très-mécontent de cet ouvrage, qui lui parut être une apologie des anglais, ses mortels ennemis. Le séjour de la France fut de nouveau interdit à M^{me} de Staël, qui, malgré les interdictions, y revenait sans cesse; on la relégua dans son château de Coppet, on lui défendit même de s'en éloigner et de recevoir ses meilleurs amis! Cet exil forcé fut utile à son génie. C'est là qu'elle rassembla tous les matériaux de son grand ouvrage sur *l'Allemagne*. Bien que l'auteur eût consenti à faire les corrections que la police de l'empereur lui avait commandées, à peine le volume eut-il paru que les exemplaires en furent saisis et confisqués. Bonaparte justifia ce procédé en reprochant à M^{me} de Staël d'être mauvaise française, d'avoir trop loué les Allemands et surtout (ce qui ne fut pas dit tout haut), de n'avoir pas dit un mot de lui. L'ouvrage parut alors en Allemagne, en 1813, et produisit une immense sensation. Ce fut le premier écrit qui nous révéla les richesses philosophiques et littéraires d'outre-Rhin. M^{me} de Staël nous fit connaître les maîtres du théâtre et de la poésie, en même temps qu'elle nous signalait les grandeurs et les beautés de Goethe, de Schiller, de Klopstock, de Werner, de Wieland, etc; elle popularisa les noms de Jacobi, de Kant, de Fichte, de Schelling, expliqua avec clarté et éloquence les systèmes de ces philosophes illustres, peignit enfin les mœurs et le caractère du peuple allemand et nous donna un aperçu de la vie intellectuelle, religieuse et sociale de ce pays.

Pendant sa retraite forcée dans son château de Coppet, M^{me} de Staël reçut la visite d'un officier français dangereusement blessé; dans l'isolement où elle se trouvait, elle fut sensible aux sentiments du jeune militaire pour les secours dévoués qu'elle lui prodiguait; elle crut trouver dans M. de Rocca,

(c'était le nom de l'officier) l'appui dont elle avait besoin et se détermina à l'épouser.

Cette union, qui resta secrète jusqu'à sa mort, ne put néanmoins lui faire oublier les douleurs de l'exil. Trouvant son existence insupportable à Coppet, elle trompa la vigilance de ses gardiens et prit la fuite. Après avoir traversé l'Autriche, la Pologne, la Russie, elle s'arrêta à Saint-Petersbourg. De là, elle passa en Suède, puis en Angleterre où elle fut reçue avec enthousiasme. Après la chute de l'Empire, l'exilée s'empessa de rentrer à Paris, mais elle ne jouit pas longtemps d'un repos tant souhaité. M^{me} de Staël, dont la santé était altérée par les inquiétudes et les chagrins, succomba à la maladie, en 1817, à l'âge de cinquante-un ans, au moment où elle venait de terminer ses *Considérations sur la Révolution française*, ouvrage destiné à faire l'apologie de M. Necker, et qui suffirait pour assigner à l'auteur une des premières places dans notre littérature.

Chateaubriand a apprécié avec une justesse qui l'honore la valeur littéraire de l'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne*. « On ne saurait trop déplorer, dit-il, la fin prématurée de M^{me} de Staël. Son talent croissait, son style s'épurait : à mesure que la jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégagait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité. » « J'ai rarement vu, écrivait Benjamin Constant, une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive et aussi cultivée... M^{me} de Staël a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde, elle sait parfaitement écouter... elle suit l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien ; elle fait valoir ceux qu'elle aime, avec une attention ingénieuse et constante qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin, c'est un être à part, un être supérieur, tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle. » En trois mots, M^{me} de Staël a dit mieux que personne la vérité sur elle-même : « J'ai aimé, dit-elle, Dieu, mon père et la liberté. »

Chateaubriand

1768-1848.

La Terreur avait fermé les temples et décrété que Dieu n'existait pas; mais ce n'est pas par un simple décret que l'on supprime le besoin des choses éternelles qui tourmente l'âme humaine; aussi après ce temps d'agitation, y eut-il sous le premier Consul comme une explosion du sentiment religieux. Le peuple se précipita en foule dans les églises récemment ouvertes, pour y retrouver le Dieu de ses pères. En même temps qu'il rcouvrait les sanctuaires à l'intérieur, Napoléon se hâta d'abaisser les barrières aux nombreux exilés de la Révolution. Le plus illustre de ces exilés et celui qui seconda le mieux la réforme religieuse, fut Chateaubriand.

René de Chateaubriand naquit, en 1768, à Saint-Malo dans une maison voisine de celle où devait naître quelques années plus tard Lamennais. Il vint au monde, la même année que Napoléon, et il aimait à rappeler cette coïncidence. Son enfance fut appliquée, mais se ressentit du peu d'harmonie qui régnait dans sa famille. Son père, vieux soldat, était un homme dur et despote, qui faisait plier femme et enfants sous son inflexible sévérité. Sa mère, au contraire, femme frêle et malade, tremblant sous le joug de ce maître intraitable, ne trouvait un peu de bonheur que dans la religion et dans l'amour de ses enfants. René, avait plusieurs frères et sœurs dont l'une, douce et mélancolique, mourut, jeune encore, sans avoir connu le bonheur. Chateaubriand, qui l'aimait avec tendresse, l'a immortalisée dans un de ses romans, *René*, sous le nom d'Amélie.

Chateaubriand commença ses études au collège de Dol, où il se fit remarquer par sa précoce intelligence, et les termina au collège de Dinan. Ses parents le destinaient au service de l'Église, mais, ne se sentant aucun goût pour cette vocation, il embrassa de préférence la carrière des armes et s'engagea à dix-sept ans comme capitaine de cavalerie. Son nom lui faci-

lita l'entrée à la cour où il fut présenté à son parent Malesherbes, ministre de Louis XVI.

Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, lorsque la Révolution éclata et vint renverser tous ses projets. La défection s'étant mise alors dans l'armée du roi, Chateaubriand, qui ne voulait pas suivre ce fâcheux exemple, demanda et obtint une mission pour l'Amérique; il avait conçu le projet aventureux de découvrir le passage aux Indes par la baie d'Hudson. Malesherbes lui donna plusieurs lettres de recommandation pour les principaux personnages du Nouveau-Monde, entr'autres pour Washington. Après une longue traversée, le vaisseau jeta l'ancre et le jeune émigré toucha le sol de l'Amérique. Ses premiers pas se dirigèrent vers la demeure modeste du président des États-Unis. Le moderne Cincinnati avait pour palais une petite maison construite à l'anglaise; ici, point de gardes, point de serviteurs en livrée, une simple servante l'introduisit auprès de Washington. Cette réception simple et cordiale et les bons conseils que le président lui donna, restèrent longtemps gravés dans la mémoire du jeune homme.

En quittant la maison de campagne de Washington, Chateaubriand s'enfonça dans les savanes. Il voyageait seul, portant son bagage sur le dos, couchant à la belle étoile ou demandant l'hospitalité à la hutte des sauvages dont il se faisait aimer en vivant avec eux, en étudiant leurs mœurs et leur langage. C'est là, au milieu de ces immenses forêts, au bruit des cataractes du Niagara, qu'il trouva les grandes sources de son génie; c'est là qu'il recueillit les matériaux d'où devaient sortir *Atala*, *René* et *les Natchez*.

Un soir qu'il avait cherché un abri sous une hutte de sauvage, il lui tomba sous la main un fragment de journal anglais. Ce fragment lui apprit les malheurs de la France, la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Cet attentat devient pour lui le cri de l'honneur, il abandonne aussitôt ses projets et ne songe plus qu'à revenir dans sa patrie pour y combattre sous le drapeau des princes français. Après deux ans de séjour au

sein des forêts vierges du Nouveau-Monde, Chateaubriand partit et revint, en 1792, dans son pays natal qu'il retrouva couvert de sang et de ruines. A peine débarqué, il courut s'engager dans l'armée des émigrés; ceux-ci le reçurent assez mal, lui reprochant son absence comme une faute. C'est l'épée à la main que le jeune chevalier dut revendiquer l'honneur de mourir pour la cause de son roi. Blessé d'un éclat d'obus au siège de Thionville, un soldat le releva demi-mort sur la route, pansa ses blessures et l'emmena à Bruxelles. De là, il s'embarqua pour l'île de Jers y où une femme de pêcheur lui prodigua des soins et lui sauva la vie par son dévouement.

Ne voulant pas rentrer en France où la Révolution était toute-puissante, et peu encouragé à se joindre aux émigrés qui continuaient à le voir d'un mauvais œil, Chateaubriand se rendit à Londres, en 1793. Relégué dans un grenier, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain, il écrivait dans quelques journaux pour se procurer de quoi vivre. C'est là qu'au sein de la misère, il composa son premier ouvrage intitulé *Essai sur les révolutions*, œuvre de jeune homme mais qui trahit déjà un écrivain de génie.

Le souvenir de sa mère, autant que les malheurs, fit retrouver à Chateaubriand les croyances chrétiennes qu'il avait perdues sous l'influence des idées philosophiques de son temps. « Ma mère, nous dit-il, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans les cachots, expira sur un grabat, où ses malheurs l'avaient reléguée; le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé; quand la lettre de ma sœur me parvint au delà des mers, elle-même n'existait plus : elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voies sorties du tombeau m'ont frappé : je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru. »

Dès que Chateaubriand eut appris que les émigrés l'avaient banni de leurs rangs, il n'hésita plus à rentrer en France. Il y apportait avec lui deux ouvrages qui devaient commencer sa réputation littéraire : *Atala* et *René*. C'étaient deux épisodes d'un livre qu'il avait déjà publié en partie à Londres, le *Génie du Christianisme*. « Mon sort se décide demain, dit-il à ses amis la veille de la publication d'*Atala*, demain je suis un pauvre diable, ou je vais aux nues. »

Ce roman excita une admiration universelle. D'innombrables éditions, des traductions dans toutes les langues, popularisèrent en peu de mois le nom de Chateaubriand. Encouragé par le succès, le jeune écrivain publia le second épisode qu'il avait en portefeuille, *René*. Dans l'histoire de ce jeune homme mélancolique et désabusé qui cherche partout, mais en vain, la paix et le bonheur, il était facile de voir l'image de cette génération malade, tourmentée par les révolutions, avide de repos, de calme et de sécurité. Pour elle, comme pour René, il ne peut y avoir de consolation véritable que dans la religion. C'est ce que le poète démontre d'une manière éloquente dans ce roman qui est son chef-d'œuvre.

Ces deux épisodes préparèrent admirablement les esprits à recevoir l'ouvrage entier, le *Génie du Christianisme*. Il parut en 1802. L'impression fut immense, l'émotion indescriptible. On était encore sous le coup des excès de la Révolution qui avait balayé, en même temps que l'ancien ordre social, toutes les croyances; chacun soupirait après quelque chose de meilleur et de plus stable que les biens de la terre; les regards et les mains s'élevaient vers le ciel. Aussi quand cette apologie poétique, éloquente de la religion chrétienne parut, elle produisit dans les esprits un grand soulagement. Il ne faudrait pas, toutefois, chercher dans cet ouvrage une défense raisonnée du christianisme; c'est une description poétique des cérémonies et du culte de l'église romaine. L'auteur y parle avec émotion de la musique sacrée, des cloches, des ordres monastiques, etc. Un autre but du grand écrivain fut d'établir que

le christianisme a mieux compris que le paganisme les passions du cœur humain; il compare les beautés d'Homère avec les beautés bibliques et il trouve le langage des auteurs sacrés plus sublime. Il met en parallèle Euripide et Racine et, de ces rapprochements divers, il conclut que le christianisme est la seule source des vraies inspirations.

Si, au lieu de juger le *Génie du Christianisme* au point de vue de la forme, qui est parfois sublime, nous le jugeons au point de vue purement chrétien, nous aurions le droit d'être très-sévère envers l'auteur et nous pourrions lui reprocher, avec raison, d'avoir sacrifié la vérité aux caprices de sa brillante imagination. Quel est, en effet, le christianisme dont il nous parle? Sûrement ce n'est pas celui de Jésus-Christ, car on aurait de la peine à reconnaître sous les pompes des cérémonies décrites si poétiquement dans ce livre, le culte spirituel prêché par le divin Maître. Sous le nom du christianisme, il n'est question ici que du catholicisme, et non pas même du catholicisme officiel, mais du catholicisme du moyen-âge avec ses légendes et ses superstitions. Ces réserves faites, nous reconnaissons que l'ouvrage de Chateaubriand a pu faire du bien à la religion en général, à une époque où elle avait intérêt à dissiper l'ignorance et les préjugés. Reste à savoir, dirons-nous avec Vinet, si les défauts du livre n'ont pas de nouveau épaissi ce nuage, et s'il n'eût pas mieux valu que ce livre de religion eût renfermé un peu plus de religion et beaucoup moins de théologie.

Napoléon, qui négociait à cette époque le Concordat (1) avec Pie VII, fut heureux de rencontrer un littérateur qui, en relevant le sentiment religieux, secondait indirectement ses dessein; il apprécia le talent et le génie de l'illustre écrivain et se l'attacha en le nommant secrétaire d'ambassade. Chateaubriand suivit à Rome le cardinal Fesch après la signature du

(1) On appelle ainsi un traité passé entre un souverain et le pape, concernant les affaires relatives à la religion.

Concordat. Mais bientôt, lorsqu'il vit se dérouler tous les projets d'une politique tortueuse, il refusa d'en être le servile instrument et, abandonnant un emploi qui n'était pas compatible avec ses principes, il revint à Paris.

L'Empereur, qui connaissait son esprit aussi ambitieux qu'indépendant, parvint facilement à lui faire accepter les fonctions de ministre plénipotentiaire au Valais. A peine arrivé à son poste, Chateaubriand apprend l'assassinat du duc d'Enghien (1); indigné, il donne sa démission; cette fois sa rupture avec l'Empire fut complète. L'Empereur essaya vainement de gagner encore une fois l'illustre écrivain à l'époque de son couronnement; il repoussa toutes ses avances. Ce refus devait lui attirer d'incessantes persécutions.

Chateaubriand, rendu aux lettres, conçut alors le projet d'une épopée chrétienne où il voulait représenter le paganisme expirant aux prises avec la religion naissante. Il visita les lieux qui devaient être le théâtre de l'action, parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, la Palestine et revint en France par l'Afrique et l'Espagne. Ce voyage ne dura qu'un an. A son retour, il alla s'enfermer dans une modeste retraite et composa les *Martyrs*. Ce beau poème, incontestablement son chef-d'œuvre, est la peinture de l'église chrétienne sous la persécution de Dioclétien. Les héros sont un prêtre païen et sa fille Cymodocée, elle-même prêtresse, que le poète nous peint avec tous les charmes de la jeunesse et de la beauté. Eudore est un jeune chrétien plein de foi, qui s'est épris de ces charmes et qui voudrait unir son sort à celui de la belle prêtresse, mais sa religion le lui défend et, plutôt que de renoncer à sa foi, Eudore sacrifiera, s'il le faut, son amour. Cette lutte intérieure fait tout l'intérêt du livre.

Voici comment un critique éminent et pieux, Vinet, apprécie les *Martyrs* au point de vue religieux : « Chateaubriand,

(1) Le duc d'Enghien était le dernier des Condés. Soupçonné de conspirer contre le gouvernement français, il fut arrêté par l'ordre de Bonaparte et fusillé la nuit même de son arrivée au château de Vincennes (1804).

dit-il, a pu réveiller, en faveur du christianisme, dans un certain nombre d'âmes, un sentiment d'admiration dont le monde avait perdu l'habitude; il a pu rattacher à l'idée de la foi chrétienne des idées qui en étaient depuis longtemps séparées, repousser loin d'elle le ridicule et le mépris, la rendre imposante pour l'imagination, honorable pour le sens moral. Voilà les impressions que le poème des *Martyrs* a pu produire sur les gens du monde. Mais, dans toutes les communions, les personnes religieuses ont jugé que l'auteur était resté sur la porte du sanctuaire, où quelques accents et quelques reflets du vrai auraient pu arriver jusqu'à lui, mais qu'il n'avait pas franchi le seuil; qu'il avait mieux décrit certains phénomènes qu'il n'en avait pénétré le principe; que les mystères de la vie spirituelle lui avaient trop souvent échappé; surtout qu'il avait pris trop souvent, et ici l'influence catholique est manifeste, l'éclat extérieur pour la force intime, la pompe pour la majesté, trop accrédité une religion d'images et de prestiges, en un mot, réduit le christianisme à n'être qu'une poésie, j'ai presque dit une mythologie (4). »

Deux ans après les *Martyrs*, Chateaubriand publia son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, un de ses meilleurs livres et le *Dernier des Abencerages*. L'*Itinéraire* est la description de son voyage en Palestine. Cet ouvrage, un des plus remarquables de notre langue, brille autant par l'éclat du style que par l'intérêt du récit. L'auteur y raconte jour par jour ce qui lui est arrivé pendant son voyage. Il y fait une description poétique des lieux qu'il a visités et des émotions qu'il a éprouvées.

Le *Dernier des Abencerages* (2) lui fut inspiré par sa visite en Espagne et à l'Alhambra (3). L'auteur nous montre le dernier rejeton de cette illustre famille, ramené dans sa patrie pour

(1) Alex. VINET, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*.

(2) Les Abencerages étaient une tribu maure du royaume de Grenade, dont le dernier roi massacra trente-six membres dans l'Alhambra.

(3) L'Alhambra, palais des rois maures à Madrid.

satisfaire des projets de vengeance. « Rien de plus courtois, de plus accompli comme forme, dit Sainte-Beuve, rien de plus artistement découpé que ce petit récit à quatre personnages. M. de Chateaubriand n'a rien trouvé de plus pur, mais il y a un peu de sécheresse, de raideur et de maigreur, on est loin de la sève surabondante d'*Atala*. C'est dans ce délicieux épisode que l'on trouve cette charmante romance qui est dans toutes les mémoires.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur qu'ils étaient beau ces jours
De France !
Oh mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Quoique Napoléon eut été froissé de la démission de Chateaubriand après l'assassinat du duc d'Enghien, il le fit nommer néanmoins membre de l'Académie française, en remplacement de M.-J. Chénier. Le récipiendaire était obligé de prononcer l'éloge de son prédécesseur ; or, Chénier avait voté la mort de Louis XVI ; il était donc à craindre que le discours du nouvel académicien ne fût, au lieu d'un éloge, une diatribe contre la Révolution. En effet, ce discours, communiqué d'avance à une commission, fut jugé inadmissible. Napoléon, à qui il fut confidentiellement lu, en fut exaspéré. Le nouvel académicien fut exilé et son siège resta vide pendant quatre ans.

Quand les revers fondirent sur l'Empire, en 1814, le poète devint à son tour un des ennemis les plus redoutables de l'Empereur. Il publia, à cette époque, une brochure virulente, *Buonaparte et les Bourbons*, qui ne fut pas inutile à la Restauration. Louis XVIII disait que ce pamphlet lui avait valu une armée.

A partir de ce moment, Chateaubriand devint un homme politique. Malgré le service qu'il avait rendu à Louis XVIII,

par sa brochure, celui-ci qui le trouvait trop libéral, se montra hostile envers lui ; après l'avoir nommé pair de France, ambassadeur et ministre des affaires étrangères, il lui envoya brusquement sa démission.

Chateaubriand aurait pu jouer un grand rôle après la Révolution de 1830, sous la monarchie de Juillet ; mais l'ancien serviteur de la branche aînée ne voulut jamais prêter serment à Louis-Philippe, à qui il ne cessa de faire une violente opposition. Retiré des affaires, il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite, auprès de son amie, M^{me} Récamier. Il mourut en 1848, pendant les sinistres journées de Juin, les regards fixés sur les barricades, tressaillant au bruit du canon ; il expira au moment où on lui annonçait l'assassinat de l'archevêque de Paris.

Chateaubriand laissa en mourant les *Mémoires d'Outre-Tombe*, que l'on voudrait pouvoir rayer de ses ouvrages. « Je lis ces mémoires, dit un de nos plus grands critiques littéraires, et je m'impatiente de tant de grandes poses et draperies..... L'âme y manque, et moi qui ai tant aimé l'auteur, je me déssole de ne pouvoir aimer l'homme. »

On a encore de Chateaubriand : *les Natchez*, tableau de la vie sauvage qui manque de passion dramatique ; les *Études historiques* et la traduction française du *Paradis perdu* de Milton (1).

Fragment d'*Atala*

Chanson d'*Atala* fugitive dans le désert

Le fleuve qui nous entraînait coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant, les profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme.

(1) Célèbre poète épique anglais, né en 1608, mort en 1674.

Atala et moi nous joignons notre silence au silence de cette scène. Tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Si le geai bleu du Mesehaebé disait à la nonpareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? n'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts? — Oui, répondrait la nonpareille fugitive; mais mon nid est dans le jasmin, qui me l'apportera? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité, le maître fait un geste de la main; le voyageur reprend son arc et retourne au désert!

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

Le montagnard émigré

—

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur qu'ils étaient beau ces jours
De France !
Oh ! mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

Ma sœur te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette taut vieille tour
Du Maure
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours

Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !



DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

INTRODUCTION

COUP-D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE (1)

Chateaubriand et M^{me} de Staël exercèrent une grande influence sur la littérature contemporaine dont ils furent les premiers réformateurs. Chateaubriand créa un monde d'images, en associant le moyen-âge chrétien à l'antiquité païenne. Il chercha à réveiller dans l'homme, des croyances fortes et généreuses, à le ramener à la religion par la nature et la poésie. Il modifia la langue elle-même ; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie inconnus jusqu'alors. M^{me} de Staël défendit également les principes moraux et religieux qui devaient présider à la régénération sociale ; comme Chateaubriand, elle découvrit des régions inconnues : elle initia la France au génie germanique.

Toutefois les réformateurs eurent d'abord peu de disciples. Sous la République et l'Empire, les esprits absorbés dans les convulsions politiques et passionnés pour la gloire, avaient peu de loisir pour les travaux de la pensée ; aussi la littérature con-

(1) Voir HERRY et BURGUY, *la France littéraire*.

tinua-t-elle à n'être qu'une pâle copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents. Ce fut pendant les paisibles années de la Restauration que la littérature entra dans les voies de la réforme. Trop longtemps séparés par la guerre des autres états de l'Europe, les Français s'empressèrent alors de renouer avec eux ces relations qui sont la vie des peuples. Ils puisèrent à la source de leurs trésors littéraires, ils apprirent à connaître les richesses anciennes et modernes de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ce n'est pas tout ; le xvi^e siècle devint un objet d'étude, et les productions du moyen-âge, si longtemps méconnues, furent tirées de la poussière des bibliothèques. Ainsi préparés, les novateurs, désignés sous le nom de *romantiques*, que M^{me} de Staël a eu la malencontreuse idée de leur donner, entreprirent d'introduire dans la poésie, plus d'imagination, de sentiment et de rêverie, de naturel et de franchise, des métaphores et des images plus vives. Ils abandonnèrent la périphrase, le prétendu mot poétique ; ils préférèrent l'expression précise, le mot propre, et la poésie retrouva sa langue, sa couleur, sa mélodie dans les *Méditations* et les *Harmonies* de LAMARTINE, dans les *Odes* de VICTOR HUGO, dans les *Poèmes* d'ALFRED DE VIGNY, dans ceux d'ALFRED DE MUSSET, dans les *Consolations* de SAINTE-BEUVE, et dans quelques *chansons* de BÉRANGER.

Les romantiques ne se bornèrent pas à ces réformes. Ils entreprirent de doter notre littérature d'œuvres lyriques, élégiaques et dramatiques. VICTOR HUGO créa l'ode moderne, et y fit entrer tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie, en même temps que les idées philosophiques les plus élevées. LAMARTINE, et après lui ALFRED DE MUSSET, donnèrent à l'élégie des beautés inconnues. BÉRANGER sut, dans ses chansons, s'élever parfois jusqu'à la plus haute poésie.

La *Poésie dramatique* fut surtout l'objet d'une révolution radicale. A la place de la tragédie héroïque de Corneille, de la tragédie passionnée de Racine, et de la tragédie philoso-

phique de Voltaire, les novateurs voulurent introduire chez nous le drame fantastique dont l'Angleterre et l'Allemagne avaient donné des exemples. Ils s'adressèrent à l'imagination et au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, ils choisirent des personnages imaginaires ou transformèrent les personnages historiques, selon leur fantaisie, en héros imaginaires. Ils consultèrent trop peu la raison et le bon sens et ne s'assujettirent pas assez aux conditions de ressemblance. Le mot d'ordre fut un instant d'imiter la nature, non plus seulement dans ce qu'elle a de noble et de grand, mais dans ce qu'elle a de plus hideux. Impressionner, produire de l'effet par des situations quelles qu'elles fussent, tel fut le but unique de certains auteurs dramatiques. Tous les crimes parurent sur la scène; en un mot, le *laid fut le beau*. Est-ce à dire que dans cette révolution dramatique, rien de bon n'ait été fait? Nous croyons, au contraire, que beaucoup d'idées heureuses se sont fait jour, qui, appliquées avec discernement, pourraient enrichir la littérature française d'un nouveau théâtre aussi beau et peut-être plus vrai que l'ancien.

Plusieurs genres en prose, la philosophie, l'éloquence, la critique, l'histoire, le roman, reçurent aussi de profondes modifications.

Chateaubriand et M^{me} de Staël avaient secoué le joug de l'impiété voltairienne, et proclamé le spiritualisme comme un sentiment. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine : MM. DE BONALD, JOSEPH DE MAISTRE et LAMENNAIS qui étaient les chefs de cette école, ne parlèrent que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIII^e siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, sans le devoir, et l'homme sans Dieu. Enfin, de puissants adversaires entreprirent de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Ce furent les éclectiques. Le système de cette école est de prendre dans toutes les philosophies ce qu'elles semblent avoir de

meilleur. Les chefs furent ROYER-COLLARD, COUSIN et JOUFFROY.

L'*Éloquence parlementaire* compta d'illustres représentants dans DE SERRE, FOY, BENJAMIN CONSTANT, BERRYER, GUIZOT, THIERS, etc.

L'*Éloquence de la chaire* eut d'éloquents interprètes dans l'Église catholique et dans l'Église protestante.

La *critique littéraire* dépassa en jugements et en aperçus profonds, la critique du siècle de Louis XIV et de l'Empire : VILLEMAIN, SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN, NISARD, ALEXANDRE VINET, formulèrent plus d'une fois le jugement de l'histoire.

Le *genre historique* sera probablement la plus belle gloire de notre époque. On sentit qu'il fallait raconter le passé d'une manière plus réelle, plus animée et plus vraie. On remonta aux sources, on interrogea les documents de toutes sortes. DE BARANTE se fit chroniqueur dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*; GUIZOT écrivit l'histoire de l'esprit humain; AUGUSTIN THIERRY retraça les destinées des races; THIERS et MIGNET appliquèrent à l'histoire de la Révolution, la doctrine de la nécessité et mêlèrent d'une manière étrange le fatalisme et l'enthousiasme; MICHELET apporta, dans ses récits, l'intérêt et le coloris du roman; HENRI MARTIN reprit l'œuvre de Sismondi en la revêtant d'un magnifique langage.

Notre siècle est surtout fécond en *romans*. Quelques écrivains abusant d'une facilité prodigieuse et plus avide d'argent que de gloire, ont créé dans ce genre une littérature industrielle. Nous mentionnerons néanmoins d'honorables exceptions.



CHAPITRE I^{er}

POÈTES LYRIQUES CONTEMPORAINS

Béranger. — Casimir Delavigne. — Soumet. — Guiraud. — Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — Sainte-Beuve. — Barthélemy. — Méry. — Alfred de Musset. — Brizeux. — Auguste Barbier. — Murger. — Viennet. — Reboul. — M^{me} Desbordes-Valmore. — M^{me} Amable Tastu. — M^{me} Émile de Girardin.

Béranger

1780-1857

Béranger nous donne lui-même dans une de ses *chansons*, des détails sur sa famille et sa naissance :

Dans ce Paris plein d'or et de misère
En l'an de Christ dix-sept-cent-quatre-vingts
Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.

Le père de Béranger, qui était banquier, ayant dissipé sa fortune, se sépara de sa femme après six mois de mariage; la pauvre épouse délaissée, rentra dans sa famille et y mit au monde le futur chansonnier. L'enfant fut envoyé en Bourgogne, chez ses grands parents, qui ne s'occupèrent pas beaucoup de lui; il grandit dans la paresse et l'ignorance, et il avoue avec une naïveté charmante, qu'il n'a jamais su se rendre compte comment il a pu apprendre à lire. A l'âge de neuf ans, il revint à Paris, et fut mis dans une petite pension du faubourg Saint-Antoine. Bientôt las de payer sa modique pension, son père, qui était devenu notaire, l'envoya à Péronne, et le confia à

une vieille tante qui tenait une petite auberge. La tante, après un moment d'hésitation, accueillit le pauvre enfant abandonné, lui servit de mère et lui apprit à lire, à écrire et à calculer. C'était une femme énergique, d'une exquise bonté et qui unissait aux principes républicains une grande ferveur religieuse. Un jour, à l'approche d'un orage, la bonne femme avait aspergé d'eau bénite la maison. L'enfant était sur le seuil occupé à regarder les éclairs et la pluie, lorsque le tonnerre éclata sur sa tête et le renversa asphyxié et demi-mort. Quand on l'eut ramené à la vie à force de soins : « Eh bien ! dit-il à sa tante, à quoi sert ton eau bénite ? »

A douze ans, il fut mis en apprentissage à Péronne, chez un imprimeur, [qui corrigea ses premiers essais poétiques, en se désolant de ne pouvoir venir à bout de lui apprendre l'orthographe. Bientôt son père, qui s'occupait à Paris d'opérations de banque, l'attira auprès de lui ; mais ces opérations n'ayant pas réussi, le jeune homme se trouva sans emploi et sans pain, et tomba dans la plus grande misère. « Dans ce temps-là, écrivait-il dans les dernières années de sa vie, la plus petite partie de plaisir, me forçait à vivre pendant huit jours de panade que je faisais moi-même. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. »

Républicain sincère, mais ébloui par la gloire militaire, Béranger avait applaudi au coup-d'état du 48 brumaire ; il croyait naïvement que la dictature de Bonaparte était le salut de la République. Après avoir rimé des satires contre le Directoire, des odes, des idylles, des comédies et même des poèmes épiques, pressé par la misère, il se laissa un moment aller au désespoir. « En 1803, nous dit-il, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par l'amour des arts et des

lettres. Pauvre inconnu, désappointé tout à la fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible, M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position qu'il adoucit bientôt, me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est obligé de s'éloigner de France. J'allais me croire oublié lorsque je reçus de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée. Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante. Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra. » Plus tard, Arnault obtint au jeune poète une place d'expéditionnaire au secrétariat de l'Académie avec 4,200 francs d'appointements. Cette petite rente fut pour lui une fortune.

Depuis quinze ans Béranger entassait rime sur rime et commençait à se décourager, lorsqu'un premier succès vint tout-à-coup lui révéler son vrai talent. On était en 1813; la nation épuisée par les guerres incessantes de l'Empire semblait avoir dit adieu à la liberté. Le poète s'arma d'audace et au milieu du silence général, d'une voix fière et joyeuse, jeta au vent sa chanson, *le roi d'Yvetot*, piquante critique du faste impérial :

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

La chanson courut manuscrite de main en main et eut un grand succès non-seulement parce qu'elle était un cri d'indépendance au milieu du servilisme général, mais parce qu'elle révélait un poète. L'Empereur, dit-on, fut même le premier à rire de la hardiesse du chansonnier.

Béranger venait de trouver sa voie. A partir de ce moment il se fit le vengeur de la France humiliée par l'invasion; il chanta sa gloire et la consola dans ses malheurs. Après la chute de l'Empire, le poète fut l'impitoyable adversaire de la monarchie restaurée par les baïonnettes étrangères; il la cloua au pilori dans ses chansons, la flagella, la ridiculisa et la dépopularisa jusque dans les plus humbles hameaux.

Ce n'est pas que le nouveau pouvoir ne cherchât à gagner ce dangereux ennemi par des promesses et des récompenses. Le chansonnier les refusa avec fierté. « Que les Bourbons, dit-il, nous donnent la liberté en échange de la gloire, qu'ils rendent la France heureuse et je les chanterai gratuitement. » Il ne tarda pas à payer chèrement son courage et son patriostime. On lui enleva d'abord sa place d'expéditionnaire, puis on le jeta en prison pour avoir diffamé le pouvoir. Malgré l'éloquence de M. Dupin, aîné, le chansonnier fut condamné à trois mois de prison et à 500 francs d'amende. Cette condamnation fut un triomphe; l'illustre prisonnier reçut dans sa prison, des présents et des cadeaux de tous les points de la France. Au sortir de l'audience, on se distribuait déjà ses *Adieux à la campagne*, dont les couplets furent aussitôt copiés et chantés partout. Le poète y disait en terminant :

Sur ma prison vienne au moins Philomèle (1) !
Jadis un roi causa tous ses malheurs ;
Partons, j'entends le geôlier qui m'appelle,
Adieux les champs, les eaux, les prés, les fleurs.

En 1828, Béranger eut un autre procès, qui lui valut une condamnation plus sévère : neuf mois de prison et dix mille francs d'amende. L'amende fut aussitôt acquittée par une souscription publique.

Enfin sonna pour lui, en 1830, l'heure de la délivrance. Béranger n'avait pas peu contribué, pour sa part, à la chute des Bourbons, en discréditant par ses chansons le pouvoir tombé. Il crut dès lors sa tâche finie et ne songea plus qu'à se retirer de la scène politique. Louis-Philippe chercha à se l'attirer et l'invita à plusieurs reprises à venir le voir. Béranger, jaloux à l'excès de son indépendance, s'excusa, prétextant qu'il était trop vieux pour faire de nouvelles connaissances. « *Ne rien être* » telle fut sa devise jusqu'à son dernier jour.

La République de 1848 l'appela à siéger à la Constituante ; en vain supplia-t-il ses concitoyens de ne pas le nommer, il fallut se rendre au vœu populaire, mais il ne vint siéger que quelques jours à l'Assemblée et donna sa démission ; elle fut refusée à l'unanimité. Il insista : « Pour la première fois, dit-il, je demande quelque chose à mon pays. » L'Assemblée dut se rendre à ses prières.

Béranger consacra les dernières années de sa vie à se préparer à mourir en sage et même, dit-on, en chrétien. Il regretta les poésies licencieuses et immorales qui déparent ses œuvres. Peu d'hommes eurent d'aussi belles qualités privées. On sait avec quelle force d'affection et de dévouement, il aimait ses amis parmi lesquels on comptait les hommes les

(1) Philomèle était fille d'un roi d'Athènes. Le roi de Thrace l'ayant déshonorée, lui coupa la langue pour l'empêcher de révéler son crime et la tint étroitement enfermée. Philomèle s'enfuit après s'être horriblement vengée et dans sa fuite fut changée en rossignol.

plus illustres de toutes les opinions : Thiers, Mignet, Lamartine, Chateaubriand, Arago, Lamennais, Alexandre Dumas. On pourrait citer de lui, mille traits de désintéressement et de générosité. Un seul suffira pour le peindre. Béranger avait de l'argent placé chez un ami et suivant son usage, il n'y pensait plus. Quelqu'un vint lui apprendre que cet ami était mal dans ses affaires et lui conseilla de retirer ses fonds : « Si ses affaires sont mauvaises, répondit avec une naïveté sublime le chansonnier, je ne vois pas en quoi je les améliorerais en retirant mon argent. » Il ne retira rien, en effet, et perdit tout.

Quand il était impuissant à soulager une souffrance, il allait lui-même quêter pour ses protégés. On le voyait toujours en courses pour obliger quelqu'un, pour tirer un malheureux de prison ou d'exil, pour faire entrer un vieillard ou un infirme dans quelque hospice, pour placer des ouvriers, pour remettre à flot quelque marchand ruiné ou quelque pauvre ménage. Un jour, un colporteur en librairie vint le supplier d'écrire quelque chose sur un album ; Béranger refuse ; le pauvre homme insiste et finit par avouer que le propriétaire de l'album lui a promis cinquante francs pour un autographe du chansonnier, fut-il de deux lignes seulement ; il est pauvre, il a une femme, le terme approche. « Oh ! alors c'est différent, s'écrie Béranger, puis il écrit :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien

« que la suppression des *albums* » ajouta-t-il.

Peu de jours avant sa mort, il se fit apporter ses papiers, y chercha les créances des diverses personnes auxquelles il avait prêté de l'argent ; les réunit et les fit brûler devant lui.

Il mourut, en 1857, plein de calme et de confiance en la miséricorde divine. « J'ai perdu, dit-il à ceux qui entouraient son lit de mort, ma jeunesse dans les plaisirs, mon âge mûr dans le doute ; mais depuis longtemps je ne vis qu'en Jésus-

Christ, et par Jésus-Christ. Cela vous étonne, messieurs, ajoutait-il, en regardant les sceptiques, c'est pourtant comme cela ; et je veux et il faudra bien qu'on le sache enfin ! »

Quand sa mort fut connue, Paris et la France en reçurent une douloureuse impression. Le gouvernement impérial voulut faire des funérailles officielles au poète national. Le char mortuaire couvert de palmes et de drapeaux, suivi de magistrats, de sénateurs, de ministres et enveloppé d'une nuée de sergents de ville pour prévenir une manifestation politique hostile au gouvernement, fut dirigé rapidement au cimetière entre des haies de troupes. Le public ne pouvait approcher ni suivre, mais il remplissait les rues, les fenêtres et jusqu'au toit des maisons.

Les véritables titres littéraires de Béranger ne seront point les chansons grivoises, immorales et irréligieuses, qui ont fait ses premiers succès. Pour les comprendre, il faut se rappeler que le poète vivait à une époque de réaction ; avec la Restauration, le clergé était devenu tout-puissant : les Jésuites avaient été rétablis, des missionnaires parcouraient les villes et les campagnes exaltant le fanatisme sous prétexte de religion. C'est contre cet esprit intolérant et persécuteur que furent écrites ces chansons irréligieuses dans lesquelles le poète s'oublie souvent jusqu'à l'impiété et au blasphème.

Les autres chansons sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique. Parmi les chansons patriotiques citons : le *Champ d'asile*, la *Sainte-Alliance des peuples*, les *Enfants de la France*, le *Vieux drapeau*, le *Cinq mai*, le *Vieux sergent*, le *Vieux caporal*, les *Souvenirs du peuple*. Parmi les chansons politiques : le *Sénateur*, les *Tombeaux de Juillet*, le *Roi d'Yvetot*, le *Marquis de Carabas*, *Paillasse*, le *Ventru*, etc. Parmi les chansons intimes : *Mon dme*, la *Bonne vieille*, le *Retour dans la patrie*, le *Tailleur et la Fée*, les *Hirondelles*, le *Refus*, le *Bonsoir*, *Souvenir d'enfance*, *Cinquante ans*, la *Nostalgie*, *Adieu chansons*.

Les Souvenirs du Peuple

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
— Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage,
A pied, grimpant le côteau
Où, pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : « Bonjour ma chère. »
— Il vous a parlé grand'mère !
Il vous a parlé !

— L'an d'après, moi pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame,
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !

Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

— Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie à l'étranger,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre : Bon Dieu ! c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseyait où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

« J'ai faim, » dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris venger la France. »
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

— Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : il va paraître,

Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère !
Dieu vous bénira !

La Sainte Alliance des Peuples

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et, du dieu de la guerre,
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle et vos toits sont brûlés ;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne, où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur du sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent, du bout de leur sceptre insolent,
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars (1) en vain n'arrête point sa course;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants;
« De votre sang ne livrez point la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez bons vins de France :
De sa frontière, il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

(1) Mars était le dieu de la guerre.

Les Hirondelles

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait : « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute, vous quittez la France,
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée,
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas.
Elle écoute, et puis elle pleure,
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu, de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Casimir Delavigne

1794-1844

La muse de Casimir Delavigne, comme celle de Béranger, consola la France après les malheurs de l'invasion. Né au Havre en 1794, d'une honorable famille de la classe moyenne, Casimir fit ses études dans un collège de Paris ; vers l'âge de quatorze ans, ses facultés, jusqu'alors peu remarquables, se développèrent d'une manière extraordinaire. Un jour qu'on avait donné quelque version de Perse (1) ou d'Anacréon (2), le jeune élève, qui s'essayait déjà en poésie, trouva plus facile de traduire son devoir en vers français qu'en prose. Un de ses oncles, avoué à Paris, montra ces premiers essais à Andrieux, avec qui il était intimement lié. « Qu'il laisse les vers, répondit le poète, c'est un vilain métier : qu'il fasse son droit et devienne un bon avocat. » Le jeune homme ne se découragea pas. L'année suivante il composa un *Dithyrambe* (3) sur la naissance du roi de Rome. Le bon oncle le porta aussitôt à Andrieux : « Voilà qui est bien différent, s'écria celui-ci, il ne faut plus le tourmenter ; amenez-le moi ; aussi bien on voudrait l'empêcher qu'il ne ferait jamais autre chose que des vers. » Andrieux

(1) Poète satirique latin, mort l'an 62.

(2) Célèbre poète lyrique grec, né l'an 550, avant J.-C.

(3) Dithyrambe, ode en stances irrégulières, qui respire l'enthousiasme poétique.

accueillit, en effet, Casimir avec un bonté paternelle, lui donna des conseils et le mit en rapport avec Picart, déjà célèbre par ses comédies.

Ce *Dithyrambe* fixa encore sur Casimir Delavigne l'attention d'un homme distingué, M. Français, de Nantes, directeur-général des droits réunis, qui aimait les lettres et encourageait les jeunes écrivains de talent. Apprenant que la famille du poète était tombée dans une situation précaire par suite des guerres de l'Empire, il donna à celui-ci, un petit emploi dans l'administration en lui recommandant de ne s'y présenter que le dernier jour de chaque mois pour y toucher ses appointements; tout son temps devait être consacré aux lettres. Le jeune poète s'efforça de justifier par des succès la bienveillance dont il était l'objet. Les concours académiques lui parurent le moyen le plus prompt pour arriver au but : il composa un épisode de *Charles XII à Narva* (4) et obtint une mention honorable. L'année suivante, il présenta de nouveau un poème dont le sujet un peu trop didactique, *la Découverte de la vaccine*, l'empêcha de remporter le prix, mais lui obtint un accessit et des éloges.

Ce furent les désastres de la patrie qui inspirèrent surtout son talent poétique. Casimir Delavigne avait assisté à la chute de l'Empire et à la double invasion de l'étranger. Il essaya de consoler la France par le souvenir de ses gloires et composa les *Messéniennes*, odes patriotiques, ainsi nommées en souvenir des hymnes composées par le poète Tyrtée (2), durant la guerre de Messénie. C'est dans un de ces plus beaux chants qu'il s'écriait :

... Poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.

(1) Charles XII, roi de Suède, marcha contre les Russes qui, au nombre de 60,000 hommes, assiégeaient Narva, et les battit complètement avec 9,000 Suédois, en 1700.

(2) Poète athénien qui sut, par ses chants belliqueux, animer les Spartiates et les rendre vainqueurs dans la seconde guerre de Messénie.

Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

Ces poésies coururent d'abord manuscrites, puis parurent en public avec un prodigieux succès. L'enthousiasme fut tel que, dans la première année, il s'en vendit 24,000 exemplaires. Dans ce recueil, on remarque surtout *la Mort de Jeanne d'Arc*, *Parthénope*, *le Jeune diacre*, *Christophe Colomb*, etc.

La chute de l'Empire, en éloignant M. Français des affaires, fit perdre à Casimir le petit emploi qu'il avait dans les bureaux du directeur-général des droits réunis. La providence lui suscita un nouveau protecteur, M. le baron Pasquier venait de lire la première *Messénienne*; ému, transporté d'admiration, il court apporter cette pièce à Louis XVIII, qui avait le goût des lettres; le lendemain, le roi rendait hommage au poète et le nommait bibliothécaire de la Chancellerie (1), quoiqu'il n'y eût pas encore de bibliothèque.

Casimir Delavigne redoubla d'efforts pour réaliser les espérances qu'il faisait concevoir. Il se tourna vers le théâtre et donna, en 1819, les *Vêpres siciliennes* (2). Cette pièce, reçue d'abord à correction au Théâtre-Français, fut refusée à une seconde lecture. Casimir, désespéré, jeta sa tragédie au feu; Picart, qui était présent, la retira des flammes : « Le jugement qui condamne cette pièce, lui dit-il, n'est peut-être point sans appel. » En effet, Picart se chargea de la faire jouer sur le théâtre qu'il venait de fonder. Le succès fut inouï, les applaudissements frénétiques. Picart, qui avait été ruiné par l'incendie de son premier théâtre, et qui tâchait de refaire sa fortune, vint se jeter dans les bras du poète : « Mon cher Casimir, lui dit-il, vous me sauvez; vous êtes le fondateur du second Théâtre-Français; jouissez bien de votre succès; vous

(1) On appelle Chancellerie le lieu où l'on scelle du sceau de l'État les actes pour lesquels est requise cette formalité.

(2) Nom donné au massacre que les Siciliens firent des Français, en 1282.

ferez, sans doute, de plus beaux ouvrages, mais vous n'obtiendrez jamais un pareil triomphe. »

Casimir Delavigne se vengea, l'année suivante, du refus du comité de lecture du Théâtre-Français, en écrivant une comédie en vers, *les Comédiens*, qui fut aussi bien reçue; il s'y moquait finement des délais de ses premiers juges en mettant sur la scène un jeune auteur, pauvre et méconnu, en butte aux intrigues d'un comité de théâtre.

La lecture du *Lépreux de la cité d'Aoste*, de Xavier de Maistre, lui fournit le sujet d'un drame touchant : *le Paria*. Cette tragédie, qui n'est pas sans défaut et qui manque de couleur locale, renferme des chœurs qui rappellent, par la richesse de la poésie, les chœurs de Sophocle et de Racine.

Au milieu de ces triomphes, Casimir Delavigne se vit tout-à-coup frappé d'une disgrâce; l'esprit libéral et indépendant qui perçait dans ses écrits, déplut aux agents du pouvoir; il fut destitué de sa place de bibliothécaire à la Chancellerie. Mais le duc d'Orléans, qui fut plus tard Louis-Philippe, apprenant le coup qui l'avait frappé, lui fit offrir aussitôt la place de bibliothécaire du Palais-Royal. « Le tonnerre est tombé sur votre maison, lui écrivit-il, je vous offre un appartement dans la mienne. » Casimir accepta avec reconnaissance et la bienveillance du duc devint plus tard une véritable amitié.

Il se réconcilia avec les sociétaires du Théâtre-Français qui regrettaient d'avoir si mal apprécié ses débuts. *L'École des Vieillards* fut le gage de cette réconciliation. Talma, présent à la première lecture, fut frappé de l'ouvrage en général et demanda à jouer le rôle principal de la pièce. On y trouve des caractères parfaitement tracés. Le succès fut grand et légitime et ouvrit à l'auteur, à peine âgé de trente ans, les portes de l'Académie française.

Cependant tant de travaux avaient altéré la santé de Casimir Delavigne; les médecins lui ordonnèrent le repos d'esprit et un voyage en Italie. Il s'éloigna de la France avec regret et dut interrompre la tragédie de *Louis XI* qu'il composait pour

Talma et dont il n'avait fait que le premier acte sans l'avoir encore écrit. Ce poète avait une singulière manière de faire ses ouvrages. Il se bornait à en tracer le plan sur le papier, puis il composait de tête, en entier, sa tragédie, sans en écrire un seul mot; quand le premier acte était terminé, il le récitait à ses amis, écoutait leurs observations et faisait aussitôt les corrections dans son esprit, par une singulière disposition de mémoire que nous avons retrouvée dans Thomas Corneille (1); le vers condamné s'effaçait sans qu'il y eût jamais ni erreur ni confusion. Ce n'est que lorsque la pièce était achevée, qu'il l'écrivait pour en donner copie aux acteurs. En partant pour l'Italie, sans avoir écrit son premier acte de *Louis XI*, il disait en riant que, de cette manière, il ne craignait pas de perdre son portefeuille.

A son retour d'Italie, Delavigne donna à la scène plusieurs drames dans lesquels il se rapproche du genre romantique récemment inauguré par Victor Hugo, *Marino Faliero*, *Louis XI*, les *Enfants d'Édouard*, *Aurélié*, *Don Juan d'Autriche*, une *Famille au temps de Luther*. Les meilleurs de ces drames sont *Marino Faliero*, les *Enfants d'Édouard* et *Louis XI*, que le poète retrouva tout entier sans effort dans sa mémoire où il l'avait déposé depuis plusieurs années. Pendant qu'il travaillait à l'achever, éclata la Révolution de 1830. Delavigne, déjà intimement lié avec le duc d'Orléans, la salua avec enthousiasme et le lendemain des journées de Juillet, il improvisa la *Parisienne*, chant patriotique qui fut bientôt répété par toute la France.

De graves symptômes d'une maladie de poitrine obligèrent de nouveau le poète à s'éloigner de Paris et à chercher dans le midi de la France un climat plus doux. Il soutint assez bien la fatigue du premier jour de voyage; mais en arrivant à Lyon, il fut contraint de s'arrêter. Une heure avant de mourir, il se faisait lire encore *Gui-Mannerling*, de Walter Scott; il

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 115.

s'éteignit dans toute la maturité du talent, en 1843, à l'âge de cinquante ans.

Voici le jugement qu'a porté sur lui un critique impartial, M. Nettement :

« Casimir Delavigne a su rarement se dégager de cet esprit voltairien ou philosophique qui est devenu le moule de son esprit, et ce moule étroit a étouffé en lui l'inspiration poétique, dont il avait reçu le germe. Aussi ses admirateurs eux-mêmes conviennent-ils que ses compositions manquent d'émotion et d'élan. Casimir Delavigne n'était qu'un versificateur élégant, minutieux et habile jusque dans le choix de ses sujets, qu'il prenait toujours dans l'ordre d'idées dont la vogue lui promettait un succès facile. »

Extrait des *Messéniennes*

La Mort de Jeanne d'Arc

Silence au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt, Bedford eroit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière . . .

Silence au camp ! la vierge va périr.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?

Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite . . .

D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers

Dont la foule à longs flots gronde et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits,

Sans doute l'honneur les enflamme ;

Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :

Non, ces guerriers sont des Anglais

Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !

Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves !

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

Qu'elle meure ! Elle a contre nous,

Des esprits infernaux, suscité la magie...

Lâches ! que lui reprochez-vous ?

D'un courage inspiré la brûlante énergie,

L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes ;

En faut-il d'autres que les armes

Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avavançait à pas lents.

Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faite,

Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,

Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !

Ta jeunesse va se flétrir

Dans sa fleur, trop tôt moissonnée !

Adieu, beau ciel, il fant mourir.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,

Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,

Et ta chaumière et tes compagnes,

Et ton père, expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,

Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...

Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,

Jeanne, encor menaçante,

Montre aux Anglais son bras à demi consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante ;

Anglais ? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante

Murmure encore : O France ! ô mon roi bien-aimé !
Que faisait-il ce roi ? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui !

Extrait des *Chants populaires*

Le Chien du Louvre

Passant, que ton front se découvre !
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre !
Un peu de pain pour son ami !

C'était le jour de la bataille ;
Il s'élança sous la mitraille ;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre ;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre ?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule ;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de Juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et, fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand, sur ces touffes d'immortelles,
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne,
Sur la croix du tombeau, frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende :
Il gronde, il pleure, il lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort;
Puis il se dit, comme la veille :

« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang ;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure ;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom ? C'est un mystère :
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre !
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre !
Un peu de pain pour son ami !

Alexandre Soumet (1786-1845) né à Castelnaudary, fit ses études à Toulouse, où son père était directeur du canal du midi. Dès son enfance, il révéla sa vocation poétique par de charmantes compositions qui lui valurent de nombreuses palmes aux jeux floraux. Encouragé par ces succès, le jeune poète vint à Paris et y disputa les couronnes de l'Académie française avec Millevoye et Casimir Delavigne sur lesquels il l'emporta plusieurs fois. Dès l'âge de vingt-deux ans, il fit paraître des *Dithyrambes*, des *Épîtres*, des *Élégies*, dont la plus touchante est intitulée la *Pauvre fille*. Une *Ode à Napoléon le Grand*, le fit remarquer de l'empereur qui le nomma auditeur au conseil d'État.

Quand l'Empire se fut écroulé, en 1815, le poète découragé, las des grandeurs humaines, revint sous le ciel du midi et s'enferma pendant plusieurs années dans une profonde solitude. C'est là qu'il composa la plupart de ses tragédies qui furent

très-vivement applaudies : *Clytemnestre, Saül, Cléopâtre, Jeanne d'Arc, Élisabeth de France*. Louis XVIII, qui se piquait d'apprécier le mérite des œuvres littéraires, adressa un éloge flatteur au poète : « Monsieur, lui dit-il, je n'ai plus rien à envier à Louis XIV : j'ai trouvé mon Racine. » Cet éloge fut ratifié par l'Académie qui, dès 1824, l'admettait dans son sein.

Les succès de l'école romantique firent oublier un peu le mérite de Soumet, comme auteur dramatique. Pendant quelque temps, découragé, il cessa d'écrire; mais un voyage en Italie réveilla sa verve poétique : il voulut doter la France d'une épopée analogue à celle de Milton et écrivit la *Divine Épopée*, conception hardie où le poète chante la rédemption de tous les hommes condamnés aux supplices de l'enfer.

Soumet brille surtout par la beauté de la forme, l'harmonie et le coloris du style. Émule de Casimir Delavigne, il est avec lui le plus grand tragique de son temps. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans.

La pauvre Fille

ÉLÉGIE

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs :
Sa mère lui portait sa douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'ai pas même de berceau ;

Et je snis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !

Je ne partage point les jeux de la veillée,
Jamais sous un toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère !

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents ;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré, quatorze printemps,
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

Alexandre Guiraud (1788-1847), le meilleur ami de Soumet, est né à Limoux (Aude), en 1788. Son père était manufacturier et jouissait d'une aisance qui lui permit de satisfaire les goûts littéraires de son fils. Après avoir remporté quelques palmes aux jeux floraux, il vint à Paris et se mit à cultiver l'art dramatique. Il débuta au théâtre par sa tragédie des *Machabées*, qui obtint un grand succès.

Guiraud abandonna de bonne heure le théâtre et consacra son talent à la poésie lyrique et élégiaque. Les *Chants Héliènes*, les *Élégies savoyardes* respirent d'un bout à l'autre une douce mélancolie jointe à une tendresse religieuse des plus suaves. Parmi ses élégies, celle du *Petit Savoyard* est la plus connue.

Le Petit Savoyard

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux, ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?

Je pourrai jusques là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
 Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
 Que je vais prier Dieu pour toi!...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
 Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que pour toi la vie est moins amère :
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.
Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu ! »
— Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

Lamartine

1791-1869

Alphonse de Lamartine, l'un des plus grands poètes lyriques de la France, est né à Mâcon, en 1791, au château de Saint-Point, au moment où la Révolution commençait à gronder avec le plus de force. Son vrai nom était *de Prat*; ce n'est qu'à la mort de son oncle, qu'il prit le nom de *Lamartine* qui était celui de la branche aînée de la famille. Son père, capitaine dans un régiment de cheveu-léger (1), ayant refusé de servir sous la Terreur, quitta Paris, fut arrêté, jeté dans un cachot et eût fatalement péri sur l'échafaud, si le 9 thermidor n'eût désarmé la Révolution. A partir de cette époque, il se retira dans son vieux château de Milly et mena la vie de gentilhomme campagnard. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans et ne mourut qu'en 1869 après avoir été témoin des succès de son fils.

La mère de Lamartine était une personne distinguée, qui avait été élevée auprès de M^{me} de Genlis, et dont le poète conserva toujours un pieux et tendre souvenir. C'est en pensant à elle, qu'il a écrit ces vers :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur un tombeau ?

Il eut la douleur de la perdre, en 1830, par un accident déplorable : on la trouva noyée dans son bain.

Lamartine quitta, dès l'âge de huit ans, le toit et les vieux tilleuls de Milly, pour aller commencer ses classes chez les jésuites de Belley, auxquels il adressa ses premiers vers. Quand il eut terminé ses études d'une manière brillante, son père,

(1) Compagnie militaire de cavalerie légère qui faisait autrefois partie de la garde royale.

vieux soldat, aurait voulu lui faire embrasser la carrière des armes ; mais ce n'était pas l'avis de sa tendre mère, qui déjà avait deviné l'imagination rêveuse et mélancolique de son fils. Elle obtint qu'on accorderait au jeune homme le temps de réfléchir ; il employa ce temps à parcourir l'Italie avec des parents et un intime ami. Lamartine avait dix-huit ans. C'est pendant son séjour à Naples, qu'il fit naître un vif attachement dans le cœur d'une jeune fille de pêcheur, nommée Graziella, dont il nous a raconté lui-même la touchante histoire dans les *Confidences*. Lorsque l'année suivante, le poète revint à Naples, Graziella était morte, et il ne put que pleurer dans des vers immortels, le souvenir de cette naïve enfant qui s'était attachée avec tant de tendresse au jeune voyageur :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une petite pierre, étroite, indifférente,
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses herbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans les yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ; c'est bientôt pour mourir ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes années !
Je veux rêver et non pleurer (1).

Sur les bords du golfe de Naples, Lamartine apprit l'envahissement de la France, la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons. Aussitôt il accourut à Paris et sollicita du service dans un régiment du roi, à la grande joie de son

(1) *Le Premier regret.*

père. Aux Cent-Jours, il brisa son épée, et ne voulut plus la reprendre après les désastres de Waterloo.

C'est vers cette époque (1820), que le jeune poète, encore inconnu, fit paraître les *Méditations poétiques*, fruit de ses rêveries et de ses voyages en Italie. Il eut d'abord beaucoup de peine à trouver un éditeur. Il a raconté lui-même avec une aimable malice, la manière dont son manuscrit fut refusé par un célèbre imprimeur qui se piquait de poésie : « Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et cherchant mon volume enfoui sous une pile de papiers : « J'ai lu vos vers, Monsieur, me dit-il ; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poètes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés, qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voilà des poètes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume ; et je vous rendrais un mauvais service en le publiant à mes frais. »

Découragé, et avant de chercher un éditeur plus bienveillant, Lamartine voulut savoir l'impression que produirait, sur un public choisi, l'une des poésies de son recueil. M^{me} la comtesse de Saint-Aulaire réunit quelques littérateurs dans son salon pour leur faire connaître et entendre le poète. A la vue de ce jeune homme, qui s'avança timidement au milieu du salon, une pièce de poésie à la main, un sourire parcourut la société. Mais à peine le poète eut-il prononcé les premiers mots, qu'il conquit l'attention unanime ; dès qu'il eut terminé, sa voix fut

couverte d'applaudissements ; ce fut un cri d'admiration : il venait de lire *le Lac* :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? Nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

- « O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
« Suspendez votre cours !
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours !
« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
« Coulez, coulez pour eux ;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
« Oubliez les heureux.
« Mais je demande en vain quelques moments encore,
« Le temps m'échappe et fuit ; .

« Je dis à cette nuit : Sois plus lente; et l'aurore

« Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

« Hâtons-nous, jouissons !

« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rives;

« Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,

Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,

S'envolent loin de nous de la même vitesse

Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?

Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entier perdus ?

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,

Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,

Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?

Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes

Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !

Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,

Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,

Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,

Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,

Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages

Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,

Dans le bruit de tes bords par tes bords répétés,

Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface

De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,

Que les parfums légers de ton air embaumé,

Que tout ce qu'on entend, l'on voit on l'on respire,

Tout dise : Ils ont aimé !

Le public ratifia bientôt le jugement de cette société. Un cri d'admiration retentit dans toute la France : un grand poète venait de se révéler. En moins de deux ans, les éditeurs des *Méditations* vendirent le livre à 45,000 exemplaires. Chacun voulut apprendre par cœur *le Lac, la Prière, l'Immortalité, le Désespoir, le Chrétien mourant, l'Automne, l'Ode à Byron, etc.*

A part le mérite poétique des *Méditations*, deux choses expliquent ce succès inouï : les idées religieuses et les idées politiques de l'auteur. Sa poésie était animée d'un souffle chrétien remarquable, qui contrastait avec le matérialisme effréné et l'incrédulité de cette époque. « Les âmes tendres et religieuses savourèrent avec délices les épanchements de cette inspiration neuve, harmonieuse, plein de foi, de rêverie vague et sublime qui semble révéler l'infini (1). »

Au point de vue politique, Lamartine se rattachait passionnément aux Bourbons qui venaient de remonter sur le trône ; aussi chante-t-il avec enthousiasme la royauté et attaque-t-il avec violence la Révolution : qui eût dit qu'un jour il deviendrait l'ennemi de l'une, et l'apôtre le plus passionné de l'autre !

Le succès des *Méditations* ouvrit à Lamartine la carrière diplomatique. Il fut envoyé en Toscane comme attaché d'ambassade. Deux mois après, il épousait une charmante anglaise éprise de sa gloire et qui lui apportait, avec son cœur, une dot splendide.

Quoiqu'au faite de la grandeur et de la fortune, Lamartine ne négligea point la poésie. Les *Nouvelles Méditations*, qui parurent en 1823, eurent le même retentissement que les premières : *les Etoiles, les Préludes, le Crucifix, Bonaparte, la Solitude*, sont des pièces de la plus haute portée poétique. Et pourtant, malgré ces éblouissantes beautés, nous reconnaissons, avec Vinet, que la poésie de Lamartine énerve l'âme plus qu'elle

(1) Alfred Bougeault.

ne la retrempe. C'est une sublime berceuse qui vous jette dans une voluptueuse défaillance. Que peuvent, en effet, ces molles rêveries, sinon nous désapprendre à vivre? La religion du poète n'a rien du caractère mâle et énergique du christianisme; c'est une affaire de sentiment mais qui ne dit rien à la raison et à la conscience.

Ce second recueil se termine par un poème assez faible imité de Byron, le *Dernier chant du Pèlerinage de Harold*. Cette production n'est remarquable que par le duel qu'attira au poète une admirable mais sévère tirade sur l'Italie, se terminant par ces vers :

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine)
Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Un italien, le colonel Pepe, offensé dans son patriostisme, demanda raison au poète. La rencontre eut lieu à l'épée et Lamartine fut dangereusement blessé.

De retour à Paris, en 1829, il publia les *Harmonies*, livre sublime qui, après lui avoir obtenu la croix de la Légion-d'Honneur, lui ouvrit les portes de l'Académie française. Les *Harmonies* ont quelque chose de plus intime, de plus rêveur encore que les poésies précédentes. Le trône et l'autel y trouvent leur plus brillant et leur plus dévoué défenseur, mais le christianisme du poète, il faut le dire, se sépare toujours plus des sources bibliques; sa religion devient panthéiste, c'est-à-dire que, pour lui, Dieu n'est plus un Dieu personnel et vivant, mais la force vitale qui anime la nature :

Mais où donc est ton Dieu? me demandent les sages.
Mais où donc est mon Dieu? dans toutes ces images,
Dans ces ondes, dans ces nuages,
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux.
Dans ces ombres du soir qui, des hauts lieux, descendent,
Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,
Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent
Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux.

Lamartine venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce lorsque la Révolution de 1830 éclata et l'éloigna des affaires. La monarchie de Juillet lui fit, il est vrai, quelques avances, mais il refusa de les accepter par respect pour le gouvernement déchu qu'il avait jusqu'alors fidèlement servi. Il se retira dans son manoir de Saint-Point qu'il venait d'hériter d'un de ses oncles. Mais bientôt, fatigué de sa retraite, il se présenta aux suffrages des électeurs de Toulon et de Dunkerque, comme candidat à la députation. Il échoua et fut à cette occasion l'objet d'une des plus violentes attaques de Barthélemy et de Méry dans la *Némésis* (4). Les poètes satiriques lui disaient :

Mais aujourd'hui qu'au prix de tes hymnes dévotés,
Aux hommes de Juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop ! l'Esprit saint égare ta fierté.
Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique
Il faut que devant nous, tout citoyen explique
Ce qu'il fit pour la liberté ?

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;
Aujourd'hui tous ces chants expirent sans écho ;
Vas donc, selon tes vœux, gémir en Palestine,
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho.

Lamartine répondit à *Némésis* par une ode admirable.

Pour se distraire et se consoler de son échec, le poète entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses rêves. Il s'embarqua, à Marseille, avec sa femme et sa fille Julia sur un vaisseau qu'il avait équipé à ses frais. Il emporta avec lui une bibliothèque et toute une collection de présents pour les chefs des pays qu'il devait visiter. On eût dit un souverain ayant à son service de nombreuses caravanes. Dans ce voyage

(4) Feuille satirique rédigée par Barthélemy et Méry.

qui dura seize mois, il dépensa environ 600,000 francs. A Beyrouth, il eut la douleur de perdre sa fille, âgée de treize ans, et revint en France rapportant avec lui le corps inanimé de son enfant. Voici quelques-unes des strophes dans lesquelles le poète épancha sa douleur :

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon,
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait !...

Ma fille ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela !...

Ce voyage donna à la littérature un beau livre : le *Voyage en Orient*, œuvre splendide de poésie mais où les descriptions sont plus le fruit de l'imagination du poète que la peinture exacte de la réalité.

En 1835, parut *Jocelyn* : c'est, sous la forme d'un journal, l'histoire d'un curé de village pendant les sombres jours de la Terreur. Ce livre qui est, au fond, une amère critique du célibat des prêtres, produisit d'abord l'étonnement puis une explosion d'admiration. De tous les points de l'Europe l'auteur reçut des lettres pour savoir si cette histoire était vraie ou fictive.

Deux ans plus tard, il publia la *Chute d'un Ange*, poème

très-inférieur à tout ce que le poète avait donné jusque-là.

Citons enfin les *Recueils poétiques*, comme dernier essai de poésie intime, très-inégal et au-dessous de la réputation du célèbre écrivain. On y voit que la poésie n'est devenue pour lui que la *distraction des heures perdues*, comme il le dit lui-même dans la préface de ce livre.

Nous ne suivrons pas Lamartine dans sa longue et orageuse carrière politique. En 1847, il publia l'*Histoire des Girondins*, où il exprime des sentiments républicains et où il enseigne l'indulgence pour les auteurs jusque-là les plus exécrés du drame de 93. Il prépara ainsi les esprits à la Révolution de 1848, à laquelle il contribua de sa grande influence. Lamartine publia ensuite l'*Histoire de la Restauration*, celle de la *Turquie* et de la *Russie*, où l'on admire un style toujours coloré et harmonieux, mais qui, au point de vue historique, manquent de recherches et ont été trop rapidement composés.

Nous ne pouvons que mentionner le drame de *Toussaint-Louverture*, quelques biographies de grands hommes, *Milton*, *Christophe Colomb*, *Béranger*, etc., les nouvelles de *Raphaël*, les *Confidences*, sortes d'autobiographies qui contiennent l'épisode touchante de *Graziella* et un *Cours de littérature* dans lequel il juge la haute littérature.

En 1848, Lamartine sauva la France de l'anarchie; il eut son jour de triomphe. Sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, sous l'éclair des baïonnettes, au bruit du tocsin et du coup de feu, affrontant la mort, il harangua une multitude en délire, foula aux pieds son drapeau sanglant et arbora courageusement le drapeau tricolore qui a fait les gloires de la France. Hélas! ce triomphe fut éphémère et bientôt le célèbre poète-orateur fut rejeté, par tous les partis, dans l'ombre et dans l'oubli. La pauvreté, presque l'indigence, vint assombrir les derniers jours de sa vie. On le vit à soixante-dix-sept ans, travailler de sa plume pour empêcher ses nombreux créanciers de lui arracher le vieux manoir de Saint-Point où dormaient ses

aveux. Il mourut à la tâche, en 1860, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

« Le temps n'est pas encore venu, dit M. Demogeot, de juger comme une chose terminée et complète, l'œuvre de M. de Lamartine. Telle qu'elle est, elle nous présente tous les caractères d'une heureuse improvisation, une facilité, une abondance inépuisables, une inspiration lyrique du premier ordre. Avec cela, elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. M. de Lamartine n'a rien de sobre, rien d'attique : il ne possède pas ce goût parfait qui n'est autre chose qu'une extrême raison dans l'art d'écrire. Son style a les plus chatoyantes couleurs ; il laisse désirer souvent plus de netteté et de dessin. Il y a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, je ne sais quoi de féminin dans la pose, une langueur qui est un charme, sans doute, mais qui peut facilement devenir une négligence (1). »

Extrait des *Méditations poétiques*

—
Le Vallon
—

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :
Du flanc de ses côtes pendent les bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;

(1) Demogeot, *Histoire de la littérature française*.

Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est éconlée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé,
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :

Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix ;

Tes jours sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des côteaux.
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève tous les jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

Extrait des *Nouvelles Méditations poétiques*

Le Crucifix

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une âme mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Parcels aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais ! . . . Mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
Emportez-les mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré.

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

Extrait des *Harmonies*

Hymne de la Nuit

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre où languissent mes pas !
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas
Saluer les splendeurs divines

Du jour qui ne s'éteindra pas ?
Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur ;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient point épuisé mon cœur.

Dieu du jour ! Dieu des nuits ! Dieu de toutes les heures !
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil !
Où va vers l'occident ce nuage vermeil ?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures,
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil !
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance.
Ces champs du firmament ombragés par la nuit ;
Mon Dieu ! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
Les miracles de ta présence !

.

L'océan se joue
Aux pieds de son roi ;
L'aquilon secoue
Ses ailes d'effroi ;
La foudre te loue
Et combat pour toi ;
L'éclair, la tempête
Couronnent ta tête
D'un triple rayon ;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom !

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige ?

Ah ! le prodige est ta bonté !
Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour ;
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore ;
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour,
Quand l'ombre s'évapore,
S'élève avec l'aurore,
Le soir gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher d'astre en astre un Dieu qui me réponde,
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde,
Retentir jusqu'à toi.

Milly ou la Terre natale

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,

De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ! »
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait ;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis, dérobée aux rameaux,
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance

Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds chevenx ;
Là, guidant les bergers anx sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer ;
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout, tout renait à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encore la trace ;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais, hélas ! l'heure baisse, et va s'évanouir !

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil ;
Bientôt pent-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,

Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux,
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué comme un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits ;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or,
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait des cantiques !
Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné ;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines ;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux !
Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,

Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien !
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.
Là, pour marquer la place où vous m'aller coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher ;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,
Et, d'hiver en hiver inscruée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans !
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page !
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et Celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas !
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger, j'attendrai le réveil !
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ses débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend

Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

Victor Hugo

1802

Victor Hugo, qui partagea avec Lamartine la palme de la poésie lyrique, nous dit lui-même dans les vers suivants, l'année et le lieu de sa naissance :

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi! (1).

Victor n'avait que six semaines quand son père, qui commandait un régiment, dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. Plus tard, il le suivit dans ses campagnes en Italie et en Espagne, où son imagination s'enrichit et se développa au spectacle d'une luxuriante et belle nature. Victor Hugo avait sept ans quand sa mère vint se fixer définitivement à Paris pour y faire l'éducation de ses enfants. C'était une femme d'une tendresse austère et réservée, d'un caractère noble et supérieur : le poète avait pour elle un culte; il pensait à elle sans doute lorsqu'il écrivait :

(1) *Les Feuilles d'Automne*.

O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Cette femme supérieure avait déjà deviné les émotions poétiques qui agitaient le cœur du jeune enfant :

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
J'allais chantant des vers d'une voix étouffée,
Et ma mère, en secret, observant tous mes pas,
Pleurant et souriant, disait : « C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas. »

Le hasard conduisit un jour, dans l'obscur retraite où M^{me} Hugo s'était retirée à Paris, le général Lahorie, compromis dans l'affaire Moreau (4) et qui, depuis cinq ans, se dérobaux poursuites en se cachant chez des amis. M^{me} Hugo n'hésita pas à accueillir l'ami de son mari. Il demeura chez elle près de deux ans. Pour remplir ses loisirs et se rendre utile à cette généreuse famille, le général entreprit l'éducation des enfants ; il aimait, en particulier, à s'entretenir avec le jeune Victor, à le prendre sur ses genoux, à expliquer et à lire avec lui les auteurs latins. Malheureusement Lahorie ayant été dénoncé, fut découvert, arrêté et jeté dans un cachot d'où il ne sortit que pour être fusillé. On devine l'impression profonde que laissa dans l'âme du futur poète le supplice de celui qui était devenu, pendant ces deux années, son maître et son ami.

Pendant les Cent-Jours, le général Hugo, qui destinait ses fils à l'école polytechnique, les plaça dans une pension d'où ils suivirent les cours du collège Louis-le-Grand. A quinze ans, Victor, qui s'était déjà exercé à faire des vers, prit part à un concours de l'Académie française, et envoya de sa pension une pièce de vers sur les *Avantages de l'étude*. La pièce du jeune poète se terminait ainsi :

(4) Moreau, célèbre général français malheureusement traître à son pays, tué par un boulet en 1813 dans les rangs des ennemis de la France.

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres (1) à peine ai vu finir le cours.

Les juges la trouvèrent si remarquable qu'ils ne voulurent pas croire à ces quinze ans de l'auteur et ne lui accordèrent qu'une mention. Un ami, qui assistait à la séance publique où M. Raynouard lut son rapport, courut à la pension avertir Victor. Celui-ci porta aussitôt son extrait de naissance à M. Raynouard, qui fut stupéfait d'une telle précocité; mais il était trop tard pour réparer la méprise. Le jeune homme de quinze ans avait lutté ce jour-là avec Lebrun, Casimir Delavigne et Saintine.

L'année suivante, il concourut aux Jeux floraux et remporta coup sur coup deux prix, l'un pour la *Statue de Henri IV*, l'autre pour les *Vierges de Verdun*. L'Académie des Jeux floraux fut plus étonnée encore que l'Académie française, et M. Soumet écrivait de Toulouse au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des incrédules. » Voici, d'après Sainte-Beuve, dans quelles circonstances fut composée l'*Ode sur la statue de Henri IV* : « Mme Hugo était malade d'une maladie de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février, c'était le tour de Victor. Sa mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer; les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 45 et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret et, le lendemain, au réveil, elle trouva pour bonjour, l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même. »

En 1820, Victor Hugo remporta un troisième prix pour *Moïse sur le Nil*, qui compte parmi ses plus belles compositions

(1) Le lustre était un espace de cinq ans. Victor avait quinze ans.

et qui lui valut le titre de maître-ès-jeux floraux. C'était l'année même où se révélait Lamartine.

« Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de la vie du poète. Amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux, où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques (1). »

A cette époque déjà son cœur était passionnément épris d'une jeune fille, son amie d'enfance, à peine âgée de quatorze ans; les deux familles, répugnant d'unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément; Victor écrivit alors à sa jeune fiancée son *Premier Soupir* (2), où une tristesse douce et fière consacre la douleur de l'absence :

Sois heureuse, ô ma douce amie,
Salue en paix la vie et jouis des beaux jours;
Sur le fleuve du temps, mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours!

Va, le sort te sourit encore,
Le ciel ne peut vouloir, dissipe tout effroi,
Qu'un jour triste succède à ta Joyeuse aurore,
Le ciel doit m'écouter quand pour toi je l'implore.
Notre avenir commun ne pèse que sur moi!
Bientôt tu peux m'être ravie :

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*.

(2) *Odes et Ballades*.

Peut-être, loin de toi, demain j'irai languir.
Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie !
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !

Vis heureuse, ô ma jeune amie,
Jouis en paix de tes beaux jours,
Sur le fleuve du temps, mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours.

Mais le poète n'eut pas longtemps à attendre. Quand son nom fut devenu célèbre par la publication des *Odes et Ballades*, la famille de la jeune fille donna son consentement et les jeunes gens se marièrent. Victor avait vingt ans et M^{lle} Faucher en avait à peine quinze.

Les recueils lyriques de Victor Hugo sont dans l'ordre de leur composition, les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*, etc.

Les *Odes et Ballades* expriment les sentiments religieux et royalistes du poète. Ces premières pièces sont adressées en grande partie à Louis XVIII. Quand parut l'*Ode sur la mort du duc de Berry*, Chateaubriand étonné qualifia l'auteur d'*enfant sublime* et désira le connaître. Lamartine devint aussi son admirateur et son ami. On remarque entr'autres, dans ce premier recueil, les *Vierges de Verdun*, *Louis XVII*, petit chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité, *Moïse sur le Nil*, la *Fille d'O-Taïti*, etc.

Dans les *Orientales*, le poète décrit des scènes, des personnages ou des paysages de l'Orient. Jamais livre n'eut autant de coloris mais ne fut plus vide de pensées. On peut citer entr'autres le *Feu du Ciel*, description pleine de mouvement de la destruction de Sodome, les *Fantômes*, *Mazeppa*. Une des pièces fantastiques de ce recueil, les *Djinnns*, est remarquable par le mouvement et l'harmonie imitative des vers.

Les *Feuilles d'Automne* constatent un progrès au point de vue littéraire. C'est dans ce recueil que se trouvent la *Prière*

pour tous, l'Aumône, qu'on a beaucoup louées, mais où les idées les plus fausses en religion abondent. Il y a beaucoup de vérité et d'amour dans la pièce Lorsque l'Enfant paraît. Il y a parfois dans les Feuilles d'Automne des accents de tristesse qui remuent l'âme :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?
Hélas, pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Ce découragement gagne la religion même du poète ; sa foi s'obscurcit, le scepticisme l'envahit et il laisse tomber ces fatales paroles :

Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problème ;
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

Les *Chants du Crépuscule* affirment davantage le scepticisme du poète, il oscille entre l'espérance et le désespoir. Écoutons-le se plaindre dans un langage d'une beauté, d'une mélancolie, d'une tendresse de cœur qui n'a jamais été surpassé :

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités ;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés ;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous ;
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous ;

Puisque la terre où tu t'inclines
Et que tu mouilles de tes pleurs,
A déjà toutes nos racines
Et quelques-unes de nos fleurs;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leur voix;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois;

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter;

Mets ton esprit hors de ce monde!
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas!
Ta perle n'est pas dans notre onde!
Ton sentier n'est point sous nos pas!

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

L'ombre et l'abîme ont un mystère
Que nul mortel ne pénétra;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera!

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour son cœur désert!
Demande une goutte à cette urne!
Demande un chant à ce concert!

L'une des plus belles pièces de ce recueil est incontestablement la *Cloche*; citons encore l'*Ode à la Colonne* et *Napoléon II*, qui sont dans toutes les mémoires.

Les *Voix intérieures* offrent moins de morceaux remarquables que les recueils précédents. Il faut citer néanmoins les odes

admirables *Dieu est toujours là ! Les Oiseaux envolés*, et une charmante pièce commençant par ces mots : *La tombe dit à la rose*.

Les *Rayons et les Ombres* renferment une poésie plus intime et plus mélancolique que tous les autres ouvrages du poète. Quelle simplicité grandiose et charmante dans le morceau intitulé : *Regard jeté dans une mansarde*. Il s'agit de savoir si les doigts distraits d'une jeune fille que le poète aperçoit dans une mansarde, ouvriront un vieux livre couvert de poussière : ce livre est un volume de Voltaire. Adieu, avec lui, la foi, l'innocence, le bonheur !

Frêle barque assoupie à quelques pas du gouffre !
Prends garde, enfant ! cœur tendre où rien ne souffre !
O pauvre fille d'Ève ! ô pauvre jeune esprit !
Voltaire, le serpent, le donte, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie !
Avec son œil de flamme il t'aperçoit et rit.

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

Citons encore le *Monde et le Siècle*, *Spectacle rassurant*, *Rencontre*, *Sagesse*, *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813*, *Tristesse d'Olympio*, etc.

Toutes ces poésies, qui dureront pour la plupart autant que notre langue, datent de la jeunesse de Victor Hugo. Il était venu s'établir avec sa jeune femme dans une modeste maison cachée sous les arbres de la place Royale. « Autour de lui et dans l'abandon d'une intimité charmante, dit Sainte-Beuve, alors ami du poète et son ardent admirateur, il s'était formé un très-petit nombre de poètes nouveaux ; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout,

qu'un vœu; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve; puis au retour, à se lire les vers qu'on avait composés (1). » Parmi ces jeunes poètes, qui formaient ce qu'on a appelé le *Cénacle*, nous citerons entr'autres : Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Méry, Gustave Planche, auxquels vinrent se joindre plus tard, Alfred de Musset, Alphonse Karr, Théophile Gauthier, Gérard de Narval, Arsène Houssaye, Félix Pyat, Gozlan, Jules Sandeau, Vacquerie, Paul Meurice, etc. C'est dans ce milieu que mûrit le talent de Victor Hugo et que s'accomplit la réforme littéraire connue sous le nom de *romantisme*.

La nouvelle école aspira à réformer la littérature classique, en se débarrassant de toutes les règles de convention, qui n'étaient, disait-on, que des entraves à l'inspiration poétique. D'après la théorie nouvelle, ce qui doit importer au poète, ce n'est pas tant de dire de bonnes choses que de les bien dire; la forme doit prédominer sur le fond; théorie fausse, car il n'est permis à aucun écrivain de rester étranger au fond des idées qu'il exprime.

Le nouveau système littéraire divisa aussitôt tous les écrivains en deux camps : les *classiques* qui prétendaient qu'il fallait suivre et imiter les anciens, c'est-à-dire les écrivains du siècle de Louis XIV; et les *romantiques* qui affirmaient qu'en se condamnant à copier les auteurs classiques, on arrêtait l'essor du génie français.

La querelle devint très-vive et dura jusqu'en 1830. Le nombre des romantiques s'augmenta de jour en jour. Emportés par une admiration fanatique pour leur jeune chef, ces écrivains traitaient Racine et Boileau avec un superbe dédain; aussi

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*

bruyants que nombreux, ils restèrent maîtres du terrain et tous à l'envi, se mirent à faire l'application, dans des genres divers, de leurs théories littéraires.

Victor Hugo donna le premier l'exemple. En 1827, il publia *Cromwell*, avec une préface où il exposait son système dramatique fondé sur le contraste entre le beau et le laid, le sublime et le grotesque. Sous prétexte que « tout est dans la nature et dans l'art, » il osa tout, et à côté de scènes pathétiques et sublimes, plaça des situations bizarres et choquantes. Il donna successivement au théâtre, d'après ce système, plusieurs drames remarquables à plus d'un titre : *Hernani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*, etc.

Chacune de ces pièces a, pour ainsi dire, son histoire, car chacune fut l'objet de l'opposition et des persécutions, soit des classiques épouvantés de tant d'audace, soit du pouvoir effrayé du libéralisme du poète. *Hernani* souleva une tempête : l'Académie essaya d'en empêcher la représentation, mais Charles X eut le bon sens de dire qu'il ne se reconnaissait « d'autre droit que sa place au parterre. » Le soir de la représentation, il y eut une véritable lutte entre les fanatiques des deux partis ; les sifflets et les applaudissements retentissaient à la fois ; on en vint aux coups de poings ; le champ resta aux amis du poète.

Marion Delorme fut écartée par la censure, qui fut offusquée du rôle que l'on faisait jouer à Louis XIII dans cette pièce.

Le Roi s'amuse fut interdit par ordre ministériel comme drame immoral ; il y eut un procès ; l'auteur se défendit lui-même avec beaucoup d'éloquence. Au fond, on lui reprochait de dénaturer l'histoire et d'enlever à François I^{er} et indirectement à la royauté, leur prestige.

En même temps que Victor Hugo brillait dans la poésie lyrique et dramatique, il publiait avec succès les romans *Han d'Islande* et *Bug-Jargal* qui sont des essais de jeunesse ; *le Dernier jour d'un condamné* qui est une sorte de plaidoyer contre

la peine de mort, et enfin *Notre-Dame de Paris*. Ce dernier roman est tout à la fois une merveille d'intérêt, un chef-d'œuvre de style et un prodige d'étude archéologique. Cette œuvre gigantesque ne lui coûta pas plus de six mois de travail : mais ce fut un travail sans relâche : on dit qu'il ne sortit qu'un seul jour de son cabinet pour aller assister à un célèbre procès politique.

La popularité de Victor Hugo lui ouvrit, en 1844, les portes de l'Académie. Deux ans après, il fut élevé à la dignité de pair de France. Le duc d'Orléans, suivi de sa jeune femme, vint le féliciter au Luxembourg, au moment où il terminait son discours de réception.

Depuis cette époque glorieuse de son histoire, le grand poète s'est jeté dans la politique et a embrassé tour à tour les causes les plus diverses et les plus opposées ; après avoir été dans sa jeunesse ardent légitimiste, il chanta l'Empire et contribua pour beaucoup à la légende napoléonienne ; aujourd'hui il est devenu républicain radical. Il fut exilé pendant vingt ans, sous le second Empire. En exil, il a publié quelques ouvrages qui ajouteront peu de chose à sa gloire : *Napoléon le Petit*, les *Châtiments*, pamphlets pleins de fiel contre Napoléon III, mais quelquefois sublimes de poésie mordante ; les *Contemplations*, où sont consignés les souvenirs du poète, la *Légende des siècles*, les *Chansons des rues et des bois* ; enfin trois grands romans sociaux, les *Misérables*, les *Travailleurs de la mer* et l'*Homme qui rit*.

Rentré en France après la Révolution du 4 septembre, il a publié l'*Année terrible*, où il flétrit avec énergie la cruauté et la rapacité de l'armée prussienne pendant la guerre de 1870.

« En littérature, dit M. Vapereau, Victor Hugo est pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conser-

vaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites, doivent passer, la Révolution qu'il a consommée marquera comme une des époques de notre histoire littéraire (4). »

Extrait des *Odes et Ballades*

Moïse sur le Nil

- « Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour !
- « Venez : le moissonneur repose en son séjour;
 - « La rive est solitaire encore;
- « Memphis (2) élève à peine un murmure confus,
- « Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
 - « N'ont d'autre témoin que l'aurore.
- « Au palais de mon père on voit briller les arts;
- « Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
 - « Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
- « Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
- « Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
 - « Le souffle embaumé du zéphyre !

(1) Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*.

(2) Ville de l'ancienne Égypte.

- « Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
 « De vos ceintures transparentes ;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
 « Au sein des vagues murmurantes.
- « Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je ? — regardez à l'horizon lointain...
 « Ne craignez rien, filles timides !
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers
« Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
 « Vient visiter les Pyramides.
- « Que dis-je ! si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès (1) ou la conque d'Isis (2),
 « Que pousse une brise légère.
- « Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
 « Comme on dort au sein de sa mère !
- « Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
« On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
 « Le nid d'une blanche colombe.
- « Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
« L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
 « Semble le bercer dans sa tombe !
- « Il s'éveille ; accourez, ô vierges de Memphis !
« Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
 « Au caprice des flots mobiles ?
- « Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
« Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
 « Qu'un berceau de roseaux fragiles.

(1) Hermès, personnage fabuleux que les Égyptiens regardaient comme le père de toutes les sciences, le législateur et le bienfaiteur de l'Égypte.

(2) Isis, une des principales divinités des Égyptiens, protectrice de l'agriculture.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
« Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
 « De proscrire ainsi l'innocence !
« Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
« Je veux être sa mère : il me devra le jour,
 « S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
 Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
 Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié, vers l'enfant qui gémit
 La guide en sa marche craintive,
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois.
 Se mêle à la pudeur naïve !

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
 Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
 Déposaient un baiser timide !

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
 Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
 Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge, au roi farouche, amenait l'humble enfant,
 Baigné des larmes maternelles,

On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

- « Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
 « Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
 « Les tribus si longtemps captives.
- « Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
 « Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
 « Un berceau doit sauver le monde ! »

Extrait des *Feuilles d'Automne*

Lorsque l'enfant paraît

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
 Fait briller tous leurs yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
 Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon senil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
 Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
 Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
 Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
 S'arrête en souriant.

.

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
 Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
 Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
 Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
 La maison sans enfants !

Extrait des *Chants du Crépuscule*

A la Colonne

Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
 Ce piller souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
 Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Où la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fit pâlir sur nos places publiques
Les frères héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis !

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ?

C'était son œuvre à lui ! — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne
Furent ses premiers jeux.

Général, pour hochets il prit les Pyramides;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne ! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux !

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade (1),
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marcngo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa !

Oh ! quand par un beau jour, sur la place Vendôme
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain ;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille,
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile (2)
Tous les petits Romains,
Nous, enfants de six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortège un père au fier visage,
Nous te battions des mains ;

Oh ! qui t'eût dit alors, à ce fait sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime

(1) Encelade était un des géants redoutables qui firent la guerre aux dieux de l'Olympe. Jupiter victorieux le couvrit du poids énorme de l'Etna.

(2) Paul-Émile ayant vaincu Perçée, roi de Macédoine, en 168, avant Jésus-Christ, obtint à son retour les honneurs du triomphe. Cette cérémonie dura trois jours et excita le plus vif enthousiasme parmi les citoyens de Rome.

Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau (1) !

.

Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra peut-être !
Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir eu pour maître !
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles ;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
Nous y conviendrons tout, Europe, Afrique, Asie !
Et nous t'amènerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté !

Tu seras bien chez nous ! — couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent : —
Le peuple est une mer aussi.

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a pour le tombeau, profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan),
Un long gémissément, infini, doux et sombre,
Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'Océan !

(1) La Chambre des députés venait de refuser de transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme (1830).

Napoléon II

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte acroupis !

Et Lni ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une hante cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
 La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
 Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place ;
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

Extrait des *Châtiments*

L'expiation

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'Empereur revenait lentement,

Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus le chef ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! la froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des geus de guerre;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! Lendemain d'Attila!
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent

S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris parcs aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves,
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'Empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'Empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la terre semées :
— Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;

Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.

Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'Empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leur corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En un clin
Comme s'envole au vent une paille enflammée, [d'œil,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,

Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encore d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et, dans l'épreuve,
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : — mes soldats morts,
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère ? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

Quel est ce châtiment que Dieu inflige à Napoléon I^{er} ? Le poète l'indique à la fin du morceau : c'est d'avoir eu pour perpétuer son nom sur le trône, un homme tel que Napoléon III. Cette fin, véritable diatribe, est loin d'égaliser en mérite littéraire et en inspiration poétique, les beaux vers que nous venons de citer.

Extrait des *Contemplations*

Le Revenant

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères ! le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurerait
A Blois ; je l'ai connue en un temps plus prospère ;
Et sa maison touchait à celle de mon père.

Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie;
Sa mère l'allaitait; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère, et ses yeux resplendissaient dans l'ombre,
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube, elle chantait, ravie et toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son ficbu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour; et mille folles choses.
Oh! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses!
Comme elle leur parlait! l'enfant, charmant et nu,
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit. Pour l'enfant, grandir, c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler,
Il eut trois ans; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait: « Mon fils! » et reprenait:
« Voyez comme il est grand! il apprend; il connaît
Ses lettres. C'est un diable! Il veut que je l'habille
En homme; il ne veut plus de ses robes de fille;
C'est déjà très-méchant, ces petits hommes-là!
C'est égal, il lit bien; il ira loin; il a
De l'esprit; je lui fais épeler l'Évangile. »
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et femme heureuse, et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres ! —
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge; ô noire maladie!
De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie!
Qui n'a vu se débattre, hélas! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants!
Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend,
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti piqure,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles!
Oh! la parole expire où commence le cri;
Silence aux mots humains!

La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas; sa vie était sa fièvre;
Elle ne répoudait à personne; sa lèvre
Tremblait; on l'entendait, avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un : « Rends-le moi ! »
Et le médecin dit au père : « Il faut distraire
Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère. »
Le temps passa; les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : « Ma mère, »

Elle songeait, muette assise sur son lit.
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
Elle pâlit. « Quel est cet étranger? » dit-elle.
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
« Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux !
« O mon doux endormi, toi que la terre glace,
« Tu dirais : « On m'oublie ; un autre a pris ma place,
« Ma mère l'aime, et rit ; elle le trouve beau,
« Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau ! »
« Non, non ! » —

Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint, elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : « C'est un garçon. »
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir toute entière penchée,
Rêvait ; on lui porta l'enfant sur son coussin,
Elle se laissa faire et lui donna le sein ;
Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »
— O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! —
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi. Ne le dis pas. »

Charles Vacquerie (1)

Il ne sera pas dit que ce jeune homme, ô deuil !
Se sera de ses mains ouvert l'affreux cercueil

(1) Charles Vacquerie était le gendre de Victor Hugo : il mourut en cherchant à sauver sa jeune femme qui se noya dans la Seine, en 1843.

Où séjourne l'ombre abhorée,
Hélas ! et qu'il aura lui-même dans la mort
De ses jours généreux, encor pleins jusqu'au bord,
Renversé la coupe dorée,

Et que sa mère, pâle et perdant la raison,
Aura vu rapporter au seuil de sa maison,
Sous un suaire aux plis funèbres,
Ce fils, naguère encor pareil au jour qui naît,
Maintenant blême et froid, tel que la mort venait
De le faire pour les ténèbres ;

Il ne sera pas dit qu'il sera mort ainsi,
Qu'il aura, cœur profond et par l'amour saisi,
Donné sa vie à ma colombe,
Et qu'il l'aura suivie au lieu morne et voilé,
Sans que la voix du père à genoux ait parlé
A cette âme dans cette tombe !

En présence de tant d'amour et de vertu,
Il ne sera pas dit que je me serai tu,
Moi qu'attendent les maux sans nombre !
Que je n'aurai point mis sur sa bière un flambeau,
Et que je n'aurai pas devant son noir tombeau
Fait asseoir une strophe sombre !

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.
Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où vient s'offrir
L'espérance joyeuse encore,
Pouvant rester, survivre, épuiser tes printemps,
Ayant devant les yeux l'azur de tes vingt ans
Et le sourire de l'aurore,

A tout ce que promet la jeunesse, aux plaisirs,
Aux nouvelles amours, aux oublieux désirs,
Par qui toute peine est bannie,
A l'avenir, trésor des jours à peine éclos,
A la vie, au soleil, préféras sous les flots
L'étreinte de cette agonie !

Oh! quelle sombre joie à cet être charmant
De se voir embrassée, au suprême moment,
Par ton doux désespoir fidèle !
La pauvre âme a souri dans l'angoisse, en sentant
A travers l'eau sinistre et l'effroyable instant
Que tu t'en venais avec elle !

Leurs âmes se parlaient sous les vagues rumeurs.
« Que fais-tu ? » disait-elle. Et lui disait : « Tu meurs ;
Il faut bien aussi que je meure ! »
Et, les bras enlacés, doux comble frissonnant,
Ils se sont en allés dans l'ombre ; et maintenant,
On entend le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
Que de vouloir mourir, jeune homme, amant, époux,
Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille !
Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché !
Sois béni sous la pierre où te voilà couché !
Dors, mon fils, auprès de ma fille !

Sois béni ! que la brise et que l'oiseau des bois,
Passants mystérieux, de leur plus douce voix
Te parlent dans ta maison sombre !
Que la source te plenne avec sa goutte d'eau !
Que le frais liseron se glisse en ton tombeau
Comme une caresse de l'ombre !

Oh ! s'immoler, sortir avec l'ange qui sort,
Suivre ce qu'on aime dans l'horreur de la mort,
Dans le sépulcre ou sur les claies,
Donner ses jours, son sang et ses illusions !... —
Jésus haise en pleurant ces saintes actions
Avec les lèvres de ses plaies.

Dors ! — O mes douloureux et sombres bien-aimés !
Dormez le chaste hymen du sépulcre ! dormez !
Dormez au bruit du flot qui gronde,
Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain

Chasse les noirs vivants à travers le destin,
Et les marins à travers l'onde !

Ou plutôt, car la mort n'est pas un lourd sommeil,
Envolez-vous tous deux dans l'abîme vermeil,
Dans les profonds gouffres de joie,
Où le juste qui meurt semble un soleil levant,
Où la mort au front pâle est comme un lit vivant,
Où l'ange frissonnant flamboie !

Fuyez, mes doux oiseaux ! évadez-vous tous deux
Loin de notre nuit froide et loin du mal hideux !
Franchissez l'éther d'un coup d'aile !
Volez loin de ce monde, àpre hiver sans clarté,
Vers cette radieuse et bleue éternité,
Dont l'âme humaine est l'hirondelle !

O chers êtres absents, on ne vous verra plus
Marcher au vert penchant des coteaux chevelus,
Disant tout bas de douces choses !
Dans le mois des chansons, des nids et des lilas,
Vous n'irez plus semant des sourires, hélas !
Vous n'irez plus cueillant des roses !

On ne vous verra plus, dans ces sentiers joyeux,
Errer, et, comme si vous évitiez les yeux
De l'horizon vaste et superbe,
Chercher l'obscur asile et le taillis profond
Où passent des rayons qui tremblent et qui font
Des taches de soleil sur l'herbe !

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons,
Ne vous entendront plus vous écrier : « Allons,
Le vent est bon, la Seine est belle ! »
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui !
Les hardis goélands ne diront plus : « C'est lui ! »
Les fleurs ne diront plus : « C'est elle ! »

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
Fait flotter à jamais votre lit nuptial
 Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs ;
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs,
 Vous donne les cieux remplis d'astres !

Allez des esprits purs accroître la tribu.
De cette coupe amère où vous n'avez pas bu,
 Hélas ! nous viderons le reste.
Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés,
Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez
 Dans l'éblouissement céleste !

Vivez ! aimez ! ayez les bonheurs infinis.
Oh ! les anges pensifs, bénissant et bénis,
 Savent seuls, sous les sacrés voiles,
Ce qu'il entre d'extase, et d'ombre, et de ciel bleu,
Dans l'éternel baiser de deux âmes que Dieu
 Tout à coup change en deux étoiles !

Alfred de Vigny

1779-1863

Alfred de Vigny, l'un des adeptes les plus ardents de l'école romantique, se fit remarquer, entre tous, par la grâce, la chasteté et l'élégance de sa poésie.

Il naquit à Loches, en 1779, d'une famille de militaires. Son père, ancien officier de cavalerie, s'était distingué dans la guerre de Sept-Ans (1) ; sa mère était fille d'un amiral et cousine de Bougainville (2) ; la jeunesse d'Alfred fut bercée par des récits de batailles et de voyages maritimes.

(1) La guerre de Sept-Ans eut lieu entre Louis XV et Frédéric-le-Grand, roi de Prusse (1756-1763).

(2) Célèbre navigateur, né à Paris en 1720, mort en 1814.

Vers la fin de l'Empire, son père le mit externe dans une institution de Paris où il se fit bientôt remarquer par son application et ses facultés brillantes. Il se livra à l'étude avec une telle ardeur que sa santé en fut gravement atteinte, et sa mère, sur les recommandations de sa famille, dut modérer les excès de travail du jeune écolier.

C'était l'époque où les victoires de l'Empereur enflammaient tous les jeunes esprits d'une ardeur guerrière; M^{me} de Vigny s'alarma lorsqu'elle vit s'allumer en son fils la passion des armes. Pour le soustraire à l'influence de ses belliqueux camarades, elle lui donna un précepteur chez elle, tout en lui laissant suivre les cours de l'institution. Mais les efforts de la mère furent inutiles. Quand, en 1814, les troupes étrangères envahirent la France et la capitale, le jeune homme, qui n'était âgé que de seize ans, s'échappa de la maison paternelle avec une dizaine de lycéens intrépides, et courut faire le coup de feu, au plus fort de la mêlée, contre les envahisseurs. Alfred de Vigny était né pour être soldat.

Les membres de sa famille ne voulurent point contrarier ses goûts et, sous la première Restauration, ils parvinrent à le faire entrer dans les mousquetaires de la maison du Roi. Toutefois la vie de garnison, loin d'éteindre sa passion pour l'étude, ne fit que la rallumer; il venait passer ses longues heures de loisir aux bibliothèques de Paris; là, courbé sur les livres, il achevait son éducation que la guerre avait interrompue. Déjà, à l'âge de vingt-six ans, son imagination avait pris son essor poétique et, lorsque Victor Hugo, au comble de la gloire, ouvrit ses salons aux jeunes talents, Alfred de Vigny fut un des premiers à répondre à son appel et à s'enrôler sous sa bannière. Dans ce cercle d'amis, parmi lesquels on comptait les deux frères Deschamps, Soumet, Guiraud, Charles Nodier, Alfred de Vigny venait lire parfois les premières pièces fugitives qui commencèrent sa réputation. Il sut néanmoins se préserver des excès du romantisme, et garda le milieu entre les deux écoles, se montrant surtout jaloux de conserver la pureté

de la langue. Il chercha les sources de son inspiration dans la Bible, Homère, Dante, Milton, Klopstock, Ossian, mais la Bible était son livre préféré. Son âme pure avait besoin de s'abreuver à ces sources sacrées, et c'est à cette lecture assidue que nous devons les poèmes du *Déluge*, de *Moïse* et d'*Eloa*. *Eloa*, en particulier, eut un grand succès et fit à l'auteur une des premières places dans l'école romantique. La donnée de ce poème est toute d'imagination. Eloa est une sœur des anges que Dieu créa, dit le poète, d'une larme que le Sauveur laissa tomber sur Lazare avant de le ressusciter. Entrainée par le désir de visiter les sphères inférieures, cette vierge imprudente osa quitter les cieux et s'aventurer dans des régions ténébreuses où elle succomba aux séductions du prince du mal.

C'est au milieu de la gloire littéraire que lui procura ce poème qu'Alfred de Vigny, rêvant une autre gloire, demanda à s'enrôler dans l'armée qui allait faire la guerre d'Espagne. Mais son régiment, au lieu de se battre, fut obligé de camper dans les Pyrénées avec les corps de réserve. Pour remplir ses longues heures de loisir, le jeune poète se remit à l'étude : c'est là qu'il écrivit *Cinq-Mars*, vrai chef-d'œuvre de roman historique, imité de Walter Scott. C'est une étude complète du règne de Louis XIII ; on y trouve des scènes extrêmement attachantes et dramatiques. Ce roman eut quatre éditions en trois ans et fut aussitôt traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Désenchanté de la vie de soldat, qui ne lui procurait, au lieu des lauriers qu'il avait rêvés, qu'une fatigue stérile, Alfred de Vigny donna sa démission en 1828 et se consacra exclusivement à la littérature. Il revint à Paris où brillaient déjà dans toute leur gloire l'auteur des *Méditations* et celui des *Odes et Ballades*.

Bientôt il fut un des plus assidus dans les salons de Victor Hugo. Quand la guerre des classiques et des romantiques éclata, de Vigny entra hardiment dans la lice et ouvrit le feu en portant sur la scène sa belle traduction d'*Othello*, de Sha-

kespeare, qui fut suivie du *Marchand de Venise* et de la *Maréchale d'Ancré*. Son chef-d'œuvre dramatique fut *Chatterton* (4) ; l'enthousiasme qu'excita cette pièce est indescriptible ; pendant quinze jours les acteurs furent rappelés malgré les efforts des classiques qui accusèrent l'auteur d'avoir fait dans cette pièce l'apologie du suicide.

On a encore de lui *Servitude et Grandeur militaires* dont le succès fut retentissant : c'est un recueil d'épisodes parmi lesquels on remarque *Laurette ou le Cachet rouge*, *la Veillée de Vincennes* et *la Canne de jonc*.

Élu membre de l'Académie en 1845, il sut rester fidèle à son drapeau. Son discours de réception est un des plus beaux qui aient été prononcés dans ce sanctuaire du genre classique. Depuis lors, Alfred de Vigny s'est retiré dans la solitude. Il est mort en 1863, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, laissant en portefeuille des poésies et le *Journal d'un poète*, qui ont été publiés, mais qui n'ont pas la valeur de ses premières productions.

Le Cor

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du Nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré,
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,

(4) Poète anglais que la misère poussa au suicide, en 1770, à peine âgé de dix-huit ans.

Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées.

Monts gelés et fleuris, trônes des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ces chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile, au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

Sainte-Beuve

1804-1869

Charles Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer, en 1804, six semaines après la mort de son père, contrôleur général des droits réunis ; sa mère, femme d'un esprit distingué, entoura son enfance des plus tendres soins et s'occupa de bonne heure de son éducation. Après avoir fait ses premières études dans un pensionnat de Boulogne, le jeune Charles vint les achever avec succès à Paris au collège Charlemagne.

Au sortir du collège, comprenant qu'il était imprudent de se laisser entraîner, sans fortune, à son goût pour la littérature, il songea à étudier la médecine et spécialement l'anatomie.

Mais bientôt, attiré malgré lui vers les lettres, il quitta l'hôpital Saint-Louis, où il était entré comme externe, et s'adressa à M. Dubois, son ancien professeur et son ami, qui voulut bien diriger les premiers essais littéraires du jeune carabin. M. Dubois rédigeait un journal, le *Globe*; Sainte-Beuve y publia plusieurs articles d'histoire, de philosophie et de critique qui furent fort remarqués : il avait vingt-deux ans. L'Académie ayant mis au concours une *Étude sur la littérature française au XVI^e siècle*, le jeune écrivain ne laissa pas échapper cette occasion de se faire connaître et entra dans la lice; mais son travail ayant dépassé les proportions d'une simple notice, à cause de la fécondité du sujet, il préféra renoncer au concours plutôt que d'écourter son étude : au bout de deux ans de recherches approfondies, il publia un livre qui est considéré comme un des meilleurs morceaux de critique de l'époque.

L'apparition des *Odes et Ballades* de Victor Hugo, exerça sur Sainte-Beuve une influence extraordinaire : il exprima son enthousiasme et son admiration dans le *Globe*, dont il était devenu un des principaux collaborateurs. Victor Hugo, flatté de ces éloges, voulut connaître le jeune critique qui ne tarda pas à devenir un des membres les plus assidus et les plus influents du cénacle : c'est là qu'il se lia d'amitié avec Lamartine, Alfred de Vigny, Émile et Antony Deschamps, etc.

Au milieu de tous ces jeunes poètes, Sainte-Beuve sentit s'éveiller en lui le goût de la poésie; il voulut chanter à son tour, et après avoir soumis quelques-unes de ses inspirations poétiques au jugement de ses amis, il se décida à faire paraître son premier recueil. Mais, craignant une critique malveillante, il jugea prudent de le faire paraître sous un pseudonyme et le publia sous le titre de *Vie et Poésies de Joseph Delorme*. Dans la préface, il racontait l'histoire d'un poète mort prématurément d'une maladie de poitrine, et dont il livrait au public les prétendus essais poétiques. On trouve dans ces poésies des morceaux délicieux de simplicité. Elles furent bien accueillies

du public et en particulier de Béranger qui en loua l'originalité.

Le jeune poète, encouragé par ces éloges flatteurs, publia un second recueil, *les Consolations*. Ce sont des poésies rêveuses et mystiques, d'une tendresse pénétrante; elles se distinguent par une connaissance intime du cœur humain et par un vrai sentiment chrétien. L'auteur qui avait traversé les épreuves des passions et du doute, s'y relève par la foi et parle à l'âme le langage de l'espérance et de l'amour divin.

Les Pensées d'Août, qui parurent après les *Consolations*, ne furent pas un progrès mais plutôt une chute : l'harmonie en est heurtée, la lecture pénible, les vers moins poétiques et plus négligés que ceux des premiers recueils.

La Révolution de 1830, ayant dispersé le cénacle, Sainte-Beuve se rapprocha un instant des Saint-Simoniens (1), dont il prit les idées, les sentiments et le langage; mais sa conversion fut de courte durée. Lorsqu'en 1832, Lamennais eut rompu avec l'Église, le poète devint un de ses fervents adeptes et embrassa le système catholico-républicain de l'illustre abbé. Peu s'en fallut qu'à Lausanne, où il avait été appelé pour professer un cours de littérature, il ne devint protestant au contact de Vinet dont il était un admirateur passionné.

Sainte-Beuve nous a donné lui-même l'explication de cette versatilité de sentiments : « J'ai commencé, dit-il, par le XVIII^e siècle, par Tracy, Daunou, Lamark, j'ai tout traversé, tout côtoyé; mais, dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement, je n'ai jamais engagé ma croyance. Mais je comprenais si bien les choses et les gens, que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de voir, de tout regarder de plus près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose

(1) Les Saint-Simoniens cherchaient à réformer la société et à établir une hiérarchie sociale fondée sur la seule capacité; le chef de cette secte était Saint-Simon (1760-1825).

et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale. » On le voit, le poète continuait dans le domaine moral ses anciennes fonctions de carabin.

Sainte-Beuve est beaucoup plus connu et apprécié comme critique littéraire que comme poète. Les *Critiques et Portraits littéraires*, qu'il publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'ont pas peu contribué à sa réputation : ce sont des études pleines de finesse et de perspicacité sur les poètes et les prosateurs des XVII, XVIII et XIX^e siècles.

Ce sont ces mêmes études qu'il a plus tard développées dans les *Causeries du lundi* et qu'il publia dans le *Constitutionnel* et réunit depuis lors en volumes.

Signalons encore *Port-Royal*, ouvrage considérable qu'il mit vingt ans à compléter. Ce fut d'abord le cours de littérature qu'il professa, en 1837, à Lausanne, lorsqu'il fut appelé par l'Académie de cette ville. Revenu à Paris, il approfondit de nouveau cette étude qui atteste le talent de l'auteur pour son genre habituel, la monographie.

Sainte-Beuve a publié un seul roman : *Volupté*.

Ces divers travaux ouvrirent à l'éminent écrivain la carrière des honneurs. M. Thiers, alors ministre, le nomma bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine. L'Académie française lui ouvrit ses portes, en attendant que l'empereur Napoléon III le décorât, en 1853, chevalier de la Légion-d'Honneur. Après le Coup-d'État, dont il se fit l'apologiste, Sainte-Beuve fut nommé professeur de poésie au Collège de France. Malheureusement, ses revirements politiques ne lui firent pas trouver grâce auprès de ses élèves. Accueilli, dès la première leçon, par les huées et les sifflets, il fut obligé de suspendre son cours. Il ne remonta plus dans sa chaire de professeur et perdit toute influence auprès de ses contemporains. Il mourut en sceptique, en 1869. Nous l'apprécierons plus loin comme critique.

Barthélemy et Méry

AUGUSTE BARTHÉLEMY (1796-1867), un des poètes satiriques les plus remarquables de notre siècle, naquit à Marseille, en 1796. Après avoir fait d'excellentes études au collège de Juilly, il se livra tout entier à son goût pour la poésie. Un article inséré dans un journal de province contre la liberté de la presse attira sur lui l'attention et lui valut les bonnes grâces de la Cour. Ce ne fut qu'à vingt-neuf ans, en 1825, qu'il vint à Paris et qu'il se lia avec Méry, son compatriote, qui devint depuis son collaborateur et son ami. Ils publièrent ensemble une série de poèmes satiriques qui eurent un grand retentissement et dont les principaux furent les *Sidiennes*, épîtres contre le siècle, écrites à l'occasion de la présence de Sidi-Mahmoud, qui venait d'arriver à Paris pour assister, en qualité d'ambassadeur du bey de Tunis, au sacre de Charles X ; la *Villéliade*, poème héroï-comique dirigé contre M. de Villèle, ministre de Charles X ; la *Peyronéide*, satire contre le ministre Peyronnet, la *Censure*, etc. Chacune de ces satires était un événement et leur apparition était signalée par les applaudissements enthousiastes de l'opposition gouvernementale.

Les deux poètes s'essayèrent ensemble dans le genre épique et écrivirent *Napoléon en Égypte*, le plus remarquable de leurs poèmes par la richesse et la beauté des descriptions. Barthélemy alla lui-même jusqu'à Vienne pour en remettre un exemplaire au duc de Reichstadt, fils de Napoléon et prisonnier de la maison d'Autriche. Le poète n'eut pas la satisfaction d'être admis auprès du jeune duc. De retour à Paris, il fit paraître la brochure *le Fils de l'homme*, dans laquelle il racontait les incidents de ce voyage et ses tentatives infructueuses. Le gouvernement fit saisir cette brochure et poursuivit le poète. Barthélemy présenta lui-même sa défense dans un *Plaidoyer* en vers, plein d'esprit et d'ironie : il n'en fut pas moins condamné à trois mois de prison et à 4,000 francs d'amende. La persécution ne fit que ranimer sa verve satirique.

La Révolution de Juillet ouvrit les portes de sa prison. Transporté d'enthousiasme, il chanta avec Méry la victoire du peuple dans un poème intitulé *l'Insurrection*. C'est une de leurs meilleures inspirations ; cinq éditions furent enlevées en un mois.

On aurait pu croire que, rallié au gouvernement, le poète travaillerait à raffermir le nouveau trône autant qu'il avait travaillé à renverser l'ancien. Il n'en fut rien. Il se jeta dans l'opposition et, en collaboration avec Méry, attaqua tous les actes du gouvernement de Louis-Philippe dans un journal hebdomadaire, *la Némésis*. Ces satires politiques lui acquirent une popularité incroyable ; elles se distinguent par une verve, un éclat, une richesse inouïe de rimes et une facilité extraordinaire. Ce journal en vers paraissait une fois par semaine et, dans cette revue, les poètes flagellaient sans pitié les ridicules ou les faiblesses politiques, avec une âpreté et une énergie qui rappelaient Juvénal.

Qui aurait jamais pensé que Barthélemy, l'ennemi politique de Charles X et de Louis-Philippe, deviendrait un jour leur apologiste ? En 1832, le républicain farouche se convertit en monarchiste exalté. Les amis du poète devinrent aussitôt ses plus violents adversaires. Barthélemy tint tête à l'orage dans une foule de satires, d'odes et de pamphlets. On chercha le motif de cette conversion soudaine. On prétendit qu'il s'était vendu au pouvoir pour une somme que l'on faisait varier de 22,000 à 457,000 francs. Le poète flétrit cette calomnie et se justifia lui-même en cherchant à prouver que le changement est presque une loi de notre nature, la marque d'un esprit supérieur :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Fidèle à cette maxime, Barthélemy s'est, depuis 1832, rallié à tous les gouvernements, il a chanté Napoléon III et célébré le Deux-Décembre !

« Comme poète, dit M. Vapereau, Barthélemy a excellé dans la satire. Il y porte à coup sûr l'énergie de la pensée, la propriété de l'expression, la vivacité du tour et un mouvement général entraînant. Dans tous les genres, on trouve chez lui, à côté de traces nombreuses de la précipitation, cet écueil de la facilité, l'éclat du langage, la richesse naturelle des rimes, une harmonie de ton et de la forme qui suppléent à bien des choses des œuvres de circonstance (1). »

Méry (1802-1866), collaborateur et ami de Barthélemy, est né à Marseille en 1802. Il eut pour précepteur un vieux prêtre qui lui enseigna merveilleusement le latin ; il acheva ses études dans sa ville natale, en 1815, et fut témoin des épouvantables massacres qui signalèrent dans le Midi le retour des Bourbons. Le jeune homme en fut révolté et, par réaction, devint, dès lors, bonapartiste et libéral. Il débuta de bonne heure dans la carrière des lettres comme journaliste à Marseille, puis à Paris. Victor Hugo, déjà célèbre, se lia très-étroitement avec lui, le reçut dans ses salons et lui est resté constamment fidèle. C'est à Paris que Méry connut Barthélemy, son compatriote, dont il devint l'ami et l'infatigable collaborateur. Ensemble, ils écrivirent les *Sidiennes*, la *Villétiade*, etc. Bientôt toutes les célébrités parisiennes voulurent connaître le jeune écrivain : Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, les peintres Boulanger et Delacroix, les musiciens Rossini et Hérold et vingt autres, briguèrent son amitié.

Le fruit le plus important de la collaboration de ces deux écrivains fut le beau poème de *Napoléon en Égypte*, où l'on rencontre des vers magnifiques.

Vers 1830, les deux poètes se séparèrent, Barthélemy pour continuer ses satires, Méry pour écrire des romans et des comédies. Parmi ses romans, les plus célèbres sont *le Bonnet vert*, *les Nuits de Londres*, *la Guerre du Nizam*, *les Étrangleurs de l'Inde*, etc.

(1) Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*.

La voix de *Némésis* put seule faire sortir le vaillant athlète de sa tente. Il aida de son concours son vieil ami et jamais on n'entendit cingler si fort le fouet de la satire.

Ce qui caractérise Méry, comme Barthélemy, c'est une facilité de composition étonnante. Malheureusement, la passion du jeu qui le dominait lui fit perdre beaucoup de temps et nuisit à son inspiration poétique. Que de journées gaspillées autour d'un tapis vert ! Un jour, ayant contracté une dette de jeu, il mit en gages un magnifique encrier offert par un journal qu'il avait tiré d'embarras ; cet encrier, sculpté par nos premiers artistes, représentait les principaux épisodes de *la Guerre du Nizam*, un des ouvrages de Méry. Quand la dette fut payée, le détenteur refusa de rendre le gage et le poète dut plaider pour son encrier. Dans son aimable plaidoirie où il obtint gain de cause : « Ah ! messieurs, disait-il à ses juges, félicitez-moi d'être un joueur ! si je n'avais pas aimé le jeu, ou s'il m'avait bien traité, j'aurais été toute ma vie un paresseux. Eh bien, le jeu m'a réveillé ; le jeu était ma dixième muse..... » Non, Méry se trompait ; si, au lieu de se laisser dominer par une passion funeste, il eût consacré plus de temps à ses compositions littéraires, il eût peut-être laissé des œuvres plus durables que ces improvisations hâtives qui prouvent beaucoup de facilité et d'imagination, mais qui trahissent la précipitation qui les a fait naître. Méry est mort pauvre à l'âge de soixante-quatre ans.

Extrait du poème *Napoléon en Égypte*

Le Mirage

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue :
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,

Déroule à l'Orient de fortunés abris ;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin.
Salut ! belle oasis, île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée !
Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errants
Fouleront les sentiers de tes bois odorants ;
Et, sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivouac qui doit les réunir,
Des tourments du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur ! L'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane :
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse, en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyants portiques ;
Et, des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

Alfred de Musset

1810-1857

Alfred de Musset, un des brillants adeptes du *Cénacle* et l'un des plus grands poètes lyriques de la France, naquit à Paris, en 1810, d'une famille d'hommes de lettres. Alfred et Paul, son frère, devaient marcher sur les traces de leurs pères, mais avec plus de retentissement et de bonheur. Paul, l'aîné, débuta

le premier et a publié des romans qui ne sont pas sans mérite. Alfred, d'un caractère frivole et léger, fit ses études dans le même collège que le duc d'Orléans, dont il fut à la fois le condisciple et l'ami : ces études furent fort superficielles. Au sortir du collège, il essaya de plusieurs carrières sans en embrasser aucune, étudiant tour à tour, mais sans succès, la médecine, le droit, la banque, la peinture. En 1830, nous le trouvons mêlé aux jeunes littérateurs qui encombraient les salons de Victor Hugo. C'est là qu'il se fit connaître, un soir, comme poète, en lisant devant le cénacle étonné et ravi une charmante pièce de vers qui lui valut, en particulier, les éloges du maître. Heureux et fier d'être applaudi, Alfred, qui jusqu'alors n'avait vécu que d'une vie oisive et dissipée, se mit sérieusement au travail et débuta par la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*. On lisait en tête de ce volume :

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer ;
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger
.....
Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers, à peine d'un homme.

Il avait alors vingt ans et se séparait, dès le premier jour, de tous les autres poètes en renom, par l'originalité de ses compositions. Ce recueil contient quatorze pièces, dont les principales sont : *Don Paëz, les Marrons du feu, l'Andalouse, Mardoche*, et enfin la fameuse *Ballade à la lune*.

Ce livre jeta une sombre lueur sur l'état d'âme du jeune poète ; il chanta dans des vers ravissants de grâce et de fraîcheur, la débauche la plus effrénée, le matérialisme le plus grossier : mais une poésie de premier ordre ne rachètera jamais l'immoralité et la honte de ces *Contes*, qui sont condamnés à n'être jamais lus de quiconque tient à sauvegarder la pureté de son cœur et de son imagination.

Peu de chefs-d'œuvre ont fait plus de bruit dans leur temps que la *Ballade à la lune*, qui est trop longue pour être citée en entier. Le poète s'était plu à rassembler dans ce morceau tout ce que son imagination avait pu lui inspirer d'étrange, de bizarre, tant pour la forme que pour le fond. C'était une plaisanterie qu'on eut le tort de prendre au sérieux et qui amenta contre lui les puristes, les rhéteurs et les classiques de tout le parti opposé. Qu'on juge du morceau par les vers suivants :

C'était dans la nuit brune
 Sur un clocher jauni
 La lune
 Comme un point sur un i...
 Es-tu l'œil du ciel borgne?
 Quel chérubin cafard
 Nous lorgne
 Sous ton masque blafard?
 N'es-tu rien qu'une boule,
 Qu'un grand faucheur bien gras,
 Qui roule
 Sans pattes et sans bras?
 Qui t'avait éborgnée
 L'autre nuit? T'étais-tu
 Cognée
 A quelque arbre pointu?

La ballade entière n'a pas moins de trente-cinq strophes de ce genre.

Plusieurs critiques reprochèrent au jeune poète d'imiter, dans les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Byron, qui était, il est vrai, son poète favori. L'auteur se défendit plus tard de ce reproche :

On m'a dit l'an passé, que j'imitais Byron ;
 Vous, qui me connaissez, vous savez bien que non ,

dit-il à un ami dans une dédicace; et plus loin :

Je hais, comme la mort, l'état de plagiaire,
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Toutefois, ce n'est pas dans les *Contes d'Espagne et d'Italie* qu'il faut chercher le vrai génie poétique d'Alfred de Musset; c'est dans le second volume, intitulé *Poésies nouvelles*, que se rencontrent ses plus belles inspirations. Nulle part on ne trouve une poésie plus riche et plus étincelante. Ce volume renferme entr'autres le poème de *Rolla*, les *Nuits*, qui sont les perles du recueil et les chefs-d'œuvre du poète, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, *Dupont et Durand*, *Tristesse*, etc. Si le poète a grandi, le débauché, hélas! n'a pas changé.

Ce recueil s'ouvre par *Rolla*. Rolla est le portrait de Musset lui-même ou plutôt celui de sa génération impie et frivole. C'est un jeune débauché, las de plaisirs, qui ne croit plus à rien qu'au néant et qui, pour en finir avec la vie, se suicide après une nuit d'orgie.

Mais si l'on veut un portrait de Musset plus complet encore et plus vrai, il faut lire les *Confessions d'un enfant du siècle*, qu'il écrivit à l'âge de vingt-six ans. « Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu, nous dit-il lui-même en tête de son ouvrage; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris. Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour cela sans trop savoir s'ils y feront attention; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif. » Comme on le voit d'après ces paroles, Alfred de Musset a voulu montrer comment il est tombé dans le doute, dans le scepticisme en toutes choses, et indiquer la guérison de son mal.

Examinons d'abord le sujet du livre. Un jeune homme, Octave

(lisez Alfred), né en 1810, est épris d'une jeune personne; il l'est, dit Sainte-Beuve, avec naïveté et confiance; mais, au plus beau de son rêve, il s'aperçoit un jour que son amour n'est pas partagé et qu'il est supplanté par son ami. Le réveil est affreux et soudain. Octave prend à l'instant même la maladie du siècle. Il abandonne celle qu'il aimait, se bat avec son ami et est blessé; guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire. Confiné alors aux champs, il y voit une personne simple, douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote, M^{me} Pierson; il en vient à l'aimer, à être aimé d'elle. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il détruit à plaisir son illusion et la félicité de son amie est admirablement décrite. Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à voyager bien loin et pour longtemps avec lui, survient un tiers jusque là inaperçu, l'honnête Smith, qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle. Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que les coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour qui n'est plus maintenant qu'un devoir. Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard; mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, s'efface avec abnégation, et cherche dans une amitié sincère des consolations à son amour meurtri. Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste pour l'Italie.

« Y a-t-il dans ce livre une intention morale et un but? poursuit M. Sainte-Beuve. L'auteur a voulu, ce semble, montrer la plaie hideuse que laisse au fond du cœur la débauche. Mais ce qu'on peut regretter, c'est qu'il n'ait pas atteint le but qu'il poursuivait : la guérison. Nous savons bien qu'Octave se retranche dans la sainte amitié qu'il offre à M^{me} Pierson; mais après tant de retours sur lui-même, ne peut-on pas craindre que cette situation nouvelle ne vienne troubler de nouveau le repos de cette âme si jeune encore et si lasse. » Ah! que n'a-t-il connu l'Évangile! il eût entendu l'appel tendre et sympa-

thique de Celui qui dit à tous les cœurs blessés : *Venez à moi !* et il eût trouvé en lui, et en lui seul, la paix, le calme et le salut !

On a voulu reconnaître dans un des personnages de ces *Confessions* un des grands écrivains contemporains avec qui Alfred fut lié, pendant quelques années, par les liens de la plus intime amitié; nous voulons parler de Georges Sand. Ils partirent ensemble pour l'Italie, mais cette liaison ne fut pas de longue durée; ils se hrouillèrent et se séparèrent à Venise où Alfred tomba dangereusement malade.

Dévoré, depuis lors, par un chagrin inexplicable, le jeune poète se lança de nouveau dans sa vie de débauches, dissipant au jeu et dans la boisson les immenses bénéfices qu'il retirait de ses ouvrages. Il entra comme collaborateur à la *Revue des Deux-Mondes*, qui avait déjà publié ses premières œuvres. Il y fit paraître ses *Proverbes*, essais dramatiques fort spirituels, écrits pour être lus et non représentés, dont les plus charmants sont : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; Il ne faut jurer de rien; un Caprice*, etc. Malheureusement la plupart de ces pièces, comme les œuvres de Musset en général, sont déparées par des peintures ou des situations immorales qui en rendent la lecture difficile ou impossible. Il écrivit aussi, dans la même *Revue*, de charmantes nouvelles parmi lesquelles on remarque *Frédéric et Bernerette*, et un conte des plus spirituels, *le Merle blanc*. On dit qu'il dépensait, en trois jours, en orgies, les sommes considérables qu'il touchait comme collaborateur à la *Revue des Deux-Mondes*; lorsqu'il avait gaspillé tout son argent, il disparaissait de Paris pour aller vivre en province chez des paysans, où il ne se nourrissait que de laitage pendant six mois. Un de ses biographes raconte qu'à part les quelques heures qu'il consacrait au travail, on le trouvait du matin jusqu'au soir au café, jouant aux échecs, capable de faire sans fatigue huit ou dix parties et absorbant un nombre incalculable de verres d'absinthe.

Il n'est pas étonnant qu'à un pareil régime la santé d'Alfred

de Musset se soit usée de bonne heure et qu'il soit mort à la fleur de la vie et dans la pleine maturité de son génie : cette belle intelligence s'éteignit, en 1857, à l'âge de quarante-sept ans.

Il est navrant d'ajouter que le grand poète mourut seul et délaissé, et qu'un très-petit nombre d'amis accompagnèrent sa dépouille mortelle. Voici comment un témoin oculaire raconte ses funérailles. « Une soixantaine d'écrivains et de journalistes et quelques académiciens en uniforme accompagnaient lentement son convoi. Nous étions consternés et silencieux au milieu du Père-Lachaise (1). M. Vitet venait de prononcer son froid discours ; déjà les fossoyeurs commençaient à jeter la terre sur le cercueil, lorsqu'un jeune homme et une jeune femme qui lui donnait le bras, s'approchèrent du bord de la tombe. Ils restèrent en contemplation devant le cercueil recouvert de terre ; des larmes roulaient dans leurs paupières, et ils jetèrent une couronne d'immortelles dans la fosse béante. Le fossoyeur la ramassa et la mit sur le bord, en disant qu'il la placerait sur la tombe. — « Non, dit la jeune femme, nous voulons qu'elle soit enterrée avec lui. » Et elle la rejeta pieusement dans la fosse.

On trouva parmi les papiers de Musset quelques pièces de vers inédites qui ont été publiées après sa mort. Voici la dernière tracée par la main du poète peu de temps avant de mourir :

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

(1) Nom d'un des cimetières de Paris.

Ma force, à lutter, s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Extrait des *Poésies nouvelles*

—
La Nuit de Mai
—

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.

.
Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne,
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète!

Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les pins désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goltres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime, il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volnpté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

La Nuit d'Août

—

.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore,
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature
L'homme n'a su trouver de science qui dure
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'au rocher, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur, pour éclore;

Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

Lettre à Lamartine

—

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amants adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel, et purs comme les flots?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice;
Chacun l'a dans son sein, toujours prête à s'ouvrir;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien mon rêve s'est enfui?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir?
Ah ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,

Oserais-je m'en plaindre et te le raconter ?
Comment exprimerai-je une peine indicible ?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter ?
Oui, de ce jour fatal, pleins d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit ;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.
Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur.

.....
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse ?

Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté ?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté ?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisse passer, et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encor, et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :
Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.
Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.
Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.
Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire, vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

L'Espoir en Dieu

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté (1) !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui, de tant de façons, avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

(1) Ce dernier mot de la sagesse humaine sur la destinée de l'homme, c'est le néant !

Puisque tu te laisse comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire;
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême!
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,

Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accords ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?
.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais, si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir ;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tristesse

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis, et ma gaieté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Brizeux

1805-1858

Brizeux, poète breton, est né à Lorient, en 1805, d'une famille originaire d'Irlande. Son enfance fut confiée aux soins de son oncle, curé d'Arzanno, dont il a consacré le souvenir par ces vers :

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître.

Il dut certainement à cette première éducation les sentiments pieux et purs qui caractérisent ses poésies. Plus tard, il fut envoyé au collège d'Arras où il termina ses études.

Dès l'âge de quinze ans, un amour ingénu était né dans le cœur du futur poète, en jouant, au village, avec une petite paysanne du nom de Marie. Ces souvenirs lointains lui inspirèrent un certain nombre d'idylles et d'élégies pleines de charme qu'il réunit en recueil et publia sous le nom de *Marie*. Ce recueil restera comme une des plus suaves productions de la poésie moderne.

Marie ne fut pas la seule source d'inspiration pour le jeune poète : il en trouva une autre, non moins féconde et non moins gracieuse, dans son amour pour son pays natal. Le spectacle grandiose de l'Océan, ce sol armoricain si tourmenté et d'une beauté sévère, ces mœurs si primitives de la vie bretonne, cette foi humble et naïve qui s'est perpétuée avec toutes les superstitions d'un autre âge, remuèrent son cœur, et l'émotion le rendit poète :

Et l'amour m'inspirant j'ai chanté mon pays !

Brizeux avait vingt ans lorsqu'il vint pour la première fois à Paris. C'était l'époque de la lutte ardente entre les romantiques et les classiques. Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny et tant d'autres, pleins de jeunesse et d'audace, se tenaient sur la brèche défendant vaillamment les nouvelles théories littéraires; Brizeux resta étranger à ce mouvement.

Après un voyage en Italie, en compagnie d'Auguste Barbier, le jeune poète breton publia un second recueil intitulé *la Fleur d'Or*, puis un troisième, *Prinel et Nola*, digne pendant de *Marie*. Mais l'Italie avec ses merveilles n'avait pu lui faire oublier la terre natale; il composa son épopée rustique, les *Bretons*. Enfin il fit paraître les *Histoires poétiques* qui furent couronnées par l'Académie française. Son *Élégie à la Bretagne* fut son dernier cri d'amour pour son pays.

Vingt ans je l'ai chanté! mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs!

Atteint d'une maladie de poitrine, Brizeux vint dans le midi de la France chercher un climat plus doux. Il mourut à Montpellier, à l'âge de cinquante-trois ans. Le gouvernement qui lui faisait déjà une modique pension fit transporter son corps aux frais de l'État sur les bords de l'Ellé, où il repose dans un tombeau élevé par le soin de ses amis et de ses admirateurs.

Fragment de *Marie*

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô
Laisant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou, sous les saules verts, d'effrayer le poisson

Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Sens, dis-je, en ce désert, riant, causant d'amour,
Sous l'arche du vieux pont nous passâmes le jour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les sanmons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucheron, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joucs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la monche diaphane ;
En voyant la pauvrete en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie, oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure.
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants,
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans reflleuriront toujours.

Auguste Barbier

1805

Auguste Barbier naquit à Paris, en 1805. Après avoir fait des études de droit et même pris sa licence, il abandonna tout à coup la carrière du barreau pour cultiver la littérature. Il avait déjà publié un roman historique sans grande valeur, lorsque la Révolution de 1830 lui révéla son vrai talent pour le genre satirique. La vue des ambitieux et des solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir, enflamma son indignation et il publia dans un journal de Paris une satire mordante intitulée *la Curée*, dans laquelle il comparait les solliciteurs à la meute des chiens qui se précipitent sur la proie lorsque le cor a sonné la curée. La sensation produite par la lecture de cette pièce fut immense; en quelques jours, le jeune poète devint célèbre.

Encouragé par ce premier succès, Auguste Barbier composa d'autres satires non moins remarquables; les plus connues sont *l'Idole* et *la Cuve*.

L'Idole est une violente diatribe contre Napoléon, que le poète considère comme un fléau de Dieu; *la Cuve* est une peinture saisissante et trop vraie de la corruption de Paris.

Citons encore la *Popularité*, *Melpomène*, etc. Ces divers morceaux, d'une énergie extraordinaire, furent réunis en un volume et publiés sous le nom de *Yambes*. Le *yambe* était, chez les grecs, la forme de vers appropriée au genre satirique.

Ce même volume contient d'autres pièces qui contrastent avec les satires précédentes par un profond sentiment de douceur et de mélancolie. Un voyage qu'Auguste Barbier fit avec Brizeux en Italie, lui inspira le poème *Il Pianto*, où il peint l'abaissement de ce pays. Ce poème se divise en quatre parties ou chants : 1° le *Campo Santo* à Pise; c'est le vieil art toscan que l'auteur incarne dans la personne et dans l'œuvre du peintre Orcagna, contemporain du Dante; 2° le *Campo Vaccino* ou le

forum romain, où la majesté écrasante des ruines antiques, encadre la misère et l'ignominie d'aujourd'hui ; 3° *Chiaia* la plage de Naples où pêchait Masaniello (1) : c'est un mâle dialogue entre Masaniello et Salvator Rosa (2) ; jamais l'espérance de la liberté n'a été exprimée dans un plus poétique langage ; 4° *Bianca* ou Venise, que l'étranger foule aux pieds comme une esclave.

Citons encore le poème *Lazare*, où le poète fait un poignant tableau de la misère du peuple en Angleterre.

Depuis lors, Auguste Barbier a publié d'autres pièces de poésie et d'autres poèmes, mais les *Yambes* resteront son seul vrai titre de gloire devant la postérité. En 1870, il fut reçu membre de l'Académie française.

Extrait des *Yambes*

La Curée

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
 Des ponts et de nos quais déserts,
 Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
 Sifflait et pleuvait par les airs ;
 Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
 Le peuple soulevé grondait,
 Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
 La Marseillaise répondait,
 Certes, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,

(1) *Masaniello*, pêcheur napolitain qui se mit en 1647, à la tête d'une insurrection populaire et força le vice-roi à le proclamer gouverneur. Pendant sept jours il fut maître de Naples qu'il remplit de massacres. Il périt assassiné par des émissaires du vice-roi dans un mouvement populaire.

(2) *Salvator Rosa*, célèbre peintre italien, d'une origine obscure, qui seconda en 1647, la révolte de Masaniello. Après la chute du célèbre agitateur, il se sauva à Rome, où il établit sa réputation comme peintre par des travaux de premier ordre.

Tant d'uniformes à la fois;
C'étaient sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes,
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre
Criait aux citoyens : Mourons !

.
C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plait aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds.

.
Ainsi, quand désertant sa bange solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque matin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,.

Tout s'élance, et tout crie : Allons !
 Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
 Allons, allons ! les chiens sont rois !
 Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
 Nos coups de dents et nos abois.
 Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille (1)
 Et qui se pend à notre cou :
 Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
 Et gorgeons-nous tout notre soûl !
 Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
 Fouillent ses flancs à plein museau,
 Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
 Car chacun en veut un morceau ;
 Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
 Avec un os demi-rongé,
 Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
 Jalouse et le poil allongé,
 Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
 Son os dans les dents arrêté,
 Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
 « Voici ma part de royauté ! »

L'Idole

.....
 O Corse à cheveux plats ! que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor (2) !
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier, ni rênes d'or ;

(1) *Fouailler*, donner souvent de grands coups de fouet.

(2) *Messidor*, nom que l'on avait donné pendant la Révolution au dixième mois de l'année. Il commençait le 19 juin et finissait le 18 juillet. On lui avait donné ce nom parce que c'est en ce temps que l'on fait la moisson.

Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !

Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

.

Émile et Antony Deschamps.

ÉMILE DESCHAMPS (1791), naquit à Bourges, en 1791. Il vint terminer ses études à Paris où il connut Ducis, J.-M. Chénier, Chateaubriand, Parny, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, Soumet et beaucoup d'autres poètes qui fréquentaient les salons de son père, receveur des domaines. Il n'est pas étonnant que dans cette brillante société, Émile ait pris goût aux lettres et ait développé les belles facultés dont la nature l'avait doué. Il avait à peine vingt-un ans, lorsqu'il composa une ode, *la Paix conquise*, qui attira l'attention de Napoléon. Après la chute de l'Empire, le jeune poète fut tracassé par la Restauration pour avoir travaillé, pendant l'invasion, aux fortifications de Vincennes, et avoir offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poète, par une chanson.

Quand la lutte des romantiques et des classiques éclata, Émile Deschamps se rangea du côté des romantiques. Son père qui favorisait ses goûts littéraires, se plaisait à recevoir dans ses salons les poètes du jour : Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Charles Nodier, Soumet, etc. Émile et son frère Antony faisaient les honneurs de ces réceptions. En 1824, Émile fonda et dirigea avec Victor Hugo, la *Muse française*,

journal littéraire où les jeunes novateurs firent paraître leurs premières productions. Émile Deschamps, en particulier, y publia un grand nombre de poésies et des nouvelles qui ont été plus tard réunies en un volume sous le titre de *Contes physiologiques*. Le recueil complet de ses œuvres poétiques ne parut qu'en 1828, sous le titre d'*Études françaises et étrangères*. Ces Études se partagent en trois séries bien distinctes : traductions, imitations, pièces originales. Les traductions les plus remarquables sont *la Cloche* de Schiller, *la Fiancée de Corinthe*, de Goethe, les *Lieder* de Schubert.

Il a aussi traduit, de Shakespeare, les pièces dramatiques *Roméo et Juliette* et *Macbeth* qui eurent un véritable succès.

Les œuvres originales qui forment la seconde partie du recueil appartiennent à tous les genres ; odes, élégies, ballades, contes, etc ; ces divers morceaux sont écrits avec beaucoup de charme.

Émile Deschamps a publié dans une foule de revues et de journaux, des articles de critique littéraire et divers petits poèmes, parmi lesquels on remarque *la Fille de l'Orfèvre*, *le Roi aveugle*, *la Violette*, *la Rose du vieux Mur*, *Ce qu'on n'oublie pas*, etc.

Antony Deschamps (1800-1869), fit ses études à Orléans. Sa santé débile le rendit mélancolique et rêveur. Introduit, comme son frère, dans le cénacle, il cultiva de bonne heure la poésie et donna, en 1829, une traduction de la *Divine Comédie* de Dante, qui est restée son principal titre littéraire. Un voyage qu'il avait fait dans sa jeunesse en Italie, lui fournit un sujet d'*Études sur l'Italie*, où il rassembla tous ses souvenirs de jeune homme. Il s'appliqua aussi, comme son frère, à traduire quelques chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, entr'autres *l'Hymne de la Résurrection* de Manzoni et *le Roi Lear* de Shakespeare. Il a surtout cultivé avec succès l'élégie : ce genre convenait mieux que tout autre à son caractère mélancolique. On y sent un cœur ému, et lorsqu'il nous fait part de ses douleurs qui ont été grandes, il excite notre intérêt et notre

sympathie. Frappé dans ses facultés mentales, il s'écrie quelque part avec une poignante angoisse :

Depuis longtemps je suis entre deux ennemis :
L'un s'appelle la Mort, et l'autre la Folie ;
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie ;
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis.

Hégésippe Moreau (1810-1838), naquit à Paris, en 1810. Ce poète ne connut pendant sa vie que le malheur et les privations. Il était fils naturel d'un professeur du collège de Provins; orphelin de bonne heure, il fut recueilli par un de ses parents qui le mit au séminaire de Fontainebleau où il se fit remarquer par sa facilité à faire des vers latins.

Après la mort de son frère et de sa mère, Moreau entra dans une imprimerie à Provins; se sentant des talents pour la poésie, il quitta l'atelier, à l'âge de quinze ans, pour venir à Paris où il espérait être apprécié et se créer une position brillante. Il n'y rencontra, hélas ! qu'une misère affreuse, interrompue de temps en temps par une éclaircie de prospérité; il a consigné lui-même dans sa correspondance tout ce qu'il a souffert de se voir ainsi abandonné et méconnu. Déçu dans ses hautes espérances, Moreau tomba dans le découragement et la misère. Sa dernière œuvre fut un recueil de poésies intitulé *Myosotis*, qui méritait d'attirer l'attention de ses contemporains. Mais lorsqu'on s'aperçut du mérite de ces vers pleins de grâce et de fraîcheur, il était trop tard : le pauvre poète se mourait à la fleur de l'âge, d'une maladie de poitrine, dans un des hôpitaux de Paris.

La Fauvette du Calvaire

Lorsque par ses douleurs, le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'Enfer ;

Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air;
Et sur le Golgotha, noir d'un peuple infidèle,
Quand les vautours à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond;
Sortant d'un bois en fleur, au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.
Oubliant pour la croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas! du sang divin;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « A quoi bon?...
A quoi bon te rougir aux blessures divines?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher!
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort au poids de ma couronne
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »
La fauvette comprit, et déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Viennet (1777-1868) naquit à Béziers, en 1777. Après avoir fait de bonnes études au collège de sa ville natale, il entra comme lieutenant dans l'artillerie de marine, en 1796.

Décoré de la propre main de l'Empereur à la bataille de Lutzen, il fut fait prisonnier à la bataille de Leipsick, et ne revint en France qu'avec la Restauration. La vie des camps lui laissa assez de loisirs pour cultiver la poésie et c'est de

cette époque agitée que datent ses premières *Épîtres* qui lui firent tant d'ennemis. Il dirigea sa verve satirique contre le despotisme monarchique, contre le despotisme clérical, surtout contre les Jésuites, et enfin, en littérature, contre les romantiques. Ces satires lui acquirent de la réputation dans le parti libéral dont il devint le candidat, comme député de l'Hérault. Viennet alla siéger dans les rangs de l'opposition et prépara par ses discours la Révolution de 1830.

Ayant changé d'opinions politiques, il combattit les institutions qu'il avait jusque là défendues. Ses anciens amis devinrent ses plus violents adversaires et son élévation à la dignité de pair, ne fit que redoubler la violence des attaques. Ce fut le moment de sa plus grande impopularité. « On a compté, dit-il, jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et les regards des dandies et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau à côté de la femme géante... »

Aux attaques de ses adversaires politiques, s'ajoutaient les attaques non moins passionnées de la nouvelle école littéraire. L'Académie dédommagea le poète en lui ouvrant ses portes, en 1830; il s'était présenté en concurrence avec Benjamin Constant.

On a de lui de grands poèmes, des romans, des pièces de théâtre, mais son meilleur ouvrage est un *Recueil de Fables* qui ont la plupart des intentions politiques et qui forment un digne pendant aux anciennes *Épîtres*.

Jacques Porchat (1800-1864), naquit près de Genève, en 1800. Après avoir fait des études de droit à Lausanne et à Paris, il fut nommé, à vingt-trois ans, professeur de droit romain à l'académie de Lausanne. En 1832, il y fut chargé d'un cours de littérature latine.

La plupart de ses ouvrages sont consacrés à l'éducation de

l'enfance et de la jeunesse. L'un de ses petits livres *Trois mois sous la neige*, a été couronné par l'Académie française. Il a publié une excellente traduction des *OEuvres de Goethe*, plusieurs recueils de poésies et surtout un *Recueil de Fables* qui ont fait sa réputation.

Jean Reboul (1796-1865), naquit à Nîmes, en 1796. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut obligé d'interrompre ses études à peine commencées, pour subvenir aux besoins de sa mère et de ses frères. Il entra d'abord comme clerc chez un avoué, mais ses appointements étant insuffisants, il n'hésita pas à prendre un métier et se fit boulanger. Le futur poète ne se découragea pas; pendant les rares instants de loisir que lui laissait le travail, il complétait, par des lectures, une éducation singulièrement négligée. Vers 1820, il livrait au public ses premiers essais poétiques.

Ces essais attirèrent l'attention de quelques hommes de lettres qui firent connaître le poète-boulangier dans le monde littéraire. En 1828, Charles Nodier publia dans son journal, l'éloge *l'Ange et l'Enfant*, un des chefs-d'œuvre de notre langue. En même temps Lamartine recommandait à son éditeur « ce jeune homme, né de lui-même, élevé dans l'atelier d'une humble famille, dont tous les titres étaient des vertus, dont toutes les richesses étaient un des métiers les plus vulgaires de la vie, et qui fatiguait ses propres bras à gagner le pain de sa femme et de ses enfants, avant de se retirer le soir dans un coin de son laboratoire et de rêver à la lueur de sa lampe ces poésies qui s'échappaient sur leurs propres ailes pour aller appeler l'attention et l'admiration sur le nom de leur auteur. » Alexandre Dumas, visitant Reboul, en 1835, le décida à publier son premier recueil. Parurent alors successivement les *Nouvelles Poésies*, le *Dernier Jour*, les *Traditionnelles* et un drame, *le Martyr de Vivie*, qui échoua complètement.

Le succès de ces poésies attira sur Reboul l'attention de ses compatriotes qui l'envoyèrent, en 1848, à l'Assemblée Constituante; mais son caractère doux et timide le portait peu

vers les luttes de la politique; aussi se trouva-t-il heureux de rentrer bientôt dans le calme de la vie privée. Quelques années plus tard son attachement au parti légitimiste dont il était le coryphée dans le Midi, lui fit refuser la croix, que Louis-Napoléon, président de la République, lui offrit lors de son passage à Nîmes.

Reboul doit plus à son génie qu'à l'étude; son caractère rêveur le poussait naturellement vers la poésie, et n'eût-il pas eu la popularité que lui valurent d'illustres suffrages et l'admiration du public, il eût toujours chanté :

« Le rossignol caché dans la feuillée épaisse
S'inquiète-t-il s'il est dans le lointain des bois
Quelque oreille attentive à recueillir sa voix ?
Non, il jette au désert, à la nuit, au silence,
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence ;
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écouterà toujours. »

L'Ange et l'Enfant

—

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devrais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort.

M^{me} Desbordes-Valmore

1786-1859

Marceline Desbordes est née à Douai, en 1796. Son père était peintre en armoiries et en ornements d'église et soutenait sa famille par son travail. La Révolution ayant fermé les sanctuaires et exilé les nobles, l'artiste fut ruiné et tomba dans la

plus grande pauvreté. Pourtant une circonstance providentielle se présenta de conjurer la misère, et même de la changer en richesse. Les grands oncles de la jeune Marceline, exilés en Hollande depuis la révocation de l'Édit de Nantes, firent offrir à M. Desbordes leur immense succession, à la condition que ses enfants embrasseraient la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires et vivaient dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient fondé une librairie. Une assemblée solennelle de tous les membres de la famille eut lieu dans la petite maison. On lut tout haut la lettre du grand oncle; la mère s'évanouit, le père regarda ses enfants et l'on décida... qu'on répondrait *non*. La jeune Marceline avait à cette époque quatre ans et demi environ, et les impressions de cette grande scène domestique restèrent ineffaçables dans son esprit.

La pauvre mère voyant la gêne des siens conçut le dessein d'aller rejoindre un cousin qui avait fait fortune à la Guadeloupe. « Peu de temps après, raconte M^{me} Desbordes-Valmore, je naviguais avec ma mère vers l'Amérique, où personne ne nous attendait. Elle me serrait le bras, elle me collait contre elle à chaque roulis de cette maison mouvante, fragile et inconnue, dont les mouvements la faisaient malade à la mort. » Marceline avait alors environ quatorze ans. En arrivant au terme de ce lointain voyage, les deux pauvres femmes trouvèrent la colonie en pleine révolte; le cousin massacré, sa veuve en fuite, l'incendie partout dans les plantations; pour comble de malheur la fièvre jaune emporta la mère, et la pauvre enfant, devenue orpheline, reprit seule et sans appui, le chemin de la France, où elle retrouva sa famille plus pauvre que jamais.

Il fallait vivre; la jeune fille mit à profit la belle voix dont la nature l'avait douée et se fit comédienne; elle débuta au théâtre de Rouen, aux appointements de 80 francs par mois. On l'appela bientôt à Paris et elle fut applaudie à l'Opéra-Comique dans plusieurs rôles importants. En 1817, elle épousa à Bruxelles un acteur distingué, Valmore. Après son mariage, elle abandonna le théâtre pour la littérature. Ce fut son beau-

père, homme de goût, qui, le premier, découvrit son génie poétique et l'engagea à publier, sous le titre d'*Élégies et Romances*, son premier recueil de poésies.

« Ce sont, dit Sainte-Beuve, de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur, et déjà s'exhalent, pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles mêmes qui ont osé chanter le mystère... Elle est un poète si instinctif, si tendre, si éploré, si prompt à toutes les larmes et à tous les transports, si brisé et battu par les vents, si inspiré par l'âme seule, si étranger aux écoles et à l'art, qu'il est impossible, près d'elle, de ne pas considérer la poésie comme indépendante de tout but, comme un simple don de pleurer, de s'écrier, de se plaindre, d'envelopper de mélodie sa souffrance. C'est dans la vie réelle, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète de sa douleur, a, dès l'abord, modulé ses sanglots. »

Après cette appréciation élogieuse du maître de la critique contemporaine, écoutons la voix d'un penseur chrétien : « Dans aucun recueil de vers modernes, dit Alexandre Vinet, nous n'avons si souvent rencontré des mots sacrés ; mais jamais aussi nous ne les avons vus profaner d'une manière aussi affligeante. D'autres ont parlé dans leurs vers de Dieu, de Jésus-Christ et des anges, mais à titre de poésie, sans conséquence mauvaise ni bonne ; et cela même était triste. Les poésies de M^{me} Desbordes-Valmore sont remplies de ces grands noms ; le dernier surtout y est prodigué à un point qui frappe tout le monde et appliqué comme aucune femme ne s'en était encore avisée ; c'est que le ciel seul lui fournit des images proportionnées à une passion qui n'est qu'une perpétuelle apothéose.

Dieu, c'est toi pour mon cœur : j'ai vu Dieu, je t'ai vu !

Et lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même,

Malheur à moi.

Ce sont là de grandes impiétés; et mieux vaudraient cent fois l'absence de toute allusion aux idées religieuses qu'une aussi déplorable profanation. »

M^{me} Desbordes-Valmore s'est éteinte en 1859, l'année même où l'Académie française lui décernait le prix Lambert affecté à la rémunération du mérite littéraire. La mort l'a surprise dans sa ville natale qui rappelait à son cœur de si douloureux souvenirs.

M^{me} Amable Tastu (1795), naquit à Metz, en 1795. Dès l'âge de quatre ans, elle donna des preuves d'une grande intelligence et d'une étonnante mémoire; elle avait pour la lecture une véritable passion et il fallait lui cacher les livres qu'elle dévorait. A sept ans et demi, Amable perdit sa mère d'une maladie de poitrine. Cette mort jeta une ombre sur le reste de son enfance, et pour se consoler et se distraire, elle se livra au travail avec une ardeur redoublée; la lecture d'Homère la plongea dans une profonde admiration; mais bientôt cette vie de travail, de lectures, de rêveries, altéra sa santé et à l'âge de onze ans, Amable fit une maladie dont elle se ressentit pendant quelques années. C'est vers cet âge qu'elle s'essaya à de vraies pièces de poésie, à des idylles sur les diverses fleurs. Une de ces pièces fut présentée en 1809, à l'impératrice Joséphine, qui en adressa à l'auteur de vifs éloges.

A seize ans la lecture de Gesner (1), d'Ossian, (2) de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand surtout, décida de la vocation poétique de la jeune Amable. Une de ses idylles, *le Narcisse*, composée à dix-sept ans, amena son mariage avec M. Joseph Tastu, imprimeur. Elle quitta aussitôt Paris pour Perpignan et se fit une réputation de poète dans le Midi par les palmes nombreuses qu'elle remporta aux concours des Jeux floraux. *Les Oiseaux du Sacre*, pièce de poésie composée en 1825, à l'occa-

(1) Gesner, célèbre écrivain, né à Zurich, (1730-1788), composa des *Idylles*, qui le placèrent au premier rang dans ce genre.

(2) Ossian, célèbre barde écossais du III^e siècle, dont les poèmes furent traduits ou imités pour la première fois par Macpherson, vers 1762.

sion du sacre de Charles X, la fit remarquer des critiques littéraires de Paris : cette pièce se distingue par son originalité naïve et touchante. L'année suivante, elle publia son recueil de poésies. Citons entr'autres l'*Ange gardien* qui a été son chef-d'œuvre, le *Dernier jour de l'Année*, les *Feuilles de Saule*, etc.

La Révolution de 1830, en compromettant la position de son mari, détourna M^{me} Tastu des travaux littéraires. Elle les reprit en 1840, et remporta le prix de l'Académie pour son *Éloge de M^{me} de Sévigné*. Sa poésie se distingue par la grâce, la noblesse et surtout par une grande justesse d'expressions.

Delphine Gay (M^{me} Émile de Girardin) (1805-1855), fille de M^{me} Sophie Gay (1), fut élevée à Paris par sa mère, sous la direction d'Alexandre Soumet. Sa beauté ravissante et les charmes exquis répandus dans toute sa personne, lui acquirent dans le monde une réputation extraordinaire. Dès l'âge de seize ans, elle préludait en poésie à côté des plus grands génies de l'époque, Lamartine, Victor Hugo, Béranger, en chantant les malheurs de la patrie et en célébrant de grands courages. Après avoir été couronnée par l'Académie française, nouvelle Corinne, elle le fut une seconde fois au Capitole pendant un voyage qu'elle fit à Rome avec sa mère. Elle composa des poèmes, des nouvelles, des romans, des tragédies, des comédies, mais toutes ces productions ont perdu de leur réputation et il n'est surtout resté de Delphine Gay, que le souvenir d'une femme excessivement spirituelle, mais sans profondeur.

Victor de Laprade (1812), fit de bonnes études à Lyon, où son père exerçait avec distinction la profession de médecin. Destiné au barreau, il abandonna de bonne heure la magistrature pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires. Il débuta à vingt-sept ans dans cette nouvelle carrière, par un poème intitulé les *Parfums de Madeleine*, dont le tour harmonieux

(1) M^{me} Sophie Gay (1767-1852), célèbre par sa beauté et son esprit, écrivit des romans et des comédies qui ne sont pas sans mérite ; on a dit que sa fille était son plus bel ouvrage.

et mélancolique indiquait un disciple de Lamartine. Comme Alfred de Vigny, il chercha bientôt ses meilleures inspirations aux sources pures des livres saints et écrivit la *Colère de Jésus* et *Psyché*, puis réunissant les pièces qu'il avait publiées dans diverses revues périodiques, il en forma le recueil des *Odes et Poèmes*. En 1845, M. de Salvandy lui confia la mission de faire des recherches historiques dans les bibliothèques de l'Italie. A son retour, il fut décoré.

François Coppée (1842), né à Paris, en 1842, commença ses études au collège Saint-Louis; mais sa santé débile ne lui ayant pas permis de les terminer, il les compléta plus tard par de nombreuses lectures. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la poésie et composa même des vers; mais dans un moment de découragement et de doute sur sa vocation poétique, il les jeta au feu. C'est en 1864, que le jeune poète publia son premier volume de poésies, le *Reliquaire*, qui annonçait un véritable talent et qui fut fort goûté des connaisseurs. Ce succès l'encouragea à faire paraître des pièces de vers dans divers recueils périodiques. Un de ses poèmes intitulé la *Bénédiction*, obtint entr'autres un grand succès et fut récité très-souvent par les meilleurs artistes dramatiques. Une actrice célèbre, M^{lle} Agar, ayant engagé le jeune poète à écrire pour le théâtre, il composa le *Passant*, comédie en un acte et en vers, qui réussit complètement. Depuis lors M. Coppée a fait paraître un nouveau recueil de vers, intitulé *Poèmes modernes*, qui contient son œuvre jusqu'à présent la plus importante l'*Angelus*. On sent dans ce dernier recueil que le jeune poète s'est dégagé de toute imitation et qu'il s'efforce à être lui-même.

CHAPITRE II

POÈTES DRAMATIQUES CONTEMPORAINS

—
Casimir Delavigne. — Soumet. — Guiraud. — Victor Hugo.
— Alfred de Vigny. — Alexandre Dumas. — Ponsard. —
Émile Augier, etc.

—

Le Drame contemporain

—
Dans les dernières années du xviii^e siècle et au commencement du nôtre, le drame, cultivé avec bonheur par quelques auteurs de mérite, comme Marie-Joseph Chénier, Népomucène Lemercier, menaçait de tomber dans le mélodrame, lorsque survint la grande rénovation romantique dont nous avons déjà parlé à propos de Victor Hugo. Ce grand poète exposa son nouveau système dramatique dans la fameuse préface de *Cromwell* : « Le caractère du drame, y disait-il, est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle du sublime et du grotesque qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Tout ce qui est dans la nature est dans l'art. Tout dans la création n'est pas humainement beau, le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. La poésie se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes le corps à l'âme, la bête à l'esprit. »

Comme on le voit, Victor Hugo faisait bon marché de ce

qu'on appelait autrefois le genre et le style nobles; ce qui le préoccupe avant tout c'est le *réel*, c'est le vrai.

Il ne fait pas moins bon marché de toutes les anciennes règles d'unités de temps, de lieu et d'action. « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, s'écriait-il, jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art : il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. »

Une brillante pléiade se lança à la suite du maître dans cette voie nouvelle. Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Prosper Mérimée, Vitet, etc., firent retentir la scène de drames qui provoquèrent des manifestations bruyantes d'approbation ou de blâme de la part des deux camps littéraires qui se partageaient à cette époque l'opinion publique.

Si la nouvelle école a souvent manqué de mesure et de goût dans sa forme dramatique, elle a été trop souvent hélas ! une école de scandale et de corruption. Sous prétexte de mettre sur la scène toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, elle a exposé sous les yeux des spectateurs, des monstruosité morales, des vices dégradants, non pour les flétrir et les rendre odieux, mais, au contraire, pour faire naître, en leur faveur, la sympathie et la pitié. On a vu l'adultère, l'inconduite, la débauche étaler leurs turpitudes sur la scène aux applaudissements du parterre. Qui dira l'influence délétère que le théâtre contemporain a exercée sur la génération actuelle ! combien il a contribué à relâcher les liens sacrés de la famille, à énerver les caractères et à détruire tout sentiment moral ? Que nous sommes loin de Racine et de Corneille ! et des créateurs de l'art dramatique, Sophocle et Euripide ! Loin d'instruire et de moraliser les masses, la scène dramatique est devenue le plus puissant moyen de démoralisation. Aujourd'hui, la femme qui se respecte, quiconque a quelque pudeur, hésite à franchir le

seuil d'un théâtre; l'attrait qu'il inspire généralement n'est que la preuve trop éloquente de la dégradation morale où est tombée notre génération. Les poètes dramatiques ont trop oublié qu'ils avaient, selon l'expression de Victor Hugo lui-même, *charge d'âmes*!

Avant d'examiner les œuvres dramatiques de l'école romantique, nous avons encore à étudier l'un des derniers représentants de l'école classique; nous voulons parler de Casimir Delavigne.

Casimir Delavigne (Voir sa biographie, page 93)

Les Vêpres Siciliennes; — *Le Paria*; — *Marino Faliero*; — *Louis XI*; — *Les Enfants d'Édouard*; — *Une Famille au temps de Luther*; — *La Fille du Cid*.

Analyse des VÊPRES SICILIENNES. — Le sujet de cette tragédie est le massacre des Français, en 1282, par les Siciliens. Ceux-ci, après dix-huit mois d'oppression, se soulevèrent pour secouer le joug et venger le meurtre de Conradin, un de leurs précédents gouverneurs.

Le premier soin du poète, dans cette tragédie, est d'appeler l'intérêt sur un Français qui n'a pas pris part à la conquête, et sur un Sicilien qui ne prête qu'avec répugnance sa main à une vengeance horrible. En l'absence du gouverneur français, *Roger de Montfort*, chevalier provençal, gouverne la Sicile et réside à Palerme où il est lié d'amitié avec *Lorédan*, fils de *Procida*, chef du soulèvement des Siciliens et ordonnateur du massacre.

L'auteur a introduit dans la pièce un autre personnage qui lui a servi à nouer l'action; c'est la princesse *Amélie*, sœur de Conradin, le jeune prince assassiné. Elle est fiancée à Lorédan, mais elle n'a pas été insensible aux avances que lui a faites Montfort et aux qualités aimables et chevaleresques du jeune Français. Elle se trouve ainsi placée entre son devoir et sa passion.

Procida a quitté Palerme pour chercher des vengeurs à sa patrie. Il revient, après avoir disposé tous les ressorts du complot qui doit délivrer la Sicile. Son arrivée ouvre la scène et engage l'action.

Il rencontre un des conjurés et lui expose ses projets. Mais quel n'est pas son chagrin quand il apprend que son fils est l'ami de Montfort ! Il lui reproche cette amitié comme une trahison. Lorédan se justifie en faisant l'éloge mérité du gouverneur et paraît insensible aux efforts de son père pour allumer en lui la haine de l'étranger et la soif de la vengeance.

Cependant Lorédan apprend que Montfort est son rival auprès de la jeune princesse. Il cède alors à ses transports de jalousie et se joint aux conjurés.

Tout est prêt pour l'exécution du complot. La cloche qui appelle les fidèles au temple donnera le signal. Lorédan confie, par un billet, à Amélie, les événements qui s'apprêtent. Cet avis la fait trembler pour les jours de Montfort ; elle lui livre le fatal billet et la conspiration est découverte. Aussitôt Procida et Lorédan sont arrêtés ; mais le gouverneur les traite avec générosité et pour ménager leur fuite, il leur donne son palais pour prison sous la garde de son fidèle ami *Gaston de Beaumont*.

Les conjurés, découragés par la découverte de la conspiration et l'arrestation de leurs chefs, viennent dans le palais pour implorer la clémence de Montfort. Ils y rencontrent Procida qui feint d'abord d'entrer dans leurs vues et de vouloir joindre ses prières aux leurs ; mais peu à peu il réchauffe leur courage et les fait rougir de leur lâche soumission.

Pendant ce discours, Montfort, retiré dans son appartement, se livre au sommeil, se croyant gardé par Gaston ; mais Gaston n'existe plus, Procida l'a déjà poignardé. Les conjurés se précipitent vers la chambre du gouverneur endormi et désarmé ; Lorédan les arrête ; il veut se réserver cette victime, mais il se vengera noblement, il appellera son odieux rival au combat. Le bruit des conjurés, le son des cloches qui donnent le signal du massacre éveillent Montfort qui vient mourir sur la scène,

de la main même de Lorédan qui croit venger son père assassiné. Mais en retrouvant celui-ci vivant, le remords et le désespoir le gagnent et il se poignarde à son tour sur le corps de celui qui avait été son rival et son ami.

Tous les critiques se sont accordés pour reconnaître le style pur, élégant, animé et constamment élevé de cette tragédie. Ce qui a paru le plus digne d'être loué, c'est une propriété de langage exquise, un choix d'expressions et de figures si bien assorti au sujet, aux mœurs du temps, au caractère des personnages, que le spectateur se trouve transporté au lieu et à l'époque où l'action se passe.

Analyse du PARIA. — Un jeune paria (4), *Idamore*, a quitté son père et son pays natal; il est venu à Bénarès où il s'est fait soldat, et grâce à ses exploits contre les Portugais qui attaquaient l'Inde, il est devenu le chef de la tribu des guerriers. On ignore sa naissance et son origine. Il aime *Néala*, la fille du chef des brahmes (2), *Abékar*, et il va l'épouser. Toutefois Idamore ne trompera pas plus longtemps celle qu'il aime, il lui révèle sa funeste origine, et Néala, surmontant son indicible horreur, finit par consentir à épouser celui qui, pour elle seule, est un paria.

C'est à ce moment qu'arrive le vieux paria *Zarès*, père d'Idamore. Il a quitté son désert pour chercher son fils qui était sa seule joie et son seul bonheur sur la terre. Il le retrouve, il l'embrasse, il lui raconte combien il a souffert quand il s'est vu abandonné par lui; mais maintenant il le supplie de ne plus le quitter et de retourner avec lui dans le pays de leurs aïeux. C'est en vain qu'Idamore offre à son père de partager les honneurs qui l'attendent en entrant dans la famille et dans la caste des brahmes, Zarès, égoïste dans son amour, refuse, et voyant son fils hésiter entre Néala et lui, il le quitte, désespéré,

(1) *Paria*, homme de la dernière caste indienne, réputée infâme et repoussée par toutes les autres.

(2) *Brahme*, membre de la caste la plus élevée parmi les Indous.

pour revenir aux lieux qui l'ont vu naître. Il reprend son bâton de voyage et s'écrie :

Seul et fidèle appui qui reste à ton vieux maître,
Viens, sois mon guide au moins, puisqu'il ne peut pas l'être,
O forêts d'Orixas, bords sacrés, doux sommets,
Humble toit qu'il jura de ne quitter jamais,
Mer prochaine, où mes bras instruisaient son courage
A se jouer des flots brisés sur ton rivage,
Me voici ! recevez un père infortuné :
Je reviens mourir seul aux champs où je suis né !

Au moment où le grand prêtre va unir les jeunes fiancés, tout à coup Zarès reparait, entouré d'un foule qui demande sa mort à grands cris. Instruits des préparatifs de la fête, le vieillard se croyant abandonné, a dévoilé sa tribu détestée. « Qu'il meure ! » s'écrie Abékar ; mais Idamore s'élançant au devant de Zarès, se déclare son fils et réclame la mort à sa place. Idamore meurt lapidé par le peuple ; mais Néala, quittant la tribu de son père, se dévoue à guider les pas chancelants du vieux paria, père de son malheureux fiancé.

Dans cette pièce, l'égoïsme paternel de Zarès a quelque chose de touchant et cependant il répugne au spectateur. Pourquoi, en effet, n'accepte-t-il pas le sort que lui offre son fils ? L'affection paternelle a été créée par Dieu, non pour exiger des sacrifices, mais pour en faire.

Analyse de MARINO FALIERO. — *Marino Faliero*, doge de Venise âgé de quatre-vingts ans, a été mortellement insulté dans la personne de son épouse. Un jeune noble, *Sténo*, s'est permis de tracer sur le fauteuil du doge quelques lignes injurieuses à la vertu d'*Éléna*. Un arrêt des Quarante condamne le coupable à un mois de prison et à une année d'exil, faible réparation d'un outrage qui, aux yeux du doge, ne pouvait être expié que par le sang. De là, sa colère, de là le projet d'une vengeance aussi atroce qu'extravagante ; il conspire le bouleversement de l'État et l'égoïsme de tout le patriciat vénitien.

Marino révèle à son épouse cette conspiration. Éléna éperdue cherche à retenir son mari en s'avouant épouse coupable et infidèle. Elle confesse que Fernando Faliero, neveu du doge, est l'auteur du déshonneur de son oncle, et par là, se trouve expliquée la part qu'il a prise au ressentiment du doge contre le sanglant outrage dont celui-ci a à se plaindre. En effet, Fernando s'est battu en duel avec Sténo, et, blessé mortellement, a expiré entre les bras du doge, dont cette mort a porté au plus haut degré l'irritation et la fureur.

Le complot vient d'être découvert. Un conjuré a prévenu l'un des sénateurs, dont il est le client et l'obligé, de ne pas se rendre le lendemain au palais de Saint-Marc, quand même il entendrait sonner la cloche d'alarme. Cette indication suffit pour découvrir la conspiration. Le doge est arrêté et condamné à être décapité sur les lieux mêmes où il avait reçu les insignes de la souveraineté ; il meurt, en pardonnant à celle qui a causé son malheur.

Analyse de Louis XI. — *Louis XI* se meurt dans son château de Plessis-lès-Tours. Dévoré de remords, haï de ses sujets, sentant la mort venir à grands pas, il tâche de se faire illusion à lui-même et cherche à se persuader qu'il a de longues années devant lui et que son peuple l'aime et le bénit. Il se trompe ; parmi ses nombreux ennemis, il n'en est pas de plus implacable que le fils du duc de *Nemours*, qui a juré de venger son père, mort sur l'échafaud. Il a été élevé secrètement par les soins de *Coitier*, médecin du roi, et de *Commynes*, son favori, que les immenses malheurs de ce jeune enfant ont émus de pitié. Chargé, sous un nom d'emprunt, d'un défi que le duc de Bourgogne envoie à son ennemi, le fils du duc de *Nemours* pénètre dans le château de Plessis, avec l'intention d'y poignarder le roi de sa propre main. En entrant dans la salle d'audience, il rencontre *Marie Commynes*, sa compagne d'enfance et sa fiancée, qui, en le reconnaissant, ne peut retenir un cri de surprise.

Nemours est introduit. A l'ouïe du défi qui lui est envoyé, Louis XI, d'abord frémissant de colère, paraît se calmer tout-à-coup; il parle même de traité et de paix : mais son plan est formé; il appelle *Tristan l'Ermite*, son grand prévôt, et il est bientôt convenu entre les deux traîtres que l'envoyé du duc de Bourgogne périra avant d'avoir rejoint son maître.

Louis XI a surpris le cri de Marie Commynes, et son esprit fin et astucieux va tirer parti de ce fait insignifiant en apparence. Il fait venir la jeune fille, l'interroge adroitement, la presse et finit par lui arracher le nom de Nemours. Marie se retire, croyant avoir obtenu la grâce de son fiancé, tandis que le roi médite un nouvel assassinat. En effet, le duc de Nemours est saisi et jeté dans un cachot, d'où il ne sortira que pour aller à la mort. Coitier, son père adoptif et son plus fidèle ami, lui offre les moyens de s'évader et lui remet une clef et un poignard : il ne redoute point la colère du roi, à qui il se sait indispensable et qui tient trop à son reste de vie pour se priver des soins de son médecin.

Ce que Coitier a prévu arrive. Louis XI, mortellement malade, s'irrite, tonne contre son médecin, puis finit par s'apaiser et supplier. Il ne veut pas mourir; il espère obtenir, par un miracle, sa guérison de la puissance de saint François de Paule, qu'il a fait mander auprès de lui. Il lui demande à genoux de lui obtenir du ciel au moins dix années de vie, lui promettant en retour des trésors pour l'église, des monastères et des basiliques. Le saint ermite le détrompe sur cette prétendue vertu qui lui est attribuée et exhorte le roi à confesser ses fautes et à se repentir. Cette scène de la *confession* est une des plus belles qui soit au théâtre. Quel spectacle que celui de ce roi redouté, forcé d'avouer ses crimes devant un pauvre ermite dont il implore le pardon! Lorsqu'enfin il avoue qu'il a empoisonné son frère, le prêtre foudroie le monarque par ces paroles :

Et contre tes remords ton cœur cherche un refuge!
Tremble, j'étais ton frère, et je deviens ton juge.

Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal,
Rentre dans le néant, majesté périssable :
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide à genoux !

Devant ce juge terrible, Louis ouvre sa conscience et déroule la série de ses crimes ; il confesse les innombrables victimes qu'il a fait périr dans l'air, dans les flots, dans les puits meurtriers : il raconte la mort de Nemours et comment il força trois enfants innocents à assister au supplice de leur père, et à ne sortir de dessous l'échafaud qu'inondés de son sang. Malgré tant de crimes, le saint ermite est prêt à pardonner, si le grand coupable brise les fers des innocents qui gémissent en prison. Le roi refuse, réclame un délai ; François de Paule s'éloigne ; Louis s'agenouille et s'efforce de prier. Dans ce moment, Nemours, caché derrière les rideaux du lit, s'élance sur le roi ; un poignard brille dans ses mains ; la pointe touche la poitrine de Louis ; celui-ci lui demande grâce à genoux, il se traîne à ses pieds, et Nemours qui a entendu sa confession, l'aveu de ses terreurs, de ses remords, se trouve assez vengé en permettant de vivre à un être si malheureux. Le jeune duc s'éloigne, le laisse seul avec sa conscience, devenue son implacable bourreau.

Tant d'émotions achèvent de briser les ressorts de la vie du roi ; il touche au moment fatal ; mais avant d'expirer, il veut se venger de Nemours. Il charge de ce soin l'exécrable Tristan. Vaincu néanmoins par les sollicitations du dauphin et de François de Paule, le roi fait un effort sur lui-même et accorde le pardon. Mais Tristan paraît et annonce que l'ordre est exécuté. Quelques minutes s'écoulent, et Louis a comparu devant le tribunal de Dieu.

« Intérêt, poésie, fidélité de mœurs, tableaux pathétiques ou terribles, grandes leçons morales pour les peuples et pour les rois ; tels sont, en résumé, les titres de la tragédie de *Louis XI* à l'estime et à l'admiration des connaisseurs. »

Analyse des ENFANTS D'ÉDOUARD. — Cette tragédie a pour but de retracer l'assassinat des enfants d'Édouard IV, roi d'Angleterre.

Le drame s'ouvre par une scène d'intérieur. *Élisabeth*, veuve d'Édouard IV, est entourée des femmes qui la servent. Son plus jeune fils, le duc d'*York*, joue au milieu d'elles ; il essaye, en riant, le vêtement magnifique qu'il doit porter le jour du sacre de son frère *Édouard*, dont on attend l'arrivée. Il s'amuse aussi à tourmenter de ses saillies son oncle, le duc de *Glocester*, qui accueille fort mal les plaisanteries de son neveu.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu,

dit-il, et cette réflexion dévoile son âme et ses desseins meurtriers. *Glocester*, qui s'est déjà fait proclamer protecteur du royaume, aspire à la royauté, et il est décidé à acheter la couronne au prix de la vie des héritiers légitimes.

Édouard doit bientôt arriver et *Glocester*, pressé d'agir, se confie au duc de *Buckingham*, qu'il cherche à gagner, en faisant miroiter à ses yeux l'appât d'une grande récompense. Mais *Buckingham*, qui a été jusqu'à présent son complice, repousse ses avances. *Glocester* n'insiste pas ; il feint de se rendre à ses raisons et laisse son confident méditer à loisir ces paroles :

Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
Ce jour, pour mon ami, n'a pas de lendemain.

Buckingham n'hésite pas ; il combattra les desseins de *Glocester*. Et d'abord, il cherche le jeune duc d'*York*, l'avertit à la hâte de son danger et lui recommande de ne point aller à la Tour, où son frère doit se rendre bientôt, pour y passer, selon l'usage, les jours qui précèdent immédiatement son sacre. Aussi, quand *Glocester* vient le chercher, l'enfant refuse, sous un prétexte frivole, et le duc doit se retirer, attendant un meilleur moment. Alors *Buckingham* paraît, fait comprendre à la reine toute l'étendue du danger et l'engage à se retirer avec son fils Édouard dans l'asile inviolable de Westmin-

ster, en lui promettant son appui et l'aide de ses nombreux amis.

Nous sommes à la tour de Londres. La fuite soudaine de la reine à Westminster étonne et inquiète Gloucester. Son plan n'est pas arrêté; s'il pouvait régner sous le nom d'Édouard, son ambition serait satisfaite et un assassinat ne serait point nécessaire, mais il faut à tout événement se mettre en mesure. Le Protecteur a besoin d'un homme dévoué jusqu'au crime; il se flatte de l'avoir trouvé dans un certain *James Tyrrel*, dont on lui a vanté l'adresse à manier le couteau. Il l'achète; puis il reçoit Édouard qui vient d'arriver, accompagné de toute la cour. Son premier soin est d'abuser de l'innocence du jeune prince, pour lui faire écrire une lettre, dans laquelle il presse Élisabeth de se rendre à la Tour avec son frère. Puis, resté seul avec Édouard, il le sonde avec soin, et découvre un cœur d'homme et de roi dans la poitrine de l'enfant. Le jeune prince veut régner lui-même et voir par ses yeux; il veut surtout chercher le meurtrier de son oncle, et ce meurtrier, c'est Gloucester lui-même. Ainsi l'enfant dicte son arrêt de mort, et peu s'en faut que son oncle n'exécute de ses mains cet arrêt, à la faveur du sommeil qui vient de surprendre au milieu de ces graves pensées l'enfant couronné. Il est nuit; aucun bruit n'annonce à Gloucester l'approche de son autre victime. Il se ronge en lui-même. Sera-t-il roi? Tout dépend de l'arrivée de la reine à la Tour.

Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la nuit.

Quelle angoisse! attendons... La frêle créature!

Belle pourtant, bien belle... O marâtre nature!

En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté

Un sarcasme vivant pour ma difformité.

Eh bien! marâtre, eh bien! j'ai détruit ton ouvrage:

Demande-les aux vers qui rongent leur visage.

La mort, la pâle mort décomposa ces traits

Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.

Qui doit survivre à tous? Moi, l'œuvre de ta haine,

Moi, modèle achevé de la laideur humaine ;
 Encor deux fronts charmants à couvrir d'un linceul,
 Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.
(Prêtant l'oreille. — Il court de nouveau à la fenêtre.)
 Écoutons, ce sont eux !... Cette rumeur lointaine,
 Ce concours, ces flambeaux, tout le dit : c'est la reine.
 C'est elle, je la vois. Qu'ils marchent lentement !
 D'où vient qu'elle s'arrête ? Est-ce un pressentiment ?
 Non, non : elle reçoit les suppliques d'usage.
 Encore une ! et toujours ! Faites-lui donc passage.
 Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
 Ah ! l'excellente mère ! elle vient les livrer.
 Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle.
 La voilà sur le pont !... Son fils n'est pas près d'elle !

(Avec fureur.)

Elle vient sans son fils !... Tu mentais, tu mentais.
 Faux espoir, sois maudit ; et vous que je sentais
 Vous dresser pour le meurtre, en frissonnant de joie,
 A bas ! ongles de tigre : on m'a ravi ma proie !

LE DUC D'YORK, *en dehors.*

Édouard !

GLOCESTER.

Est-ce un rêve ?

LE DUC D'YORK, *de même.*

Édouard !

GLOCESTER.

Je l'entends.

Il la devançait donc ? Voilà de ces instants
 Où l'émotion tue, où la joie assassine.

(Riant malgré lui.)

Folle, tu me trahis ; rentre dans ma poitrine
 Rentre, obéis, meurs-là ! Je règne : ils sont à moi.

En réponse à la lettre d'Édouard, la reine, en effet, a quitté imprudemment Westminster avec le jeune duc d'York et accourt à la Tour de Londres. En chemin, on les charge de suppliques. Le duc d'York, avec une joie d'enfant et de prince,

les ouvre les unes après les autres, lorsque, parmi ces papiers, un écrit arrête ses regards et lui arrache un cri : c'est l'avis d'un ami qui révèle les projets criminels de Gloucester. Élisabeth ne se contient plus ; son indignation éclate, elle accuse Gloucester..... Alors celui-ci, devant les pairs du royaume, révoque en doute la validité du mariage d'Élisabeth, et par conséquent la légitimité de ses enfants ; lui seul, à ce qu'il prétend, est le fils d'Édouard III, et seul a un droit réel à la couronne d'Angleterre. Le jeune roi prend la défense de sa mère outragée ; mais, dès ce moment, on juge, à la fureur de Gloucester, que la mort des enfants est résolue.

En effet, on les retrouve tous deux à la Tour. Depuis trois jours, ils y sont enfermés. De tristes pressentiments oppressent le cœur d'Édouard. Le jeune duc d'York oppose en vain à sa tristesse la gaieté obstinée de son caractère ; lui-même ne peut se soustraire entièrement à l'évidence ; ils sont captifs, car il y a trois jours qu'ils n'ont vu leur mère. Ils interrogent Tyrrel, leur geolier, qui, vaincu par les grâces du jeune Richard, se laisse fléchir ; Élisabeth verra ses enfants. Elle vient, l'infortunée ! Scène de larmes, de tendresse, de désespoir, mêlés d'un peu d'espérance. Buckingham, échappé aux coups de Tyrrel, a gagné un lieu de sûreté ; il rassemble des amis, prépare une révolte ; mais le succès est incertain, et ce qui la préoccupe avant tout, c'est le salut de ses enfants ; elle les supplie de faire le sacrifice de leurs droits. Au milieu de l'entretien, Tyrrel revient ; c'est pour accomplir son affreux dessein ; il force Élisabeth à s'éloigner ; il veut que les enfants aillent dormir. A son insu, pourtant, ils ont découvert, dans une Bible envoyée par l'archevêque d'York, un billet qui les avertit que, ce jour ou le suivant, une tentative sera faite pour leur délivrance ; qu'ils se tiennent prêts pour le moment où ils entendront, sous leur fenêtre, le chant national des Anglais. Cette lettre les remplit d'espérance ; attentifs au moindre bruit, ils entendent l'air national. Le jeune duc éveille son frère ; en même temps, la porte s'ouvre, deux assassins se précipitent sur

les enfants, qui se renversent sur leur lit, en poussant un cri horrible. La toile tombe (4).

« *Les Enfants d'Édouard*, malgré tout le dramatique du sujet, dit G. Planche, n'ont guère obtenu qu'un demi-succès. La critique a condamné, en général, l'ensemble de l'œuvre. Pendant les trois actes, il n'y a pas un seul instant d'émotion ou d'angoisse, d'indignation ou de pitié, d'horreur ou de sympathie. Le dénouement, prévu d'avance, n'effraye pas un seul instant. Pourquoi ? C'est que les deux frères n'ont pas dans la bouche un sentiment vrai, pathétique ; c'est qu'ils rejettent la vie, comme des hommes, pour des honneurs qu'ils ignorent, et qu'ils ne pleurent pas, comme des enfants, sur les plaisirs qui leur échappent. »

Soumet (Voir sa biographie, page 402)

Clytemnestre ; — *Saül*, etc.

Gulraud (Voir sa biographie, page 405)

Pélage ; — *Les Machabées* ; — *Virginie*, etc.

Victor Hugo (Voir sa biographie, page 429)

Cromwell ; — *Marion Delorme* ; — *Hernani* ; — *Le Roi s'amuse* ; — *Lucrèce Borgia* ; — *Angelo* ; — *Ruy Blas* ; — *les Burgraves*, etc.

Analyse de CROMWELL. — Nous sommes à White-Hall, en l'année 1657. La puissance de Cromwell est à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains et tous les chefs de parti. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui et solliciter son alliance. Cromwell est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant il n'est point satisfait. Il veut se faire proclamer roi. — Son vœu va se réaliser. La cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds ; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, lorsque tout-à-coup il devine autour de lui des con-

(4) Cette analyse est empruntée, en partie, aux *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, par A. Vinet.

jurés n'attendant, pour l'assassiner, que son élévation à la royauté. Alors, il brise le sceptre, rejette au loin la couronne et, affermi dans son titre de Protecteur d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il renvoie à plus tard l'exécution de ses rêves de royauté.

Cette pièce avait été composée pour la scène. Talma, qui avait accepté le rôle de Cromwell, étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre, elle ne fut pas jouée.

On peut reprocher à Victor Hugo de n'avoir pas respecté, dans ce drame, la vérité historique. Ce n'est pas la crainte du poignard qui empêcha Cromwell de mettre la couronne sur sa tête royale, mais l'austérité de ses principes républicains qu'il avait un moment oubliés.

Ces réserves faites, on ne saurait trop louer la beauté de ce drame. « Je lis et je relis sans cesse votre *Cromwell*, écrivait Soumet à l'auteur, tant il me paraît rempli de beautés neuves et hardies ; quoique, dans votre préface, vous nous traitiez impitoyablement de mousses et de lierres rampants, je n'en rendrai pas moins justice à votre admirable talent, et je parlerai de votre œuvre michelangesque comme je parlais autrefois de vos odes. »

Analyse de MARION DELORME. — La scène se passe en 1638. Marion Delorme est une courtisane qui s'est amendée ; elle a quitté Paris, et maintenant retirée, cachée, sous le nom de *Marie*, dans une petite ville de province, à Blois, elle ne vit que pour *Didier* ; celui-ci ignore le passé de son amie, et il l'aime avec passion, comme un idéal de pureté et d'innocence. C'est un jeune débauché, *Gaspard de Saverney*, qui doit détromper les illusions du jeune homme. Sous le plus frivole des prétextes, Didier propose un duel à celui qui lui a déplu, et, sans plus d'hésitation, les deux jeunes gens se mettent à ferrailer sous un reverbère, en pleine rue. Mais, en ce temps-là, le cardinal de Richelieu avait défendu les duels, sous peine de mort, et ce jour-là il avait précisément

donné l'ordre au guet de redoubler de vigilance. A peine Didier et Gaspard ont-ils croisé le fer, qu'ils sont surpris par le capitaine quartenier, qui accourt, suivi de ses archers. Le marquis, au fait des roueries des jeunes seigneurs débauchés, est peu intimidé par cette soudaine apparition, et, se laissant glisser à terre, il fait le mort. Didier seul est désarmé et emmené par la garde.

Nous sommes au troisième acte, et la toile se lève devant le château de Nangis. On va procéder à l'enterrement de Saverny. Sous le déguisement d'un officier, avec un emplâtre sur l'œil, par surcroît de précaution, le jeune fou, accompagné de son ami *Brichanteau*, s'est donc mis gravement à trainer son cercueil en carrosse jusqu'au château de Nangis, chez son oncle. Tout est muet, triste, grave; tous sont en pleurs dans la maison, et le vieux marquis lui-même, le vieil oncle de Gaspard, reste, les bras croisés et immobiles, accablé sous sa douleur. On ne lui a rien dit, en effet, de la supercherie, car il faut que ses larmes soient vraies, son désespoir sincère, réel à tous les yeux. Le désespoir du vieillard navre Gaspard de Saverny; il voudrait tout lui dire, mais Brichanteau l'en empêche; il a vu rôder dans la maison un homme de mauvaise mine et tout de noir habillé.

Tout est prêt pour les funérailles et un valet s'approche du marquis de Nangis, pour savoir de lui l'heure qu'il a fixée pour la cérémonie et lui dire aussi qu'une troupe de comédiens demande asile. Pour des comédiens, l'heure est assez mal choisie, fait observer Brichanteau; mais l'hospitalité est un devoir, et les comédiens sont introduits dans le château.

Le chef de la troupe vient d'engager, pour représenter certains rôles de tragédie, un jeune couple qu'il a rencontré sur le pavé de la grande route. On devine que ce jeune homme qui fuyait sur le grand chemin, c'est Didier; celle qui fuyait avec lui, c'est Marie. Loin des recherches de la police, ils se croient maintenant en sûreté, et, tandis que les comédiens sont occu-

pés, les uns à répéter leur rôle, les autres à préparer le repas du soir, eux, savourent le bonheur de se retrouver ensemble.

Hélas ! les jeunes gens ont compté sans Gaspard, qui, insoucieux et léger, s'en vient, tandis qu'on prépare son enterrement, rôder autour de la grange et reconnaît Marion Delorme. L'aventure est si étrange, que le jeune seigneur grille de la raconter et il trouve fort à propos un auditeur disposé à en rire avec lui : cet auditeur, c'est l'homme noir que Brichanteau a vu rôder ; il trouve la chose plaisante, en effet, et il en rit avec le marquis de Saverny ; mais son rire est étrange, il est sinistre ; c'est le rire de l'espion qui vient de mettre la main sur la proie qu'il chassait.

Avec l'aide de Marion, *Laffemas* — c'est le nom de l'espion — arrive bientôt à Didier, et de Didier à Saverny, qui, s'apercevant de la sottise qu'il a faite, veut la réparer, sauver son hôte, et se perd. Alors le traître se démasque et le lieutenant criminel ordonne aux gardes d'arrêter les deux jeunes gens.

Le marquis de Nangis, qui a perdu Gaspard au moment où il venait de le retrouver, est fou de désespoir ; Marion Delorme est folle de douleur, et tous deux, le vieillard et la jeune femme, vont se jeter aux pieds de Louis XIII, en criant : « Grâce ! » Mais le roi dévot croit cet acte de justice nécessaire pour expier ses fautes ; d'ailleurs, complètement sous la dépendance de Richelieu, il n'a point d'initiative : il refuse, puis se laisse arracher la grâce des condamnés ; puis enfin retracte de nouveau sa parole royale devant l'injonction de l'implacable cardinal.

L'échafaud est prêt ; le bourreau attend, appuyé sur sa hache ; les gardes font la haie, et les deux jeunes gens s'avancent à pas lents. Gaspard est toujours plein de gaieté, il a le sourire aux lèvres ; Didier est triste et pâle, et les mains croisées sur sa poitrine ; il tient la tête baissée. Ce n'est point la crainte de la mort qui le rend ainsi. Que lui importe la mort ? Il sait

à présent la vérité sur le passé de Marie et son cœur est brisé. Cependant il se rappelle l'avoir aimée et ce souvenir lui arrache son pardon.

Le but du poète en écrivant ce drame palpitant a à peine besoin d'être indiqué : il a voulu montrer comment un amour pur peut transfigurer et transformer la plus vile des créatures.

Voici comment un critique contemporain a apprécié cette pièce au point de vue de l'art : « Il y a de tout dans ces cinq actes : du rire, des larmes, de la pitié, de la terreur et surtout de l'étonnement à l'aspect d'une conception si hardie..... Singulier privilège de cet homme qui, à force de mépriser son parterre, à force de violences faites au langage reçu, aux règles consacrées, aux convenances les moins disputées, à force de grotesque et de bizarre, arrive à des succès d'enthousiasme, à une époque où l'enthousiasme est mort ; homme puissant, qui s'est trompé de siècle, qui s'est fait poète dramatique quand il n'y avait plus ni poésie ni drame ; hardi novateur qui, avant d'atteindre le but qu'il se propose, a tout à faire, son théâtre, ses acteurs, son public, et jusqu'à la critique appelée à le juger. » « Jamais, dit un autre critique, Victor Hugo n'a été plus poète, n'a vu plus haut, n'a jugé plus largement. »

Cette tragédie ne fut représentée que deux ans après qu'elle eut paru. La censure, ayant cru reconnaître Charles X dans le portrait que le poète a tracé de Louis XIII, gouverné par un prêtre et grand chasseur, mit son veto sur *Marion Delorme*, et ce veto fut maintenu, malgré les démarches de l'auteur auprès des ministres du roi, auprès de Charles X lui-même. La Révolution de 1830, en abolissant la censure, fit lever la toile devant l'œuvre dramatique du grand poète.

Analyse de HERNANI. — *Hernani*, issu d'une famille illustre, est devenu chef de brigands, pour venger son père assassiné par le père de don Carlos, dont il ravage le royaume. Quoique proscrit et vivant d'une vie errante et semée de périls, il ose aimer dona Sol, nièce du vieux comte Ruy Gomez, grand

de Castille, et il a le bonheur d'être payé de retour. En effet, dona Sol, fiancée déjà à son vieil oncle, n'hésite pas à sacrifier celui-ci à Hernani. Toutefois, avant d'exposer la jeune fille aux périls de sa vie aventureuse, le bandit lui en fait une peinture saisissante. Dona Sol ne se laisse point effrayer, elle suivra partout celui à qui elle a donné son cœur.

Cependant tout s'apprête pour le mariage du comte; dona Sol, splendidement vêtue de blanc, paraît résignée à son sort et attend qu'on la conduise à l'autel; mais un stylet caché dans sa poitrine, nous fait deviner qu'entre ce mariage et la mort elle n'hésitera pas. C'est dans ce moment qu'Hernani, déguisé en pèlerin, pénètre dans le château. A la vue de dona Sol, il se croit oublié et trahi. Désespéré, il fait le sacrifice de sa vie, et, en présence de dona Sol, du vieux comte et de nombreux serviteurs, il se dévoile et, sous le manteau du pèlerin, laisse voir le costume du brigand. Tout-à-coup le son des trompettes annonce l'arrivée de don Carlos. Instruit de la présence du célèbre bandit dans les murs du château, il vient demander au comte de le lui livrer. Mais Ruy Gomez refuse; il ne violera pas les lois de l'hospitalité, même envers un dangereux bandit. Le roi, dont on connaît déjà les sentiments à l'égard de dona Sol, se venge du refus du comte, en lui enlevant de force sa jeune fiancée. La colère de don Gomez ne connaît plus de bornes, et il trouve bientôt, pour la vengeance qu'il médite, un puissant auxiliaire dans Hernani. A cette condition, le bandit obtiendra la vie sauve. Celui-ci accepte ce pacte, et remet son cor à Ruy Gomez, lui jurant sur l'honneur de mourir le jour où le comte en fera retentir le son.

Le duc et le brigand ourdissent ensemble une conspiration qui est sur le point d'éclater à Aix-la-Chapelle, où Carlos s'est rendu pour préparer sa candidature à l'empire d'Allemagne, devenu vacant. Les conspirateurs doivent se réunir de nuit dans les caveaux de l'antique cathédrale, où sont déposées les cendres de Charlemagne. Don Carlos, qui a eu vent de l'entreprise, les y précède, pour les surprendre, et, en attendant que

les conjurés se réunissent, le poète nous le montre plongé dans une profonde rêverie; il songe à Charlemagne, dont il ambitionne la succession; il est effrayé de sa tâche et, tombant à genoux sur le tombeau du grand homme, il s'écrie :

Charlemagne, pardon! — ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères;
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
Charlemagne est ici! — Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir sa grande ombre?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur?

.....

S'il est vrai qu'en son lit solitaire,
Parfois une grande ombre, au bruit que fait la terre,
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair,
S'entrouvre et dans la nuit jette au monde un éclair;
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne
Parle! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain!
Où plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer; laisse-moi voir ta face mortuaire;
Ne me repousse pas d'un souffle d'aigilons;
Sur ton chevet de pierre, accorde-toi, parlons.
Oui, dusses-tu me diré, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe, sans doute, est pleine de clarté!
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde;
Laisse, qu'il te mesure à loisir, ô géant!
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant!
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille!

Pendant ce monologue, les conjurés se rassemblent. Don Carlos, caché dans l'ombre d'un pilier, les entend jurer sa

mort ; Hernani est désigné par le sort pour l'assassiner. Tout-à-coup, le roi s'avance au milieu des conjurés interdits et les fait cerner par ses soldats. Ils seraient tous perdus, si le tombeau de Charlemagne n'avait inspiré à don Carlos des desseins généreux. Il pardonne à ses ennemis, et rendant ses titres à Hernani, il lui donne dona Sol pour épouse. Le célèbre brigand, au comble du bonheur, oublie ses ressentiments et devient le fidèle sujet du nouvel empereur d'Allemagne.

Mais, hélas ! il n'a pas compté avec Ruy Gomez. C'est au milieu des fêtes données à l'occasion de son mariage et au moment où les deux époux épanchent mutuellement leurs sentiments de tendresse, que tout-à-coup on entend retentir dans le lointain le son du cor ; le son se rapproche de plus en plus et apporte la terreur et le désespoir dans l'âme d'Hernani. Plus de doute, c'est le signal de sa mort ; comment en douterait-il ? le vieux comte, qui s'est glissé parmi les conviés, vient lui-même lui rappeler son serment. C'est en vain que les jeunes époux tombent à ses genoux et le supplient : le comte reste inflexible ; il faut mourir. Du moins, Hernani ne mourra pas seul ; dona Sol se précipite sur la fiole qui contient le fatal poison, et, après l'avoir vidée à moitié, elle la tend à son ami qui l'achève ; tous deux tombent bientôt comme foudroyés aux pieds de Ruy Gomez, qui, désespéré, se tue sur leurs cadavres.

Analyse de LE ROI S'AMUSE. — Tout en dépeignant, dans ce drame, les déportements de la cour de *François 1^{er}*, le poète a cherché surtout à peindre, dans l'un de ses principaux personnages, *Triboulet*, l'amour paternel avec toutes ses effusions et ses saintes colères. Triboulet, bouffon du roi, a une fille candide, aussi belle que son père est difforme et laid ; il l'a reléguée, avec un soin jaloux, loin de la cour, dans une maison retirée et impénétrable ; c'est là qu'il vient souvent, en cachette, la contempler et s'abreuver de l'amour et des charmes de sa fille chérie.

Ma fille! ô seul bonheur que le Ciel m'ait permis!
 D'autres ont des parents, des frères, des amis,
 Unè femme, un marl, des vassaux, un cortège
 D'aïeuls et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je ?
 Moi, je n'ai que toi seule ! Un autre est riche... eh bien !
 Toi seule est mon trésor et toi seule est mon bien !
 Un autre croit en Dieu, je ne crois qu'en ton âme;
 D'autres ont la jeunesse et l'amour de la femme;
 Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,
 Ils sont beaux ; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté,
 Chère enfant ! ma cité, mon pays, ma famille,
 Mon épouse, ma mère, et ma sœur et ma fille,
 Mon bonheur, ma richesse, et mon culte et ma loi,
 Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi !
 De tout autre côté ma pauvre âme est froissée.
 Oh ! si je te perdais !... Non, c'est une pensée
 Que je ne pourrais pas supporter un moment !

Un jour, les courtisans trompent la vigilance du père, enlèvent *Blanche*, et la livrent au roi. Qui dira la douleur et la colère de Triboulet; il s'arrache les cheveux de désespoir, il pleure, il insulte :

Messeigneurs, il me faut ma fille ! il me la faut
 A la fin ! allez-vous me la rendre bientôt ?
 — Oh ! voyez cette main, — main qui n'a rien d'illustre,
 Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
 Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
 Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs !

Sa fille lui est rendue, mais flétrie, déshonorée. Le père outragé se vengera du roi ; l'amour même de *Blanche* pour *François I^{er}* ne fait que redoubler sa fureur; l'infâme suborneur mourra; la trame est ourdie, l'assassin soudoyé. Le roi est attiré de nuit dans un mauvais lieu; c'est là qu'il doit être assassiné. Sa perte serait certaine, si *Blanche*, qui connaît les desseins de son père, n'était résolue à mourir à la place du roi. Déguisée en cavalier, elle vient de nuit frapper à la porte fa-

taie et reçoit sur le seuil le coup mortel. Le cadavre, cousu dans un sac, est jeté par la fenêtre sur le bord de la Seine. C'est là que Triboulet, par une nuit orageuse, attend sa proie et savoure enfin le plaisir de la vengeance.

(Se penchant avec rage sur le cadavre.)

Scélérat! peux-tu m'entendre encor?

Ma fille qui vaut plus que ne vaut ta couronne,
Ma fille qui n'avait fait de mal à personne,
Tu me l'as enviée et prise! tu me l'as
Rendue avec la honte, — et le malheur, hélas!
Hé bien! dis, m'entends-tu? maintenant, c'est étrange,
Oui, c'est moi qui suis là, qui ris et qui me venge!
Parce que je feignais d'avoir tout oublié,
Tu t'étais endormi! — Tu croyais donc, — pitié!
La colère d'un père aisément édentée! —
Oh! non, dans cette lutte entre nous suscitée,
Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
Lui qui léchait les pieds, il te ronge le cœur!
Je te tiens. M'entends-tu? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : — Chien! —

(Il frappe le cadavre.)

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau!

Au moment où il dépose le cadavre sur le parapet pour le jeter à l'eau, ô surprise! il entend le roi qui passe en chantant. Triboulet tressaille; il entr'ouvre le sac et, à la lueur d'un éclair, reconnaît avec épouvante le cadavre de sa fille. Elle a encore un reste de vie et assez de force pour tout expliquer à son père. Alors il s'écrie :

Non, elle n'est pas morte! Oh! Dieu ne voudrait pas;
Car enfin, il le sait, je n'ai qu'elle ici bas.

Tout le monde vous hait quand vous êtes difforme ;
 On vous fuit, de vos maux personne ne s'informe ;
 Elle m'aime, elle ! — elle est ma joie et mon appui.
 Quand on rit de son père, elle pleure avec lui.
 Si belle et morte ! oh ! non. — Donnez-moi quelque chose
 Pour essuyer son front. Sa lèvre est encor rose.
 Oh ! si vous l'aviez vue ! oh ! je la vois encor
 Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or !
 Elle était blonde alors. —

(La serrant sur son cœur avec empressement.)

O ma pauvre opprimée !

Ma Blanche ! mon bonheur ! ma fille bien aimée !
 Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.
 Elle dormait sur moi tout comme la voici !
 Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange !
 Je ne lui semblais pas quelque chose d'étrange !
 Elle me souriait avec ses yeux divins,
 Et moi je lui baisais ses deux petites mains !
 Pauvre agneau ! — Morte, oh ! non, elle dort et repose.
 Tout à l'heure, messieurs, c'était bien autre chose.
 Elle s'est cependant réveillée. — Oh ! j'attends.
 Vous l'allez voir rouvrir ses yeux dans un instant !
 Vous voyez maintenant, messieurs, que je raisonne ;
 Je suis tranquille et doux, je n'offense personne :
 Puisque je ne fais rien de ce qu'on me défend,
 On peut bien me laisser regarder mon enfant.

Hélas ! vaine illusion ; un médecin déclare la fille morte ;
 Triboulet s'affaisse et s'évanouit.

« En créant Triboulet, dit M. Saint-Marc Girardin, dans son beau *Cours de littérature dramatique*, M. Victor Hugo n'a point, selon moi, représenté le père ; il n'en a représenté qu'un côté, et le moins beau côté. Triboulet n'est pas le type de l'amour paternel, et il n'a qu'un des éléments de cet amour, l'élément le plus passionné peut-être, mais le moins bon, l'égoïsme. Cette manière de représenter un caractère, en ne pei-

gnant qu'un de ses côtés, en le montrant de profil, plutôt que de face, cette manière prête à l'effet, mais elle est dangereuse et fausse; elle donne à l'art plus de saillie, mais elle lui ôte en étendue; et elle le retrécit, puisqu'au lieu de représenter toute l'humanité, elle n'en représente plus qu'un trait particulier. »

Analyse de LUCRÈCE BORGIA. — Il y a dans ce drame comme deux pièces attachées ensemble avec beaucoup de force et d'habileté. Dans la première partie, nous voyons comment la mère cherche à sauver son fils; dans la seconde, comment le fils est amené à tuer sa mère.

Gennaro est le fils de *Lucrèce Borgia*. Elle a pour ce fils une tendresse maternelle, mais elle n'ose l'avouer. *Gennaro* a grandi sans connaître sa mère; il est devenu un des plus braves chefs de condottieri de l'Italie, et il est au service de la république de Venise. A Venise, il rencontre *Lucrèce Borgia*; et dès que les imprécations de ses amis la lui font connaître, il s'en écarte avec horreur. Voilà le premier châtiment de *Lucrèce*. L'horreur qu'elle inspire l'empêche de découvrir à *Gennaro* qu'elle est sa mère quand elle est insultée devant lui et par lui. Bientôt *Gennaro* vient à Ferrare; et, comme ses amis le plaisantent sur l'amour qu'il a, disent-ils, inspiré à *Lucrèce Borgia*, il efface avec son poignard, au frontispice du palais *Borgia*, la première lettre de ce nom; il reste *Orgia*, « véritable devise de cette femme et de cette famille. » *Lucrèce Borgia*, ignorant qui a fait cette insulte à son nom, vient s'en plaindre au duc de *Ferrare*, son époux; et celui-ci, qui sait la tendresse de *Lucrèce* pour *Gennaro* et se trompe sur la nature de cet amour, lui promet solennellement qu'elle sera vengée, comme elle le demande.

DONA LUCREZIA

Encore un mot, Monseigneur, avant que le coupable soit introduit. Quel que soit cet homme, fût-il de votre ville, fût-il de votre maison, don Alphonse, donnez-moi votre parole de duc couronné qu'il ne sortira pas d'ici vivant.

DON ALPHONSE

Je vous la donne. Je vous la donne, entendez vous bien, madame?

DONA LUCREZIA

C'est bien. Hé! sans doute, j'entends. Amenez-le maintenant, que je l'interroge moi-même..... (*Voyant entrer Gennaro*) : Gennaro!

DON ALPHONSE, *s'approchant d'elle, bas et avec un sourire*
Est-ce que vous connaissez cet homme?

DONA LUCREZIA, *à part*

Gennaro! quelle fatalité, mon Dieu!

Alors Lucrèce demande à son époux un entretien particulier, et le prie de lui accorder la grâce de Gennaro. Alphonse refuse. Elle le presse :

DONA LUCREZIA

Vous ne pouvez? mais enfin pourquoi ne pouvez-vous pas m'accorder quelque chose d'aussi insignifiant que la vie de ce capitaine?

DON ALPHONSE

Vous me demandez pourquoi?

DONA LUCREZIA

Oui, pourquoi?

DON ALPHONSE

Parce que ce capitaine est votre amant, madame!

DONA LUCREZIA

Ciel!

DON ALPHONSE

Parce que vous l'avez été chercher à Venise! parce que vous l'iriez chercher en enfer!
Parce que tout à l'heure encore, vous le couviez d'un regard plein de pleurs et plein de flammes!

DONA LUCREZIA

Monseigneur! monseigneur! je vous demande à genoux et à mains jointes, au nom de Jésus et de Marie, au nom de votre père et de votre mère, monseigneur, je vous demande la vie de ce capitaine.. . . .

DON ALPHONSE

Si vous pouviez lire la ferme résolution qui est dans mon âme, vous n'en parleriez pas plus que s'il était déjà mort

DONA LUCREZIA, *se relevant*

Ah ! prenez garde à vous, don Alphonse de Ferrare, mon quatrième mari !

Ni les supplications, ni les menaces de Lucrece n'émeuvent don Alphonse.

J'ai laissé à Votre Altesse, dit-il, le choix du genre de mort : décidez-vous.

DONA LUCREZIA, *se tordant les mains*

O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ô mon Dieu !

DON ALPHONSE

Vous ne répondez pas ! je vais le faire tuer dans l'antichambre à coups d'épée.

(Il va pour sortir, elle lui saisit le bras.)

DONA LUCREZIA

Arrêtez !

DON ALPHONSE

Aimez-vous mieux lui verser vous-même un verre de vin de Syracuse !

DONA LUCREZIA

Gennaro !

DON ALPHONSE

Il faut qu'il meure !

DONA LUCREZIA

Pas à coups d'épée !

DON ALPHONSE

La manière m'importe peu. Que choisissez-vous ?

DONA LUCREZIA

L'autre chose.

DON ALPHONSE

Vous aurez soin de ne pas vous tromper et de lui verser vous même de ce flacon d'or que vous savez. Je serai là d'ailleurs. Ne vous figurez pas que je vais vous quitter.

DONA LUCREZIA

Jé ferai ce que vous voulez.

Heureusement don Alphonse s'éloigne aussitôt; elle a du contre-poison et elle pourra sauver Gennaro.

DONA LUCREZIA

Gennaro, vous êtes empoisonné !

GENNARO

Empoisonné, Madame !

DONA LUCREZIA

Empoisonné.

GENNARO

J'aurais dû m'en douter, le vin étant versé par vous.

DONA LUCREZIA

Oh ! ne m'accablez pas, Gennaro, ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste, et dont j'ai besoin encore pour quelques instants. — Écoutez-moi. Le duc est jaloux de vous, le duc vous croit mon amant. Le duc ne m'a laissé d'autre alternative que de vous voir poignarder devant moi ou de vous verser moi-même le poison, un poison redoutable, Gennaro, un poison dont la seule idée fait pâlir tout Italien qui sait l'histoire de ces vingt dernières années....

GENNARO

Oui, le poison des Borgia.

DONA LUCREZIA

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le Pape, M. de Valentinois et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture ; cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres et vous êtes sauvé.

GENNARO, *la regardant fixement*

Madame, qui est-ce qui me dit que ce n'est pas cela qui est du poison ?

DONA LUCREZIA, *anéantie*

O mon Dieu ! mon Dieu !

GENNARO

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia!

Enfin, il cède, il est sauvé. Il rejoint ses amis et se laisse persuader d'aller chez la princesse Negroni, sans y être invité.

Nous l'y trouvons à l'ouverture du dernier acte, spectateur indifférent d'une orgie à laquelle prennent part ses amis et quelques femmes. Au fort de cette débauche, un chant funèbre, venant du dehors, se croise avec les chants impies des convives. Les voix se rapprochent, les portes s'ouvrent, une procession de pénitents noirs et blancs, des cierges à la main, pénètre à pas lents dans la salle, et se range sur les deux côtés. Lucrèce paraît; elle déclare aux convives qu'ils sont empoisonnés, leur fait voir sur le seuil de la porte cinq cercueils prêts à les recevoir; mais, se montrant soudain, Gennaro lui apprend qu'il en faut un sixième. Lucrèce épouvantée fait sortir tout le monde et, une seconde fois, veut contraindre son fils à prendre du contre-poison. Il s'y refuse. Il ne veut pas survivre à ses amis lâchement assassinés, mais il veut les venger. Déjà le couteau brille sur la tête de la criminelle. L'horreur de la mort, l'horreur plus grande encore de mourir de la main de son fils, font faire à Lucrèce un pas vers la vérité; elle avoue une relation de parenté avec Gennaro; celui-ci hésite; le couteau va lui tomber des mains, lorsque, de la salle voisine, une voix mourante et plaintive arrive jusqu'à lui; c'est la voix de Maffio, son frère d'armes, qui demande vengeance et qui l'obtient. Lucrèce meurt en poussant ce cri : » Gennaro, je suis ta mère! » La toile tombe sur une douleur sans nom et sur un remords sans mesure, et le drame s'achève dans l'imagination épouvantée du spectateur.

Cette pièce qui excita tant d'enthousiasme et que l'on écoutait toujours avec beaucoup d'intérêt a été néanmoins l'objet de bien des critiques. On a d'abord attaqué l'idée morale que l'auteur a mise à la base de son ouvrage. Son but a été de

montrer qu'il reste toujours dans l'être humain le plus avili ou le plus dépravé de quoi le faire apparaître, pour quelques instants, noble et beau ; montrer qu'une femme, prodige de scélératesse, remonte à l'humanité par l'amour maternel : telle est l'idée de *Lucrèce Borgia*. Mais ne nous faisons pas illusion, le sentiment de Lucrece n'est pas l'amour : c'est l'instinct maternel commun à tous les êtres vivants ; une louve offre le même contraste que Lucrece : on ne s'étonne pas de la voir toute sanglante de carnage, venir caresser ses petits ; on ne s'étonne pas que Lucrece aime son fils, c'est peut-être le contraire qui étonnerait. Ce drame n'est pas l'expression d'une idée morale, mais une satisfaction à ce besoin d'émotions violentes qu'éprouve notre siècle blasé : ce qu'on aime, c'est l'horreur et dans ce drame ce qu'on applaudit de préférence, c'est le hideux du sujet, la nudité des tableaux, le luxe d'empoisonnements. Réformer le goût du public, telle aurait dû être la mission de ce grand poète ; malheureusement nous ne pouvons pas dire qu'il l'ait remplie.

Après la question de morale, il serait facile d'attaquer cette pièce au point de vue de l'art. Ces cinq étourdis qui se trouvent faire partie de l'ambassade ; Gennaro qui les accompagne on ne sait pourquoi ; son insulte au nom de Borgia qu'il change en Orgia ; Alphonse, qui, voulant tuer Gennaro, fait avec lui les façons d'un vieux chat avec une souris ; la témérité avec laquelle ce prince, si inquiet de se brouiller avec Venise, laisse empoisonner ouvertement par sa femme, cinq membres de l'ambassade vénitienne ; cette fatalité qui veut que Lucrece ne sache d'aucune part que Gennaro est au nombre des convives, sont autant d'invraisemblances accumulées.

A côté de ces défauts, que de beautés de premier ordre ! Une chose suffirait à déconcerter la critique, continue M. Vinet, dont nous avons résumé l'appréciation, c'est cette combinaison si forte qui fait que Lucrece ne peut en aucun lieu de l'action, dire le mot qui la sauverait et qui sauverait Gennaro, en sorte que l'aveu de sa maternité se réserve pour un moment

où il ne sera plus qu'un coup de foudre pour son malheureux fils...

Ce serait déjà beaucoup qu'une telle conception ; l'*exécution* s'y proportionne entièrement. Y a-t-il un ouvrage, même de Victor Hugo, composé avec une verve plus soutenue ? où l'unité de jet se fasse mieux sentir ? où l'éloquence soit plus dramatique ? où les discours de la passion soient plus d'une haleine, d'une teneur plus forte, d'un désordre plus beau ? Aucun talent ne révèle davantage le grand dramatisle.

La *diction* enfin nous paraît éminemment ce qu'elle doit être ; le style de la pièce est, en général, tout à fait dans les convenances du sujet (1).

Analyse d'ANGELO. — La scène se passe à Padoue, en 1549. Tisbé, une fille du peuple, est devenue grande comédienne et maîtresse d'Angelo, tout-puissant podestat de Padoue. Néanmoins, un jeune homme, Rodolfo, qu'elle fait passer pour son frère, a su seul gagner son cœur. Dans une confidence qu'elle est obligée de faire au podestat pour calmer sa jalousie, elle nous fait connaître elle-même sa touchante histoire.

« Vous savez qui je suis ? rien, une fille du peuple, une comédienne. Eh bien ! si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? en avez-vous eu une, vous ? savez-vous ce que c'est que d'être enfant ? pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez près de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — Non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites, ma

(1) Alexandre Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*.

mère ! et qui vous dit, mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu ! — Eh bien ! j'avais une mère, comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari, qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Breseia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gatta Melata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre, il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa, il regarda, il entendit, et dit au capitaine-grand qui le suivait : « A la potence, cette femme ! » Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien : à quoi bon ? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli ; mon nom, *Tisbé*, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors, je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout-à-coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant ! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur, quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma mère, — et le donna à la belle enfant en lui disant : « Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur. » Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme ; moi, je suis devenue riche, et je voudrais revoir cet enfant, cet ange, qui a sauvé ma mère. Qui sait ? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre sbire. »

Il se trouve que cette jeune fille est *Catarina*, la propre épouse d'Angelo. C'est Tishé qui le découvre, au moment où elle s'apprêtait à perdre la femme du podestat. Après s'être aperçue que Rodolfo la dédaigne pour *Catarina* et qu'il est payé de retour, Tishé profite du moment d'une entrevue entre les deux amants, pour pénétrer dans la chambre de *Catarina* et les surprendre; et c'est au moment où elle va se venger par un scandale, qu'elle aperçoit le crucifix de cuivre au-dessus d'un prie-dieu. Le souvenir de sa mère étouffe instantanément dans son cœur toute idée de vengeance, et lorsqu'Angelo paraît dans la chambre, attiré par le bruit qui a frappé ses oreilles, la Tishé sauve *Catarina*, en prétextant une conjuration imaginaire qu'elle venait dénoncer. Toutefois, un ennemi implacable de *Catarina*, *Homodéi*, dévoile à Angelo la conduite de sa femme. Aveuglé par la jalousie, celui-ci la condamne à mourir et lui laisse le choix entre le fer ou le poison. *Catarina* semble d'abord se résigner et elle s'approche de la table où est le flacon; puis reculant tout-à-coup:

« Non! c'est affreux! je ne veux pas! je ne pourrai jamais! Mais pensez-y donc encore un peu, tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne! l'assassiner! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison! — Ma mère! ma mère! ma mère! »

Tishé ne sera pas généreuse à demi. Elle feint de vouloir assister Angelo dans sa vengeance et conseille à *Catarina* de choisir le poison; elle le versera elle-même. Mais au lieu du breuvage fatal, c'est un puissant narcotique qu'elle fait boire à sa rivale. *Catarina* tombe foudroyée. Angelo se croyant vengé, laisse à Tishé le soin de faire disparaître le corps de la victime, et c'est chez elle que la courtisane fait transporter *Catarina*. Rodolfo apprenant tout ce qui s'est passé, accourt, fou de rage, chez Tishé. C'est elle qui a assassiné *Catarina*. Tishé

ne se défend pas ; trop sûre à présent de ne pas être aimée, elle ne demande qu'à mourir. Rodolfo éperdu la frappe au cœur ; Catarina se réveille ; elle aperçoit Rodolfo et se jette dans ses bras. « Grand Dieu, s'écrie-t-il, par qui as-tu été sauvée ? — Par moi, pour toi, répond Tisbé, en rendant le dernier soupir.

Analyse de RUY BLAS. — *Don Salluste*, ministre du roi d'Espagne, vient de tomber en disgrâce et d'être exilé par ordre de la jeune reine. Il jure de se venger. Il songe un moment à se servir, dans ce but, de son cousin, don *César de Bazan*, homme perdu de débauches ; mais celui-ci, apprenant qu'il s'agit de tendre un piège à une femme, se récrie et refuse avec fierté :

Ne m'en dites pas plus. Halte-là ! — sur mon âme,
Mon cousin, en ceci voilà mon sentiment :
Celui qui, basement et tortueusement,
Se venge, ayant le droit de porter une lame,
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
Celui-là, — fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux, —
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville !

Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue et qu'on pille ;
Que par une nuit noire on force une bastille
D'assaut, la hache au poing, avec cent sifflustiers ;
Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers,
Tous, taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,
Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! hommes contre
Mais doucement détruire une femme ! et creuser [hommes !
Sous ses pieds une trappe ! et contre elle abuser,
Qui sait ? de son humeur peut-être hasardeuse !

Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse !
 Oh ! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,
 Plutôt qu'être à ce prix un riche et haut seigneur,
 — Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme —
 J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
 Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
 Qu'un chien rongeat mon crâne au pied du pilori !

.
 De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
 Tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
 Aux fontaines de l'eau, dans les champs le grand air,
 A la ville un voleur qui m'habille l'hiver,
 Dans mon âme l'oubli des prospérités mortes,
 Et devant vos palais, monsieur, de larges portes
 Où je puis à midi, sans souci du réveil,
 Dormir, la tête à l'ombre et les pieds au soleil !
 — Adieu donc. — De nous deux Dieu sait quel est le juste.
 Avec les gens de cour, vos pareils, don Salluste,
 Je vous laisse, et je reste avec mes chenapans.
 Je vis avec les loups, non avec les serpents.

A défaut de son cousin, Salluste se servira de *Ruy Blas*, son laquais, et l'ancien camarade de don César. Une conversation qu'il a écoutée entre ces deux amis, lui fait surprendre un secret qui suffira pour ourdir la trame infâme qui doit perdre son ennemie. Ruy Blas vient d'avouer à don César, chose inouïe, qu'il est amoureux de la reine. Le plan de Salluste est dès lors tout tracé. Il fait quitter à Ruy Blas sa livrée, le revêt du costume de grand d'Espagne, et l'introduit auprès des seigneurs de la cour, sous le nom de don César, dont il a payé la hardiesse par l'exil. Le laquais s'engage par un billet à servir son maître en toute occasion, comme un bon domestique ; puis le ministre se borne, en s'éloignant, à donner au nouveau seigneur, qui ne comprend rien aux intentions de son maître, un seul ordre : Plaire à la reine et s'en faire aimer.

Les vœux de Salluste ne tardent pas à se réaliser ; les cir-

constances favorisent la fortune de Ruy Blas ; la reine l'élève aux plus hautes dignités et en fait son ministre d'Etat. Cette élévation rapide excite l'étonnement et la jalousie des conseillers du roi ; Ruy Blas les surprend en séance, dans la salle du gouvernement, se partageant entre eux les revenus du royaume. Tout-à-coup, il s'avance et flétrit leur cupidité ; puis songeant à la grandeur passée et à la décadence actuelle de l'Espagne, il s'écrie :

Charles-Quint ! dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur !
Oh ! lève-toi ! viens voir ! — Les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... Il nous faut ton bras ! au secours, Charles-Quint !
Car l'Espagne se meurt ! car l'Espagne s'éteint !
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant, qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amointrit,
Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !
Hélas ! ton héritage est en proie aux vendeurs.
Tes rayons, ils en font des piastres ! Tes splendeurs,
On les souille ! — O géant ! se peut-il que tu dormes ? —
On vend ton sceptre au poids ! un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;
Et l'aigle impérial qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cult, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

Au moment où les conseillers foudroyés se retirent, la colère dans le cœur, une tapisserie s'écarte et la reine apparaît rayonnante ; elle a tout entendu du cabinet obscur qui communique à ses appartements, et elle félicite son courageux ministre.

Mais pendant que la reine s'éloigne, laissant Ruy Blas ivre d'extase et de bonheur, un homme, vêtu d'une livrée, est entré par la porte du fond, et vient brusquement lui poser la

main sur l'épaule : c'est don Salluste. Après avoir rappelé à son laquais ses anciennes fonctions, il lui ordonne de l'attendre le lendemain dans sa petite maison, avec un carrosse attelé. Ruy Blas qui soupçonne un piège contre la reine, se débat, refuse ; mais Salluste le menace de tout découvrir, et lui rappelle la promesse qu'il lui a faite autrefois de lui obéir aveuglément ; Ruy Blas humilié, brisé d'émotion, s'incline et promet.

Nous le retrouvons, en effet, dans la maison de Salluste ; là, il songe avec accablement à son élévation et à sa chute prochaine, mais surtout aux dangers de la reine. Pour éviter les pièges, il lui a fait dire de ne point sortir du palais, sous aucun prétexte ; mais le message n'a pas été rempli ; au contraire, don Salluste a fait parvenir à la reine un billet, par lequel le ministre, menacé d'un grand danger, l'appelle à son secours. Celle-ci n'hésite pas ; au risque de se compromettre, elle se rend seule de nuit dans la maison de Ruy Blas. A sa vue, Ruy Blas épouvanté la supplie de fuir ; elle s'y refuse et montre la lettre. L'odieuse trame est découverte ; le monstre apparaît lui-même.

RUY BLAS

Grand Dieu ! — Fuyez, Madame !

DON SALLUSTE

Il n'est plus temps.

Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne.

LA REINE, avec horreur

Don Salluste !

DON SALLUSTE, montrant Ruy Blas

A jamais vous êtes la compagne

De cet homme.

LA REINE

Grand Dieu ! c'est un piège en effet !

Et don César...

RUY BLAS, désespéré

Madame, hélas ! qu'avez-vous fait ?

DON SALLUSTE, s'avancant à pas lents vers la reine
Je vous tiens. — Mais je vais parler sans lui déplaire,

A Votre Majesté, car je suis sans colère.
 Je vous trouve, — écoutez, ne faisons pas de bruit, —
 Seule avec don César, dans sa chambre, à minuit.
 Ce fait, — pour une reine, — étant public, — en somme,
 Suffit pour annuler le mariage à Rome.
 Le saint-père en serait informé promptement.
 Mais on supplée au fait par le consentement,
 Tout peut rester secret.

*Il tire de sa poche un parchemin, qu'il déroule et qu'il
 présente à la reine.*

Signez-moi cette lettre

Au seigneur notre roi. Je la ferai remettre
 Par le grand écuyer au notaire major.
 Ensuite, — une voiture où j'ai mis beaucoup d'or,

Désignant le dehors

Est là. — Partez tous deux sur-le-champ. Je vous aide.
 Sans en être inquiétés, vous pourrez par Tolède
 Et par Alcantéra gagner le Portugal.

Allez où vous voudrez, cela nous est égal.

Nous fermerons les yeux. — Obéissez. Je jure

Que seul en ce moment je connais l'aventure;

Mais si vous refusez, Madrid sait tout demain.

Ne nous emportons pas. Vous êtes dans ma main.

DON SALLUSTE, *oblige la reine à signer son déshonneur.*

*Essayant de lui mettre la plume entre les doigts, sans
 qu'elle la repousse ni la prenne.*

LA REINE, *accablée*

O Dieu !

DON SALLUSTE, *montrant Ruy Blas*

César vous aime.

Il est digne de vous. Il est, sur mon honneur,
 De fort grande maison. Presque prince. Un seigneur
 Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne.
 Il est duc d'Olmedo, Bazan, et grand d'Espagne,...

ROY BLAS, *comme se réveillant tout-à-coup*

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

Arrachant des mains de la reine la plume et le parchemin, qu'il déchire.

Ne signez pas, madame! — Enfin! — Je suffoquais!

LA REINE

Que dit-il? don César!

RUY BLAS, *laissant tomber sa robe et se montrant vêtu
la de livrée, sans épée.*

Je dis que je me nomme

Ruy Blas, et que je suis le laquais de cet homme!

Se tournant vers don Salluste

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,
Et que je ne veux pas de mon bonheur! — Merci!
— Ah! vous avez eu beau me parler à l'oreille! —
• Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,
Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,
Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,
Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme!

Don Salluste triomphe, sa vengeance est au comble; il a compromis la réputation de la reine, il lui a donné son valet pour amant; mais ce triomphe est de courte durée. Ruy Blas se précipite sur don Salluste, lui arrache son épée, le pousse dans un cabinet voisin, et là, l'égorge à son ressentiment. Puis il revient sur la scène, et sous les yeux de la reine, il vide une fiole de poison et meurt, après avoir obtenu d'elle une parole de pardon et d'amour.

Vinet s'exprime d'une manière sévère sur ce drame. « C'est, dit-il, le fantastique appliqué au monde moral, c'est-à-dire la forme la plus impardonnable du faux. L'application que le poète en fait dans *Ruy Blas* est une véritable réduction à l'absurde. Quand on nous dirait que, sous le rapport au moins des vers, *Ruy Blas* est une plaisanterie, une parodie faite par un autre que Victor Hugo, nous le croirions sans difficulté. Nous dirons donc avec regret, mais avec franchise : Il n'y a pas d'idée, il n'y a pas d'inspiration, il n'y a pas d'intérêt dans

le drame de M. Hugo. C'est le produit d'une imagination énergique, mais captive. Il s'épuise, faute d'espace, en inventions bizarres. Il n'est pas simple, parce qu'il n'est pas vrai. Et, parce qu'il n'est pas vrai, il n'avance pas. »

Alfred de Vigny (Voir sa biographie page 462)

Le More de Venise, Othello; — La Maréchale d'Ancre; — Chatterton.

Analyse de CHATTERTON. — *Chatterton* est un jeune poète, chez lequel l'exaltation touche à la folie; dégoûté du monde, rebuté par l'insuccès et la calomnie, il essaie de se faire oublier de tous ceux qui l'ont connu, en se cachant, sous un nom supposé, dans une petite mansarde que lui loue, dans sa propre maison, un riche parvenu nommé *Bell*. *Mistress Bell*, jeune femme douce et triste, maîtrisée par un mari brutal et grossier, ne tarde pas à devenir l'objet de l'amour exalté du jeune poète; elle-même, sans s'en douter, a laissé le pauvre solitaire prendre une large place dans son cœur.

Au second acte, quelques jeunes lords, venus en partie de chasse chez *John Bell*, reconnaissent *Chatterton*, autrefois leur compagnon et leur ami, et, par leurs plaisanteries, leurs allusions déplacées, augmentent le désespoir du poète, et jettent le trouble dans l'âme candide de *Ketty Bell*. Un vieux quaker, ami de la maison, et qui cherche en toute occasion, à faire du bien à ses semblables, tâche de réconcilier *Chatterton* avec son sort, de relever son courage et de calmer son exaltation toujours croissante, en même temps qu'il avertit doucement *Kitty Bell* de se tenir en garde contre elle-même.

Cependant, *Chatterton*, surexcité par la misère, sent sa raison s'égarer de plus en plus. Son génie l'abandonne, sa muse reste muette, et il faudrait écrire, écrire à tout prix pour avoir du pain. Après un monologue exalté, où le nom de *Ketty Bell* revient sans cesse, *Chatterton*, fou de douleur, se jette sur son flacon d'opium pour y chercher la fin de ses maux, lorsque l'entrée du vieux quaker l'oblige à cacher la fatale liqueur: une fois encore, celui-ci le réconcilie avec la vie, ranime

son courage et lui fait espérer la protection du lord-maire. C'est cette protection qui doit mettre le comble au désespoir de Chatterton, en le blessant cruellement dans son honneur d'homme libre et dans son honneur d'écrivain. Dans la réponse que le lord-maire fait à sa demande, il lui rappelle un article de journal dans lequel on conteste au poète d'être le véritable auteur de ses œuvres, et il lui propose d'adoucir sa condition, en le prenant à son service comme valet de chambre. C'en est trop pour l'esprit faible et irrité du jeune écrivain.

« Pays damné! s'écrie-t-il, terre du dédain! sois maudite à jamais. Libre de tous! égal à tous à présent! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut! — Adieu, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! Oh! quel bonheur! je vous dis adieu. »

Puis prenant la fiole d'opium, il la vide d'un trait et meurt.

Comme on le voit, une sensibilité malade, aigrie par l'orgueil, fait le fond du caractère de Chatterton; c'est pour cela peut-être que son suicide nous touche peu; c'est le suicide de l'orgueil blessé.

Le but d'Alfred de Vigny, en écrivant *Chatterton*, a été de prendre la défense des poètes malheureux; il a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que la société est tenue de remplir envers eux. Elle doit les soutenir, les encourager et les affranchir par ses dons des soins et des embarras de la vie; le génie, enfin, doit avoir sa liste civile. « Eh! n'entendez-vous pas, s'écrie-t-il dans la préface de ce drame, le bruit des pistolets solitaires? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent

sans cesse d'idéaliser leur nature malgré elle? Cesserons-nous de leur dire : Désespère et meurs? — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le *pain* et le *temps*. »

« J'y consens de grand cœur, répond avec raison M. Saint-Marc Girardin, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je puis reconnaître le génie : est-ce à la vanité impatiente? à la promptitude des découragements? à l'avortement des espérances? à l'estime de soi et au dédain d'autrui? Hélas! à ce compte, le génie court les rues. Il me semble que le génie a un signe trop oublié de nos jours : il est patient et vivace. Voyez Homère, le Dante, le Tasse, Milton ; le malheur ne leur a pas manqué; ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Quoi! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomnieux, la froideur des indifférents! Quoi! vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez, parce qu'un insecte, caché dans l'herbe, vous a piqué le pied en passant. — On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *la vie et la rêverie, le pain et le temps*. Le pain! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu? — Mon travail, dit le génie, est de rêver. — Hélas! la rêverie n'est pas une profession que la société puisse reconnaître et récompenser. — Elle a tort, dit-on; c'est à la rêverie que nous devons la poésie, et la poésie doit avoir son prix dans le monde. — Oui! aussi obtient-elle le plus beau prix que l'homme puisse donner à l'homme : elle obtient la gloire. Mais voyez, en même temps, quelle admi-

nable justice dans cette distribution que l'homme fait de la gloire aux grands poètes! Jusqu'au jour où la poésie sort, grande et belle, des longues rêveries du poète, personne ne savait si son rêve serait stérile ou fécond, et s'il resterait à l'homme éveillé quelque chose des enchantements de l'homme endormi; car enfin, si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sonnettes de sa nuit, pourquoi le récompenserais-je? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes; pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous. — Non! au travail incertain de la rêverie, l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie, tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ses rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs; et souvent alors, chose étrange! c'est le moment que Dieu semble choisir pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens, pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel (4). »

Alexandre Dumas

1803-1871

Alexandre Dumas est célèbre à la fois comme auteur dramatique et comme romancier. Il est né à Villers-Cotterets en 1803. Ses cheveux crépus, son teint, ses traits et ses lèvres épaisses, trahissaient une origine africaine; sa grand'mère,

(4) Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*.

Tiennette Dumas, était, en effet, une négresse qui s'était mariée au marquis Davy de la Pailletterie. Alexandre Dumas devait illustrer le nom de sa grand'mère, quoiqu'il ne dédaignât pas de prendre, dans certaines occasions, le nom et le titre de son grand-père. Orphelin dès l'âge de trois ans, le jeune enfant ne reçut à Villers-Cotterets qu'une instruction très-médiocre ; il ne développa guère dans sa jeunesse que ses facultés physiques, ce qui lui donna pour tous les exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. N'ayant d'autres ressources que la modeste pension que touchait sa mère, comme veuve de général, le jeune homme dut songer de bonne heure à se créer des moyens d'existence, et il entra comme troisième clerc chez un notaire de Villers-Cotterets.

« Je venais d'avoir vingt ans, raconte-t-il lui-même, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit en pleurant et me dit : Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes. — Eh bien, ma mère ? — Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs. — De rente ? » Ma mère sourit amèrement. « En tout ! — Eh bien, ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs et je partirai pour Paris. — Qu'y feras-tu, mon pauvre ami ? — J'y verrai les amis de mon père : le duc de Bellune qui est ministre de la guerre, Sébastiani, Jourdan..... » On s'occupa le jour même des préparatifs du départ.

Muni des cinquante-trois francs, Alexandre Dumas embrassa sa mère et vint à Paris. Il vit successivement Sébastiani, Jourdan, Bellune, anciens amis de son père ; mais il n'en reçut qu'un accueil assez indifférent. Il fut plus heureux auprès du général Foy, à qui il avait été recommandé par un électeur influent du département de l'Aisne. « Voyons, que ferons-nous ? lui demanda le général. — Tout ce que vous voudrez. — Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon. — Oh ! pas à grand'chose. — Voyons, que savez-vous ? un peu de mathématiques ? — Non, général. — Vous avez, au moins,

quelques notions de géométrie, de physique? — Non général. — Vous avez fait votre droit? — Non, général. — Vous savez le latin et le grec? — Très-peu. — Vous vous entendez peut-être en comptabilité? — Pas le moins du monde. » Et à chaque question, ajoute Alexandre Dumas, je sentais la rougeur me monter au visage; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance. « Donnez-moi votre adresse, dit le général Foy, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous. » A. Dumas écrivit son adresse. « Nous sommes sauvés, s'écria le général, en frappant dans ses mains : *vous avez une belle écriture.* » Trois jours après, le jeune homme entra dans les bureaux du duc d'Orléans, en qualité de simple expéditionnaire, aux appointements de douze cents francs.

Il songea alors à refaire son éducation. Il passait une partie de ses nuits, soit à faire des études de linguistique, soit à lire les principaux auteurs de la littérature française; au bout de trois ans, il commença à publier quelques pièces de théâtre, dont la plus célèbre fut *Christine*. Cette pièce, chaudement recommandée par Charles Nodier, mais dédaignée par les sociétaires de la Comédie française, fut soumise à la décision de M. Picart. « Avez-vous de la fortune, demanda-t-il au jeune poète? — Pas l'ombre, monsieur, répondit celui-ci. — Quels sont vos moyens d'existence? — Une place de quinze cents francs. — Eh bien, mon ami, dit Picart, retournez à votre bureau. »

Ce jugement ne découragea pas Dumas. Introduit dans le salon de V. Hugo, il fut bientôt un de ses adeptes et un de ses ardents auxiliaires. Sa vive intelligence se pénétra promptement des nouvelles théories littéraires et il voulut être le premier à en faire l'application sur la scène. En 1829, deux mois après le refus de *Christine*, il fit jouer au Théâtre-Français *Henri III et sa cour*, drame historique en prose.

La première représentation de ce drame fut un événement littéraire. Les défenseurs de l'école classique poussèrent des clameurs; on signa même une pétition au roi pour en interdire

la représentation au nom de l'art outragé. Charles X répondit avec beaucoup de bon sens aux promoteurs de ce coup d'état classique : « Messieurs, quand il s'agit de théâtre, je n'ai, comme tout bourgeois de Paris, que ma place au parterre. » La pièce fut applaudie avec frénésie; le duc d'Orléans, qui était présent, donna le signal des applaudissements. Le lendemain, le jeune surnuméraire recevait sa récompense et devenait bibliothécaire du prince. A partir de ce jour, la fortune commença à lui sourire. *Henri III* lui rapporta trente mille francs. « Comme étourdi de son passage subit de l'obscurité à la gloire, M. Dumas, dit M. de Loménie, se plonge avec ardeur dans un luxe exagéré; il porte des habits fantastiques, des gilets éblouissants, abuse de la chaîne d'or, donne des diners de Sardanapale, crève une grande quantité de chevaux, etc. »

Il sut bientôt gagner les bonnes grâces de la cour et particulièrement celles du duc de Montpensier, qu'il accompagna en Espagne, comme historiographe de son mariage. Mais ni les voyages, ni les faveurs du prince n'étaient capables de distraire Dumas de sa passion pour l'art dramatique. A son retour, il eut l'idée de se créer un théâtre, qu'il se chargea d'alimenter à lui seul : ce fut le *Théâtre historique*. Il publia successivement : *Antony*, *Angèle*, *Richard d'Arlington*, *Catherine Howard*, *don Juan de Morana*, *Caligula*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, *Mlle de Belle-Isle*, *un Mariage sous Louis XV*, *les Mousquetaires*, *Monte-Christo*, etc.

La première de ces pièces, *Antony*, eut un succès inouï, quoique la donnée morale en fût des plus regrettables : c'est tout simplement l'apologie de l'adultère et du suicide. « En 1834, dit M. Édouard Lemoine, après le succès d'*Antony*, les salons parisiens furent tout-à-coup inondés de jeunes hommes pâles et blêmes, aux longs cheveux noirs, à la charpente osseuse, aux sourcils épais, à la parole caverneuse, à la physionomie hagarde et désolée. De bonnes âmes s'inquiétant de leurs airs quasi cadavériques, leur posaient cette question bourgeoisement affectueuse : « Qu'avez-vous donc ? — A quoi ils

répondaient, en posant la main sur leur front : J'ai la fièvre.
— Ces jeunes gens étaient des *Antonys*. »

En même temps qu'Alexandre Dumas trouvait dans sa merveilleuse imagination de quoi alimenter son théâtre, il inondait la France et l'Europe de ses romans. La plupart paraissaient d'abord en feuilletons dans les grands journaux quotidiens de Paris; souvent l'auteur en publiait trois ou quatre à la fois dans autant de feuilles différentes : au bout de l'année, il atteignait le chiffre énorme de 50 à 60 volumes. Citons comme les plus remarquables : le *Comte de Monte-Christo*, les *Trois Mousquetaires*, *Vingt Ans après*, le *Vicomte de Bragelonne*, la *Reine Margot*, etc. Les *Trois Mousquetaires* et *Monte-Christo* ont surtout popularisé le nom de l'auteur, tout en faisant sa fortune : ses romans lui rapportaient un revenu annuel de près de 200,000 francs.

On s'étonne qu'un nombre si prodigieux d'ouvrages ait pu sortir de la plume et du cerveau d'un homme seul. Un procès que le romancier eut à soutenir en 1847 contre deux grands journaux de Paris, apprit au public qu'Alexandre Dumas s'était engagé à leur fournir, par année, plus de volumes que n'en pouvait copier le plus habile expéditionnaire. On découvrit enfin, qu'il avait des collaborateurs secrets, parmi lesquels figuraient Anicet-Bourgeois, Paul Bocage, Fiorentino, Gérard de Nerval, Auguste Maquet, Émile Souvestre, Octave Feuillet, Paul Meurice, etc., etc. Alexandre Dumas s'est défendu de cette collaboration, en disant qu'il employait ses élèves pour le gros du travail, et qu'il donnait ensuite la dernière main aux ouvrages; quant aux nombreuses compilations et même aux plagats dont on l'accusait, il disait encore que « l'homme de génie ne vole pas, mais conquiert. »

Après avoir parcouru la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, l'illustre romancier publia ses impressions de voyages, où malheureusement la fantaisie joue un trop grand rôle pour qu'on puisse prendre au sérieux ces nombreux et attachants récits.

Voici comment M. Nettement a résumé les qualités et les défauts de cet écrivain : « Un caractère aventureux dans une destinée d'aventurier, tel est toujours l'idéal de M. Alexandre Dumas, qui aime à mettre l'individu aux prises avec la société, et à donner l'avantage à la force individuelle contre l'autorité sociale... Comme conteur, il sait intéresser le lecteur par les qualités d'une imagination brillante qui, au don heureux de l'invention dramatique, joint la verve, l'action, la rapidité du récit, l'agilité d'un style qui court à son but et s'arrête peu pour décrire, encore moins pour prouver, car l'auteur n'a pas de système; mais cependant, avec tous ces avantages, ses succès n'auraient pas été aussi grands, s'il ne s'était pas servi de ces trois mobiles : la glorification de la personnalité humaine, les peintures hardies qui troublent les sens, les lieux communs du septicisme voltairien. Il remplace par ces trois torts une qualité littéraire qui manque à tous ses écrits, la maturité qui donne la réflexion. Ses romans, agréables par les grâces qui naissent d'une génération spontanée, pèchent par l'incohérence du plan, l'in vraisemblance des situations, le défaut de suite des caractères, résultat de l'absence de réflexion. Si le bruit et le mouvement n'y manquent pas, la vérité, l'harmonie, la raison y manquent presque toujours. Par suite de cette même habitude d'improvisation, son style, semblable à ces plantes éphémères qui naissent à la surface du sol, n'a ni couleur, ni caractère; il est ordinairement naturel et assez prompt, mais il est sans force, parce que la pensée dont il est l'expression n'a point de racine; il est au style des grands écrivains ce que la lithographie est à la gravure. »

François Ponsard

1814-1867

Les excès littéraires de l'école romantique provoquèrent une réaction en faveur de l'école classique; le chef de cette réaction fut Ponsard.

François Ponsard naquit à Vienne (Isère), en 1814. Après avoir fréquenté l'école mutuelle de sa ville natale, il entra au collège de Dijon, où il se fit remarquer par son goût pour la poésie. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya étudier le droit à Paris; ne se sentant aucune vocation pour la chicane, le jeune homme aurait préféré les lettres; néanmoins, en fils soumis, il obéit à son père. Redoublant alors de travail et d'application, il parvint à satisfaire à la fois ses goûts littéraires et les exigences paternelles : tout en faisant son droit, il cultiva les Muses. Il était encore étudiant, lorsqu'il débuta en littérature par une traduction du *Manfred* de Byron, qui passa inaperçue; à peine quelques amis ouvrirent-ils ce poème qui lui avait coûté tant de peine et d'argent; car n'ayant pu trouver d'éditeur, Ponsard l'avait publié à ses frais. Cet échec ne découragea pas le jeune poète, qui se hâta de terminer ses études et de revenir à Vienne, auprès de son père, pour y faire son stage d'avocat.

C'est pendant les loisirs que lui laissait sa profession, que Ponsard composa *Lucrece*, sa première tragédie. Il la communiqua à un jeune poète, Charles Reynaud, son compatriote et son ami. Reynaud apprécia aussitôt le mérite de cette œuvre, et se chargea de la faire jouer sur un des théâtres de Paris. Il fit dans ce but le voyage de Paris, et se hâta de porter le manuscrit chez M^{lle} Rachel; la célèbre tragédienne le garda quelques jours, sans daigner l'ouvrir; l'ami dévoué parvint alors à soumettre la pièce au comité de lecture de l'Odéon, qui la refusa. Mais le directeur du théâtre, homme intelligent, appréciant cette œuvre à sa valeur, passa outre. L'esprit public commençait à se fatiguer des drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. *Lucrece* fut jouée aux applaudissements de toute la jeunesse des écoles et aux acclamations enthousiastes des classiques. Un nouveau camp se forma aussitôt en face des *hugoldtres*, celui des *ponsardistes*. L'Académie française consacra ce succès en couronnant cette tragédie. Les classiques étaient vengés. Le sujet, le style ferme et concis, les caractères

nettement tracés de *Lucrèce*, rappelaient Corneille et la grande école du xvii^e siècle.

Encouragé par ce succès, Ponsard abandonna le barreau et se livra entièrement à la culture des lettres. Il fit jouer *Agnès de Méranie* (1), qui ne réussit pas aussi bien qu'on aurait pu l'espérer. Le poète se releva par le beau drame de *Charlotte Corday* (2), inspiré particulièrement des *Girondins* de Lamartine. Cette nouvelle étude historique, si remarquable par la fidélité des peintures, la noblesse des idées et le mâle langage, était une excursion dans le genre romantique.

Pour faire diversion à ses travaux, Ponsard se remit à étudier les classiques grecs et latins. De cette étude, sortirent plusieurs productions qui ne sont pas sans mérite : *Horace et Lydie*, comédie qui est une gracieuse imitation du poète latin, son auteur favori ; *Ulysse*, tragédie avec chœurs, à la manière des tragiques grecs.

Après le coup d'État du 2 décembre 1852, Ponsard fut nommé bibliothécaire du Sénat. Ses ennemis politiques et littéraires l'accusèrent, à cette occasion, de s'être vendu au pouvoir triomphant. Le poète indigné donna sa démission de bibliothécaire et appela un de ses accusateurs en duel. Il se vengea peu après plus noblement, en donnant l'*Honneur et l'Argent* et la *Bourse*, comédies mordantes, où sont flétris ceux qui préfèrent les honneurs et les richesses mal acquises à une honorable pauvreté. Ces comédies obtinrent les plus brillants succès et ouvrirent à l'auteur les portes de l'Académie française. Il fut dès lors appelé chef de l'école du bon sens, en opposition aux excentricités de l'école romantique.

(1) *Agnès de Méranie* fut la seconde femme de Philippe Auguste qu'il prit après avoir répudié Jugeburge en 1196 et qu'il dut abandonner après avoir été excommunié.

(2) *Charlotte Corday*, ayant été révoltée par les crimes des révolutionnaires vint à Paris, en 1793, avec le projet de frapper Marat, le plus sanguinaire de tous. Elle se présenta chez lui sous le prétexte d'avoir d'importantes révélations à lui faire, et le poignarda dans son bain. Elle fut arrêtée aussitôt et condamnée à mort; elle mourut avec courage sur l'échafaud.

On a encore de lui la comédie intitulée le *Lion amoureux*, et *Galilée*, tragédie qui devait clore brusquement, mais glorieusement, la courte carrière du grand poète.

Atteint d'un cancer dans les reins, Ponsard s'était réfugié, dans les derniers temps de sa vie, dans la maison d'un ami. Il y vivait caché, sombre, mystérieux, ne se montrant à personne, à peine une fois par jour à sa jeune femme et à son enfant. Le malheureux remplissait la maison de ses plaintes. Il succomba enfin. « Adieu, dit-il à sa femme, adieu, je meurs, au revoir! » Ce furent ses dernières paroles. Il avait cinquante-trois ans.

Analyse de LUCRÈCE. — Lucrèce, femme de Collatin, se distingue, entre toutes les nobles dames romaines, par sa haute vertu, son austérité, son amour du travail; retirée avec ses femmes dans sa demeure, pendant l'absence de son mari, elle s'occupe à filer, en pensant à son époux, tandis que les nobles romaines dissipent leur temps et leur réputation dans les fêtes et les plaisirs. Lucrèce seule a su reconnaître, sous la prétendue folie de Junius Brutus, l'austère citoyen, le vrai romain, qui doit, un jour, délivrer sa patrie du joug des Tarquins. Cependant Collatin, en voulant montrer à ses compagnons d'armes quel trésor de beauté, de modestie et de vertu il possède, a allumé dans le cœur de Sextus, fils de Tarquin-le-Superbe, une ardente passion pour Lucrèce. Le jeune débauché ne songe qu'à la femme de Collatin; il la lui faut à tout prix. Absorbé complètement par ses coupables desseins, il reçoit avec mépris la sybille de Cumes, qui vient lui proposer les trois livres qui renferment les destinées de Rome. La sybille se retire et, rencontrant Brutus, le prétendu fou, elle lui présente le seul livre qui lui reste, car elle vient de brûler les deux autres, et lui dit :

Salut, Brute, salut, premier consul romain!
Quand tu voudras savoir ce que le Ciel ordonne,
Interroge ceci, Brute, je te le donne.

Lucrèce est en proie à de sombres pressentiments ; elle a vu de sinistres présages, un songe affreux l'a jetée dans un trouble dont elle ne peut se remettre.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule. On aurait dit que Rome
Poussait dans ce seul lieu jnsqu'à son dernier homme;
Et, pour donner accès au flot toujours croissant,
Les murailles du temple allaient s'élargissant.
Alors à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrit un sacrifice.
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel,
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
« Et que Rome soit grande entre les nations. »
Il se tut, et chacun frémit dans une attente.
Soudain on entendit une voix éclatante :
Tout le temple en trembla : « Loin de moi ces taureaux !
« Qu'ai-je à faire du sang des grossiers animaux ?
« Je veux du sang humain. Il me faut en offrande
« Le sang pur d'une femme, et Rome sera grande. »
Ainsi parla le Dieu. Dans ce même moment,
Le taureau disparut sans que l'on sût comment ;
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue...
Et comme j'étais là, pâlisante... un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant par le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte... et sur mon corps colle ses nœuds glacés.
Je sentais mes cheveux affreusement dressés ;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride.
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas ;
J'étais fixe d'horreur. Comme un immense bras,

Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardents flambeaux ;
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux ;
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt, médite sa morsure.
Je n'aperçus plus rien alors... Mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein.
Et, prodige nouveau ! les gouttes ruisselantes,
Qui coulaient de mon cœur sur les pierres sanglantes,
Enfantaient en tombant de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit les blés dans les sillons.
Et tous ces combattants, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,
Une pique d'airain, avec un aigle d'or,
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.
Enfin je m'éveillai, si pleine de ce rêve,
Que je croyais sentir le froid aigu du glaive ;
Qu'à présent même, encor, je crois que je le sens.

L'attentat médité par le fils de Tarquin-le-Superbe a été consommé, et Lucrèce déshonorée se frappe d'un poignard, après avoir demandé à son mari et à ses amis de la venger. Dès lors, Brutus, jetant le masque de sa prétendue folie, excite le peuple à la révolte, et lui fait jurer la chute et la mort des Tarquins.

On a reproché à cette tragédie de manquer d'action ; mais il faut tenir compte de la nature du sujet qui n'en comportait pas davantage. D'ailleurs, on y trouve des scènes pleines de mouvement. La scène entre Lucrèce et Brutus, par exemple, la plus belle de toutes, est des plus dramatique, ou, pour mieux dire, c'est un drame dans le drame principal. Elle nous étale ces deux nobles âmes qui, à elles deux, ont fondé la république romaine.

« Il est presque inutile de parler [du style de Lucrèce. Ce

style est une nouveauté plus que tout le reste, et l'on ne peut se lasser d'admirer tant de consistance unie à tant de ductilité. Jamais filière ni laminoir n'ont assoupli, étendu, pétri, courbé, avec une puissance plus irrésistible et plus tranquille, le dur métal soumis à leur action. On dirait parfois que la forte main de l'auteur file l'airain et l'or, aussi commodément que faisait Lucrèce la laine fine des habits de Collatin..... Le *style* et la versification de *Lucrèce* sont d'une très-rare, d'une exquise beauté, et qui plus est, d'une beauté divine. Les vers d'André Chénier ne respirent pas un parfum d'antiquité plus pur que quelques-uns des vers de Ponsard. Mais il y en a, convenons-en, un assez grand nombre d'une facture laborieuse, d'une concision pénible et obscure, des vers nouveaux et durs (4). »

Analyse de GALILÉE.— Au début de la pièce, Florence entière semble s'être donné rendez-vous devant la maison de *Galilée*, attirée par le bruit que font ses découvertes. Pendant que *Pompée* et *Vivian* discutent, un moine cherche à amener la populace contre le philosophe, en exposant les absurdes objections formulées par ses ennemis. Ce ne sont pas là les seuls déboires de Galilée; il rencontre jusque dans sa famille des obstacles à ses travaux. Sa fille, sa chère *Antonia*, était fiancée à un jeune homme de riche maison, *Taddeo*; mais depuis qu'il est accusé d'hérésie, les parents de Taddeo ne veulent plus entendre parler du mariage projeté. Les deux fiancés déplorent leur malheur. Antonia est trop dévouée à son père, pour exiger qu'il sacrifie pour elle son honneur; mais sa femme *Livio* n'a pas les mêmes scrupules; écoutez-la :

Ah ! que n'imitiez-vous ces dignes professeurs,
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs ?
Voilà des gens chez qui l'ordre et le bon sens règnent ;
Ils enseignent sans bruit ce qu'on veut qu'ils enseignent,
Et, sans se travailler à débattre en public
S'il faut croire Aristote ou croire Copernic,

(4) Alexandre Vinet.

Ils tiennent sagement que l'opinion vraie
Doit être celle-là pour laquelle on les paie,
Et que, puisqu'Aristote ouvre le coffre-fort,
Aristote a raison, et Copernic a tort.

L'évènement semble donner raison à Livie. Un huissier de l'Inquisition apporte à Galilée une citation pour comparaître et se retracter devant le Saint-Office (1). Sa femme et sa fille, épouvantées, l'engagent à fuir avec elles ; il refuse.

Au deuxième acte, Galilée est seul dans son cabinet, méditant sur le système du monde. Il prononce le plus long monologue qui soit au théâtre, contenant une magnifique description des cieux et des astres. Ce monologue a pour but de nous montrer le savant dans son enthousiasme, prêt à souffrir le martyre pour la science et la vérité. Le drame va nous faire connaître les faiblesses de l'homme en face des affections de famille. Toute la pièce est là. Le premier assaut à la vertu de Galilée est livré par un inquisiteur, qui l'accuse de détruire la foi. Après une joute brillante entre ces deux lutteurs, Galilée reste seul, bien seul ; car le grand duc, son protecteur, l'abandonne par crainte de Rome, et vient joindre ses efforts à ceux d'Antonia pour l'engager à se soumettre.

Toutes ces sollicitations ébranlent Galilée et le jettent dans une perplexité qui redouble au troisième acte. Nous le voyons dans une salle du château de l'Inquisition, séparé du tribunal seulement par un rideau. Livie, Antonia et Taddeo le conjurent de signer le désaveu qui seul peut le sauver du bûcher ; Vivian lui-même le lui conseille. Galilée accablé lit l'acte d'abjuration qu'il doit répéter à genoux, s'il consent à se retracter. Il froisse d'abord la rétractation ; puis, vaincu par son amour paternel, il signe. L'Inquisition fait ouvrir les rideaux pour que le peuple assiste au triomphe de Rome ; Galilée qui ment et blasphème à ses convictions les plus chères, murmure bien

(1) On appelle ainsi le tribunal de l'Inquisition.

bas, de peur d'être condamné comme relaps, le fameux mot traditionnel : « Et pourtant elle tourne ! »

« Cette pièce, dit M. de Biéville, est d'une extrême simplicité. Point d'intrigue, point de nœud, point de surprise, point d'intérêt romanesque. Le seul intérêt, c'est l'intérêt historique, la vérité des détails et surtout le style qui, dans aucun des ouvrages précédents de M. Ponsard, n'a été plus franc ni mieux approprié aux caractères. Il est admirable qu'un auteur malade, comme l'était M. Ponsard en composant *Galilée*, ait pu écrire avec cette force, cette netteté et cette perfection. »

Alexandre Dumas fils

1824

Alexandre Dumas, fils naturel du célèbre romancier, est né à Paris, en 1824; comme son père, il s'est fait un nom dans la littérature, à la fois comme auteur dramatique et comme romancier. Après avoir fait d'assez brillantes études dans diverses institutions de Paris, il sortit tout-à-fait de pension en 1844, et vécut pendant six mois avec son père; le jeune homme avait dix-huit ans. « Pendant ces premières années de liberté, mes goûts, dit-il lui-même, étaient extrêmement modestes, mes dépenses des plus modérées. Mon ambition était d'être employé dans un ministère. Une sous-bibliothèque aurait comblé tous mes vœux. » Mais les dissipations de son père ne tardèrent pas à l'entraîner loin de ces paisibles rêves; il devint prodigue et dissipé, et, « au bout de quelques années, il se trouva en face de plus de cinquante mille francs de dettes, sans parler des intérêts et des frais, ce qui était énorme à cette époque, surtout pour un garçon de vingt-un ans, qui n'avait ni patrimoine à attendre, ni carrière à suivre. Ce petit incident, ajoute-t-il lui-même, décida de ma vocation, et, comme je ne savais rien faire, je fis de la littérature. »

Sa première publication fut un petit recueil de poésies intitulé : *Les Péchés de jeunesse*, livre qui fit peu de bruit. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit un roman, déjà supérieur à son premier ouvrage : les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, où l'on retrouvait l'imitation de la manière paternelle. Mais ne se sentant pas l'imagination de son père, Dumas chercha le succès, moins dans la fantaisie que dans la peinture du monde parisien. « Il s'écouta vivre et chercha la science du cœur humain, non-seulement dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes.... Depuis la *Dame aux camélias* jusqu'au *Demi-Monde*, on peut dire qu'il a vécu toutes ses œuvres (1). » Il déploya, dès le début, dans cette peinture, une grande finesse d'observation; de là le succès de ses premiers romans : la *Dame aux camélias*, le *Roman d'une femme*, *Diane de Lys*, la *Dame aux perles*, etc.

C'est après avoir écrit *Diane de Lys*, que Dumas songea à transporter sur la scène ses principaux romans, et tout d'abord celui de la *Dame aux camélias*. Ce drame ne fut pas joué sans obstacles; le ministre de l'intérieur en défendit la représentation, jugeant la pièce immorale; il fallut attendre l'arrivée au pouvoir d'un homme moins rigoureux, M. de Morny, pour étaler sur la scène les hontes et les misères morales de notre société contemporaine. Dans ce drame, qui n'est que la reproduction du roman, Dumas réhabilite la courtisane repentante, et arrache des larmes de sympathie sur le sort de femmes qui ne méritent que le mépris ou la pitié. Le succès fut complet. Le lendemain de la représentation, l'auteur écrivait à son père : « Grand succès !... Des fleurs, des bravos. »

Ce premier triomphe l'encouragea à convertir en pièce *Diane de Lys*. La censure en défendit la représentation; mais le prince Napoléon, protecteur du jeune poète, leva les obstacles,

(1) Mirecourt, *Biographies des contemporains*.

et tout Paris put venir contempler de nouveau le vice s'étalant effrontément sur la scène. Nous n'avons plus ici, comme dans la *Dame aux camélias*, le tableau d'une femme déchue, mais qui se repent; c'est, au contraire, une femme honorée de tous les titres, du rang, du nom, de la fortune et des alliances, qui trahit la foi domestique, et descend, dans l'échelle du vice et de la honte, jusqu'au niveau de la courtisane.

Ces deux premières pièces furent faites très-vite; la première fut écrite en une ou deux semaines, par besoin d'argent; le succès fut tel, que l'auteur vit affluer l'or dans son coffre vide. A partir de ce moment, quand une partie de ses dettes fut payée, Dumas put mettre plus de soin et de temps à la composition de ses œuvres. Sa troisième pièce, le *Demi-Monde*, lui coûta onze mois de travail assidu. Le fond en est emprunté à la vie de l'auteur : ici, comme dans les deux drames précédents, le poète semble se plaisir à porter sur la scène ses propres aventures; ce sont les mêmes héros, et comme le titre l'indique, le même *Demi-Monde*, mot nouveau, qui sert à désigner les femmes déclassées.

Dans sa quatrième pièce, la *Question d'argent*, M. Dumas fils a flétri les spéculateurs de la Bourse. « Cette comédie, a-t-on dit, est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est une bonne action. »

Nous ne pouvons que mentionner le *Fils naturel*, le *Père prodigue*, l'*Ami des femmes*, pièce révoltante d'immoralité; le *Supplice d'une femme*, écrit en collaboration avec M. Émile de Girardin, et dont la paternité littéraire donna lieu à un procès; *Éloïse Parquet*, les *Idées de Mme Auvray*, etc. Dans le *Fils naturel*, l'auteur prend la défense de ces pauvres abandonnés, victimes innocentes du vice et trop souvent de la société elle-même; on sait que l'auteur était lui-même un enfant naturel. Cette pièce est encore remarquable par sa préface, dans laquelle M. Dumas a tracé le portrait de son père, au point de vue littéraire.

On le voit, les principales œuvres de M. A. Dumas fils sont des

œuvres dramatiques. Il est revenu au roman dans l'*Affaire Clémenceau*, son chef-d'œuvre, au point de vue de l'art.

« M. Alexandre Dumas fils, dit M. Hyppolite Lucas, est né sous une étoile fortunée, comme les gens qui naissent millionnaires; il est né avec l'esprit de son père et l'instinct dramatique; la muse du théâtre, appelée à son baptême, ainsi qu'une fée bienfaisante, l'a doué, dès son berceau, de toutes sortes d'avantages : le choix des sujets, la peinture des caractères, la facilité de l'expression, constituent son talent ingénieux et suffisamment observateur pour saisir le côté des mœurs qui doit plaire à la société de son temps. Il a de la franchise; il prend moins de ménagements avec son public que la plupart de ses confrères; il accuse plus vigoureusement son sujet..... Il a peut-être trop cherché sa réussite dans un *réalisme*, qui offrait à la curiosité publique l'attrait que la peinture des mauvaises mœurs ne manque jamais d'exciter; les plus honnêtes gens ne détestent pas trop le scandale qui ne peut les atteindre; ils s'aventurent volontiers à regarder au fond des passions les plus désordonnées, et quand le tableau en est présenté avec art, ils accourent en foule au spectacle d'un monde, dans lequel ils rougiraient de mettre les pieds. On dirait que le vice a plus de charme que la vertu..... »

CHAPITRE III

POÈTES COMIQUES CONTEMPORAINS

Casimir Delavigne. — Scribe. — Ponsard. — Alexandre Dumas fils. — Alfred de Musset. — Émile Augier. — Victorien Sardou. — Octave Feuillet, etc.

De la Comédie contemporaine

Le jugement que nous avons porté, au point de vue moral, sur le drame contemporain en général, peut s'appliquer avec plus de raison à la comédie contemporaine. Trop souvent elle est devenue une école de dépravation et n'a pas peu contribué, pour sa part, à l'abaissement des caractères et à la démoralisation de la génération actuelle. Si nous comptons parmi nos auteurs contemporains d'illustres exceptions, si quelques-uns d'entr'eux ont compris leur mission moralisatrice, combien qui ont « corrompu l'âme par de mauvaises pensées, le cœur par des désirs impurs, les oreilles par des paroles deshonnêtes et les yeux par des regards immodestes ou licencieux ! » Sans vouloir condamner le théâtre d'une manière absolue, nous le croyons, d'une manière générale, tel du moins qu'il est conçu de nos jours, nuisible aux mœurs et funeste à l'âme. Nous sommes de l'avis de Bourdaloue, qui s'exprima un jour, à ce sujet, d'une manière piquante et juste : « Mon père, lui demandait une de ses pénitentes, est-ce que je fais mal d'aller au théâtre ? — Mon enfant, répondit l'avisé confesseur, c'est à

vous de me le dire. » La conscience individuelle, éclairée par les principes chrétiens, est le meilleur juge en pareille matière.

La comédie contemporaine compte quelques écrivains remarquables. Citons, en premier lieu, Casimir Delavigne, qui s'est fait un nom célèbre par l'*École des vieillards*; Eugène Scribe, l'un des plus fertiles auteurs comiques du siècle, dont les meilleurs ouvrages sont : la *Camaraderie*, une *Chaîne*, le *Verre d'eau*, *Bertrand et Raton*, etc.

Depuis quelques années, une école, à la tête de laquelle se sont placés Ponsard, Alexandre Dumas fils, Émile Augier, Victorien Sardou, etc., a créé un genre nouveau, la comédie de *mœurs*; ces auteurs ont mis sur la scène les vicissitudes de la vie réelle, s'attachant surtout à peindre avec exactitude, sans se préoccuper du plus ou moins de convenance de la peinture; c'est ce qui rend la lecture et la représentation de ces pièces dangereuses et même nuisibles.

Casimir Delavigne (Voir sa biographie, page 93)

Les Comédiens; — *l'École des vieillards*; — *la Princesse Aurélie*; — *Don Juan d'Autriche*; — *la Popularité*; — *le Conseiller rapporteur*.

Analyse de l'ÉCOLE DES VIEILLARDS. — L'auteur a voulu peindre, dans cette pièce, le danger des unions mal assorties. *Danville*, riche armateur, a eu le tort d'épouser, à soixante ans, *Hortense*, une jeune personne de vingt ans, fort aimable et extrêmement jolie. Cette première faiblesse le conduit à beaucoup d'autres. Il amène sa femme à Paris, mais il l'y laisse seule deux mois avec sa grand'mère, vieille folle, dont la vanité va entraîner la jeune épouse dans mille inconséquences. *Danville*, encore plein d'illusions, a même confié à *Hortense* cinquante mille francs, qu'elle devait déposer à la Banque, mais qui sont déjà dissipés en dépenses de luxe, lorsque *Danville* arrive à son tour à Paris. Ces dépenses l'étonnent et l'affligent, mais on lui répond qu'il a fallu monter une maison en rapport avec l'emploi qu'il sollicite, et il se rend ou feint de se rendre à cette raison.

Il apprend que, pendant son absence, sa femme a reçu la ville et la cour, et a surtout accueilli un jeune duc d'*Elmar*, qui habite le même hôtel. Ce duc a pour oncle un ministre qui donne de grands emplois aux protégés de son neveu; celui-ci a vu M^{me} Danville, et il a résolu de placer son mari. Le jour où Danville arrive à Paris, on donne un bal chez Son Excellence; inutile de dire que ces dames ont été invitées; grands débats pour savoir si on ira. Danville veut souper en famille avec l'ami *Bonnard*, qui vient d'arriver de la province. Hortense, déjà en toilette de bal, se résigne à faire le sacrifice de son plaisir; mais le jeune duc revient en l'absence de Danville, et presse Hortense qui, sollicitée par la grand'mère, cède enfin et part accompagnée de celle-ci, en laissant un mot d'excuses à son pauvre mari.

Danville, fort étonné de ne pas retrouver sa femme au logis, délibère s'il doit aller la rejoindre au bal ou tenir compagnie à son ami *Bonnard*. Mille pensées l'agitent; il se rend au bal. De son côté, Hortense y était à peine arrivée que, déjà tourmentée du chagrin qu'elle va causer à son mari, elle s'échappe et revient à la hâte avec sa grand'mère. Malheureusement sa voiture s'est croisée avec celle de Danville, qui la cherche en vain dans la cohue. Elle était rentrée dans son appartement, lorsque le bruit d'une voiture se fait entendre dans la cour. Hortense, croyant que c'est son mari, se prépare à lui faire des excuses; mais c'est le duc, dont la visite à cette heure est inconvenante. Il vient, dit-il, pour lui remettre le brevet de la place que Danville sollicitait. A ce moment, celui-ci se fait entendre; Hortense, épouvantée de sa situation, perd la tête et, comme si elle était coupable, elle fait cacher le duc dans un cabinet; mais bientôt son trouble apprend tout à son mari; il ordonne à Hortense de le laisser seul; puis il force le duc à sortir du cabinet. Ici commence une scène admirable, presque tragique, traitée avec un talent supérieur et une grande élévation de sentiments dans les deux personnages. Il s'ensuit un duel, et pour que la leçon soit complète, Danville y est

désarmé; mais au dénouement, il a la consolation d'apprendre que sa femme n'a été qu'imprudente; il en voit la preuve dans un billet qu'Hortense écrivait au duc, pour lui ordonner de ne jamais la revoir. Enfin, elle supplie son mari de l'éloigner de Paris et de la reconduire au Havre, où toute la famille va retrouver le repos.

« C'est de ce sujet, en apparence si simple et si peu chargé d'événements, que l'auteur a fait sortir les plus hautes leçons de morale et les scènes les plus comiques et les plus vraies; il sait tour à tour charmer l'esprit par des détails pleins de grâce et de douceur, et émouvoir par l'image si touchante de l'amour le plus tendre, uni à la délicatesse la plus exquise; et quand il arrive à son quatrième acte, quand éclatent les premiers transports de la jalousie, il porte l'intérêt jusqu'au plus haut degré du pathétique, et, par un véritable prodige de l'art, il atteint le sublime dans une situation où jusqu'à ce jour on n'avait aperçu que le ridicule... M. Delavigne a donc rempli dignement la haute mission de l'auteur comique; il a été tout à la fois moraliste et grand écrivain. Son style est à la fois élégant et nerveux, il unit la force à la grâce; et si j'avais à lui faire un reproche, ce serait une élévation trop soutenue, qui ôte quelquefois au dialogue le naturel et l'espèce de négligence et de laisser-aller, à l'aide desquels les grands maîtres de la scène comique produisent l'illusion la plus complète. Mais quelle richesse de détails! quelle verve dans les scènes entre le vieux mari et le vieux garçon! quelle abondance de traits heureux! que de charme et d'abandon dans les scènes entre l'époux et la femme! quelle vigueur de pinceau dans l'expression d'un amour qui se défie de lui-même, et d'une jalousie qui éclate avec d'autant plus de force qu'elle veut se contraindre davantage (1). »

(1) Étienne.

Eugène Scribe

1791-1861

Bertrand et Raton; — le Verre d'eau; — la Camaraderie; — Adrienne Lecouvreur; — le Mariage d'argent, etc.

Eugène Scribe, l'un des auteurs dramatiques les plus féconds et les plus populaires de notre siècle, est né à Paris, en 1791. Son père, marchand de soieries, le mit au collège Sainte-Barbe, où il fit des études brillantes; sa mère, qui l'aimait avec tendresse l'encourageait et stimulait son émulation. C'est au collège qu'Eugène se lia d'une étroite amitié avec Casimir et Germain Delavigne. Le dimanche, jour de sortie, les trois jeunes gens avaient l'habitude de se réunir dans un café du Palais-Royal; là, après un modeste déjeuner, ils faisaient des plans pour l'avenir. Quand Scribe eut terminé ses études, il passa à l'école de droit, car sa mère, en mourant, avait exprimé le désir qu'il embrassât la carrière du barreau, et l'avait confié aux soins d'un avocat distingué de Paris. Mais tous les efforts du tuteur pour retenir le jeune homme dans la jurisprudence furent vains : sa passion pour le théâtre l'emporta sur tous les conseils.

Les premières bluettes de Scribe, faites la plupart de compagnie avec Germain Delavigne, obtinrent d'être jouées; mais la vogue ne commença pour lui que vers 1815, par *Une nuit de la garde nationale*. A partir de cette époque et pendant vingt-cinq ans, il occupa la scène, et toujours avec un nouveau triomphe.

Il commença par cultiver le vaudeville (1) et devint dans ce genre le plus fécond et le plus populaire des auteurs comiques de 1815 à 1830.

La Révolution de juillet ayant changé le mouvement des

(1) Le vaudeville est une comédie de mœurs, mêlée de couplets et de scènes plaisantes des ridicules de la société.

idées et le goût du public, Scribe s'essaya dans la grande comédie et il recueillit dans cette nouvelle manière le même succès que dans le vaudeville. Citons parmi ses comédies les plus remarquables : *Bertrand et Raton*, le *Mariage d'argent*, le *Verre d'eau*, la *Camaraderie*, *Adrienne Lecouvreur*, *Une Chaîne*, etc.

Il est un troisième genre, où l'illustre vaudevilliste fut sans rival, c'est le drame lyrique ou libretto d'opéra. Les principaux opéras dont il a écrit les paroles sont : le *Comte Ory*, la *Dame blanche*, la *Muette de Portici*, *Fra Diavolo*, le *Domino noir*, les *Diamants de la Couronne*, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète*, *l'Étoile du Nord*, la *Juive*, le *Châlet*, etc. Son nom brille à côté de celui des grands maîtres de l'opéra moderne, des Meyerbeer, des Auber, des Adam, des Halevy, etc.

On devine que Scribe n'a pu desservir, pendant plus de trente ans, toutes nos scènes lyriques et comiques à la fois, sans avoir eu un grand nombre de collaborateurs. Citons entre autres, Germain Delavigne, Bayard, Melesville, Ernest Legouvé, Saintine, Dupaty, Rougemond, Dumanoir, etc. Tous ces collaborateurs se réunissaient dans le cabinet du maître, transformé en véritable atelier littéraire. L'un fournissait l'idée, un autre le plan, un troisième un dialogue ou des couplets; mais celui qui surveillait et dirigeait tous les travaux, c'était Scribe; tantôt il préparait lui-même l'ébauche, tantôt relisait l'œuvre, la retouchait et la refondait au besoin; rien ne sortait de l'atelier qu'il ne l'eût vu, corrigé et définitivement approuvé. Il signait et mettait loyalement sur l'affiche, à côté de son nom, le nom du principal collaborateur.

Grâce à ses succès continus dans le vaudeville, la comédie et l'opéra, Scribe devint plusieurs fois millionnaire. Il aimait à se vanter de l'origine de sa fortune et avait pris pour armoiries sa plume avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*, c'est d'elle que je tiens fortune et indépendance. On peut lire encore cette inscription sur le fronton de son magnifique château de Séricourt, près de la Ferté-sous-Jouarre :

Le théâtre a payé cet asile champêtre ;
Vous qui passez, merci ! je vous le dois peut-être.

Ajoutons qu'il usa noblement de cette fortune princière. On cite de lui des traits nombreux d'une bienfaisance ingénieuse et délicate.

La critique s'est montrée sévère sur le mérite de tant de productions dramatiques. D'abord, on a blâmé cette exploitation en grand ; ensuite on a critiqué ces productions au point de vue du fond et de la forme. On a dit qu'elles se ressentaient beaucoup de la rapidité du travail ; on ne leur a trouvé ni analyse des passions, ni développement de caractères, mais seulement une suite d'incidents enchainés au gré de l'imagination de l'auteur. Au moins dût-on reconnaître, dans la disposition même de ces incidents, dans l'art de les mêler et de les démêler à propos, de nouer et de dénouer l'intrigue, un savoir-faire sans exemple jusque-là, et qui suffirait à expliquer ces quarante années de succès. (Vapereau).

Ponsard (Voir sa biographie, page 258)

Horace et Lydie ; — l'Honneur et l'Argent ; — la Bourse ; — le Lion amoureux.

Analyse de la BOURSE (1). — L'auteur commence par nous introduire dans le cabinet d'un agent de change, *M. Delatour*, au milieu de diverses personnes que l'appât du gain y rassemble ; arrive le maître du logis, qui revient de la Bourse. A peine est-il resté seul, qu'il reçoit la visite de *Léon Desroches*, son ancien ami de collège, qui vient lui demander un service. Il vivait en province, dans sa propriété, et avait pour voisin un excellent homme, *M. Bernard*, père d'une charmante fille, nommée *Camille*, qu'il vient de demander en mariage ; mais *M. Bernard* est sur le point de choisir pour

(1) La *Bourse* est dans les grandes villes de commerce un endroit public où les banquiers, négociants, courtiers et autres personnes intéressées dans le commerce se rassemblent à certains jours, et à une heure marquée, pour traiter ensemble d'affaires de commerce, de change, etc.

gendre un certain comte *de la Môle*, qui possède un très-riche patrimoine. Un seul moyen restait à Léon pour l'emporter sur son rival, et il n'a pas hésité. Il a vendu son modeste avoir et en apporte le prix, 60,000 francs, à son ami, pour qu'il le perde ou le décuple à la Bourse. Delatour donne nombre de sages conseils à Léon, pour le détourner de ses folles idées, mais tout est inutile. C'en est fait; la roue tourne, et Léon gagne 400,000 écus! Vous croyez peut-être qu'il va se hâter de boucler ses malles et d'aller déposer aux pieds du père Bernard la fortune qui lui assure la main de Camille! Allons donc! la soif irrite la soif. Léon se trouve en trop bonne veine pour s'arrêter; il partira lorsqu'il verra tourner la chance.

Au même moment, arrive le père Bernard, suivi de sa fille, qui, ne pouvant se résoudre à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, a décidé son père à venir à Paris, pour chercher Léon, le seul homme dont elle consentira jamais à faire son époux. Léon se hâte d'annoncer que son patrimoine s'est considérablement accru, et M. Bernard est au comble de la joie, jusqu'au moment où il apprend que cette fortune est due à des spéculations de Bourse..... Mais bientôt, séduit par l'appât du gain, le bonhomme est pris, lui aussi, surmonte ses scrupules et donne carte blanche à Léon pour tenter la fortune. Voilà donc le beau-père et le gendre futur pris à l'engrenage; de nouveau la roue tourne, et Léon attend tout haletant l'issue d'une partie dont Camille est l'enjeu; car le beau-père Bernard ne lui permet d'être joueur qu'à la condition de gagner toujours.

C'est le moment de faire connaissance avec *Reynold*, autre prétendant à la main de Camille; mais celle-ci n'est plus libre de son cœur et ne peut plus disposer que de son amitié. Sur ces entrefaites, Léon rentre tout soucieux, et pour cause: il vient de perdre cent mille francs, et M. Bernard est de moitié dans cette première perte. Camille comprend le trouble de Léon et essaye sur lui de son influence; à force de reproches caressants et de douces remontrances, elle parvient à le con-

vertir. Léon fait serment de ne plus jouer, sous peine de renoncer à la main de Camille; mais, hélas! un instant après, il apprend par Delatour que sa perte monte à trois cent mille francs, sans compter cent mille francs pour le compte de M. Bernard. Au même instant, un ami vient lui annoncer la prise de Sébastopol, et lui annonce la hausse pour la prochaine bourse. Que faire? il vient de jurer, et cependant il lui serait si facile de regagner tout ce qu'il a perdu, et puis après, comme il se hâterait de dire adieu pour toujours à cette vie d'angoisses et de tortures. Il tentera une dernière fois le sort. Pendant qu'il attend son arrêt de vie ou de mort, une sueur froide inonde le visage du joueur. Enfin, Delatour arrive. La baisse a prononcé; Léon perd trois cent mille francs, outre les soixante mille francs de son patrimoine et les cent mille francs de M. Bernard. Adieu les douces joies du foyer domestique, adieu Camille! Il faut encore subir les reproches amers et méprisants de M. Bernard, qui arrive juste à point pour apprendre son désastre. Quant à Camille, elle se contente de demander à Léon s'il a joué depuis son serment? et après le timide avou qu'il fait de sa faute, il comprend qu'il est perdu. — Se voyant repoussé par l'amour et par la fortune, Léon, désespéré, va se donner la mort; le pistolet est déjà dans sa main, lorsque survient Reynold, porteur d'un message de la part de Camille; Léon le reçoit d'abord très-rudement, car il ne voit en lui qu'un rival préféré; mais enfin, il écoute le conseil que lui donne Camille, de chercher sa réhabilitation dans le travail, et l'offre que lui fait Reynold de l'aider à reconquérir sa propre estime.

Le dernier acte nous transporte auprès d'une mine de charbon, dont Reynold est le directeur et Léon le contre-maitre. Depuis un an, ce dernier a fait des prodiges de bon vouloir et de dévouement; mais aujourd'hui il vient donner sa démission, car Reynold est sur le point d'épouser Camille et Léon ne se sent pas le courage de voir au bras d'un autre celle qui lui était destinée. Heureusement Reynold est un brave cœur

et une grande âme; il voit bien qu'il n'a pas l'amour de Camille, et qu'il ne pourra jamais effacer le souvenir d'une ancienne affection; et, simplement, sans phrases, il restitue à Léon le bonheur dont il s'est rendu digne par son repentir. Camille pardonne, et le père Bernard, bien qu'enrageant un peu de voir ces sottises sublimes, finit par sourire à son ancien voisin, et donne son consentement et sa bénédiction (4).

Alexandre Dumas fils (Voir sa biographie, page 266)

Le Demi-Monde; — *la Question d'argent*; — *le Fils naturel*; — *le Père prodigue*; — *l'Ami des femmes*; — *le Supplice d'une femme*; — *Héloïse Parquet*, etc.

Alfred de Musset (Voir sa biographie, page 474)

Comédies et Proverbes, dont les plus remarquables sont : *Il ne faut jurer de rien*; *un Caprice*; *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, etc.

Émile Augier

1820

Émile Augier est né à Valence (Drôme), en 1820. Il est petit-fils de Pigault-Lebrun (2), à qui il a dédié le recueil de ses pièces. Sa famille vint se fixer à Paris, et il entra au collège Henri IV, où il se lia avec le jeune duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe I^{er}. Il fut destiné de bonne heure au barreau et entra chez un avoué; mais il ne tarda pas à quitter l'étude de son patron, pour se livrer à son penchant pour la poésie. L'apparition de *Lucrèce*, de Ponsard, lui indiqua sa voie, et, sous l'inspiration de ce maître nouveau, il écrivit une comédie, pleine de grâce et de fraîcheur, intitulée : *la Cigüe*. L'auteur avait à peine vingt ans. L'âge du poète nuisit à sa pièce, qui, présentée, en premier lieu, au comité de lecture du Théâtre-Français, fut refusée à l'unanimité. Le comité de l'Odéon fut mieux avisé, et la fit jouer. Ce fut un triomphe, et, quoique

(4) Extrait et résumé du *Grand dictionnaire universel* par P. Larousse.

(2) Romancier, né en 1753, plein de naturel, de verve et de gaieté, trop souvent il offense la religion et blesse la décence.

cette pièce ait perdu de son actualité avec le temps, elle est encore considérée aujourd'hui par certains critiques comme l'ouvrage le plus parfait de l'auteur. On y vit un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers, et le public encouragea, par un intérêt soutenu et de vifs applaudissements, ces premiers débuts du poète.

Depuis lors, Émile Augier n'a cessé de fournir la scène de pièces de grand mérite, où il fait preuve de beaucoup d'observation et de goût. Tandis que d'autres, comme Alexandre Dumas dans *Antony*, propageaient, dans leurs ouvrages, de funestes doctrines, et faisaient effrontément sur la scène l'apologie du libertinage, Augier prit courageusement en main la défense des liens sacrés de la famille, et entreprit de faire connaître et apprécier les joies du foyer domestique. C'est cet esprit moral qui anime l'*Aventurière*, grande comédie en cinq actes, qui est restée la meilleure de l'auteur; *Gabrielle*, qui arracha au spectateur le cri d'admiration du héros de la pièce :

O père de famille ! ô poète ! je t'aime,

et qui valut à l'auteur le prix Montyon de l'Académie française. Parmi ses nombreuses productions citons, en particulier, le *Gendre de M. Poirier*, chef-d'œuvre du théâtre en prose de M. Augier. Dans cette comédie, si vive et si ferme, le poète met en scène, avec une grande verve comique, l'ancien conflit de l'aristocratie et de la roture; il y peint les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée, et les sottises de la bourgeoisie enrichie; le *Mariage d'Olympe*, qui contraste avec les précédents, car l'auteur qui ne nous avait habitué qu'aux scènes de la vie de famille, nous fait pénétrer, pour la première fois, dans un monde impur. Olympe est une courtisane qui se faufile dans la société, devient comtesse, s'abrite derrière un contrat et ne trouve dans sa nouvelle position que l'ennui et la contrainte. Les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer* eurent un immense succès; dans ces dernières œuvres, M. Augier touche aux questions les plus brûlantes de la morale sociale et même

de la politique. Les *Effrontés* obtinrent un succès bruyant; c'était la satire de l'immixtion des gens d'affaires et de finance dans le journalisme contemporain. Le *Fils de Giboyer* était dirigée contre ceux qui veulent mêler la religion dans la politique. Cette comédie souleva, en particulier, les colères du parti clérical, mais elle triompha de toutes les cabales.

« M. Émile Augier, dit M. Vapereau, a été longtemps considéré, à côté de M. Ponsard, comme un des chefs de l'école du bon sens. Mais ses dernières comédies ressemblent moins à celles de M. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Le style de M. Augier, plus brillant qu'égal, mêlait volontiers, dans les premiers temps surtout, la simplicité antique à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoyement de la phraséologie moderne. Il y a eu, dans ses diverses œuvres, un esprit pétillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, souvent de l'intérêt, et de jour en jour plus de vigueur (1). »

Analyse de l'AVENTURIÈRE. — Dans cette comédie, Émile Augier plaide avec force et habileté la noble cause de la famille.

Une aventurière, une femme de rien, *Clorinde*, venant de Madrid, fatiguée de sa vie errante et désordonnée, aspire à connaître les joies du foyer domestique; elle est parvenue à capter le cœur de *Mucarade*, un riche seigneur de Padoue, qui frise la soixantaine. Les supplications de sa fille *Célie* et d'*Horace*, son neveu, les remontrances de son frère, rien ne peut le détourner de son ridicule projet. Quant à Clorinde, elle prend son parti de l'âge de son futur mari; après tout, ce qu'elle désire, ce n'est ni la fortune, ni la jeunesse, c'est la considération du monde, ce sont les plaisirs de la vertu.

L'intrigante a pour auxiliaire un frère ou cousin, *Annibal*, tout autrement intéressé et qui n'est séduit que par la fortune du bonhomme. Ce qu'il voit de plus clair dans l'affaire, c'est

(1) Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

le million de Mucarade, dont il aura sa part, si le mariage réussit. Tout va bien du reste jusqu'ici et fait présager une issue favorable.

Mais voilà qu'un certain *Fabrice*, fils de Mucarade, absent depuis dix ans, revient au logis pour y trouver le calme et le repos. Il est reçu par Célie, sa sœur, et son cousin Horace qui le mettent au courant de la situation ; ils complotent aussitôt de se liguer tous trois contre l'aventurière, pour la démasquer. Pour cela, Fabrice, dont les fatigues et les voyages ont changé les traits, se fabrique des lettres de recommandation à l'aide desquelles il se présente à son père comme un hôte que lui envoie son fils ; puis, il a soin qu'une habile indiscrétion le révèle comme un riche prince allemand, qui voyage déguisé par esprit romanesque et qui, ne tenant ni au bien, ni à la naissance, cherche une femme dont il soit aimé pour lui-même. Inutile de dire si Mucarade fait bon accueil à son hôte illustre ; quant à Clorinde et à Annibal, ils se prennent à songer qu'un prince allemand vaut mieux qu'un vieillard padouan. Fabrice y comptait bien ; aussi répond-il de la meilleure grâce du monde aux avances de Clorinde ; puis, le moment venu, et après s'être concerté avec Horace et Célie, il se jette aux pieds de Clorinde, juste à temps pour être surpris par son père. Mucarade, qui ne soupçonne pas que sa future femme le trahit, provoque Fabrice en duel. Fabrice, poussé à bout, est forcé de se faire reconnaître, pour n'avoir pas à répondre à la provocation de son père. Mucarade devine la ruse qu'a imaginée son fils pour le détacher de Clorinde ; il veut bien pardonner, mais il ne persiste pas moins dans son entêtement. Clorinde triomphe, mais Fabrice ne la laissera pas jouir de son infamie sans lui jeter à la face l'expression de la haine et du mépris qu'elle lui inspire. Fou de colère, aveuglé par l'indignation, il la terrasse sous un ouragan d'invectives et d'outrages ; un peu plus, il la frapperait... L'aventurière courbe la tête ; elle tombe à genoux. C'est la première fois qu'elle rencontre un homme qui la domine, qui la fasse fléchir et soit son maître. Elle

décide à l'instant même qu'elle partira, qu'elle fuira cette honnête famille dont elle n'a pas le droit de faire partie. Mais Annibal ne partage pas du tout les idées saugrenues de sa sœur. Il a une passion très-réelle pour les écus et le vieux vin de Mucarade, et il déclare tout net à Clorinde que, si elle refuse d'épouser le bonhomme, il tuera Fabrice en duel. Matapan de Spolète lui a appris une botte secrète infailible, et Fabrice est sûr de son affaire. En effet, le coquin provoque le fils de Mucarade; mais, pendant qu'ils croisent le fer, il apprend que Fabrice a tué en duel Matapan de Spolète. « Diable! arrêtons les frais, » s'écrie Annibal tout tremblant; et, emmenant sa sœur, il fuit à toutes jambes. Fabrice se fait alors pardonner par son père le douloureux service qu'il vient de lui rendre.

« Après avoir fait la part de l'éloge, il nous reste à donner satisfaction aux droits légitimes de la critique. Si nous retranschons quelques vers spirituels et fortement frappés, quelques scènes touchantes ou suffisamment comiques, que reste-t-il de l'*Aventurière*? Un vieillard ridicule auquel personne ne s'intéresse, une fille vulgaire dont le cœur se réchauffe sous les soufflets d'un homme qui la méprise, et enfin un spadassin sans originalité. Tout cela, il faut l'avouer, est peu digne d'intérêt et ne méritait pas les honneurs de cinq actes (4). »

Victorien Sardou (1831) est né à Paris, en 1831. Il étudia d'abord la médecine, puis l'abandonna pour se livrer à la littérature. En attendant qu'il pût vivre de sa plume, il donna des leçons d'histoire, de philosophie et de mathématiques. Quelques articles insérés dans des revues et des petits journaux commencèrent à le faire connaître. Il essaya de faire représenter une comédie au théâtre de l'Odéon, mais la chute de cette pièce le découragea et il s'éloigna quelque temps de la scène. Mis par son mariage, en rapport avec M^{lle} Déjazet,

(4) Cette analyse a été empruntée en l'abrégant au grand *Dictionnaire universel* de Larousse.

célèbre actrice, Sardou rentra dans la carrière théâtrale qui fut, dès lors, pour lui, féconde en succès.

Les pièces de cet auteur qui ont fait le plus de sensation sont *les Ganaches*, *Nos Intimes*, *les Vieux Garçons*, *la Famille Benoitton*, *Rabagas*, *Patrie* (drame), etc.

« Les productions dramatiques de M. Sardou, dit M. Vapereau, écrites avec facilité et souvent avec précipitation, se distinguent par des qualités et des défauts qui expliquent le succès populaire de quelques-unes et les contestations auxquelles ce succès a donné lieu. Le jeune et fécond auteur a porté dans la création des types une véritable puissance, tout en employant sans façon, dans l'intrigue, les moyens d'effet les plus connus; il déploya surtout dans l'ensemble une verve, une rapidité de mouvement qui ont fait pardonner, dans les détails, la fréquence des réminiscences et des emprunts. »

Octave Feuillet (1812) est né à Saint-Lô (Manche), en 1812. Fils du secrétaire-général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris où il fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand. Dès sa jeunesse, il révéla une nature délicate et rêveuse, une grande aménité de caractère et le charme naissant de son esprit. Il aimait l'étude, le calme, et se distinguait entre tous les étudiants par sa bonne conduite.

Il débuta dans les lettres en publiant quelques pièces de théâtre, qui reçurent, en général, un favorable accueil du public; mais il ne révéla tout son mérite littéraire que dans une série de *Scènes et Proverbes*, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, et visiblement imités des fantaisies d'Alfred de Musset. Mais autant celui-ci ménageait peu la prudence de ses lecteurs, autant Octave Feuillet s'efforça de moraliser en même temps que d'émouvoir et d'intéresser; ce qui ne veut pas dire que l'élève ne soit tombé trop souvent dans les mêmes excès que son modèle et n'ait écrit, dans un beau langage, des pièces qui ne sont pas sans dangers pour les mœurs qu'il prétend redresser. « La muse de M. Feuillet est raisonneuse, dit

M. Hippolyte Lucas, elle emprunte volontiers le secours de la rhétorique; sa solennité prend quelquefois des airs de sermon. Cet auteur excelle à revêtir des pensées morales d'un vernis élégant. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'employer quelquefois ce beau langage et ces vertueuses apparences à colorer des sujets que l'exakte bienséance de mœurs ne sanctionne pas. » Tel est le reproche que l'on peut adresser à ses meilleures productions : *Rédemption, la Crise, la Partie des dames, le Village, Dalila, le Cheveu blanc*, etc.

En même temps qu'il cueillait des palmés sur la scène théâtrale, M. Feuillel s'exerçait avec un égal succès dans le roman. Il publia, dans divers recueils, *Onesta*, une histoire italienne pleine de souffle et de passion; *Bellah*, long roman vendéen qui a de l'intérêt; le *Roman d'un jeune homme pauvre*; *Sybille*, plaidoyer religieux et mondain qui a inspiré à George Sand une réfutation (*Mademoiselle de la Quintinie*); la *Petite comtesse* et *M. de Camors*. Ces deux derniers romans mettent le mieux en relief les meilleures qualités de l'auteur.

« Comme écrivain, dit M. Ch. Monselet, Octave Feuillel est une aimable réduction des esprits élégants et des poètes du dernier règne. Son talent toutefois est incontestable; et voilà ce qui donne de l'autorité à ses funestes paradoxes. Sa phrase exercée quoique un peu molle, sait s'élever par intervalles à des hauteurs prudemment calculées, et emporter avec elle le spectateur sans lui donner le vertige. On dirait qu'il mesure, comme un thermomètre, le degré de lyrisme qui convient aux intelligences moyennes. Son charme principal est l'égalité et le souci perpétuel du bon goût; c'en est assez pour légitimer la faveur qui accueille ses livres. Les mêmes motifs expliquent l'intérêt de ses tentatives dramatiques. »

M. O. Feuillel a été élu membre de l'Académie française, en 1862, en remplacement de Scribe. Nommé bibliothécaire des résidences impériales, avec 45,000 francs d'appointements, il se considéra comme démissionnaire à la suite de la Révolution du 4 septembre.

CHAPITRE IV

PHILOSOPHES ET MORALISTES CONTEMPORAINS

De Bonald. — Joseph de Maistre. — Lamennais. — Benjamin Constant. — Royer-Collard. — Cousin, etc.

De Bonald

1753-1840

La philosophie du ^{xix}^e siècle diffère profondément de celle du ^{xviii}^e. Au lieu d'être athée et matérialiste, elle est devenue chrétienne et spiritualiste. Deux écoles ont puissamment contribué à ce changement : l'école catholique, qui eut le tort, en attaquant le sensualisme et le matérialisme, d'anathématiser, en même temps, la raison humaine; — et l'école éclectique, dont le système consiste à prendre dans tous les systèmes de philosophie ce qu'ils paraissent avoir de meilleur.

Les chefs de l'école catholique furent de Bonald, Joseph de Maistre et Lamennais; les chefs de l'école éclectique furent Royer-Collard, Cousin et Jouffroy.

Le vicomte de Bonald est né à Milhau (Aveyron), d'une ancienne famille du Rouergue. Il vint faire ses études dans une pension à Paris, puis à Juilly chez les oratoriens, d'où il sortit pour entrer, sous Louis XVI, dans le corps des mousquetaires. Revenu dans ses foyers à vingt-deux ans, il fut nommé maire de sa ville natale et président de l'Assemblée du département; mais, lors de la Révolution, il donna sa démission et crut devoir émigrer. Retiré à Heildelberg, il se consacra à l'éducation de ses enfants et composa son premier ouvrage, *Théorie du pouvoir politique et religieux*. Le but de cet ouvrage.

était d'établir qu'il n'y a qu'une seule constitution naturelle et véritable de société, la constitution royale pure, et une seule constitution de société religieuse, la religion catholique. Ce livre, introduit en France, fut, en grande partie, saisi et mis au pilori par ordre du Directoire.

Napoléon, qui, pendant la campagne d'Italie, avait lu cet ouvrage, en apprécia néanmoins le mérite et, en 1808, appela spontanément l'auteur à faire partie du Conseil de l'Université. De Bonald n'accepta cette place que deux ans plus tard, sur les instances de son ami de Fontanes. Le roi de Hollande, Louis Bonaparte, séduit par la haute renommée du philosophe, lui demanda de faire l'éducation de son fils et n'obtint qu'un refus catégorique. Les Bourbons, au contraire, en revenant en France, en 1814, ne trouvèrent pas de sujet plus fidèle et plus dévoué. « Il n'avait qu'un regret, dit M. Jules Simon, c'était de voir ses princes légitimes transformés en rois constitutionnels. » Élu député, en 1815, il chercha à appliquer aux affaires publiques les théories qu'il défendait dans ses livres. Il fut ensuite nommé membre de l'Académie française et pair de France.

Ses principaux ouvrages sont : *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*; *Du Divorce*; *Législation primitive*, etc.

Comme on le voit, Bonald est, ainsi que de Maistre, le représentant du pouvoir absolu, basé sur la théocratie. Dans ses écrits comme dans ses discours, il défendit toujours le droit divin en même temps que l'omnipotence de l'autorité religieuse. « On ne trouve pas dans cette longue carrière, dit encore M. Jules Simon, une action qui ne soit conforme à ses principes, pas une ligne qui les démente. Il pouvait relire, en 1840, sa *Théorie du pouvoir*, sans regretter une seule des opinions qui y sont exprimées. »

Quelle que soit la bizarrerie de ses théories politiques et religieuses, de Bonald a le mérite d'avoir combattu avec une grande éloquence le sensualisme et le matérialisme du siècle

dernier ; on lui doit aussi plus d'une idée remarquable sur divers sujets, notamment sur l'origine du langage : selon lui, le langage a été donné à l'homme par Dieu lui-même, et se transmet d'âge en âge comme la tradition divine.

Joseph de Maistre (Voir sa biographie, page 46). — *Considérations sur la France*; — *Du Pape*; — *Soirées de Saint-Petersbourg*; — *Examen de la philosophie de Bacon*, etc.

Lamennais

1782-1854

L'abbé de Lamennais défendit pendant longtemps les opinions politiques et religieuses de Joseph de Maistre ; mais, vers la fin de sa vie, il abandonna les unes et les autres pour embrasser des opinions complètement opposées.

Félicité de Lamennais naquit à Saint-Malo, en 1782, d'une famille d'armateurs et de négociants. Sa famille venait d'être anoblíe, sous Louis XVI, pour avoir nourri le peuple pendant une famine. Félicité fut, jusqu'à l'âge de huit ans, extrêmement vif et pétulant. Ayant perdu sa mère de bonne heure, il fut confié aux soins d'une vieille gouvernante qui, au lieu de redresser son caractère entêté, cédaít à ses caprices et à ses mutineries. Après avoir fait de vains efforts pour lui apprendre à lire, la gouvernante, découragée, renonça à lui donner des leçons ; l'enfant, humilié, prit alors le livre de lecture, s'enferma dans sa chambre, étudia, combina, et fit si bien qu'au bout de trois jours il sut lire couramment. Il apprit à écrire de la même manière sans le secours de personne.

Son frère, qui étudiait pour être prêtre, voulut essayer pendant les vacances de lui donner quelques leçons de latin ; l'élève obstiné déchira les pages de son livre et refusa d'apprendre. Pour le punir, on l'enferma dans sa chambre ; une fois livré à lui-même, le jeune mutin ouvrit intrépidement son dictionnaire, prit quelques ouvrages latins avec la traduction

en regard et, quand son frère revint aux vacances suivantes, Félicité lui traduisit couramment Horace et Tacite.

A douze ans, son père l'ayant envoyé chez un de ses oncles, homme de lettres, l'enfant s'introduisit dans sa bibliothèque, et en dévora tous les ouvrages : pièces de théâtre, romans, histoire, voyages, philosophie, sciences, tout y passa, car tout l'intéressait ; il lut Voltaire, Bayle, Spinoza, Condillac, surtout J.-J. Rousseau.

Malgré sa légèreté de caractère, Félicité manifesta, dès son enfance, des sentiments religieux. On le voyait souvent s'en aller secrètement dans les chapelles des environs pour adorer le Saint-Sacrement. Mais, ayant été placé chez un curé du pays vers l'âge ordinaire de la première communion, les instructions qu'il reçut à cette occasion éveillèrent sa contradiction sur quelques points et il se posa en esprit fort vis-à-vis de son curé. On dut remettre à plus tard sa première communion.

A dix-huit ans, Félicité voulut voir le monde et tomba dans une grande indifférence religieuse. Il vint à Paris et se livra avec passion à l'escrime ; on dit même qu'un duel qu'il eut alors, exerça une grande influence sur sa conversion. Dégouté enfin des frivolités et des plaisirs, triste et découragé, il rechercha la solitude. C'est là que son frère vint le trouver et lui prodiguer les consolations de la religion : ce cœur indomptable fut brisé, Félicité revint à des sentiments chrétiens, fit sa première communion, reprit ses études et voulut être prêtre. Il avait vingt-deux ans.

Après sept ans d'un travail laborieux, il reçut la tonsure et retourna à Paris. Là, il ne tarda pas à céder aux instincts de sa nature ardente. Le jeune esprit fort devint fanatique et violent. Sous l'Empire, il se déclara l'adversaire implacable de Napoléon et de l'Université, dont il accusa l'enseignement d'être irréligieux et impie. Pendant les Cent-Jours, le fougueux prêtre fut obligé de fuir à Londres. Dénudé de ressources, il réussit à entrer comme maître d'études dans une institution jusqu'à ce

qu'il sût assez bien l'anglais pour trouver un emploi. Il en sortit pour devenir précepteur dans une maison privée.

En 1815, Lamennais repassa le détroit pour recevoir l'ordination. C'est à cette époque qu'il commença son grand ouvrage *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Le premier volume eut un prodigieux succès. Il y attaquait avec éloquence le grand mal du siècle et combattait les athées, les déistes, les protestants, poussant l'intolérance jusqu'à refuser à ceux-ci le nom même de chrétiens.

Quand le second volume parut, la sensation qu'il produisit fut aussi grande mais toute différente. L'auteur y examinait les fondements de la certitude; il repoussait le sentiment ou la révélation immédiate; il rejetait le raisonnement ou la discussion et proclamait l'autorité comme le moyen de connaître la vérité et comme l'unique fondement de la certitude. Toutefois, où placer cette autorité infaillible? L'autorité absolue en toute question religieuse, morale, politique, résidait, selon lui, dans le *sens commun*, dont le Pape est l'infaillible interprète.

L'Église elle-même fut effrayée de la puissance qu'on voulait remettre entre ses mains et désavoua son illustre champion.

Le prêtre ardent, qui voulait ainsi assujétir l'autorité civile à l'autorité religieuse, combattit la Restauration comme il avait combattu l'Empire: il ne trouvait ni Louis XVIII, ni Charles X assez bons catholiques et il les attaqua avec une telle violence qu'on lui fit un procès. « On me cite devant un tribunal, dit-il, eh bien! je montrerai ce que c'est qu'un prêtre. » Il se défendit lui-même avec une telle éloquence qu'on n'osa le condamner qu'à une faible amende.

La Révolution de 1830 exerça une influence considérable sur les idées politiques et religieuses de Lamennais. Abandonnant son système de théocratie absolue que Rome n'avait pas voulu reconnaître, il déclara qu'il fallait concilier les idées libérales avec les idées politiques. A partir de ce moment, Lamennais devint chef de parti; un grand nombre de jeunes prêtres se groupèrent autour de lui. Au premier rang de cette troupe

enthousiaste se distinguaient Bautin, Lacordaire, Gerbet, Montalembert. Ils fondèrent ensemble un journal, l'*Avenir*, qui prit pour devise : *Dieu et Liberté*. Dans ce journal, ils demandaient la pleine indépendance de l'Église et sa séparation d'avec l'État, ce qui impliquait la suppression du budget des cultes; ils réclamaient en même temps la liberté absolue de la presse et la liberté complète d'association et d'enseignement. Ces idées contrastaient avec les idées exprimées dans les deux premiers volumes de l'*Essai sur l'indifférence*. Des évêques dénoncèrent l'*Avenir* comme propageant des doctrines dangereuses. Lamennais, fort de la vérité, en appela au Pape lui-même. Il partit pour Rome avec Lacordaire et Montalembert; mais à Rome, il ne trouva que des visages froids et un mauvais accueil. Après trois mois d'attente vaine pour avoir une entrevue avec le Pape et lui exposer ses idées, il ne put obtenir que la permission de le saluer sans lui parler.

Lamennais repartit mécontent, irrité, renfermant en lui-même toute son amertume. A peine eut-il quitté Rome, qu'il apprit qu'une encyclique du Pape condamnait les doctrines de l'*Avenir*, relatives à la liberté civile et politique, comme tendant à exciter partout l'esprit de sédition et de révolte de la part des sujets contre leurs souverains, et celles relatives à la liberté des cultes et à la liberté de la presse comme étant en opposition avec les enseignements, les maximes et la pratique de l'Église. Les collaborateurs de Lamennais acceptèrent avec docilité ce jugement. Quant à Lamennais, il parut hésiter un moment. Il quitta Paris et alla s'ensevelir dans sa solitude; en Bretagne. Il en sortit dix-huit mois après, mais ce fut pour rompre ouvertement avec l'Église en publiant les *Paroles d'un Croquant*. Ce livre produisit l'effet d'un coup de foudre. Jamais on ne vit une telle explosion de colère de la part du clergé, ni un aussi grand enthousiasme de la part du parti démocratique. Lamennais, tout en restant catholique, venait de déplacer la base de l'autorité sociale et religieuse : au lieu de la mettre comme autrefois dans le sens commun représenté par le Pape,

il la plaça dans le sens commun exprimé par le suffrage universel. Dans ce dernier ouvrage, où il imitait le style biblique, il dépeignait en traits sanglants les crimes des rois et, sous des allégories touchantes, la fraternité humaine. Jamais le génie de l'homme ne s'était élevé si haut dans les régions de la poésie et de l'éloquence. Le succès du livre fut immense; il s'en vendit dans un an plus de cent mille exemplaires; mais il fut condamné par une nouvelle encyclique et l'auteur ne fut plus considéré parmi le clergé que comme un renégat et un apostat.

Peu de temps après, parut le *Livre du Peuple*, écrit dans les mêmes principes. Enfin, Lamennais développa son système de philosophie dans une *Esquisse de philosophie*, livre fort bien écrit, mais dont le fond laisse beaucoup à désirer; l'auteur y entreprend une œuvre impossible en essayant de construire une philosophie chrétienne avec les seules lumières naturelles.

Lamennais salua avec joie la Révolution de 1848 qui l'appela à siéger, comme député, à l'Assemblée Constituante. Il publia un journal pour défendre la démocratie radicale dont il était devenu le principal représentant. Enfin, consumé par des passions politiques trop ardentes, il s'éteignit en ordonnant qu'on l'enterrât avec le corbillard des pauvres. Il avait soixante-douze ans.

Fragments des *Paroles d'un Croyant*

L'Union entre les hommes

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher essaya de le mouvoir pour se faire un passage,

il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit : Prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

Confiance en Dieu

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir, à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

Royer-Collard

1763-1845

Royer-Collard, philosophe et orateur, est né près de Vitry-le-Français, d'une famille ancienne et honorable. Reçu avocat, il accueillit d'abord favorablement le mouvement révolutionnaire et devint secrétaire de la commune de Paris, en 1789. Échappé aux échafauds de 1793 et de 1794, il fut nommé député au conseil des Cinq-Cents, d'où il se fit exclure pour avoir pris la défense des prêtres et des émigrés ; il se lia dès lors avec les royalistes, mais il se retira de la politique après le couronnement de l'Empereur et vécut dans la retraite pour se livrer tout entier aux études philosophiques. La Restauration lui confia plusieurs postes importants. A la Chambre, il se distingua par un libéralisme éclairé qui lui valut une immense popularité, et fut un des fondateurs du régime constitutionnel en France.

Comme philosophe, il a surtout attaché son nom à la réaction spiritualiste en combattant le sensualisme de Condillac et faisant connaître en France la philosophie écossaise (1). Le

(1) L'École écossaise fut fondée, en Angleterre et en Écosse, au XVIII^e siècle. A cette école appartenaient Adam Smith, Reid et Dugald-Stewart. Cette école consiste, à proprement dire, dans une méthode nouvelle qui admet l'expérience comme seul moyen légitime d'arriver à la vérité. Par sa méthode d'observation

principal mérite de Royer-Collard est d'avoir eu pour disciples Jouffroy et Victor Cousin.

Benjamin Constant. (Voir *Orateurs de la tribune.*)

Victor Cousin

1792-1868

Malgré la réaction catholique de 1803, la philosophie sensualiste du XVIII^e siècle régnait encore dans l'enseignement universitaire : il était réservé à M. Cousin de faire connaître et de populariser en France la philosophie spiritualiste.

Victor Cousin est né à Paris, en 1792, d'une famille obscure ; son père était horloger. Après avoir fait de brillantes études au lycée Charlemagne et remporté une foule de prix au concours général, notamment le prix d'honneur de rhétorique, il entra à l'École normale et suivit les leçons de deux philosophes distingués : Laromiguière (1) et Royer-Collard, qui décidèrent de sa vocation. Royer-Collard introduisit son jeune élève dans les salons de Maine de Biran (2), qui venait de s'établir à Paris. La liaison qui ne tarda pas à naître entre Maine de Biran et Cousin ne fut pas étrangère à la direction d'esprit de ce dernier. Après les Cent-Jours, il eut l'honneur de suppléer l'un de ses illustres maîtres, Royer-Collard, dans la chaire de la Sorbonne. Il était âgé de vingt-quatre ans.

C'est à cette époque que commença sa réputation de professeur : « Tous les élèves de la troisième année suivaient mon cours, dit-il. Le cours prenait le nom de conférence et le méritait ; car chaque leçon donnait matière à une rédaction, sur

appliquée aux opérations intimes de l'entendement, l'école écossaise a servi de point de départ à la psychologie, que les anciens n'ont point connue et que les modernes n'avaient fait que deviner, mais dont Reid et Dugald-Stewart ont indiqué l'importance.

(1) Voir page 45.

(2) Maine de Biran, né près de Bergerac (1770-1824), fut peut-être le métaphysicien le plus profond de son temps. M. Cousin et M. Naville, de Genève, l'ont surtout fait connaître.

laquelle s'ouvrait une polémique à laquelle tout le monde prenait part. Formés à la méthode philosophique, les élèves s'en servaient avec le professeur comme avec eux-mêmes; ils doutaient, résistaient, argumentaient avec une entière liberté, et par là s'exerçaient à cet esprit d'indépendance et de critique qui, j'espère, portera ses fruits. »

Son cours de 1846 fut la réfutation du sensualisme de Condillac; celui de 1847 fut consacré à l'exposition de l'école écossaise (1), jusque là inconnue chez nous, et dont Royer-Collard avait fait la découverte quelque temps auparavant en trouvant par hasard sur les quais un ouvrage de Reid. L'exposé des principes de la philosophie écossaise était la continuation de la campagne entreprise contre les idées de Condillac.

Après avoir fait connaître à la jeunesse des écoles les principaux noms de l'école écossaise, le professeur entreprit de faire de même pour les philosophes allemands. Il fit d'abord un voyage en Allemagne et suivit les cours des philosophes les plus célèbres de cette époque : Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Leurs leçons influèrent beaucoup sur les idées du jeune professeur; il s'enthousiasma, en particulier, des doctrines de Kant, qu'il exposa dans ses cours de 1849 à 1824. La hardiesse de ses principes lui attira la persécution du gouvernement; l'assassinat du duc de Berry ayant provoqué des mesures réactionnaires contre tous ceux qui professaient des idées libérales, Cousin fut suspendu de ses fonctions. Abandonnant alors pour quelque temps l'enseignement public, l'illustre professeur accepta les fonctions de précepteur des enfants du maréchal Lannes. Il employa les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions à composer plusieurs ouvrages et en particulier à faire sa célèbre traduction des œuvres de Platon, une des grandes œuvres de sa vie.

En 1824, Cousin retourna en Allemagne, où il se remit à

(1) Voir la note de la page 295.

ses chères études et se pénétra encore mieux de la doctrine de Hegel. Ce voyage le rendit populaire en France à cause de la persécution dont il fut l'objet, de la part des Allemands, pour ses idées politiques. Accusé de conspiration, il fut jeté en prison et conduit de Dresde à Berlin, où il resta six mois.

Cousin revint en France plus hostile qu'auparavant à la politique du gouvernement de la Restauration, qui n'avait pas été étrangère à sa persécution en Allemagne. Les progrès de l'opinion libérale ayant appelé au pouvoir M. de Martignac, on rendit au célèbre professeur sa chaire de la Sorbonne et il y remonta avec éclat. Il partagea cet honneur avec MM. Guizot et Villemain, qui professaient l'un l'histoire, l'autre la littérature. Ce fut sans contredit le plus beau moment de sa vie publique. Voici ce que nous dit à ce sujet un élève de ces illustres maîtres :

« C'était dans les jours fabuleux de la Sorbonne, au moment où l'antique maison de la théologie, à bon droit renaissante, sortait de ses ruines, toute brillante de ses nouvelles splendeurs. Soudain se rencontrèrent, pour remplir l'enceinte immense, une suite incroyable de professeurs excellents, tous remplis de jeunesse et de bien dire. Ils étaient trois surtout qui dominaient, par tous les mérites de la science et du bel esprit, l'école entière. Ils s'appelaient Guizot, Villemain, Victor Cousin, et chacun dans leurs leçons produisait, sur les âmes d'alentour, l'effet d'une lampe ardente sur des gerbes de blé. M. Guizot racontait aux jeunes gens émerveillés les progrès de cette inépuisable civilisation qui va sans cesse et sans fin, grandissant toujours. Sa parole était brève et superbe, et sa prière même avait l'accent du commandement. M. Villemain, l'éloquence en personne, inspiré du génie et du souffle de trois grands siècles, parlait à cette jeunesse ameutée à ses pieds tantôt d'Homère et tantôt de Virgile, tantôt de la double église d'Orient et d'Occident, aujourd'hui de saint Augustin, le lendemain de saint Jean Chrysostôme. Il invoquait tour à tour Racine et Corneille dans le château de Versailles, Mirabeau

dans l'Assemblée Constituante ou Voltaire à Ferney. Jamais plus habile et plus savant rhéteur n'enchantait dans ses leçons improvisées une plus active et plus studieuse jeunesse. On l'admirait, on l'adorait. — Mais le surlendemain, lorsqu'à son tour, Victor Cousin, dans cette salle, aux applaudissements frénétiques, faisait entendre un grand cri rempli de l'indépendance et des grandeurs de l'esprit humain délivré de ses langes, c'était un enthousiasme impossible à décrire, et, comme une fois lancé cet homme ne s'arrêtait guère, il mêlait toute sa juvénile ardeur aux plus violentes émotions de la politique et rencontrait des accents d'une irrésistible passion. Ce fut ainsi qu'à propos des philosophes de l'autre côté du Rhin, il se mit un jour à nous démontrer que toute bataille rangée représentait, non pas des hommes qui s'entre-tuent, mais des idées qui se heurtent (1). »

Victor Cousin introduisit dans son enseignement un système critique qui fit de lui un chef d'école. « Les vérités éparses dans les différents systèmes, disait-il, composent la vérité totale que chacun d'eux exprime presque toujours par un seul côté. » D'après ce principe, il se forma une doctrine philosophique qu'on a appelée l'*éclectisme*.

Après tant d'agitations oratoires, le célèbre philosophe mourut paisiblement à Cannes, sous le ciel du Midi, en 1868. Il fut ramené à Paris par un digne compagnon de ses voyages, M. Mérimée, et par son ami de tous les temps, M. Barthélemy Saint-Hilaire.

La plupart des nombreux ouvrages de M. Cousin sont les cours mêmes qu'il a professés à la Sorbonne. Citons entr'autres : *Cours d'histoire de la philosophie moderne ; Du Vrai, du Beau, du Bien*, ouvrage admirable au point de vue de la forme comme au point de vue des idées, et qui suffirait à placer l'auteur au premier rang des écrivains français. Il a fait paraître encore une belle *traduction* de Platon, des *Fragments philoso-*

(1) Jules Janin.

phiques, une excellente version française du *Manuel* de Tennemann où toutes les doctrines philosophiques sont expliquées par ordre de succession. En littérature, il a publié des études remarquables sur les femmes de la société du xvii^e siècle.

CHAPITRE V

ORATEURS DE LA TRIBUNE ET DU BARREAU

Benjamin Constant. — **Le général Foy.** — **Berryer.** — **Dupin aîné.** — **Montalembert.** — **Lamartine.** — **Guizot.** — **Thiers.** — **Odilon Barrot.** — **Chaix-d'Est-Ange.** — **Crémieux.** — **Jules Favre,** etc.

Orateurs de la tribune

L'éloquence *politique* date des premiers tressaillements de notre grande révolution. Le pays, éveillé à la voix tonnante de Mirabeau, prenait possession de lui-même.

Plus tard, le despotisme arrêta les premiers développements de notre éloquence politique; cependant elle finit par triompher des obstacles. Ici nous trouvons une partie des hommes que nous aurons à nommer à propos de l'éloquence judiciaire et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long d'énumérer : Benjamin Constant, Manuel, le général Foy, Casimir Périer, Lamartine, Guizot, Thiers, Ledru-Rollin, Montalembert, Michel de Bourges, etc., etc.

Benjamin Constant

1767-1830

Benjamin Constant, célèbre comme philosophe et surtout comme orateur politique, naquit à Lausanne, en 1767, d'une famille originaire de France et qui s'était réfugiée en Suisse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Sa mère mourut en lui donnant le jour; son père, colonel d'un régiment, confia son éducation à des précepteurs qui remarquèrent de bonne heure dans leur jeune élève des facultés supérieures : à douze ans, c'était déjà un prodige d'esprit et d'intelligence. Il a raconté lui-même le procédé dont se servit l'un de ses professeurs pour l'instruire en quelque sorte à son insu. « Il me proposa, dit-il, de nous faire à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous. Je me passionnai pour cette idée. » C'était la langue grecque qu'il apprit en croyant l'inventer. Il continua ses études en Angleterre, à l'université d'Oxford, puis en Allemagne. En 1787, nous le retrouvons à Paris, où il se livrait passionnément au plaisir, tout en fréquentant assidûment les hommes les plus distingués de ce temps : Suard, La Harpe, Marmontel, etc. A la suite d'escapades et d'aventures diverses, le jeune homme fut rappelé par son père qui le fit entrer comme chambellan à la cour du duc de Brunswick; c'est là qu'il se maria avec une personne dont un divorce le sépara en 1793.

Quand la Révolution française éclata, Benjamin Constant embrassa les idées. Il se lia, vers cette époque, avec M^{me} de Staël, qui exerça une grande influence sur la vie de son jeune admirateur. Il la suivit à Paris où il devint un des assidus des salons de cette femme célèbre. Lorsqu'elle fut bannie, il l'accompagna à Weimar, où il occupa ses loisirs à traduire en vers *Wallenstein*, de Schiller. Pendant ces années, il travaillait aussi à son fameux ouvrage *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*. Il suivit M^{me} de Staël

à Coppet et, après de douloureuses péripéties, cette liaison se termina par une rupture, en 1808. Benjamin Constant se consola en épousant une parente d'un prince allemand avec laquelle il vécut en bonne intelligence à Goettingue.

C'est vers cette époque qu'il composa plusieurs ouvrages littéraires, entr'autres son célèbre roman *Adolphe*. Irréprochable de style, exquise de forme, cette œuvre a passé, à tort peut-être, pour une sorte d'autobiographie se rapportant aux liaisons de l'auteur avec M^{me} de Staël.

Rentré en France sous la Restauration, il fut nommé député et se révéla à la Chambre comme orateur parlementaire. Il écrivait ses discours, mais il les lisait d'une manière si remarquable qu'il tenait ses auditeurs sous le charme de sa parole. « La plupart sont des chefs-d'œuvre de dialectique vive et serrée, qui n'ont eu depuis, rien de semblable et qui font les délices des connaisseurs. Quelle richesse! quelle abondance! quelle flexibilité de ton! quelle variété de sujets! quelle suavité de langage! quel art merveilleux dans la disposition et la déduction enchainées des raisonnements! comme cette trame est finement tissue! comme toutes les couleurs s'y nuancent et s'y fondent avec harmonie!... Peut-être même ces discours sont-ils trop finis, trop perlés, trop ingénieux pour la tribune (1). » Parmi ses plus beaux discours, on cite celui qu'il prononça, en 1820, à propos des lois d'exceptions présentées sous le prétexte de l'assassinat du duc de Berry. Ce fut l'époque la plus brillante de sa carrière.

Pendant que sa renommée grandissait ainsi, sa santé s'épuisait rapidement par l'abus des plaisirs encore plus que par le travail, et surtout par la dévorante passion du jeu qui avait fait le malheur de sa vie. Il était accablé de maux et d'infirmités précoces et il venait de subir une opération douloureuse quand éclata la Révolution de 1830. La mort l'emporta à la fin de la même année. « Quand on apprit que M. Benjamin Cons-

(1) Cormenin, *Études sur les orateurs parlementaires*.

tant était mort, le parti populaire se mit en mouvement et voulut lui faire décerner de grands honneurs. Une couronne civique fut déposée sur le banc de la Chambre où il siégeait habituellement. On demanda que la Chambre entière assistât en costume à ses funérailles, et qu'un orêpe noir fût attaché pendant plusieurs jours au drapeau placé dans la salle au-dessus du fauteuil du président. On exigea du ministre de l'intérieur qu'un projet de loi, qui fut en effet présenté peu de temps après, rangeât immédiatement le nouveau mort parmi les grands hommes du Panthéon (4). »

L'ouvrage qui a classé Benjamin Constant parmi les philosophes éminents du xix^e siècle est celui que nous avons déjà indiqué : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*.

« Avec Rousseau, dit M. Demogeot, il considéra la religion comme un sentiment qui s'élève dans le cœur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport individuel. Mais de ce point, commun aux deux philosophes, Constant s'élève plus haut par l'étude de l'histoire. Il suit les transformations successives du sentiment religieux chez tous les peuples, et, au lieu de voir, comme le xviii^e siècle, dans les diverses institutions sacerdotales, autant de fourberies systématiques, il y trouve autant d'essais plus ou moins imparfaits, pour satisfaire, par des doctrines, par des symboles, par un culte, à l'impérissable instinct qui nous entraîne vers les choses infinies. A la tolérance vulgaire qui n'était que de l'indifférence, comme l'a si bien senti Lamennais, il oppose une tolérance philosophique qui honore dans tout système une portion de la vérité. La seule chose qu'il refuse aux formes religieuses, c'est l'immortalité; le sentiment qui les inspire est seul impérissable. »

(4) Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tom. II, p. 146.

Le général Foy

1775-1825

Foy naquit à Ham (Somme), en 1775. Il entra à l'âge de quinze ans à l'école d'artillerie de La Fère et s'illustra bientôt dans la carrière militaire, comme plus tard à la tribune nationale. Il servit avec distinction tour à tour sous les ordres de Dumouriez, de Dampierre, de Custine, de Houchard, de Jourdan, de Pichegru, et fit les campagnes de l'armée du Nord. En 1794, le conventionnel Joseph Le Bon (1), d'exécrable mémoire, le fit incarcérer parce qu'il s'était exprimé devant lui avec une noble franchise, blâmant les excès auxquels on se livrait à cette époque. L'ordre était déjà donné de traduire le courageux capitaine devant un tribunal révolutionnaire quand le 9 thermidor vint le rendre à la liberté et à ses fonctions. Il fit avec distinction la campagne d'Helvétie sous Masséna, puis celle d'Allemagne sous Moreau, fut nommé général en Portugal, assista à Waterloo, et rentra dans la vie civile après ce désastre. Après avoir pris part aux campagnes de la République et de l'Empire, il fut nommé député, en 1819, par la grande majorité des électeurs de son département; il leur promit de justifier leur confiance et de s'opposer aux empiétements du pouvoir. « Ce n'est pas moi qu'on verra, leur dit-il, attendre pour penser, parler ou voter, le signal du pouvoir, quand il faudra combattre à la tribune pour les intérêts des contribuables, et pour les droits fondés par la Révolution et consacrés par la Charte; mes compatriotes jugeront bientôt si l'énergie du champ de bataille m'a abandonné. » Le général Foy tint noblement parole. Il se révéla, dès le premier jour, comme orateur. A une éloquence mâle, il joignait un geste

(1) Le Bon ayant été envoyé comme commissaire dans le Pas-de-Calais, il institua à Arras le régime de la Terreur et fit tomber, en quelques mois, des milliers de têtes. Il marchait dans les rues un sabre à la main, deux pistolets à la ceinture, un bonnet rouge sur la tête. Il expia ses crimes sur l'échafaud, en 1795.

énergique, relevé encore par une physionomie des plus expressives. Il se plaça bientôt au premier rang des plus courageux comme des plus habiles soutiens de la cause nationale. Jamais il ne permit qu'on portât atteinte à la renommée de ses anciens frères d'armes ou à la gloire des armées françaises. Son ardeur au travail du cabinet, ses luttes incessantes de tribune finirent par ébranler sa robuste constitution, et il succomba encore dans la vigueur de l'âge. La mort du général Foy fut un deuil public; cent mille citoyens suivirent son convoi, et on lui éleva un monument au cimetière. La nation adopta sa veuve et ses enfants : une souscription ouverte en leur faveur produisit un million en quelques semaines. Delphine Gay, qui fut depuis M^{me} de Girardin, lui consacra une poésie funèbre qui se terminait par cette belle pensée :

Quand la France l'appelle

C'est la première fois qu'il n'a pas répondu.

On a du général Foy deux volumes de *Discours* et l'*Histoire des guerres de la Péninsule sous Napoléon*, ouvrage non terminé.

Voici le jugement de Cormenin sur ce grand orateur parlementaire :

« Pour suppléer à l'insuffisance de son éducation oratoire, le général Foy méditait longuement ses harangues. Il en formulait, il en distribuait dans sa vaste mémoire l'ensemble et les proportions. Il disposait ses exordes, classait les faits, dressait les thèses et ébauchait ses péroraisons. Puis, le voilà qui aborde la tribune. et, maître de son sujet, fécondé par l'étude et par l'inspiration, il s'abandonne au courant de sa pensée. Sa tête bout, son discours s'échauffe, se détend, s'allonge, se pétrit, se formule, se colore. Il sait ce qu'il va dire, mais il ne sait pas comment il va le dire. Il voit le but, mais il ne sait point par quels chemins il y arrivera. Il a les mains pleines d'arguments, d'images et de fleurs, et à mesure qu'ils se présentent, il les prend, il les choisit, il les entrelace pour en assortir le bouquet

de son éloquence. Ce n'est ni le froid de la lecture, ni la psalmodie monotone de la récitation. C'est un procédé mixte, à l'aide duquel l'orateur, à la fois solitaire et illuminé, improvisateur et écrivain, s'enchaîne lui-même sans cesser d'être libre, oublie et se souvient, rompt le fil de son oraison et le renoue, pour le rompre encore et le retrouver sans s'égarer jamais, mêle les saillies, les incidents, les soudainetés, et le pittoresque du verbe, avec la réflexion, la suite de la pensée, et tire ses ressources et sa puissance de l'apprêt et de l'imprévu, de la précision rigoureuse de l'art et des grâces de la nature. N'est pas donné à qui veut d'être orateur de cette façon-là; car il faut de la mémoire et de l'invention, de l'originalité et du goût, du laisser-aller et de l'étude, qualités qui s'excluent le plus souvent... Mais si les grands discours du général Foy, malgré la parfaite exposition du sujet, la clarté de la diction et l'abondance des raisonnements, ne sont pas sans défauts; si l'on peut leur reprocher d'être un peu compassés, un peu trop laborieux, de sentir trop l'huile, je n'en dirai pas autant de ses improvisations, qui couraient à brève haleine. Quel naturel! Quelle vive et puissante ironie! Quel incroyable bonheur de riposte! et cela en toute occasion, à chaque pas, à chaque interruption; et toujours le mot juste, le mot décisif. »

Berryer

1790-1868

Antoine Berryer, fils de l'illustre avocat qui s'est particulièrement fait connaître par la défense courageuse du maréchal Ney, est né à Paris. Sa famille, originaire de Lorraine, portait le nom de Mittelberger qui, par corruption, est devenu celui de Berryer. Son père le mit de bonne heure au collège de Juilly, célèbre par la force des études, mais le futur orateur ne fut qu'un écolier médiocre et paresseux. Voici les notes qu'on a récemment découvertes à son sujet dans les archives de Juilly : « Antoine Berryer, nul en arithmétique,

très-faible en version, mais extraordinaire parfois dans le discours français. » En revanche, il était doué d'une piété tellement fervente qu'il fallut l'opposition obstinée de ses parents pour l'empêcher de se vouer au sacerdoce. Dès lors, il se tourna vers le barreau. A vingt-un ans, il devint éperdument épris d'une jeune personne de seize ans, fille de l'administrateur des vivres de la division de Paris, et la résistance des deux familles ne put l'empêcher de l'épouser. On le vit de bonne heure mettre son beau talent au service de toutes les grandes infortunes, sans distinction de couleur politique. Il se fit adjoindre à son père et à M. Dupin pour défendre le maréchal Ney, fit acquitter le général Cambronne et obtint la grâce du général Debelle, condamné à la peine de mort. C'est encore lui qui défendit Lamennais poursuivi pour avoir, dans un de ses livres, accusé l'État d'athéisme et attaqué la déclaration de Bossuet, consacrant les libertés de l'église gallicane.

Il n'en resta pas moins le plus ferme appui et le plus chaud défenseur du parti légitimiste. Son ardent amour pour la branche aînée faillit amener pour lui les plus fâcheux résultats. Envoyé par les hommes de son parti, en 1832, pour essayer de détourner la duchesse de Berry de sa folle équipée dans l'Ouest, il fut arrêté, mis en jugement devant la cour d'assises et acquitté. A la tribune comme au barreau, il défendit avec courage les causes libérales et généreuses, sans jamais dévier de ses convictions absolutistes en politique.

Voici le jugement que porte sur lui M. Cormenin : « Berryer est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français. La nature a traité Berryer en favori. Sa stature n'est pas élevée, mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les émotions de son âme. Il vous fascine de son regard fendu et velouté, de son geste singulièrement beau comme sa parole. Il est éloquent dans toute sa personne. Berryer domine l'Assemblée de sa tête haute. Il la porte en arrière comme Mirabeau, ce qui la dilate et l'épanouit. Il s'établit à la tribune et il s'en

empare, comme s'il en était le maître, j'allais dire le despote, sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, et l'on dirait un géant. Son front rugueux s'échauffe, et, quand sa tête bout, chose étrange, ses pores transsudent du sang. Mais ce qu'il y a d'incomparable, ce qu'il a par dessus tous les autres orateurs de la Chambre, c'est le son de sa voix, la première des beautés pour les acteurs et pour les orateurs.....

« Ce qui rend Berryer supérieur, c'est que, dès le seuil de son discours, il voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation; il le débusque de poste en poste, il le trompe par des marches savantes, il se rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étouffe dans les plis redoutables de son argumentation. »

Dupin aîné

1783-1865

Si Berryer fut l'avocat de la légitimité, Dupin fut celui du parti libéral. Né à Varzy (Nièvre), en 1783, il fut élevé dans la maison paternelle; sous le Consulat, il vint à Paris avec son père pour y compléter ses études de droit. Il ne tarda pas à se faire une très-grande réputation au barreau, autant par l'étendue de son savoir que par l'originalité de sa parole. Comme Berryer, il se fit le défenseur intrépide des illustres victimes de la réaction monarchique. Tout homme de quelque importance, poursuivi pour affaire politique, faisait appel à M. Dupin. Il était devenu l'avocat de l'opposition libérale. C'est à ce titre qu'il défendit les généraux Alix, Boyer, de Rovigo, Gilly, les trois anglais qui avaient favorisé l'évasion de M. de La Valette, Béranger, Bavoux, Jouy et Jay, etc. Deux procès de presse donnèrent au nom de Dupin le plus grand retentissement. Dans le procès du *Constitutionnel*, en 1825, il eut à défendre, contre le

principe ultramontain et les jésuites, les libertés de l'église gallicane.

La popularité de l'illustre avocat lui valut de siéger plusieurs fois, sous la Restauration, à la Chambre des députés; il y fut le chef de l'opposition libérale et contribua beaucoup à la révolution de 1830 et à l'avènement de Louis-Philippe au pouvoir. Le roi lui offrit un ministère; Dupin, pour prix de ses services comme magistrat et homme politique, n'accepta que le poste de procureur général près la Cour de Cassation. Nul n'en était plus digne que lui.

En 1832, il fut nommé président de la Chambre des députés et il s'est acquis, pendant les huit années qu'il a conservé ces fonctions, une immense réputation par son impartialité, son esprit et surtout sa fermeté à défendre les prérogatives de la Chambre. Quelquefois cependant, on a pu regretter que par des plaisanteries trop favorablement accueillies autour de lui, il ait blessé bien des amours-propres; il avait la parole incisive, rude, la raillerie peu élégante et le ton plus rustique que parlementaire.

La Révolution de 1848 ayant éclaté, il présenta vainement à l'Assemblée le comte de Paris, après l'abdication du roi, puis se rattacha à la République. Peu à peu, il se tourna vers le prince Napoléon, dont il favorisa les projets ambitieux et, quand l'Empire fut solidement établi après le coup d'État du 2 décembre, l'homme libéral de la Restauration, l'ami de la famille d'Orléans, le républicain de 1848, devint sénateur du second Empire. Ces évolutions successives l'ont fait apprécier sévèrement, mais il n'a jamais été peint plus vivement et plus fidèlement que par M. Cormenin :

« Le caméléon qui change de couleur à mesure qu'on le regarde; l'oiseau qui fait mille crochets et qui s'échappe dans l'air, le disque de la lune qui se dérobe sous l'œil au bout du télescope; la nacelle qui, sur une mer agitée, monte, descend et reparait au sommet des vagues; une ombre qui passe, une mouche qui vole, une roue qui tourne, un éclair qui brille,

un son qui fuit, toutes ces comparaisons ne donnent qu'une imparfaite idée de la rapidité des sensations et de la mobilité d'esprit de M. Dupin.

« Avocat, il plaidait d'une manière vive, acérée, heurtée, saccadée; avec habileté, mais sans méthode; avec force, mais sans grâce... Brusque, impétueux, inégal, allant par bonds, enfileur d'anecdotes, prodigue de saillies, il amusait l'auditoire, le barreau, les juges et les clients... M. Dupin n'est pas méchant, mais... quand un bon mot le démange, il faut qu'il se gratte.

« Vif, bouillant, plein de feu, il électrise une assemblée, il ne la laisse pas respirer, et lorsqu'il entre dans une bonne cause et qu'il est en veine, il la suit avec une vigueur et une précision étonnantes. Alors, toutes ses idées s'enchaînent, tous ses mots portent, toutes ses preuves se déduisent l'une de l'autre. Alors il est nourri, pressant, nerveux, concis et d'une éclatante lucidité. Alors M. Dupin est comparable à tout ce qu'il y a de plus rationnel parmi nos dialecticiens, et de plus véhément parmi nos orateurs. Malheureusement, il est souvent inégal, et il tombe dans le trivial et le bas... Il est étincelant de sarcasme, de verve et de gaieté dans la conversation familière, subtil et profond, clair, nerveux et savant dans ses réquisitoires, ingénieux et original dans sa littérature.

« M. Dupin a la voix grave, pleine, sonore, quelquefois forte et entraînant. Son visage est conturé, tacheté, haché, plissé; mais quand cette physionomie est en mouvement, que la passion l'anime, que l'argumentation la contracte, elle ne manque ni d'élévation, ni de noblesse; ses yeux caves pétillent de feu et ils brillent au fond de leur orbite comme deux petits diamants; et, vraiment, je n'appelle pas cela un homme laid. »

De Montalembert

1810-1870

Le comte de Montalembert est né à Londres, en 1810.

Issu d'une ancienne famille du Poitou, il était fils d'un ambassadeur de Charles X et d'une dame anglaise. Catholique et libéral, il accepta cette alliance du catholicisme avec la démocratie, dont Lamennais fut l'apôtre, et compta parmi les premiers rédacteurs du journal *l'Avenir*. En 1834, il protesta avec Lacordaire contre la loi sur l'enseignement, en ouvrant une *école libre* sans autorisation préalable : cette infraction les mena en police correctionnelle. Pendant le procès, devenu pair de France par la mort de son père, Montalembert réclama la haute juridiction de la Chambre dont il faisait partie; il plaida lui-même son procès et, malgré son éloquence, fut condamné à 400 francs d'amende.

Les affaires de Rome le ramenèrent à des idées plus modérées et, tandis que Lamennais rompait ouvertement avec son église par les *Paroles d'un Croyant*, Montalembert courba la tête sous les foudres du Vatican et, en fils soumis, revint à la plus sévère orthodoxie. Il se mit dès lors à la tête du mouvement catholique contemporain et se fit l'avocat de toutes les causes religieuses de son église. Il défendit tour à tour les Jésuites, la Pologne, la Grèce, les chrétiens de Syrie, l'Irlande. Malgré son attachement sincère aux doctrines catholiques, cet orateur distingué a toujours cherché à concilier la tradition avec la liberté. En 1848, il parut se rallier franchement à la République; mais bientôt, craignant sans doute d'être débordé par la démocratie, il soutint la politique de Louis-Napoléon et devint, après le coup d'État, candidat du gouvernement.

Orateur brillant et onctueux, Montalembert s'est fait connaître, comme écrivain, par quelques ouvrages qui lui ont valu un fauteuil à l'Académie française. Citons sa *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, les *Moines d'Occident*, etc.

Lamartine. (Voir sa biographie, page 407.)

Gulzet. (Voir *Historiens contemporains*.)

Thiers. (Voir *Historiens contemporains*.)

Orateurs du barreau

L'éloquence *judiciaire* contemporaine se distingue profondément de l'éloquence *judiciaire* d'autrefois. Autrefois la plaidoirie était une œuvre d'art ou d'érudition, dans laquelle on recherchait l'observation des règles admises et l'imitation des modèles classiques; à notre époque, elle ne suit plus aucune règle. Les avocats ont été contraints, par la marche rapide des affaires, de donner une large place à l'improvisation; c'est là qu'est leur triomphe. « Qu'il est beau, écrit M. de Sacy, de voir l'homme de la parole se lever soudainement, s'élancer sans préparation apparente dans la lice, saisir son adversaire par la pointe même de ses armes et les retourner contre lui! Quel plaisir, lorsque la raison sort, pour ainsi dire, toute étincelante de la fournaise et que, dans une ardeur toute vive, elle enflamme le cœur en même temps qu'elle éclaire l'esprit! J'ai assisté à quelques-unes de ces luttes admirables. J'ai vu Tripiet et Dupin aîné aux prises et se débattant l'un contre l'autre dans leurs formidables étreintes; j'ai vu Chaix arracher presque de la bouche d'un accusé pâle, égaré, tremblant, l'aveu de son crime... Dans une affaire soumise à la plus haute juridiction politique du royaume, Paillet n'a-t-il pas fait couler les larmes de ses auditeurs? »

Parmi les orateurs judiciaires contemporains les plus remarquables, nous devons citer Berryer, Dupin aîné, Odilon Barrot, Lainé, Berville, Mangin, Paillet, Crémieux, Chaix-d'Est-Ange, Dufaure, Plocque, Allou, Lachand, Jules Favre, Ernest Picard, Émile Ollivier, Bethmont, Marie, Gambetta, etc.

Berryer. (Voir sa biographie, page 306.)

Dupin aîné. (Voir sa biographie, page 308.)

Odilon Barrot

1791

Odilon Barrot, né à Villefort (Lozère), est fils d'un conventionnel. Il fut admis, à l'âge de vingt-trois ans, au nombre des avocats de la Cour de Cassation. Après avoir accueilli favorablement la Restauration, il se jeta dans l'opposition lorsqu'il vit que le gouvernement ne tenait pas les promesses libérales qu'il avait faites. La première cause qui le fit sortir de l'obscurité fut un procès sur une question religieuse. Quelques protestants du Midi, ayant refusé de tapisser la façade de leurs maisons pour le passage de la procession de la Fête-Dieu, furent condamnés à l'amende; ils avaient échoué déjà dans deux appels; Odilon Barrot les fit triompher devant la Cour de Cassation. Cette période de la Restauration est celle de ses plus grands triomphes judiciaires.

Ces succès lui ouvrirent la carrière politique. Il contribua beaucoup à l'avènement de Louis-Philippe et devint, pendant tout son règne, un des orateurs les plus éminents de la Chambre. Après avoir servi la République de 1848, il se retira de la vie politique lors du coup d'État du 2 décembre.

« Comme orateur politique, M. Odilon Barrot se distingue par son éloquence grave, austère, qui porte l'empreinte de la moralité de son caractère d'homme privé, mais qui est souvent redondante et surchargée de vagues généralités et de lieux communs. Comme orateur judiciaire, il figure à juste titre parmi les sommités du barreau moderne, et son nom vivra honoré comme celui de l'un des avocats les plus éminents et les plus consciencieux de notre temps. »

Chaix-d'Est-Ange

1800

Chaix-d'Est-Ange, né à Reims, appartenait à une des bonnes familles de cette ville. Son père était procureur

général criminel. Le jeune enfant aimait à l'accompagner à l'audience et, caché derrière le fauteuil du magistrat, il suivait avec intérêt ces débats dont la majesté et l'appareil saisissaient vivement sa jeune imagination. C'est là certainement qu'il prit goût pour la vocation du barreau. Les tribunaux criminels ayant été supprimés, M. Chaix-d'Est-Ange, père, dut venir demander une place au barreau de Paris. Son fils était entré au collège où il se faisait remarquer par une grande application. Après de brillants examens, il se fit inscrire au tableau des avocats de Paris, et ne tarda pas à acquérir une brillante réputation en devenant l'adversaire déclaré du gouvernement et le soutien dévoué du parti libéral. Il y avait de sa part beaucoup de courage, car, sous un gouvernement réactionnaire comme celui de Louis XVIII, il s'exposait à de violentes représailles. Ces craintes n'arrêtèrent pas le jeune avocat qui n'hésita pas à prêter l'appui de son talent aux accusés politiques. En 1820, il défendait devant la Cour de Paris les insurgés compromis dans les événements de Juin. Cette première affaire révéla une des qualités les plus précieuses de M. Chaix-d'Est-Ange comme orateur, nous voulons dire l'esprit. Il prit une à une les charges de l'accusation, les discuta avec finesse et avec une apparente bonhomie, puis, couvrant de ridicule ses adversaires, il détruisit toute la portée de leur témoignage.

L'année suivante il plaida dans le mémorable procès des sergents de La Rochelle avec M. Dupin, dont il fut l'utile auxiliaire.

La Révolution de 1830, ayant rendu à la nation l'exercice de ses libertés, tarit la source des procès politiques et tandis que les plus grands avocats abandonnaient le Palais pour la Chambre, Chaix-d'Est-Ange resta fidèle au barreau de Paris. Nous le retrouvons dans les procès importants au civil et au criminel. En 1832, dans l'affaire Benoit, il remporta un triomphe célèbre dans les annales du barreau. Benoit, accusé d'assassinat sur la personne de sa mère, avait maintenu les

dénégations les plus formelles. A l'audience, ni les charges les plus accablantes, ni le discours du président, ni celui du ministère public n'avaient pu l'émouvoir et l'amener à faire des aveux. M. Chaix-d'Est-Ange, qui plaidait pour la partie civile contre l'accusé, se leva. S'adressant à Benoit, il reprit une à une les charges qui pesaient sur lui, puis, arrivant à la scène du crime, il mit tant de chaleur, d'émotion, d'entraînement dans le récit des détails les plus minutieux, que l'assassin, épouvanté par cette sorte de vision, se laissa choir en arrière, vaincu, oubliant sa résistance et ses dénégations, et s'écriant : « Ah ! ma mère ! ma mère ! » Cette péripétie inattendue plongea l'assemblée dans une sorte de stupeur. Un cri sortit de toutes les poitrines.

La même année, il plaida devant le tribunal de commerce, dans l'affaire du drame le *Roi s'amuse*, de Victor Hugo. Le poète, soutenu par l'éloquence de M. Odilon Barrot, voulait faire autoriser, par ce tribunal, la représentation de son drame. Chaix-d'Est-Ange plaida l'incompétence du tribunal et gagna la cause de l'administration. Parmi les autres causes célèbres qui ont fait appel à l'éloquence de cet avocat distingué, citons l'attentat de Fieschi, celle du fils Donon-Cadot, accusé de complicité dans l'assassinat de son père, etc.

Député sous Louis-Philippe, Chaix-d'Est-Ange ne devint homme politique que sous Napoléon III, qui l'éleva aux plus hautes dignités et qui trouva en lui un défenseur zélé, sinon toujours éloquent, du gouvernement impérial.

Crémieux

1796

Crémieux est né à Nîmes, d'une famille israélite, en 1796. Son père était un riche négociant qui avait été ruiné par la tourmente révolutionnaire. Le jeune Crémieux annonça, dès sa jeunesse, les dispositions les plus précoces ; il était doué

d'une mémoire prodigieuse. A l'âge de quinze ans, ayant été entendre Talma, il put, le lendemain de la représentation, réciter au grand artiste un acte entier de la tragédie qu'il avait vu jouer la veille. « Diable ! fit Talma, mais tu savais donc la pièce par cœur ? » « Non, répondit le jeune homme, je l'ai vue hier pour la première fois et je ne l'avais jamais lue.

Ses débuts au barreau de Nîmes, en 1817, furent des plus éclatants et firent présager un orateur de premier ordre. Il osa, le premier, dénoncer en plein tribunal le fameux Trestaillon, ce triste héros de la Terreur blanche, et trouva, dans cette occasion, un de ses plus beaux triomphes oratoires. Trestaillon ayant eu l'effronterie d'appeler en police correctionnelle un de ses concitoyens, sous prétexte que celui-ci l'avait diffamé en l'accusant de vol, le courageux avocat s'exprima ainsi : « Sans doute, messieurs, la loi punit celui qui calomnie un de ses concitoyens. Mais cette loi, bien évidemment, ne peut être évoquée par Trestaillon. Je ne ferai pas à cet infâme l'honneur de discuter la prévention qu'il ose porter devant vous. L'accès des tribunaux doit lui être fermé, à moins qu'il n'y soit entraîné entre deux gendarmes pour venir rendre compte de ses forfaits. » Trestaillon était là, on le fit remarquer à l'avocat. « Grand Dieu ! continua-t-il, et je souffrirais sa présence dans cette enceinte sacrée ! Magistrats, j'ai dans mes mains, et je dépose sur le bureau du procureur du roi, une plainte en assassinat ! La voilà, formulée par ce qui reste aujourd'hui de la famille malheureuse dont le monstre a tué sept personnes. Je le dénonce ! » Trestaillon s'enfuit de l'audience et la partie fut acquittée.

Crémieux fut appelé à jouer un rôle politique. Après avoir favorisé la Révolution de 1848, il parut se rapprocher un moment du prince Louis-Napoléon, mais résista bientôt à ses vues ambitieuses : aussi fut-il des premiers à être jeté en prison lors du coup d'État du 2 décembre. Crémieux était rentré dans l'obscurité lorsque la Révolution du 4 septembre vint de nouveau le mettre à la tête des affaires publiques.

Comme orateur, « M. Crémieux, dit M. Cormenin, a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. »

Comme homme, « il possède au suprême degré toutes les qualités de l'époux et du père de famille, de nombreux amis l'entourent. Il doit à son bon cœur, à son obligeance rare et à son désintéressement, cette affection générale qu'on lui accorde. S'agit-il de rendre un service, il ne compte ni ses démarches ni ses peines. M. Crémieux est le plus agréable narrateur du monde. On assiste à ses soirées moins pour entendre nos premiers artistes et la meilleure musique de Paris que pour l'entendre lui-même. Sa conversation pétillante et son esprit est charmant(1). » On a beaucoup plaisanté sur la laideur presque proverbiale de son visage; mais, sous un masque, dont il est le premier à rire, on a toujours trouvé en lui l'âme d'un citoyen et l'esprit élevé d'un artiste.

Jules Favre

1809

Jules Favre est né à Lyon, en 1809, d'une famille de commerçants. Il venait à peine d'achever son droit à Paris lorsqu'éclata la Révolution de 1830, qui lui donna l'occasion de faire connaître ses opinions républicaines : après avoir combattu pendant les trois jours, il réclama, dès le 29 juillet, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Il commença à exercer ses fonctions d'avocat à Lyon, puis il vint à Paris où il se mit au service de toutes les grandes causes politiques.

Jules Favre acclama avec enthousiasme la Révolution de février qui l'éleva aux plus hautes charges de l'État. Il devint le chef du parti démocratique après la nomination de Louis-Napoléon comme président de la République. Le coup d'État

(1) Eugène de Mirecourt.

du 2 décembre l'éloigna pendant six ans de la vie politique et il revint reprendre ses fonctions au barreau. Le procès d'Orsini, assassin de l'Empereur, remit en lumière le nom du célèbre avocat. Il fut de nouveau élu député au Corps législatif malgré l'opposition du gouvernement qu'il ne cessa de combattre avec une grande éloquence jusqu'à ce que les désastres de la guerre de 1870 vinssent l'élever, sur les débris de l'Empire, à la dignité de membre du gouvernement de la défense nationale. Depuis lors, il n'a pas cessé de jouer un rôle important dans les destinées politiques de la France.

CHAPITRE VI

ORATEURS DE LA CHAIRE

Frayssinous. — Lacordaire. — Ravignan. — Adolphe Monod. — Athanase Coquerel.

L'éloquence de la chaire n'a plus, en général, dans les temps modernes, le même caractère qu'au ^{xvii}^e siècle. Sous Louis XIV, les prédicateurs *affirmaient* les dogmes chrétiens et insistaient surtout sur les conséquences morales qui en découlent; de nos jours, les grands prédicateurs catholiques se sont efforcés de *prouver* le dogme et ont engagé une controverse avec la raison elle-même, prise pour juge de la foi. Pour mieux atteindre leur but et attirer de nouveau la foule dans les sanctuaires abandonnés, ils ont créé un genre nouveau appelé *conférence*. La conférence diffère du sermon par ses formes moins solennelles et son caractère particulièrement apologétique;

l'orateur a pour but moins d'édifier que d'instruire; il se fait aussi l'interprète des besoins et des aspirations du siècle et porte même, dans la chaire chrétienne, des questions d'économie sociale. Pour enlever à la conférence le caractère du sermon, on renonça à donner au discours une forme exclusivement religieuse, et l'on supprima l'usage de prendre un texte biblique et celui d'appeler ses auditeurs du nom de « frères. »

Ce genre fut inauguré avec succès par l'abbé de Frayssinous, sous l'Empire et sous la Restauration, mais ce furent les PP. Lacordaire, Ravignan, Félix, Hyacinthe, etc., qui en firent la première prédication de la chaire catholique.

La chaire protestante dédaigna peut-être un peu trop ce moyen d'attirer le grand public dans les temples. Néanmoins, elle compte des prédicateurs qui ont continué les grandes traditions oratoires du xvii^e siècle. A côté d'Adolphe Monod et d'Athanase Coquerel, père, qui sont restés dans leur église les maîtres de l'éloquence, il serait facile de citer d'autres orateurs contemporains qui, pour briller d'un moins vif éclat, n'en sont pas moins fort remarquables.

Frayssinous

1765-1842

L'abbé de Frayssinous naquit dans un village de l'Aveyron, en 1765. Après avoir terminé ses études théologiques, il fut quelque temps vicaire d'une paroisse et disparut pendant la tourmente révolutionnaire. Nous ne le voyons reparaitre qu'en 1801, lorsque Bonaparte rétablit les cultes et rouvrit les sanctuaires. Le jeune abbé en profita pour donner, à Paris, des conférences sur la religion, qui eurent, à cette époque, beaucoup de retentissement. La foule se pressait autour de lui pour l'entendre et il fit beaucoup de conversions, surtout parmi la jeunesse des écoles. Dans ces conférences, il exposait les vérités fondamentales du christianisme et essayait de détruire les

objections dirigées contre elles par la philosophie du XVIII^e siècle. Malheureusement, l'orateur ne se borna pas à exposer les vérités religieuses, il fit aussi, dans ses discours, des allusions politiques et attaqua même le régime tolérant qui lui rouvrait la chaire : les conférences furent suspendues dès le début par le premier Consul et ne furent définitivement reprises que sous les Bourbons, en 1814. Il put alors, à son aise et sans danger, lancer les plus terribles anathèmes contre le gouvernement déchu et contre les principes de la Révolution. La Restauration récompensa le zèle du fougueux orateur en l'élevant aux plus hautes dignités : il fut nommé par Louis XVIII prédicateur de la cour, grand maître de l'Université, évêque et membre de l'Académie française. Il eut, en outre, de 1824 à 1828, le portefeuille du ministère des cultes, et profita de son administration, pour favoriser les Jésuites, qui jusqu'alors n'étaient pas même tolérés en France.

La Révolution de 1830 lui fit reprendre le chemin de l'exil à la suite de Charles X, qui lui confia l'éducation du duc de Bordeaux. Frayssinous se consacra tout entier à cette mission et, quand elle fut terminée, il retourna en France pour y vivre dans la retraite.

L'abbé de Lamennais appréciait ainsi, en 1849, le talent de Frayssinous : « Un orateur semble être suscité par la Providence pour confondre l'incrédulité, en lui ôtant tous les moyens de se refuser à l'évidence des preuves de la religion. Grave, précis, nerveux, il excelle dans le genre qu'il a créé. L'erreur se débat vainement dans les liens dont l'enchaîne sa puissante logique. On peut, après l'avoir entendu, n'être pas persuadé, il est impossible qu'on ne soit pas convaincu, et, à l'impression qu'il produit, on dirait qu'il montre à ses auditeurs la vérité toute vivante. »

« Les *Conférences* de Frayssinous, sous le rapport du style et de la diction, se distinguent par une douceur, une pureté, un atticisme qui révèlent une étude approfondie et assidue des sermons et des écrits de Fénelon et de Massillon. Deux défauts

regrettables sont néanmoins à signaler : l'élégance y devient souvent afféterie et la clarté diffusion. On est surpris de l'exorbitant emploi que l'orateur a fait du mot *soleil*. Les exclamations pullulent ; les périphrases roulent à flots ; le style se distend et se ramollit à ce point que la pensée s'y noie et s'y absorbe. En général, le caractère de ces sermons n'est pas le nerf et la puissance de dialectique ; c'est plutôt le charme, la grâce tendre et séduisante (4). »

Lacordaire

1802-1861

Henri Lacordaire est né dans la Côte-d'Or, en 1802. Son père, qui était médecin, mourut de bonne heure ; on put craindre d'abord que cette perte ne fût un grand malheur pour le jeune orphelin qui, dès l'enfance, se faisait remarquer par son espièglerie et l'opiniâtreté de son caractère. En vain sa mère tourna-t-elle cette vivacité vers l'étude et s'efforça-t-elle de donner une base religieuse à l'éducation de son fils : Henri oublia longtemps ses pieux enseignements. En 1818, il fut placé au collège de Dijon. Élève sans rival, il remportait tous les premiers prix et faisait l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Il passait volontiers ses récréations à faire des bagues de crin, au milieu d'un cercle attentif à sa causerie ; mais, à la moindre occasion, ce jeune homme, si calme en apparence, bondissait et devenait le chef et l'orateur d'une révolte d'écoliers. Un jour, ayant été condamné au pain sec, Lacordaire refusa d'aller se mettre en pénitence au milieu du réfectoire. « Je n'irai là, dit-il, que trainé par quatre gendarmes. — Eh bien, vous irez en prison. — Soit, répondit l'intrépide élève, de deux punitions injustes, je choisis la plus forte. » Un autre jour, dans une querelle, il fut désigné comme champion des anciens pour se battre en combat singulier avec

(1) Larousse, *Grand dictionnaire universel*, art. CONFÉRENCE.

le champion des nouveaux : les deux lutteurs se battirent devant les deux camps assemblés ; le sang coula, dit-on, et sans l'intervention des partis, le duel eût fini tragiquement.

Après avoir pris ses grades universitaires, Henri commença, à dix-sept ans, ses études de droit à Lyon. Membre d'une société littéraire de jeunes gens, il se signalait, en toute occasion, par ses attaques contre la religion. Son droit terminé, il vint à Paris où il débuta au barreau comme stagiaire.

C'est là que Dieu devait toucher son cœur et faire du jeune voltairien un éloquent prédicateur de la vérité chrétienne. Lacordaire avait été recommandé à M. Guillemin, avocat de la Cour de cassation, par un président de chambre de Dijon, connu par sa profonde piété. En priant M. Guillemin de recevoir Lacordaire comme collaborateur, le magistrat vantait le cœur et l'esprit du jeune homme et sollicitait pour lui *une bonne direction*. M. Guillemin crut qu'il s'agissait du choix d'un confesseur. Mais, à l'effet seul de ce mot, il vit qu'il s'était trompé. — « Un confesseur, à moi ! s'écria Lacordaire avec surprise, oh ! non, monsieur, je ne vais pas à confesse, pour cela il faudrait croire, et je ne crois pas. »

Un jour (c'était en 1823), le jeune avocat entra dans le cabinet de M. Guillemin, plus grave et plus ému que de coutume. — « Je vous annonce, lui dit-il, que je vais vous quitter. — Me quitter ! et pourquoi donc, nous sommes si bien ensemble ! — Aussi je ne vous quitte pas pour un autre homme, mais pour Dieu. Il y a six mois que je lutte avec moi-même. Je suis vaincu ; la foi l'emporte ; je crois à mon tour. Et je crois si fermement qu'il faut que je sois prêtre ! » On se figure le saisissement de M. Guillemin. — Comme il venait de le dire, le jeune avocat déposa tout-à-coup la robe et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Après trois ans d'études et de retraite, il reçut l'ordination. D'abord aumônier d'une communauté de religieuses, il le devint ensuite du collège de Juilly : c'est là qu'il connut Lamennais, qui ne tarda pas à

le subjuguier par l'ascendant de son caractère et de son talent.

Lacordaire était encore inconnu lorsque la Révolution de 1830 éclata. Elle le trouva, à Paris, aumônier du collège Henri IV. C'était l'époque où Lamennais et Montalembert, entraînés par le mouvement libéral de la nation, défendaient dans l'*Avenir* la liberté religieuse et toutes les libertés civiles. Les deux champions s'associèrent Lacordaire, qui épousa leur cause avec une ardeur juvénile. La véhémence de son langage et l'audace de ses théories, éveillèrent les susceptibilités du gouvernement et le jeune prêtre fut traduit en cour d'assises comme portant atteinte à la tranquillité de l'État; il plaida lui-même son procès avec une éloquence si entraînante qu'elle lui valut les applaudissements du public et l'acquittement de ses juges. Lacordaire eut bientôt une autre occasion de paraître devant la justice et de remporter un plus éclatant triomphe. Il voulut protester, avec M. de Montalembert, contre une loi récente qui obligeait toutes les écoles libres à demander une autorisation préalable; ils ouvrirent une école sans se soumettre à la loi et refusèrent même de la fermer malgré les sommations de l'autorité. De là un procès. La mort du père de M. de Montalembert ayant élevé celui-ci à la pairie, le procès ne put être jugé que devant la Chambre des pairs. Ce fut, pour les illustres maîtres d'école, le théâtre du plus solennel débat et du plus grand triomphe.

Ce triomphe fut troublé par les affaires de Rome; une encyclique de Grégoire XVI venait de condamner les doctrines religieuses et politiques défendues par l'*Avenir*. Lamennais répondit par les *Paroles d'un Croyant*; Lacordaire et Montalembert se soumirent docilement à l'autorité pontificale.

Dès lors, le journaliste fit place au prédicateur. Lacordaire débuta avec éclat au collège Stanislas. Les hommes les plus éminents dans les assemblées politiques, le barreau, les lettres, se pressèrent dans la petite chapelle, derrière les écoliers; un jour, on y vit réunis Chateaubriand, Berryer, Lamartine, Odilon Barrot, Victor Hugo, etc. Mais, malgré sa soumission récente,

il était facile de voir, dans ses discours, que Lacordaire n'avait point renié tous ses anciens principes : ils lui attirèrent même la critique archiépiscopale. L'année suivante (1835), il ouvrit des *conférences* à Notre-Dame : la réputation que lui avait faite ses récents démêlés avec la justice ou avec le Saint-Siège, l'éloquence du prédicateur, attirèrent autour de la chaire sacrée des milliers d'auditeurs. Traitant de toutes choses sous prétexte de religion, il les entretenait de liberté, de politique, d'industrie, de chemins de fer et de Napoléon. La nouveauté de ces idées et de ce langage, qui jurait parfois avec la gravité de la chaire chrétienne, l'audace de ses mouvements oratoires, tout en lui était de nature à captiver les esprits.

Trois ans après, Lacordaire prêcha de nouveau à Notre-Dame avec le même succès, mais non sans éveiller cette fois encore les inquiétudes du clergé par la hardiesse de ses affirmations. Cette tutelle et cette surveillance blessaient les instincts indépendants du prédicateur. Pour s'en affranchir, il prit l'habit de dominicain. C'est alors qu'il écrivit la *Vie de saint Dominique*, qui contraste avec à tout ce qu'il avait prêché jusqu'alors, car, dans cet ouvrage, il crut devoir justifier l'Inquisition.

En 1841, Lacordaire reparut, pour la troisième fois dans la chaire de Notre-Dame, la tête rasée et en robe blanche. Il alla ensuite prêcher à Bordeaux, à Nancy, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes où la nouveauté de son genre excita autant de surprise que d'admiration.

Lorsque la Révolution de février éclata, on se rappela le prêtre persécuté pour ses opinions libérales et Lacordaire fut élu député à l'Assemblée nationale. Il vint prendre place sous son froc parmi les membres de l'opposition républicaine ; il aborda la tribune, mais sans beaucoup de succès et, prétextant que les débats parlementaires ne convenaient pas à sa robe et à son caractère sacré, il donna sa démission.

Rentré dès lors dans la solitude pour ne plus en sortir, Lacordaire tâcha de relever l'ancienne réputation du collège

de Sorrèze qu'il transforma en pépinière de prédicateurs. Après avoir été élu, en 1860, membre de l'Académie, il s'éteignit au milieu des religieux de l'école et des élèves de l'institut de Sorrèze. Avant de mourir, il adressa à tous les pères ses adieux et ses remerciements, puis, après les avoir bénis, il entra dans un grand silence, rarement interrompu par quelque courte visite de ses amis et des religieux de son ordre; son âme paraissait s'entretenir avec Dieu et, comme on lui demandait s'il pouvait le prier, il répondit : « Non, mais je le regarde. » C'est ainsi qu'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur à l'âge de cinquante-neuf ans.

Voici comment l'abbé H. Barbier appréciait l'action du célèbre prédicateur : « Quand on voit poindre dans la chaire cette chétive personne, et qu'à l'exorde sa voix hésitante et voilée parvient à peine aux auditeurs les plus voisins, on tremble à la pensée qu'il s'épuisera vite et ne terminera même pas. Mais, peu à peu, la vie surabonde à la surface, la voix s'anime et s'élargit avec les mouvements et le regard; une miraculeuse transformation s'opère, et on n'entend plus un souffle dans toute la basilique, et parfois aussi l'enthousiasme éclate et des applaudissements se font entendre, comprimés bientôt par le respect et l'épouvante. »

« M. Lacordaire, dit M. Nettement, n'est point, à parler vrai, un sermonnaire; c'est un apologiste des premiers siècles de l'Église, qui, sorti lui-même d'une société païenne, revient lui parler dans sa langue qu'il n'a point oubliée, de ses misères morales et intellectuelles qu'il a connues, et du remède qu'il a trouvé. Saint Paul annonçant aux Athéniens le Dieu inconnu; Justin, Athénagore, Minutius Félix et les apologistes venus des écoles philosophiques de l'Église, donnent une plus juste idée de ce genre d'enseignement et d'éloquence... Ne chicanons pas la parole de vie, au nom d'un goût littéraire trop délicat, sur le choix des procédés oratoires à l'aide desquels elle prend les âmes. Les défauts même du P. Lacordaire profitent à la cause de la vérité; cette hardiesse à tout dire, ce goût des

choses nouvelles, ces pointes d'une imagination fougueuse à laquelle il se laisse emporter, les licences qu'il prend avec son auditoire et son sujet, ces formes de langage, qui éveillent l'attention en étonnant l'esprit, tous ces inconvénients de ses qualités font tomber des préventions et des barrières que la vérité ne rencontre plus devant elle, quand elle sort, puissante et irrésistible, de la bouche de l'orateur sacré. »

Ravignan

1795-1858

De Ravignan est né à Bayonne, d'une ancienne et noble famille. Un de ses oncles fut compagnon du célèbre La Peyrouse ; il était beau-frère du général Excelman à qui Napoléon disait un jour : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous. »

La mère de Ravignan fut, comme celle de Lacordaire, une femme pieuse qui éleva chrétiennement son fils ; mais, tandis que Lacordaire commençait par rire du rire de Voltaire, Ravignan priait en famille et nourrissait son âme des principes de l'évangile. Toutefois, la dévotion n'absorba pas tout son temps. Il apportait une égale ardeur aux récréations et à l'étude et, après de longues heures de travail, on le voyait courir comme un chevreuil sur les montagnes natales, ou prendre part aux danses et à tous les jeux de son âge.

Il vint achever à Paris ses études classiques ; puis il embrassa la carrière du barreau. Ses débuts furent brillants et l'éclat de son talent lui valut, à vingt-trois ans, une nomination de conseiller-auditeur à la Cour royale de Paris. Une belle carrière s'ouvrait devant lui : homme du monde, il était recherché dans tous les salons, à cause de la grâce et de la distinction de ses manières. C'est au milieu de l'ovation générale de ses parents et de ses amis que tout-à-coup Ravignan se replia sur lui-même. On le vit longtemps, soucieux et rêveur, fuir les salons, errer dans les églises et s'y plonger en des méditations

infinies. Un jour enfin, il reparut triomphant et joyeux : le jeune avocat avait donné son cœur à Dieu et se vouait à le servir comme prêtre. Ce fut un coup de foudre pour sa mère de le voir s'ensevelir dans la solitude d'un séminaire : quoique pieuse, elle avait rêvé pour son fils les succès et la gloire du monde.

Un an plus tard, Ravignan entra dans l'ordre des Jésuites malgré les instances de l'archevêque de Paris et de M. de Frayssinous. Celui-ci alla même jusqu'à rompre avec le jeune prêtre ; mais, reconnaissant enfin les desseins de Dieu dans cette inébranlable résolution : « Soyez du moins jésuite-prédicateur, s'écria-t-il, et vous me succéderez dans l'œuvre des conférences. »

On sait que la première règle de l'ordre des Jésuites est l'obéissance absolue. Ravignan s'y soumit aveuglément. On vit cet homme de génie s'affubler d'une vieille et affreuse capote grise et se faire le porteur d'eau et le tailleur de plumes de la communauté ! Quand il fut rompu à l'obéissance, on le nomma d'une seule voix *admoniteur*, c'est-à-dire inspecteur de la conduite de ses frères. Fidèle au conseil de M. de Frayssinous, il se voua à la prédication. La foule accourut avec empressement à ses premiers sermons. Il occupa d'abord les chaires des principales églises de province, puis l'archevêque de Paris lui ouvrit la chaire de Notre-Dame. C'était l'époque où Lacordaire y obtenait les plus grands triomphes oratoires. Les deux prédicateurs rivalisèrent d'éloquence et de renommée. Lacordaire a défini par un mot la différence qui existe entre son talent et celui de Ravignan. « C'est moi qui attire les gens du monde à l'église et c'est M. de Ravignan qui les y retient. » En effet, le premier a tout l'éclat qui fascine et toute la véhémence qui entraîne ; le second a tout le raisonnement qui convainc et toute l'insinuation qui captive.

Les succès oratoires de Ravignan firent dire à Scribe, à l'issue d'une conférence : « En voilà un qui fera bâtir plus d'églises que je n'ai fait de pièces. »

Ravignan est mort en 1858, réalisant jusqu'au bout la prédiction de M. de Frayssinous : « Ce sera le Bourdaloue du XIX^e siècle. »

Voici comment M. de Montalembert caractérisait, à la Chambre des pairs, le talent de Lacordaire et celui de Ravignan. « Eh bien, quel est le phénomène que vous présente la chaire chrétienne aujourd'hui ? Deux hommes, rivaux par l'éloquence, mais profondément unis par leur affection réciproque, par le but de leurs travaux, par l'analogie des révolutions de leur vie : l'un, dont la parole bondit comme un torrent impétueux, entraîne et terrasse par des élans imprévus et invincibles ; l'autre qui, comme un fleuve majestueux, répand les flots de son éloquence toujours harmonieuse et correcte ; l'un qui domine et ébranle par l'enthousiasme, portant jusqu'au fond des cœurs les plus rebelles des éclairs de foi, d'humilité et d'amour ; l'autre qui persuade et émeut, autant par le charme que par l'autorité de son langage, et qui redresse les intelligences en purifiant les âmes ; tous les deux, le dominicain et le jésuite, enchaînant successivement d'année en année, au pied de la plus haute des tribunes, des milliers d'auditeurs attentifs, charmés, surtout étonnés de s'y trouver, rendent ainsi à la chaire française un éclat, une popularité et une gloire qu'elle n'avait pas connus depuis Massillon. »

« Je voudrais, disait une femme distinguée, entendre toute ma vie le P. Lacordaire, mais entendre le P. Ravignan au moment de la mort. »

Adolphe Monod

1802-1856

Adolphe Monod, le plus grand prédicateur de l'église protestante après Saurin, naquit à Copenhague, où son père était pasteur. Il n'était âgé que de sept ans lorsque sa famille quitta le Danemark pour venir à Paris où M. Monod était appelé à remplacer le pasteur Mestrezat. Le séjour de Paris ne fut pas sans influence sur le développement intellectuel du jeune

Adolphe. Il apprit de bonne heure l'allemand, l'anglais et l'italien et fit ses études classiques sous la direction de son père.

Jeune encore, il choisit lui-même sa vocation. « Je veux prêcher, disait-il, je veux prêcher aux impies, je les effrayerai du haut de la chaire. » C'est alors que, sans négliger ses études classiques, son père lui fit donner des leçons particulières d'un penseur chrétien, ami de la famille. Adolphe apprit de cette manière la philosophie de Kant et les éléments de la langue hébraïque. Dieu le préparait ainsi de loin à ses futures fonctions de professeur de théologie. Il suivit un des cours de M. Cousin et se mêla à cette jeunesse enthousiaste qui acclamait, à chaque leçon, l'éminent professeur.

Muni de ses diplômes académiques, Adolphe Monod alla faire à Genève ses études théologiques. Il y suivit pendant quatre ans les cours de professeurs rationalistes. Le jeune étudiant traversa une crise terrible; il vit un moment s'ébranler en lui les convictions naïves de son enfance. Son premier sermon se ressentit de cet état religieux et fut même loin de faire deviner les talents oratoires du futur prédicateur. « Vous ne serez jamais orateur », lui dirent ses professeurs après l'avoir entendu; mais Adolphe se remit au travail et, vers la fin de ses études, il s'était déjà réhabilité dans l'esprit de ses maîtres. Il avait vingt-deux ans quand il sortit de la Faculté de Genève. Il se sentit trop jeune et d'ailleurs trop peu affermi dans sa foi pour entrer immédiatement dans le ministère actif.

Néanmoins, sur les instances de son père, il accepta la place de chapelain de l'ambassade française à Naples. C'est ici qu'éclata une lutte terrible dans la conscience du jeune pasteur : comment enseigner les autres quand soi-même on n'est pas fixé sur les points essentiels de la foi ? comment réveiller la piété et le zèle chez ses paroissiens quand soi-même on se sent indifférent ? Dieu toucha son cœur et jeta un trouble salutaire dans son âme dans une circonstance qui nous révèle la mon-

danité du jeune pasteur. Un samedi soir, comme il dansait avec une jeune personne, celle-ci lui dit, en accompagnant ses paroles d'un sourire moqueur : « C'est pour vous préparer à votre sermon de demain, monsieur, que vous êtes venu ici ? » Ce sarcasme lui perça le cœur, il sortit précipitamment de la salle, se promettant de n'y plus reparaitre. C'est vers ce temps qu'il rencontra des amis chrétiens, qui lui firent connaître la doctrine de la grâce et apportèrent la paix à son âme troublée.

Ayant reçu un appel de l'église de Lyon, Adolphe Monod n'hésita pas à y répondre ; il avait hâte de consacrer ses forces, sa jeunesse, ses talents au service du Maître qu'il avait jusqu'alors servi d'une manière si peu fidèle.

Le jeune pasteur déploya dans sa nouvelle église toute l'ardeur et l'impétuosité du néophyte. Jamais on n'avait entendu une prédication aussi véhémence, des appels plus pressants, plus terribles et plus pathétiques. Les sermons de cette époque qui sont publiés peuvent en donner une idée : l'étudiant sceptique de Genève, le pasteur mondain de Naples était devenu soudain un homme convaincu des vérités les plus redoutables et les plus consolantes de l'évangile, et, dans ces convictions nouvelles, il avait trouvé les accents enflammés d'un apôtre. L'église de Lyon fut bientôt salutairement troublée par la prédication du nouveau pasteur. Le Consistoire, qui était indifférent, s'en émut et trouva un motif ou un prétexte pour l'éloigner de son sein. Un dimanche de Pentecôte, Adolphe Monod refusa de donner la cène pour ne pas profaner cet auguste sacrement en le distribuant à des communicants indignes. Le Consistoire obtint facilement à cette occasion sa destitution. C'était en 1832.

Chassé de l'église officielle, Adolphe Monod prêcha à Lyon même, dans une chambre d'un troisième étage. Bientôt le troupeau grossit tellement qu'il fallut construire une chapelle indépendante : c'est là qu'il exerça, pendant cinq ans, le ministère de la parole avec un immense succès.

Ce ne fut pas sans douleur qu'il se sépara, en 1836, de sa chère église pour accepter la place de professeur de morale et d'homilétique à la Faculté de théologie de Montauban. Mais Adolphe Monod avait pour principe de se laisser guider par les événements et les circonstances comme par des signes dont Dieu se sert pour nous faire connaître sa volonté. Le nouveau professeur ne put se décider à abandonner la prédication et il ouvrit dans la chapelle de la Faculté un culte spécialement consacré aux étudiants. Il y prêcha pendant les onze années de son séjour à Montauban, attirant la foule à ses sermons; il le comprenait lui-même, il était plus dans son élément dans sa chaire de prédicateur que dans sa chaire de professeur.

Aussi n'hésita-t-il pas à accepter, en 1847, l'appel du Consistoire de Paris à la suffragance du pasteur Juillerat. C'est l'époque la plus brillante et la plus féconde de sa carrière pastorale. Son cabinet de travail était un sanctuaire, et quiconque avait le privilège d'y pénétrer en ressortait meilleur : qui dira les âmes que ce serviteur de Jésus-Christ a consolées, les pécheurs qu'il a convertis par ses pieuses conversations autant que par ses éloquentes prédications. En le voyant gravir lentement les degrés de la chaire, la tête inclinée et pensive, on se sentait déjà saisi; avant même qu'il ouvrit la bouche, on était captivé par la gravité de sa figure et de son maintien et, lorsqu'on entendait éclater sa voix sonore et sympathique, on était ému, touché, transformé. Protestants et catholiques accouraient pour l'entendre, les temples étaient trop petits, la foule débordait jusque sur les marches de la chaire. Après l'avoir entendu, un libre-penseur disait avec enthousiasme : « Ce n'est pas un prédicateur, c'est un prophète ! » Le P. Lacordaire s'inclinait devant lui. M. de Rémusat a écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* : « On n'avait peut-être jamais entendu de nos jours un orateur qui pût lui être comparé. »

C'est dans la force de l'âge et au milieu de ses succès les plus éclatants que Dieu retira à lui ce fidèle serviteur. Depuis longtemps, il souffrait d'un mal cruel, un cancer au foie; bien-

tôt il dut s'aliter. Son lit de torture devint une chaire nouvelle d'où le grand chrétien continua à édifier l'église. Chaque dimanche il présida, jusqu'au dernier moment, une réunion qui se terminait par la célébration de la cène. Le 23 mai, jour de Pâques, de l'année 1856, le malade s'évanouit en articulant les derniers mots de son allocution. Enfin, huit jours après, il recueillit ses dernières forces pour glorifier l'amour éternel dans une prière sublime. Il expira quelques jours plus tard après une longue agonie.

Voici le témoignage que lui a rendu un homme qui a été son collègue et son ami : « M. Adolphe Monod, dit M. de Felice, était deux fois le premier des pasteurs protestants de France à notre époque, et par la hauteur de son génie oratoire, et par la sainteté de sa vie. Au milieu de nos agitations religieuses, chacun se tournait vers lui, comme le matelot se tourne vers un phare dans la tempête; et, quand il parlait dans les heures d'incertitude et de combat, on écoutait sa parole comme la voix de la conscience chrétienne. Humble et fort, aussi jaloux de se faire oublier que d'autres le sont de se faire applaudir, dévoué sans partage à la cause de la vérité qu'il avait embrassée de toutes les puissances de son âme, parfaitement droit et intègre dans les moindres choses comme dans les plus grandes, patient jusqu'à l'héroïsme sur son lit de souffrance, et ne recueillant ses dernières forces que pour les consacrer au divin Maître qu'il a tant aimé et si fidèlement servi, il nous a rappelé, mieux que personne, la vénérable image des chrétiens de l'Église primitive. »

Les sermons d'Adolphe Monod ont été réunis, pour la plupart, en trois volumes : *Série de Lyon*, *série de Montauban*, *série de Paris*. Il a encore publié d'autres ouvrages, entr'autres *Lucile ou la lecture de la Bible*, vrai chef-d'œuvre d'apologétique protestante, qui a eu six éditions. Sa famille a publié après sa mort les *Adieux d'Adolphe Monod* qui renferment les allocutions et prières qu'il a prononcées sur son lit de souffrance.

Athanase Coquerel

1795-1867

Athanase Coquerel est né à Paris, en 1795. Il perdit sa mère de bonne heure et fut élevé par ses tantes, Persis et Hélène Williams, femmes pieuses et distinguées, qui vouèrent Athanase au service de l'Église réformée, dont il devait être un des plus grands orateurs.

C'est auprès de ses tantes qu'Athanase commença à développer son intelligence; miss Hélène Williams, riche et cultivant les lettres, recevait habituellement dans ses salons les hommes les plus remarquables de l'époque, les deux Chénier, Ginguené, Lebrun, Bernardin de Saint-Pierre, Bitaubé, le peintre Gérard, Kosciusko, Jean-Baptiste Say et surtout Humboldt, dont elle a traduit en anglais les principaux ouvrages. A côté des gens de lettres et des savants, on voyait des pasteurs distingués : Rabaut Saint-Étienne, que M^{lle} Williams déroba pendant quelque temps aux fureurs révolutionnaires, MM. Marron et Monod, père, pasteurs de Paris.

Athanase Coquerel partit pour Montauban, en 1814, pour y étudier en vue du saint ministère. Lorsqu'il eut terminé ses études, il revint à Paris, en 1816. De grands changements s'étaient opérés dans la position de ses tantes : au lieu de la richesse d'autrefois il trouva la gêne. La chute de l'Empire acheva de précipiter sa famille dans l'infortune. Athanase se mit courageusement à l'œuvre pour lui venir en aide et collabora avec sa tante Hélène dans sa traduction de *Humboldt* et dans ses publications, devenues pour elle une laborieuse nécessité. C'est dans ces circonstances qu'on offrit au jeune ministre la place de pasteur dans la chapelle épiscopale de l'île de Jersey, mais il la refusa pour ne point signer, contre sa conscience, le symbole de l'Église anglicane.

Appelé par hasard à donner plusieurs prédications dans l'église française d'Amsterdam, sa parole eut un si grand succès qu'on ne voulut plus d'autre pasteur que lui pour

occuper la place vacante, mais Athanase refusa cette place par scrupule, ne se trouvant pas assez instruit pour occuper un poste aussi difficile. Ce refus ne rebuta pas ses amis. On créa pour lui une place de pasteur extraordinaire et on ne l'assujétit qu'à deux prédications par mois.

Coquerel mit à profit le temps que lui laissait la préparation de ses sermons pour faire une étude approfondie de la bible : c'est dans ce but qu'il entreprit l'ouvrage intitulé *Biographie sacrée*. Cet ouvrage a rendu, en Hollande et en France, aux fidèles comme aux pasteurs, de bons et nombreux services. Les premiers essais du *Cours de religion chrétienne* et du *Christianisme expérimental* sont de la même époque.

Le jeune pasteur d'Amsterdam goûtait le bonheur domestique au sein de ces divers travaux théologiques et pastoraux, lorsque l'épreuve vint un moment troubler son bonheur. Il apprit que ses deux tantes, après avoir épuisé les derniers débris de leur fortune, se trouvaient dans le besoin. Quoique marié et père de famille, Coquerel n'hésita pas à sacrifier sa position pour venir aider, à Paris, celles qui lui avaient servi de mère. Mais le Consistoire d'Amsterdam refusa d'accepter sa démission et une députation d'amis lui apporta un portefeuille contenant près de 22,000 francs, en le priant de consacrer cette somme à ses obligations de famille. Le jeune pasteur fit venir ses tantes auprès de lui et plaça en rentes viagères sur leur tête l'argent qu'il avait reçu.

Des épreuves plus cruelles vinrent bientôt détruire son bonheur domestique. Il eut la douleur de perdre, dans l'espace de deux ans, ses deux tantes, son père, un de ses fils, sa femme et sa fille aînée. Demeuré veuf à trente ans avec trois enfants en bas âge, il se remaria environ deux ans après.

Il y avait douze ans qu'Athanase Coquerel remplissait les fonctions de prédicateur à Amsterdam lorsqu'il fut appelé, en 1830, à exercer le ministère évangélique dans sa patrie. Ses ouvrages, sa réputation oratoire, l'avaient depuis longtemps signalé à l'attention des églises de France. Quand la mort de

M. Frossart, doyen de la Faculté de Montauban, y laissa vacante la chaire de morale évangélique et d'éloquence sacrée, on pensa à M. Coquerel pour le remplacer. Appelé à Paris pour s'occuper de sa candidature, il prêcha un dimanche en présence de Cuvier. Celui-ci, qui remplissait les fonctions de chef du service des cultes non catholiques, épris d'un si beau talent, voulut attacher à l'Église réformée de Paris l'éloquent prédicateur d'Amsterdam et le fit proposer au Consistoire comme suffragant de M. Marron. Deux ans après, Coquerel était nommé à la place de son titulaire et il a servi l'église de Paris jusqu'à la fin de sa carrière pastorale, pendant trente-deux ans. Il acquit bientôt une brillante réputation d'orateur et, grâce à sa parole éclatante et colorée, on vit se remplir d'une foule attentive, les temples déserts de Sainte-Marie et de l'Oratoire. Les nécessités de la vie et du ministère de la capitale, obligèrent le pasteur à cesser d'écrire en entier et d'apprendre par cœur ses sermons. Il se livra dès lors à l'improvisation, mais à une improvisation fortement préparée par la méditation et l'étude du sujet; il rédigeait une courte analyse de son discours, très-nettement déterminée dans ses lignes principales et ses points d'arrêt. Quant aux mots, il ne s'en occupait point d'avance, et ses longs travaux antérieurs lui avaient donné une facilité et une abondance de langage, animée, enflammée, qui ne lui a jamais fait défaut.

Voici comment un de ses fils, qui nous a fait connaître tous ces détails dans une notice nécrologique, raconte les derniers jours de son père. « Il avait reçu, le 47 mai 1867, la douloureuse nouvelle de la mort de son fils, directeur de l'hôpital de Saint-Denis (Ile de la Réunion); il supportait ce deuil avec un courage chrétien; mais, à son âge, un repos prolongé lui aurait été plus indispensable que jamais après ce coup terrible. MM. Martin et Montandon le remplacèrent plus d'une fois avec un touchant empressement, mais, craignant d'abuser de leur dévouement, il voulut prêcher le 30 juin; il prépara un discours sur le seul sujet dont il put s'occuper, *la joie des réunions*

éternelles, sur ce texte : « Si nous n'avions d'espérance en Christ que pour cette vie seulement nous serions les plus misérables des hommes (I Cor. 45-49). » Toute la semaine, il lutta héroïquement contre sa douleur pour se contraindre à ce travail. Le vendredi, il y parvint enfin et réussit à écrire l'analyse qu'il comptait porter en chaire. Mais c'en était trop; le ressort était brisé; il eut, dans la nuit suivante, une première attaque de congestion cérébrale qui mit fin pour lui à tout ministère actif. Ses *Sermons* forment six recueils.

M. Coquerel joua un rôle politique en 1848. Il fut nommé député par les électeurs de Paris et réélu à l'Assemblée législative, il siégea à la Chambre jusqu'au 2 décembre 1851. A partir de cette époque, il renonça à la politique.

CHAPITRE VII

HISTORIENS CONTEMPORAINS

De Barante. — Guizot. — Sismondi. — Augustin Thierry. — Thiers. — Mignet. — Michelet. — Henri Martin. — Vaulabelle. — Louis Blanc. — Lamartine, etc.

Le XIX^e siècle sera surtout remarquable par ses productions historiques. Cette supériorité sur tous les siècles précédents tient à plusieurs causes. Citons d'abord le nombre plus considérable de matériaux qui sont à la portée des historiens modernes. Autrefois, les archives de l'État ne pouvaient être que difficilement consultées et l'on n'avait, par conséquent, qu'une connaissance très-imparfaite et parfois très-erronée des faits.

Depuis la Révolution, toutes les archives sont ouvertes, tous les secrets sont pénétrés et l'historien peut facilement faire revivre les hommes et les choses des temps passés.

De plus, les précieuses libertés conquises par la Révolution garantissent l'indépendance des écrivains. Autrefois les historiens n'osaient pas apprécier les événements qu'ils racontaient. Mézeray, par exemple, le plus indépendant de tous, voile ou dénature les faits dès qu'il s'agit des rois ses contemporains; on sait même ce que lui coûtèrent les quelques témérités qu'il se permit en cette matière (1). De nos jours, la libre discussion sur les hommes et les affaires est permise et, si l'on osait travestir ou dénaturer l'histoire, on rencontrerait aussitôt des contradicteurs.

Les historiens contemporains se partagent en deux écoles plus ou moins distinctes : l'école descriptive et l'école philosophique. *L'école descriptive* s'efforce de reproduire avec vérité les événements de l'histoire; elle nous peint les lieux où les faits se sont accomplis, les hommes qui y ont joué un rôle, les us et coutumes des peuples, mais s'abstient avec scrupule de toute considération et de tout jugement. L'histoire écrite dans cet esprit a l'intérêt d'un roman, mais elle fatigue bientôt la curiosité parce qu'elle n'occupe pas assez l'intelligence. Le chef le plus brillant de l'école descriptive est M. de Barante.

L'école philosophique, au contraire, néglige la description des événements; elle se préoccupe surtout de l'enchaînement des effets et des causes et recherche la solution des problèmes historiques dans la connaissance des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque, plus encore que dans l'exposition exacte et minutieuse des faits. M. Guizot est le chef de l'école philosophique.

Dans l'une et dans l'autre école combinées, nous trouvons une foule d'écrivains d'un mérite réel et d'une juste célébrité,

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 219.

entr'autres : Sismondi, Augustin Thierry, Thiers, Mignet, Michelet, Henri Martin, Quinet, Vaulabelle, Louis Blanc, Salvandy, Lamartine, Amédée Thierry, Dargaud, Merle d'Aubigné, etc.

De Barante

1782-1866

Prosper de Barante est né à Riom, d'une famille ancienne et considérée. Sa première éducation se fit plus au foyer domestique que dans les écoles; elle fut traversée et interrompue par la Révolution. Pendant ces temps agités, l'enfant vit son père arrêté et il alla le visiter en bonnet tricolore dans la prison de Thiers. Sorti de prison par une délivrance inespérée, M. de Barante profita d'un moment de calme pour conduire son fils en pension à Paris afin qu'il y achevât ses études. Prosper s'appliqua surtout aux mathématiques en vue de l'école polytechnique. Sous l'Empire, il fut d'abord auditeur au Conseil d'État. Son père ayant été nommé préfet de Genève, le jeune diplomate en profita pour aller visiter M^{me} de Staël, quoique cette visite pût l'exposer à la colère de l'Empereur, l'ennemi personnel de l'illustre exilée. Après Yéna, de Barante fut chargé d'une mission en Allemagne : l'odieuse administration qui pesait sur les vaincus révolta son âme généreuse et, n'ayant pas su modérer l'expression de ses sentiments, il tomba en disgrâce et dut se contenter de la sous-préfecture de Bressuire. Cette nouvelle position lui procura des loisirs qu'il mit à profit pour composer son beau *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle* et traduire plusieurs tragédies de Schiller.

Sous les Bourbons, qu'il accueillit avec enthousiasme, il remplit les plus hautes fonctions : il fut successivement député, pair de France et ambassadeur. Cette époque fut celle de sa plus grande activité littéraire. *L'Histoire des ducs de Bourgogne*, son chef-d'œuvre, fut publiée de 1824 à 1827 et eut un prodigieux succès. C'est un tableau vivant et fidèle des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles; on y trouve tout l'intérêt d'un

poème épique, des peintures pittoresques, des épisodes dramatiques. Se modelant sur Froissard (4), qu'il affecte partout d'imiter, l'auteur applique à la lettre le principe de Quintillien : *écrire pour raconter, non pour prouver* ; il décrit, il narre, il ne discute ni ne conclut, il se contente d'exposer les faits laissant au lecteur la liberté de ses appréciations.

« Mais, quel magnifique tableau ne déploie-t-il pas devant nous ! Avec quel art n'a-t-il pas choisi l'époque qui, plus que tout autre peut-être, était appropriée à son système. Les personnages, tels que Jean Hyons, Pierre Dubois, Jacques Artevelt, sont aussi vivants que ceux de Walter Scott. La croisade des chevaliers français en Hongrie est une peinture admirable : la bataille de Nicopolis produit l'effet de la plus saisissante réalité. La bravoure du vieil amiral qui, seul au milieu des janissaires, élève six fois en l'air la bannière de la France, la mort du vaillant Coucy, l'héroïsme du jeune comte de Nevers, qui fut depuis Jean-sans-Peur, tout cela est frappant, tout cela se passe sous nos yeux. En somme, ce livre est une œuvre du plus grand mérite, quoiqu'il soit à désirer que la méthode de M. de Barante, sujette même ici à tant de défauts, soit adoptée plutôt par les auteurs de romans historiques que par les historiens (2). »

« Pour mieux connaître l'époque dont il racontait l'histoire, de Barante ne s'est épargné aucune peine dans la recherche de ses documents : il a compulsé cent quarante-trois mémoires et chroniques imprimés et près de cent quatre-vingts manuscrits, ornés de vignettes qui lui ont permis de se pénétrer des usages et des mœurs du temps.

M. de Barante semble avoir renoncé à cette première méthode dans son *Histoire de la Convention nationale*, où le philosophe se montre à côté du peintre, le juge à côté du narrateur.

(1) Voir nos *Écrivains célèbres*, page 41.

(2) Domogoot, *Histoire de la littérature française*.

Guizot

1787

François Guizot, le célèbre historien, chef de l'école philosophique, est né à Nîmes, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution : son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud révolutionnaire et sa mère dut s'exiler et chercher un refuge à Genève, où François étudia avec le plus grand succès la philosophie et la littérature allemandes. Il vint, à dix-neuf ans, à Paris, comme précepteur des enfants de M. Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. « C'était au commencement du siècle, en 1807. Jeune, sans fortune, mais ayant noué déjà de hautes relations et de profitables amitiés, M. Guizot voyait la société la plus intelligente et la plus lettrée du premier Empire. Il s'essayait alors timidement dans les lettres, et préludait à ses futures destinées historiques par des articles de journaux, et, un peu plus tard, par des revues de salon. Dans l'un des cercles célèbres où il était admis, chez M. Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il avait rencontré deux dames peu favorisées de la fortune, mais d'une haute distinction de race et de manières, M^{me} veuve de Meulan et sa fille Pauline. Ces dames écrivaient pour vivre. La fille collaborait, depuis 1802, au *Publiciste*, journal fondé par Suard, et auquel elle envoyait, une ou deux fois par semaine, une sorte de revue de la vie parisienne, qu'on appellerait aujourd'hui chronique ou un courrier de Paris, et qu'elle signait de l'initiale de son nom ou de son prénom. Ces articles étaient payés au numéro, et constituaient le plus clair des revenus des deux dames.

« M. Guizot avait remarqué M^{me} de Meulan ; il avait admiré son esprit, sa délicatesse et sa distinction, sans le dire à qui que ce soit, peut-être moins à lui-même qu'à tout autre et il

avait ressenti plus que de la sympathie pour cette belle et intelligente personne.

« Tout-à-coup, M^{me} de Meulan et sa fille cessèrent de fréquenter le salon de M. Suard, et M. Guizot apprit bientôt que M^{lle} de Meulan était malade, et même assez gravement pour avoir été obligée de cesser d'écrire, abstention forcée qui nuisait singulièrement à ses ressources déjà bien précaires, et que sa maladie devait plus facilement épuiser. Tout semblait perdu pour les deux dames, et la misère allait sans doute envahir le foyer malheureux, lorsqu'un matin un paquet est remis à M^{me} de Meulan pour sa fille, avec la lettre suivante :

« Mademoiselle, un inconnu a appris votre maladie : il sait
« combien de chagrins de toutes sortes elle vous cause; il sait
« surtout le tort qu'elle vous fait relativement aux articles
« que vous ne pouvez plus donner au *Publiciste*. Cet inconnu
« a l'honneur de vous adresser ci-joint un article où il a essayé
« d'imiter votre style et votre manière, et qui, si vous le jugez
« convenable, pourrait être publié dans le journal, au jour
« fixé pour vos envois. Vous recevrez ainsi, pendant tout le
« temps de votre maladie, et à époques régulières, un article
« tout fait, destiné à remplacer celui que votre état de santé
« vous empêche d'écrire vous-même. Signé : l'INCONNU. »

« L'article était excellent et si parfaitement pastiché, que les lecteurs du *Publiciste* s'y laissèrent prendre. Pendant la durée de sa maladie, M^{lle} de Meulan reçut chaque fois un semblable article, et, grâce à cette collaboration anonyme, elle put se soigner et guérir sans inquiétude. Ces articles, qu'on peut retrouver dans le *Publiciste*, et à partir de mars 1807, sont signés de l'initiale F.

« On le devine sans peine, l'inconnu en question était M. Guizot lui-même. Quand cette douce et galante supercherie fut plus tard découverte, M^{lle} de Meulan consentit, en 1842, à devenir M^{me} Guizot. Elle avait quatorze ans de plus que son mari(1). »

(1) *Dictionnaire des pseudonimes de M. d'Heilly.*

Les relations de M^{me} Guizot avec les chefs royalistes, ouvrirent à son mari la carrière politique. Déjà connu par des articles très-remarqués et par d'autres travaux littéraires, il fut nommé professeur d'histoire moderne à la Sorbonne (1842). Après la chute de l'Empire, il joua un rôle important sous la Restauration, comme secrétaire du ministre de l'Intérieur. Pendant les Cent-Jours, il quitta sa chaire pour faire le voyage de Gand et aller plaider auprès de Louis XVIII la cause de la charte constitutionnelle. Revenu en France avec les Bourbons, il entra au ministère de la Justice. C'est en 1816 qu'il publia le manifeste de son parti sous ce titre : *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France*. Dès lors fut fondée, en politique, l'école doctrinaire qui admet en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation ; le langage dogmatique des chefs explique le nom qu'on leur a donné. Depuis lors, la vie politique de M. Guizot fut sujette aux mille fluctuations de son parti ; ayant perdu toutes ses places, sauf sa chaire de professeur, il soutint ces revers avec dignité et chercha dans les produits de sa plume de nouvelles ressources contre la mauvaise fortune. Il publia ses leçons de la Sorbonne sous le titre d'*Histoire du gouvernement représentatif ; l'Histoire de la révolution d'Angleterre jusqu'à l'avènement de Charles II*, regardée avec raison comme son chef-d'œuvre, une *Traduction des œuvres de Shakespeare*, etc.

En 1827, un grand malheur vint briser le cœur de l'illustre historien ; il eut la douleur de perdre sa femme, qui embrassa le protestantisme sur son lit de mort. M. Guizot reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'est M^{lle} de Meulan qui, sous le nom de M^{me} Guizot, a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous forme de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante, M. Guizot épousa, en secondes noces, une nièce de sa première femme, qui avait elle-même prévu et pour ainsi dire préparé cette autre union.

Comme professeur, il composa, avec MM. Cousin et Villemain, cet illustre triumvirat qui a jeté tant d'éclat sur notre enseignement public et c'est à son professorat que se rapportent ses ouvrages les plus répandus, son *Cours d'histoire moderne*, l'*Histoire générale de la civilisation en Europe*, l'*Histoire générale de la civilisation en France*, etc.

Nous ne dirons rien de la carrière politique de M. Guizot sous la monarchie de 1830; homme d'État de premier ordre, il a occupé à diverses reprises les fonctions les plus élevées, comme ministre et ambassadeur; orateur parlementaire des plus éloquents, il a défendu avec éclat ses principes; de quelque façon qu'on juge son système politique, la postérité admirera en lui, non seulement la supériorité de son intelligence, mais surtout la droiture de son cœur et l'austérité irréprochable de sa vie; il aura eu, en particulier, l'éternel honneur d'avoir attaché son nom à la création de l'enseignement primaire en France.

Rendu à la vie privée par les événements de 1848, il a profité de ses studieux loisirs pour donner au public son livre de la *Démocratie en France*, ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, ses *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, livre admirable où l'auteur a voulu rendre un public et solennel hommage aux convictions religieuses qui l'ont soutenu pendant sa longue et laborieuse carrière. Ajoutons encore l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*; les *Vies de quatre grands chrétiens français*, etc.

Voici comment Augustin Thierry apprécie M. Guizot comme historien :

« L'œuvre de M. Guizot est la plus vaste qui ait encore été exécutée sur les origines, le fond et la suite de l'histoire de France. Six volumes d'histoire critique, trois cours professés avec un immense éclat composent cette œuvre dont l'ensemble est vraiment imposant. Les *Essais sur l'histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation européenne* et l'*Histoire de la civilisation française*, sont trois parties du même tout, trois phases

successives du même travail continué durant dix années. Chaque fois que l'auteur a repris son sujet, les révolutions de la société en Gaule depuis la chute de l'Empire romain, il a montré plus de profondeur dans l'analyse, plus de hauteur et de fermeté dans les vues. Tout en poursuivant le cours de ses découvertes personnelles, il a eu constamment l'œil ouvert sur les opinions scientifiques qui se produisent à côté de lui, et, les contrôlant, les modifiant, leur donnant plus de précision et d'étendue, il les a réunies aux siennes dans un admirable éclectisme. Ses travaux sont devenus ainsi le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne, dans ce qu'elle a de certain et d'invariable. Il a ouvert, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite; avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait eu que des systèmes (1). »

Sismondi. (Voir sa biographie, page 52.)

Augustin Thierry

1795-1856

Augustin Thierry est né à Blois, en 1795. Ses premières études au collège de cette ville ne firent pas deviner l'éminent historien qui devait renouveler le genre historique en France. Il allait quitter les bancs de l'école pour devenir avocat, médecin ou fonctionnaire, lorsqu'un livre apporté du dehors dans le collège lui tomba par hasard sous la main. C'était l'épopée des *Martyrs* de Chateaubriand. « Grand événement, a-t-il écrit depuis, pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. » Les collégiens de Blois se disputèrent l'ouvrage. Il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et celui d'Augustin vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, il feignit de s'être fait mal au pied et resta seul à la maison. Il dévora les

(1) A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*.

pages, assis devant son pupitre, dans une salle voûtée qui était la salle d'études. L'impression que fit sur lui le chant de guerre des Francs eut quelque chose d'électrique. Il quitta la place où il était assis et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, il répétait à haute voix : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée ! nous avons lancé la francisque à deux tranchants. La sueur tombait du front des guerriers... Les aigles poussaient des cris de joie... Choisissons des épouses dont le lait soit du sang !... etc. » Ce moment d'enthousiasme décida de sa vocation. Les romans historiques de Walter Scott produisirent sur lui un effet semblable et, plus tard, Thierry proclama le romancier anglais le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique. A partir de ce moment, l'histoire fut l'objet de ses études exclusives.

Admis à l'École normale en 1811, nommé professeur d'histoire à Provins, en 1813, il entra, en 1820, dans sa vraie carrière en publiant l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, œuvre immense d'érudition qui lui coûta la santé et la vue. « Au plus fort de l'hiver, nous a-t-il appris lui-même, je faisais de longues séances dans les galeries glacées de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut. » A force de travailler sur les manuscrits, de compulser sans relâche les vieux documents, il finit par devenir complètement aveugle. Thierry accepta cette cruelle épreuve sans murmures. « J'ai fait amitié avec les ténèbres », disait-il. Il eut le bonheur de rencontrer une jeune fille dévouée qui consentit à l'épouser pour le soulager dans son malheur et qui devint son secrétaire. Pendant plusieurs années, elle eut la patience de lire à son mari toutes les vieilles chroniques françaises et même latines ; elle passait ainsi quinze heures de la journée à remplir cet office avec une patience, une abnégation admirables. Armand Carrel, Paul-Louis Courier et Béranger lui prêtèrent aussi un concours dévoué.

Thierry eut la douleur de les voir mourir et même de survivre à sa jeune compagne. Il dut chercher d'autres aides, mais ils ne valurent pas ceux qu'il avait perdus. En 1844, peu de temps avant la mort de sa femme, il publia deux nouveaux ouvrages : *Dix ans d'études historiques* et les *Récits Mérovingiens*. Ces importants travaux furent couronnés par l'Académie et obtinrent le grand prix Gobert. Depuis, il travailla longuement à réunir les documents inédits de l'*Histoire du Tiers-État*, et la publication de ce dernier ouvrage fut le fruit d'un immense labeur. Il mourut, en 1856, à l'âge de soixante-un ans. Voici comment le P. Gratry a raconté ses derniers moments : « Je suis un rationaliste fatigué, dit-il au père. Je veux corriger tout ce que j'ai pu, quoique de bonne foi, écrire contre la vérité, dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois, dans ma fatigue et mes insomnies, par cette pensée : *Je suis un ouvrier de Dieu.* »

Thiers

1797

Adolphe Thiers est né à Marseille, en 1797, d'une famille de commerçants en draps, ruinée par la Révolution. Il dut à sa parenté avec la famille d'André et de Marie-Joseph Chénier d'entrer à titre de boursier au collège de sa ville natale. Après des études brillantes, il alla, à l'âge de dix-huit ans, faire son droit à la faculté d'Aix. C'est là qu'il se lia avec M. Mignet d'une indissoluble amitié. A peine fut-il reçu avocat qu'il s'aperçut qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle des lettres et il se voua exclusivement à l'étude de l'histoire et de la philosophie.

« L'Académie d'Aix avait mis au concours, en 1820, l'*Éloge de Vauvenargues*. Le discours d'un jeune avocat, M. Adolphe Thiers, allait être couronné, lorsque, sur la demande de plu-

sieurs académiciens qui voyaient en lui un adversaire politique déjà redoutable, le prix fut remis à l'année suivante. Cette année-là, deux discours se trouvèrent en présence, celui de 1820, auquel l'auteur n'avait rien changé, et un second, arrivé de Paris par la poste. Le dernier venu était assurément bien supérieur à l'autre : ainsi du moins le proclamaient les académiciens qui combattaient M. Thiers. Quand on alla aux voix, le prix fut accordé à l'œuvre de son rival ; la sienne obtint seulement un accessit. On décacheta les noms : celui de M. Adolphe Thiers était inscrit sur les deux enveloppes (1). »

Après ce succès académique, M. Thiers partit pour Paris avec son fidèle compagnon d'études, M. Mignet, qui, de son côté, venait de remporter un prix à l'Académie de Nîmes. Pauvres et sans protecteurs, les deux amis cherchèrent dans un travail ardu le moyen de gagner leur vie. M. Thiers, le plus hardi des deux, alla frapper à la porte de Manuel, son compatriote. Le grand orateur libéral le fit entrer comme rédacteur au *Constitutionnel* et le jeune lauréat commença à se faire connaître en publiant, dans les colonnes de ce journal, quelques fragments de son *Éloge de Vauvenargues*. Ces quelques pages le firent apprécier ; il leur dut sa fortune politique et littéraire. Associé définitivement à la rédaction du *Constitutionnel*, il eut des appointements fixes ; il sortit bientôt de la pauvreté et ses premières économies furent consacrées à faire une pension à sa mère.

La fortune de M. Thiers ne fut pas moins rapide dans le monde politique que dans la presse. « Admis d'abord chez Laffite, il s'y fit remarquer, dit M. de Loménie, par son esprit causeur et la vivacité de son imagination méridionale. La petitesse de sa taille, l'expression commune des traits de son visage, à demi caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent, le sautillement continuuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules,

(1) Les poètes lauréats de l'Académie, par Edmond Biré et Émile Grimaud.

un manque absolu d'usage, tout contribuait à en faire un être à part (1). » Il devint le commengal de M. Laffite et apprit bientôt à connaître les hommes les plus éminents du jour et en particulier de l'opposition.

M. Thiers travaillait alors à son *Histoire de la Révolution française*, dont il avait conçu le dessein depuis longtemps. Cette histoire fut commencée un peu au hasard. La première idée en vint à un des rédacteurs du *Constitutionnel*, qui poussa M. Thiers à l'entreprendre et qui, le voyant ensuite si bien attaquer l'œuvre, y renonça lui-même avec une parfaite bonne grâce. M. Thiers sentit bientôt que pour traiter convenablement cette histoire, il avait presque tout à apprendre. Il se mit dès lors à étudier résolument son sujet. Il apprit du baron Louis, les finances; pendant tout un hiver, chaque matin il alla étudier chez le vieil économiste avec son budget sous le bras, comme on irait prendre des leçons. Il apprit du général Foy et surtout de Jomini l'art de la guerre. Il avait des amis artilleurs à Vincennes, il causait et discutait sur le terrain avec eux, se faisait initier à l'attaque et à la défense des places. Cartes géographiques et stratégiques, journaux du temps, mémoires publiés ou inédits, procès-verbaux, rapports officiels, il consulta tout ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et les choses de cette grande époque. « Vieux débris de la Constituante, de l'Assemblée législative, de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif et du Tribunat; girondins, montagnards, vieux généraux de l'Empire, fournisseurs des armées révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de plume, hommes d'épée, hommes de tête, hommes de bras, M. Thiers passait en revue tout ce qu'il en restait, questionnant l'un, tournant autour de l'autre pour le faire parler, prêtant l'oreille à gauche à celui-ci, l'oreille à droite à celui-là, et puis réunissant, coordonnant dans sa tête tous ces propos interrompus, il rentrait chez lui, se couchait sur le *Moniteur*

(1) *Galerie populaire des contemporains illustres*, par un Homme de rien.

et ajoutait une page de plus à cette belle *Histoire de la Révolution française* (1). » Cette histoire eut un immense succès. Elle compta, sans parler des contrefaçons nombreuses, plus de quinze éditions. On a néanmoins reproché avec justice à l'historien des idées fatalistes qui lui font souvent, sinon absoudre, du moins atténuer des excès et des crimes que la conscience réprouve et flétrit.

Après avoir raconté comment le pays avait conquis ses libertés pendant la Révolution. M. Thiers voulut montrer ce qu'il en avait fait pendant le Consulat et l'Empire. Il se prépara à cette seconde tâche comme à la première : il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre, soit pour explorer les champs de batailles, soit pour puiser, dans les chancelleries, des notes et des renseignements. *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* a été considérée comme l'œuvre d'une maturité vigoureuse. Elle est écrite avec modération et impartialité; au reste, l'exposition des faits y est si complète que le lecteur peut même en tirer des conclusions opposées aux propres appréciations de l'auteur. En 1864, cet ouvrage obtint le prix de 20,000 francs fondé par Napoléon III.

Il n'entre pas dans notre plan de retracer le rôle important qu'a joué M. Thiers sous la monarchie de Juillet, sous les divers régimes qui ont suivi, et celui qu'il continue à jouer dans notre politique. Orateur dans nos assemblées parlementaires, il se montra à la hauteur de toutes les questions, et étonna ses adversaires par son éloquence et son admirable talent à élucider les questions les plus complexes au point de les rendre accessibles à toutes les intelligences.

Député sous le second Empire, il eut le courage de signaler les fautes de ce gouvernement et d'en combattre la politique. Il brava l'impopularité en s'opposant, seul contre tous les députés, à la déclaration de guerre de 1870. Après les désastres de cette guerre, il devint comme la providence du pays; la

(1) De Loménie.

nation, confiante dans son jugement autant que dans ses hautes capacités politiques, lui a remis le soin de ses destinées en le proclamant président de la République. Il aura eu l'éternel honneur d'avoir écrasé le mouvement révolutionnaire de la Commune de Paris et d'avoir affranchi le territoire français de l'invasion étrangère.

Mignet

1796

M. Mignet est né à Aix, en Provence, en 1796. C'est dans sa ville natale qu'il commença ses études; il y terminait sa quatrième, lorsque des inspecteurs en tournée, frappés de son intelligence, le firent nommer élève demi-boursier au lycée d'Avignon, où il alla achever ses études. Il revint à Aix, en 1815, pour y suivre les cours de droit. C'est là qu'il rencontra M. Thiers et se lia avec lui d'une amitié que rien depuis n'a traversée. Les deux amis débutèrent la même année au barreau d'Aix; après un an et demi de plaidoiries, ils se tournèrent l'un et l'autre vers les lettres où ils cueillirent presque en même temps les premières palmes, M. Thiers à l'Académie d'Aix par son *Éloge de Fauvenargues*, M. Mignet à l'Académie de Nîmes par son *Éloge de Charles VII*. En 1824, M. Mignet obtint un triomphe plus sérieux : il partagea le prix décerné par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres pour le meilleur mémoire sur cette question : *De l'état du gouvernement et de la législation en France à l'époque de saint Louis et des institutions de ce prince*.

A partir de ce moment, il s'adonna entièrement à l'étude de l'histoire et partit pour Paris où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre deux mois après (1824). Les deux amis visaient à la capitale et ils s'étaient dit que le premier qui y mettrait les pieds tirerait à lui l'autre. Pendant que M. Thiers entraît au *Constitutionnel*, M. Mignet entraît dans la rédaction d'un autre journal, le *Courrier*, et s'y faisait remarquer de M. Talleyrand par des articles sur la politique extérieure. Dès 1824, le

jeune écrivain fut nommé professeur d'histoire à l'Athénée, où il donna un cours sur la *Réformation et le XVI^e siècle*, et un autre sur la *Révolution et la Restauration d'Angleterre*. Voici ce que raconte M. Sainte-Beuve, un de ses auditeurs, sur une de ces leçons à l'Athénée. « Je le vois s'asseoir dans cette chaire que décoraient les souvenirs de La Harpe, de Garat, de Chénier. Le jeune historien de vingt-six ans y parlait de la journée de la Saint-Barthélemy et des causes qui l'avaient préparée. Dès les premiers mots de la lecture, l'auditoire tout entier était conquis; chacun se sentait saisi d'un intérêt sérieux et sous l'impression de cette parole qui grave, de cet accent qui creuse. La prononciation quelque peu puritaine et ce débit empreint d'autorité redoublaient encore leur effet en sortant du sein d'une jeunesse si pleine d'éclat et presque souriante de grâce. Ce jeune homme à la physionomie aimable et à l'élégante chevelure offrait à la fois quelque chose d'austère et de cultivé, un mélange de réflexion et de candeur. Chaque trait de talent et de pensée était vivement saisi au passage, et je me souviens qu'on applaudit fort celui-ci, par exemple, lorsqu'arrivant à parler de l'ordre des Jésuites, l'historien décrivait cette société habile, active, infatigable, qui, pour arriver à ses fins, *osait tout, même le bien*. Cette leçon sur la Saint-Barthélemy fut si goûtée des assistants, que les absents supplièrent M. Mignet de la répéter en leur faveur, et il la recommença la semaine suivante devant une assemblée deux fois plus nombreuse (1). »

Son *Histoire de la Révolution* vint enfin consacrer en 1824 cette grande réputation. Ce fut un immense succès en France et à l'étranger. Le livre fut à l'instant traduit dans toutes les langues, en espagnol, en portugais, en italien, en danois; il y eut jusqu'à six traductions différentes en allemand. Cette histoire est un tableau rapide, un résumé brillant et animé de tous les grands faits de la Révolution.

En 1830, M. Mignet prit la part la plus active à la Révolu-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*.

tion ; mais tandis que son ami Thiers abandonnait momentanément ses études historiques pour devenir un homme politique, M. Mignet, qui aurait pu être ministre à son jour, préféra demeurer historien. Il se borna à accepter le poste devenu vacant d'archiviste des affaires étrangères. Les principaux événements de sa vie sont tout littéraires. Il fut tour à tour nommé membre de l'Académie des sciences morales, et de l'Académie française. Sa position d'archiviste le conduisit à publier les pièces relatives à la *Succession d'Espagne* sous Louis XIV et *Antonio Perez et Philippe II*, épisode historique qui a tout l'intérêt d'un roman ; comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, il a prononcé des Éloges d'hommes d'état ou de philosophes et lu des mémoires approfondis sur des questions de l'histoire civile et religieuse réunis en volumes intitulés *Notices et Mémoires historiques*. Depuis l'époque où il professait à l'Athénée, il n'a cessé de ramasser les matériaux d'une *Histoire de la Réformation*. Il a publié une *Histoire de Marie Stuart* et de *Charles-Quint* qui sont de vrais chefs-d'œuvre, tant pour la solidité du fond que pour la pureté et l'attrait de la forme.

Michelet

1798

Jules Michelet naquit à Paris, en 1798. Son père était un pauvre imprimeur, qui, à force d'économies et de sacrifices était parvenu à fonder un établissement typographique. Il y imprimait un journal purement religieux : mais au moment où l'entreprise, soutenue à grands frais, commençait à réussir, Napoléon suspendit le privilège du journal et la famille fut plongée dans la plus grande misère : c'est alors que l'on vit un spectacle touchant : tous les membres de la famille réunirent leurs efforts pour gagner le pain quotidien ; le vieux grand-père, quoique âgé de soixante-quinze ans se remit au pénible labeur de la presse, la mère se fit brocheuse et le jeune Jules

agé de douze ans, tint dans l'humble atelier de son père, la place d'un ouvrier compositeur.

Cependant ce travail manuel, accepté joyeusement par l'enfant, n'était pas dans ses goûts; ses parents avaient remarqué en lui une intelligence précoce et avaient même commencé à lui faire donner, par un vieux libraire, quelques leçons de latin. Quand Jules fut obligé de faire sauter la lettre pour vivre, il cessa d'aller chez le libraire, mais il n'en continua pas moins ses chères études pendant ses heures de récréation; il traduisit bientôt Ovide, Virgile, fit des thèmes et des versions; l'avenir s'annonçait moins sombre, lorsque tout-à-coup sa mère tomba dangereusement malade. Pour alléger la famille, un ami parla de faire entrer Jules à l'imprimerie impériale; mais ses parents comprirent que c'était la ruine des espérances que l'enfant avait fait concevoir; ils résolurent, au contraire, malgré leur gêne excessive, de s'imposer de nouveaux sacrifices et le firent entrer au collège Charlemagne. Michelet avait quatorze ans. Là, sous la direction de deux jeunes professeurs distingués, MM. Victor Leclerc et Villemain, le jeune homme fit de brillantes études.

Ses études terminées, Michelet entra dans l'enseignement. A la suite d'un remarquable concours, il fut nommé professeur d'histoire au collège Rollin; il y professa également les langues anciennes et la philosophie jusqu'en 1826. « C'était un grand bonheur pour moi, écrit-il lui-même, lorsque dans la matinée j'avais donné mes leçons, de rentrer dans mon faubourg, près du Père-Lachaise, et là, paresseusement de lire tous les jours les poètes Homère, Sophocle, Théocrite et parfois les historiens. »

En 1826, il préluda à ses grands travaux historiques par la publication d'un ouvrage élémentaire *Précis de l'histoire moderne* : c'est un petit chef-d'œuvre de science et de style. Sa traduction du livre de Vico, *Principes de la philosophie de l'Histoire* lui valut sa nomination de maître des conférences pour l'histoire à l'École normale. Ce fut le commencement d'une carrière brillante. M. Guizot le choisit pour son suppléant à la

Sorbonne, et le roi Louis-Philippe le nomma professeur d'histoire de sa fille. Michelet profita de tous ces avantages pour redoubler d'ardeur au travail et justifier les grandes espérances qu'il avait fait concevoir. A cette époque, il donna le premier volume de sa grande *Histoire de France*. Cet ouvrage se fit remarquer autant par l'érudition de l'auteur que par la forme imagée, parfois bizarre, mais toujours captivante du style : sous la plume de Michelet, l'histoire a tout l'intérêt et l'attrait du roman. La réputation et le mérite de l'historien lui ouvrirent les portes du Collège de France, où il fut nommé professeur de morale et d'histoire, et celles de l'Institut. Son professorat au Collège de France est resté célèbre par l'enthousiasme qu'il excita au sein de la jeunesse des écoles ; pendant quatre ans, il exposa dans ses leçons ses idées démocratiques aux applaudissements de milliers d'auditeurs : cette popularité, la hardiesse des idées politiques et sociales du professeur inspirèrent des craintes au gouvernement qui le suspendit de ses fonctions. Cette mesure provoqua aussitôt une formidable manifestation. Deux mille étudiants descendirent du quartier latin et se dirigèrent vers la chambre des députés, M. Michelet protesta lui-même contre cette mesure et contre les faux rapports qui l'avaient provoquée : tout fut inutile. Le livre remplaça alors la tribune et l'éminent professeur résuma les cours qu'il avait donnés pendant quatre ans au Collège de France dans les ouvrages suivants : *des Jésuites ; du Prêtre, de la Femme et de la famille ; du Peuple*.

La seconde République rétablit son cours ; l'auditoire devint aussi nombreux et aussi sympathique qu'autrefois. Suspendu de nouveau de ses fonctions, en 1854, Michelet a abandonné l'enseignement et est rentré dans la retraite. Il a utilement employé ses loisirs à achever sa grande *Histoire de France*. Comme intermède à ses travaux, il a publié des livres qui sont de charmants poèmes : *l'Insecte, l'Oiseau, la Mer, etc.*

« M. Michelet, dit M. Demogeot, trop historien pour n'être que poète, est aussi trop poète pour n'être qu'historien. C'est au

moins un des écrivains les plus originaux, des plus attachants. Le charme de ses ouvrages consiste à mêler l'auteur à tous les faits qu'il raconte; vous avez toujours là, près de vous, un homme, un ami qui vous communique sans mesure son imagination, son attendrissement, son esprit. Michelet a transporté dans l'histoire, l'*humour* que nos voisins n'avaient introduit que dans la fiction. Toujours jeune dans ses précoces cheveux blancs, toujours spirituel sous son immense érudition, il est de ces hommes qui ne vieillissent point. Le seul effet du temps sur lui, comme autrefois sur Voltaire, c'est de lui donner plus de malice, plus d'âpreté, peut-être plus d'aigreur. Le prophète du passé s'est laissé entraîner dans la lutte de nos passions contemporaines. Il a commencé l'histoire comme un poème, il menace de la finir comme un éloquent pamphlet. »

Henri Martin

1810

Henri Martin, l'un de nos meilleurs historiens, est né à Saint-Quentin (Aisne), en 1810. Petit-fils d'un bibliophile passionné, il eut de bonne heure sous la main une belle collection de livres et la lecture développa son goût pour l'histoire. Son père, juge au tribunal civil de Saint-Quentin, le fit élever au collège de cette ville, puis l'envoya à Paris pour y faire des études de droit. Mais le jeune homme préféra embrasser la carrière des lettres où il débuta par des romans historiques. Ce fut M. Paul Lacroix, (plus connu sous le nom de bibliophile Jacob), qui l'engagea à cultiver particulièrement l'histoire. Ils collaborèrent même ensemble, mais bientôt M. Lacroix abandonna le projet d'une *Histoire de France*, et H. Martin se trouva seul à la tête de cet immense travail. Redoublant d'ardeur, il mena à bonne fin son entreprise, et, en 1836, il acheva la première édition de son *Histoire de France*.

A peine cette édition fut-elle terminée, que l'infatigable histo-

rien se mit à la reprendre en sous-œuvre avec des matériaux plus abondants et sur un plan plus vaste. Il mit sept ans à ce nouveau travail; les volumes se succédèrent à des espaces inégaux et quelques-uns ont obtenu les plus flatteuses distinctions de l'Académie française qui lui décerna plusieurs prix. M. Martin ne se lassa pas de revoir et de remanier son beau travail pour le mettre au niveau des découvertes récentes de la science. Toutes les parties relatives à l'histoire et à la religion des Gaulois, aux origines de la poésie et de la langue, aux événements du moyen âge et aux institutions féodales, ont été l'objet des plus minutieuses recherches et ont formé un ouvrage nouveau et complet composé de seize volumes in-8°.

« *L'Histoire de France* de M. H. Martin, dit M. Vapereau, allie heureusement au besoin d'exactitude dans les faits un sentiment philosophique très-élevé, et demeure, sous toutes ces transformations, une des œuvres les plus consciencieuses et les plus honorables du siècle. »

On a encore de lui : *Daniel Manin* ; *Jean Reynaud* ; *Pologne et Varsovie* ; etc.

Vaulabelle

1799-1867

Achille de Vaulabelle, l'impartial historien des deux Restaurations, naquit à Châtel-Censoir, en 1799. Il débuta dans les lettres par le journalisme et défendit avec sagesse et modération le parti démocratique contre le parti monarchique. Il entreprit bientôt un travail de longue haleine et composa *l'Histoire des deux Restaurations*, qui est resté son plus beau titre de gloire littéraire. Il a consacré quinze années de recherches consciencieuses à ce travail qu'il s'est efforcé de rendre impartial et fidèle. On a loué dans ce livre l'abondance et la sûreté des informations en même temps que l'esprit vraiment libéral qui l'anime : l'amour que l'historien a pour son pays et pour la liberté a communiqué à son style une chaleur

qui rend la narration intéressante et animée. On a cité le récit de la bataille de Waterloo comme un véritable chef-d'œuvre.

Louis Blanc

1812

Louis Blanc est né à Madrid, en 1812, d'une famille française du Rouergue, dont le chef fut une des victimes de la Terreur. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le roi Joseph Bonaparte. Sa mère était parente du comte de Pozzo di Borgo, ministre de l'empereur Alexandre de Russie. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit de brillantes études au collège de Rodez. La Révolution de 1830 ayant ruiné sa famille, il vint à Paris où il connut de bonne heure l'adversité; dépourvu de ressources et forcé de chercher dans le travail des moyens d'existence, il se fit, à dix-neuf ans, clerc d'avoué, puis donna des leçons de mathématiques, et devint enfin précepteur des enfants d'un célèbre mécanicien d'Arras : cette dernière position laissa au jeune précepteur des loisirs qu'il sut utilement employer à la culture des lettres et de la poésie. Il écrivit quelques articles politiques et littéraires pour un journal de la localité et composa divers ouvrages mis au concours par l'Académie d'Arras; Louis Blanc vit couronner quelques-uns de ses essais, notamment un poème sur *Mirabeau* et un *Éloge de Manuel*.

Ces succès lui ouvrirent la carrière du journalisme; attiré à Paris, il y devint bientôt un des principaux rédacteurs des journaux démocratiques parisiens. En 1840, il publia son livre fameux *De l'organisation du travail*, où il jeta les bases de son système économique et socialiste. D'après lui, la misère des masses est due à l'individualisme et à la concurrence qui en résulte, et il réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés. » La conséquence de ce système

était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit ; le mobile de l'intérêt individuel était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Déjà connu et apprécié comme publiciste, Louis Blanc se fit une plus grande réputation comme historien. *L'Histoire de dix ans* eut, dès son apparition, un succès retentissant. Cette histoire, où la passion nuit peut-être à la vérité historique, est un véritable réquisitoire contre la dynastie de Juillet, dont il prépara la chute. La Révolution de février porta le jeune publiciste au pouvoir comme membre du gouvernement provisoire. Ses adeptes attendaient de lui l'application de ses théories socialistes, mais ils furent les premiers à reconnaître l'impossibilité de réaliser les doctrines idéales de leur jeune chef. Plus tard, Louis Blanc vit se déchaîner contre lui-même toutes les passions populaires ; obligé de fuir pour échapper à des poursuites, il se retira à Londres où il séjourna jusqu'à la Révolution du 4 septembre. Depuis lors, il est rentré dans l'arène politique et siège à la Chambre comme député républicain.

Outre son *Histoire de dix ans*, Louis Blanc a publié une *Histoire de la Révolution française* où l'on retrouve des convictions ardentes, des recherches laborieuses, un style plein d'énergie et d'éclat. On lui a reproché d'avoir fait de Robespierre un héros, et de manquer, dans ses appréciations, d'impartialité et de mesure.

Lamartine (Voir sa biographie, page 407.)

CHAPITRE VIII

CRITIQUES LITTÉRAIRES CONTEMPORAINS

Villemain. — Saint-Marc Girardin. — Sainte-Beuve. — Nisard. — Alexandre Vinet. — Cermenin. — Jules Janin. — Gustave Planche. — Prévost-Paradol. — Taine. — De Loménie, etc.

M^{me} de Staël est la première qui ait ouvert de vastes horizons à la critique littéraire. « Alors commença ce mouvement qui aurait pu être fécond, et qui poussa tant de bons et brillants esprits à remonter aux sources véritables de l'antiquité, à étudier nos propres origines, si longtemps négligées, et les littératures étrangères, si longtemps inconnues (1). » Sainte-Beuve, le maître de la critique française, se plut à faire revivre les portraits qu'il traçait d'une main si sûre et si délicate ; Villemain fit de la critique littéraire, une partie de l'histoire générale, dans ses éloquentes leçons de la Sorbonne ; Nisard éleva un monument aux lettres françaises par l'*Histoire de la littérature française* ; Saint-Marc Girardin, dans ses leçons et dans son *Cours de littérature dramatique*, tira, des ouvrages d'imagination, une conclusion morale et des enseignements pour la conduite de la vie ; Alexandre Vinet, que nous aurions pu ranger parmi nos philosophes contemporains les plus éminents, devint un maître dans la critique littéraire par la finesse et la solidité de ses jugements.

A côté de ces hommes du métier, nous devons citer ces cri-

(1) Paulin Limayrac.

tiques qui ont pris une place considérable dans les journaux ou revues importantes qui se partagent l'opinion. Parmi les réputations qui sont nées et qui ont grandi par les feuilletons, celle de Jules Janin a longtemps surpassé toutes les autres en popularité; il a de la verve, du brillant, de l'humour, mais il est léger et superficiel; Gustave Planche forme avec Jules Janin un singulier contraste; ses jugements profonds et sûrs ont contribué à éclairer le goût du public. Ajoutons Prévost-Paradol et Taine, qui se sont faits une place importante comme critiques dans le journalisme contemporain.

Villemain

1790-1870

Nous avons déjà eu occasion de dire, à propos de Cousin, que la Sorbonne, cette ancienne institution qui avait été autrefois un instrument puissant entre les mains du clergé ou de l'État, se rajeunit sous la Restauration et se mit au niveau des idées et des progrès contemporains. Trois hommes éminents y professèrent en même temps avec un succès retentissant : ce furent MM. Villemain, en littérature, Cousin, en philosophie, et Guizot, en histoire. Les salles de la Sorbonne devinrent trop étroites pour contenir les auditeurs de tout âge qui s'y pressaient pour entendre la parole éloquente de ces illustres professeurs; la sténographie saisissait leurs pensées et leurs paroles au passage et elles étaient aussitôt reproduites dans les journaux politiques et littéraires du jour. « Villemain, dit M. Demogeot, un de ses élèves les plus distingués, Villemain se distinguait dans ce triumvirat par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée; d'entendre un homme plein de savoir qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux,

tantôt inspiré et éloquent; enfin de voir cette figure, peu régulière, se transformer tout-à-coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. »

Villemain est né à Paris, en 1790. Il fut mis en pension chez un savant helléniste où il fit de fortes études classiques. Vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec dans les exercices de la fin de l'année scolaire, et l'on raconte que, plus de trente ans après, il pouvait encore réciter son rôle d'une tragédie de Sophocle.

Indépendamment des leçons de la pension, le jeune Villemain suivait les cours du lycée Louis-le-Grand; il y rencontra, pour professeur de rhétorique latine, M. Castel, et de littérature française, Luce de Lancival, deux poètes qui n'avaient pas été sans mérite sous l'Empire et qui remarquèrent les facultés brillantes du jeune homme.

En sortant du collège, il commença ses études de droit avec son zèle et sa facilité ordinaires; mais les lettres, qu'il avait étudiées avec succès, l'attirèrent enfin et l'absorbèrent complètement. Il eut occasion de voir, chez Luce de Lancival, M. de Fontanes; celui-ci, frappé de son intelligence précoce et de son solide savoir, lui donna une chaire de rhétorique au collège Charlemagne. Un petit discours qu'il prononça sur la tombe de Luce fit admirer chez le jeune professeur le talent de bien dire qu'il devait pratiquer avec tant d'éclat. Il débuta dans les lettres par l'*Éloge de Montaigne*, écrit en huit jours par ce jeune homme de vingt ans, et qui fut couronné par l'Académie. Ce triomphe littéraire lui ouvrit les salons de l'époque et lui valut la connaissance des hommes les plus éminents. Le comte Louis de Narbonne, qui l'avait pris en grande amitié, lui commanda, au nom de l'Empereur, de faire l'*Éloge de Duroc*.

En 1814, au début de la première Restauration, le jeune panégyriste de Montaigne eut un nouveau succès académique : le sujet du discours couronné était : *Avantages et inconvénients de la critique*. On lui accorda l'honneur insigne de lire lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut :

toute l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés, le roi de Prusse et l'empereur Alexandre, assistaient à cette séance. Le jeune lauréat préluda à sa lecture en adressant de brillants éloges à ses augustes auditeurs, éloges qui lui ont été souvent reprochés comme anti-patriotiques.

Villemain fut une troisième fois couronné par l'Académie pour son *Éloge de Montesquieu*. M. Royer-Collard donna au savant professeur la place qui convenait à son talent en le faisant passer à la chaire d'éloquence française de la Sorbonne. Villemain l'occupa pendant une première période de dix années. C'est là qu'il donna ses cours célèbres sur la *Littérature française aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*.

Louis XVIII voulut s'attacher un homme aussi distingué ; il l'appela à diverses fonctions administratives et le décora. En 1824, l'Académie lui ouvrit ses portes et, à vingt-neuf ans, Villemain remplaçait son protecteur, M. de Fontanes.

Persécuté sous Charles X, à cause de ses idées libérales, il vit s'augmenter par cette persécution même son immense popularité. Ses cours, qu'il avait repris à la Sorbonne, à côté de MM. Cousin et Guizot, excitèrent des explosions d'enthousiasme ; chacune de ses leçons était un événement et une fête. Elles ont été publiées et forment six volumes ; deux sur le moyen âge et quatre sur le XVIII^e siècle. Après l'antiquité classique, M. Villemain étudia l'antiquité chrétienne et donna un cours sur l'*Eloquence chrétienne au IV^e siècle*. S'inspirant largement des Pères de l'église grecque et de l'église latine, il les fit revivre avec leur foi, leur enthousiasme, leur charité, aux applaudissements d'une jeunesse enthousiaste.

« Villemain, disait Goethe, s'est placé très-haut dans la critique. Les français ne verront sans doute jamais aucun talent qui soit de la taille de celui de Voltaire, mais on peut dire de Villemain qu'il est supérieur à Voltaire par son point de vue, en sorte qu'il peut le juger dans ses qualités et dans ses défauts. »

Voici le portrait frappant que Sainte-Beuve a tracé de l'éloquent professeur :

« Dans cette chaire où il monte avec une négligence, qui pour être extrême n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe avec un manque apparent de gravité, écoutez-le ! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire, sans doute ; mais c'est de tous alors et non de quelques-uns ; son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui oudule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et ramassé en soi, mais penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée : quel spectacle amusant et actif ! quelle étude délicieuse que de l'entendre ! Il a ce que les anciens appelaient le jeu de l'orateur, l'anecdote aiguillée, la sortie imprévue que son masque spirituel et imprévu accompagne ; et, si la saillie est trop forte, trop hardie, s'il a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore ; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

Voici la liste des œuvres principales de Villemain dans l'ordre de leur publication :

Éloge de Montaigne ; Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique ; Éloge de Montesquieu ; Histoire de Cromwell ; Discours et mélanges littéraires ; Cours de littérature française contenant le Tableau de la littérature au XVII^e siècle et le Tableau de la littérature au moyen âge ; Études d'histoire moderne ; Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle ; Sou-

venirs contemporains; Choix d'études sur la littérature contemporaine; Essai sur le génie de Pindare; Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, etc., etc.

Saint-Marc Girardin

1801

M. Saint-Marc Girardin, né à Paris d'une famille de commerçants, fit ses études dans une institution dont il fut le meilleur élève en attendant qu'il en devint le meilleur maître; il suivit le lycée Napoléon. Au sortir du collège, quoiqu'il se destinât à l'instruction publique, il fit son droit et se fit recevoir avocat. Mais déjà le jeune écrivain était entré dans la littérature par la polémique. Sa plume alerte et judicieuse s'était exercée dès 1824, dans un petit journal, l'*Écho du soir*, où il faisait le compte-rendu de l'Opéra. Il s'occupa bientôt de travaux plus importants, concourut en 1822 à l'Académie et obtint un accessit pour l'*Éloge de Lesage*. L'année suivante Saint-Marc se décida, malgré ses parents, à embrasser la carrière du professorat et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. Il fut aussitôt nommé suppléant à plusieurs collèges de Paris, mais cette position lui donnant à peine de quoi vivre, il trouva le moyen de l'améliorer par des répétitions ou des leçons particulières. Devenu suspect de libéralisme, il se vit écarté de l'enseignement; le jeune professeur profita de ce congé forcé pour faire quelques excursions agréables sur les bords du Rhin, en Belgique et en Suisse; en 1826, il fut relevé de sa disgrâce et réintégré dans ses fonctions par M. Frayssinous, ministre de l'Instruction publique. C'était l'époque de la guerre littéraire entre les classiques et les romantiques. Sans se ranger dans le camp des classiques, le jeune critique n'hésita pas à attaquer l'école romantique. Dans un journal dont il était un des principaux rédacteurs, il écrivait: « Avec la nouvelle école notre rôle sera piquant. Que de fois nous aurons à crier *hara* quand on mettra le niais sous le nom de naïveté et le monstrueux sous le nom d'énergie. »

En 1827, Saint-Marc Girardin concourut une seconde fois devant l'Académie française et remporta le prix pour l'*Éloge de Bossuet*; l'année suivante, il descendit de nouveau dans l'arène et remporta le prix pour son *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle*. La rédaction du journal des *Débats* trouva ce travail si remarquable, qu'elle s'associa aussitôt comme collaborateur le jeune écrivain qui ne tarda pas à y occuper le premier rang. Ses remarquables articles lui ouvrirent les grands salons de Paris et le mirent en contact avec les hommes les plus distingués de l'époque.

En 1830, M. Saint-Marc Girardin fit un voyage en Allemagne et passa trois mois à Berlin où il connut Michelet et où il vit souvent le philosophe Hegel. Le gouvernement de Juillet voulut faire du journaliste un homme politique, mais il préféra la chaire à la tribune : il remplaça M. Guizot dans la chaire d'histoire à la Faculté des lettres et devint plus tard professeur titulaire en Sorbonne. « M. Saint-Marc Girardin, dit un critique distingué, est un des hommes qui ont porté dans l'Université le progrès et le mouvement de la vie contemporaine. Il ne craint pas de toucher, dans son cours comme dans ses livres, aux questions littéraires, morales ou même politiques, qui ont le plus vif intérêt d'actualité. Il éclaire volontiers le passé par des rapprochements ou des contrastes avec le présent. Libéral modéré en littérature comme en politique, il admire Bossuet, goûte Voltaire et comprend Victor Hugo. Il aime particulièrement la clarté, le bon sens, la mesure. Par la sûreté de son goût, par la finesse de ses aperçus, par beaucoup d'esprit piquant et facile, par de malignes allusions et aussi par un appel fréquent aux idées morales, il retient, depuis près de vingt-cinq ans, un auditoire considérable et exerce sur la jeunesse des écoles une grande autorité. »

Et cependant on ne peut lui reprocher d'avoir jamais fait à ses auditeurs aucune concession, aucune flatterie; personne ne donna plus vivement la fêrule aux travers, aux ridicules et aux engouements de la foule. En 1832, il osa nommer les

révoltés de Paris une *contrefaçon des barricades*, et il se fit applaudir de ceux mêmes qui venaient de casser les réverbères. Un autre jour, quelques mutins avaient mis leurs chapeaux et refusaient de les ôter devant les sommations de la salle. « Messieurs, dit M. Girardin, du ton de la plus grande politesse, je demanderai à ceux qui sont découverts la permission de me coiffer. » Les factieux demeurèrent confus et les chapeaux tombèrent comme par enchantement.

Marié en 1834, M. Saint-Marc Girardin perdit sa femme par une catastrophe qui fit du bruit : elle périt avec une de ses sœurs, en 1835, dans une promenade sur l'eau, pendant l'absence de son mari; celui-ci épousa une sœur de sa première femme pour se rattacher à la même famille. Son fils aîné mourut aussi, en 1864, d'une façon tragique; il se noya dans l'Yères. Enfin, en 1863, la perte de son gendre le décida à s'éloigner de sa chaire de la Sorbonne qu'il avait occupée avec le même éclat pendant vingt années.

Ses principaux ouvrages sont : *Cours de littérature dramatique ou de l'usage des passions dans le drame; Essais de littérature et de morale*, etc.

Sainte-Beuve. (Voir sa biographie, page 466.)

Critiques et portraits littéraires. Causeries du lundi. Portraits contemporains.

Nisard

1806

Désiré Nisard naquit à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1806. Après avoir fait de brillantes études à Sainte-Barbe, il débuta par le journalisme dans la carrière des lettres et devint un des rédacteurs les plus appréciés des *Débats*, puis du *National*, où il se lia d'une étroite amitié avec Armand Carrel, qui en était le principal rédacteur.

En 1834, il publia son premier ouvrage important, les *Poètes latins de la décadence*. Cet ouvrage était une attaque ouverte contre la nouvelle école littéraire; l'auteur s'y plait à établir

une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence de la littérature française, entre Lucain et Victor Hugo. Cette défense de l'art classique lui valut les faveurs de M. Guizot, ministre de l'Instruction publique, qui le nomma, de préférence à Sainte-Beuve, alors partisan du romantisme, maître de conférences de littérature française à l'École normale. Le tout-puissant ministre se l'attacha bientôt comme secrétaire en chef et lui ouvrit ainsi la carrière politique; il devint maître des requêtes au Conseil d'État et enfin député conservateur, en 1842. L'année suivante, M. Villemain le fit nommer professeur d'éloquence latine au Collège de France. Après la Révolution de 1848, qui lui enleva toutes ses places, M. Nisard fut élu membre de l'Académie française et appelé à succéder à M. Villemain dans la chaire d'éloquence française; il fut loin d'y briller du même éclat et surtout d'y jouir de la même popularité que son illustre prédécesseur; les idées politiques, plus encore que le système littéraire du professeur, soulevèrent contre lui la jeunesse des écoles; des troubles éclatèrent à son cours et donnèrent même lieu à un procès retentissant devant la police correctionnelle de Paris. En 1857, il fut nommé directeur de l'École normale où il a donné la plus vigoureuse impulsion aux études de philologie classique.

Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de la littérature française*. Il s'y déclare l'adversaire de l'école romantique, comme il l'avait déjà fait d'ailleurs dans ses *Poètes latins de la décadence*; il se fit connaître comme un esprit calme, sévère, élevé; il déploie surtout toutes ses hautes facultés d'observation et de jugement à propos des grands écrivains du xvii^e siècle.

Comme critique, M. Nisard s'est acquis une des premières places par ses études sur *la Tragédie française depuis Athalie jusqu'à la fin du xvii^e siècle* et sur *la Comédie après Molière*; ces études attestent une finesse d'analyse et une supériorité de goût qu'on ne saurait trop apprécier.

Alexandre Vinet

1797-1847

Alexandre Vinet, l'un des penseurs et des critiques littéraires les plus distingués de notre siècle, naquit à Ouchy, près de Lausanne, en 1797. Son père, descendant de réfugiés français, avait d'abord été instituteur de village et devint plus tard secrétaire au département de l'Intérieur. Il ne paraît pas avoir exercé sur Alexandre une influence très-heureuse. Calviniste inflexible, sévère pour les autres comme il l'était pour lui-même, il comprima plutôt qu'il ne favorisa le développement de son fils. Malgré ses ressources exigües, il lui fit donner une solide instruction, puis le destina au ministère évangélique; ce n'est pas que le jeune homme se sentit beaucoup de goût pour cette vocation; l'art et la poésie semblaient le solliciter davantage. Néanmoins, il obéit à la volonté paternelle et entra comme étudiant à l'Académie de Lausanne. « Quand Alexandre, dit M. Vulliémmin, vêtu d'un habit fabriqué par un tailleur de campagne, les cheveux coupés court, chaussé de forts souliers, fit son entrée au collège, il ne manqua pas d'être accueilli par les rires de ses camarades. Ce fut sa première expérience des hommes. Ainsi refoulée, son âme tendre et sensible se replia sur elle-même, et dès lors se montra chez lui cette timidité un peu farouche, que l'âge mûr ne guérit pas complètement. Il se fit petit, baissa la voix et chercha l'obscurité. » Suivant son goût naturel, Vinet s'occupa d'abord plus de littérature que de théologie; ses progrès furent si rapides et si brillants, qu'il fut nommé, à peine âgé de vingt ans, professeur à l'Université de Bâle pour y enseigner les lettres françaises.

Ses débuts furent pénibles; sa jeunesse et son origine vaudoise avaient soulevé contre lui des préventions qu'il ne tarda pas à dissiper; il se mit courageusement à l'œuvre, travailla au delà de ses forces et se concilia bientôt l'affection de ses collègues et de ses élèves. Vers cette époque, il vint passer

ses derniers examens à Lausanne et recevoir l'imposition des mains.

C'est pendant son séjour à Bâle, comme professeur, que s'opéra, dans ses idées religieuses, une crise salutaire. Sa foi toute de tradition devint une foi personnelle, mais elle ne le devint pas sans lutte. « Je dois l'avouer, écrivait-il à un ami, en même temps que je vois avec plaisir mes idées se développer par l'étude, je sens avec chagrin que bien des notions se brouillent et se combattent, et sur beaucoup d'objets je suis en proie au plus pénible scepticisme. » Son intelligence profonde se plongea dans l'étude des plus obscurs problèmes, il examina avec soin et sérieux les titres de ses croyances et trouva enfin dans l'expérience qu'il fit du christianisme, la preuve même de sa divinité. Vinet donna son cœur à Dieu et se consacra désormais à son service.

De l'Université de Bâle il fut appelé à occuper à l'Académie de Lausanne, la chaire d'éloquence sacrée; sept ans plus tard ses forces commencèrent à décliner et il dut échanger cette chaire pour celle de littérature française qu'il avait déjà professée à Bâle. Tant de travaux divers, tant de fatigues de l'esprit usèrent promptement sa santé devenue débile; l'éminent professeur, le pasteur éloquent succomba à la peine, en 1847, à l'âge de cinquante ans.

Les œuvres de Vinet sont à la fois religieuses et littéraires. Il s'était associé, avec M. Monnard, son ami, au réveil religieux qui venait de naître dans le pays de Vaud : ce réveil avait excité la malveillance de la portion indifférente de l'Église et provoqué une véritable persécution religieuse. Vinet et son ami furent atteints; on leur fit un procès au sujet d'une brochure écrite par l'un et éditée par l'autre. Cette brochure fut le début littéraire de l'éminent professeur. Ainsi que beaucoup d'autres pasteurs, il rompit le lien qui l'attachait à l'État et publia, à cette occasion, sur cette question de principe, un livre remarquable, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État*.

Ses principaux ouvrages religieux dans lesquels il a exposé tout un système nouveau d'apologétique du christianisme sont ses *Discours sur quelques sujets religieux*, *Nouveaux Discours*, *Méditations évangéliques*, *Études évangéliques*, *Nouvelles études*. Comme Pascal, dont il a apprécié l'œuvre d'une manière si approfondie dans ses *Études sur Pascal*, il part d'une étude attentive du cœur humain pour prouver la vérité du christianisme en même temps que sa nécessité. « Les *Discours religieux*, dit M. Sainte-Beuve, offrent un cours complet des vérités évangéliques déduites dans une méthode toute intérieure. L'impression qu'on en retire est celle de quelque chose d'aimable, de modéré, de sensé, d'accessible; tout y est simple, sans un ornement, ni une digression de luxe, et allant droit au but. Le vif seul des observations morales ou le touchant des prières qui terminent, ressortent par instants. » On a encore de Vinet, une *Théologie pastorale* ou théorie du ministère évangélique, une *Homilétique* ou théorie de la prédication et une *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle*.

Les *Essais de philosophie morale* et les *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles* analysent surtout nos grands moralistes du siècle de Louis XIV et leurs successeurs immédiats, Pascal, Nicole, La Rochefoucault, La Bruyère, Vauvenargues, etc. Pascal est surtout l'objet d'une étude qui est restée le titre de gloire le plus brillant d'Alexandre Vinet. M. Sainte-Beuve estime que nul n'a senti, compris, deviné, pénétré le grand penseur du XVII^e siècle avec la sûreté, la puissance de coup-d'œil, l'infailible intuition de Vinet.

Les principales œuvres littéraires de Vinet sont la *Chrestomathie française* ou choix utile de morceaux de vers et de prose, tirés des meilleurs auteurs français, et gradués en trois volumes pour l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et l'âge mûr. Ces morceaux sont accompagnés d'analyses, de notes, quelquefois de petites notices sur les écrivains. En tête de la première partie, une admirable *Introduction* indique le but de l'auteur

et expose la méthode qu'il a suivie dans ses remarques et ses annotations. Il y ajoute une série de discours dont le « troisième, dit M. Sainte-Beuve, est un précis historique de toute la littérature française, morceau capital de l'auteur et chef-d'œuvre du genre. Il passe en revue toute la littérature française depuis Villehardouin jusqu'à Chateaubriand, et en insistant avec continuité sur les trois siècles littéraires... C'est la lecture la plus nourrie, la plus solide, la plus agréable même, aussi bien que la plus intense. » Ajoutons les belles études de Vinet sur les *Poètes de Louis XIV*, l'*Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle*, les *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*. La plupart de ces ouvrages sont des résumés des cours professés à Lausanne par le grand critique; ils ont été reproduits après sa mort d'après les notes de quelques-uns de ses élèves.

Pour être complet, il faudrait pouvoir mentionner tous les articles insérés dans le *Semeur*. Voici ce que dit l'éminent critique que nous avons cité plusieurs fois : « Dans le journal le *Semeur*, fondé depuis 1830, on a publié divers extraits des productions de M. Vinet et il a de plus constamment enrichi cette feuille d'articles de philosophie religieuse, ou de littérature et de critique très-fine et très-solide, que son talent si particulier d'écrivain, et sa sagacité caractérisée de penseur, dénoncent aussitôt au lecteur un peu exercé et signent distinctement à travers tous les voiles de l'anonyme..... Ses nombreux articles ont appris à nos écrivains célèbres qu'ils avaient là-bas un juge de haute pensée, le plus attentif, le plus bienveillant, mais dont l'indulgence elle-même trouve, quand il le faut, ses limites. Le cours de littérature qu'il professe à Lausanne avec éclat lui a d'abord fait passer en revue toute l'époque moderne, l'Empire, la Restauration,..... il en sortira bientôt un livre qui achèvera de consacrer parmi nous l'autorité du maître. » Ce livre a paru et nous venons d'en indiquer les diverses parties.

Jules Janin

1804

Jules Janin, surnommé le prince de la critique, est né à Saint-Étienne (Loire), en 1804. Dès son enfance, il donna les plus grandes espérances; après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il les acheva à Paris, au lycée Louis-le-Grand, où il eut pour condisciple Sainte-Beuve. A peine eut-il terminé ses classes qu'il alla s'établir, avec une vieille tante octogénaire, dans une mansarde de la rue du Dragon, où il vécut en donnant des leçons au cachet. Mais le jeune professeur, sentant naître en lui la verve satirique, se jeta dans le journalisme, où il ne tarda pas à occuper une place importante. Ses premières armes furent dirigées contre les Jésuites et le gouvernement de la Restauration; lors de la Révolution de Juillet, il écrivit *Barnave*, pamphlet sanglant contre la famille royale dans lequel il étalait avec complaisance les vices et les déportements de Philippe-Égalité, père de Louis-Philippe. Ces attaques virulentes ne l'empêchèrent pas, néanmoins, de se réconcilier avec la famille royale, dont il ne tarda pas à goûter les faveurs. Décoré de la Légion-d'Honneur, il reçut bientôt la rédaction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*, feuille politique au service de la branche cadette. C'est là que jusqu'à nos jours il n'a cessé de tenir le sceptre de la critique dramatique, faisant ou détruisant les réputations littéraires. Depuis plus de trente ans, on est sûr d'y trouver, une fois par semaine, une causerie brillante et facile, pétillante de verve et de saillies.

Mais la couronne du critique ne fut pas sans épines. Il donna lui-même prise aux attaques mordantes de ses nombreux ennemis, à l'occasion de son mariage avec une héritière, jeune et jolie, dont il eut l'imprudence d'entretenir ses lecteurs à la place du feuilleton ordinaire. Cet article, intitulé le *Mariage du critique*, lui attira de sanglantes répliques de la part de ses

confrères dans le journalisme et, pendant assez longtemps, il ne fut plus désigné que sous le nom du *critique marié*.

Jules Janin ne s'est pas borné cependant aux grands succès du feuilletoniste; il a écrit des ouvrages de longue haleine. Nous citerons entr'autres *l'Ane mort et la femme guillotinée*, assemblage bizarre de choses délicates et monstrueuses : cet ouvrage eut de nombreuses éditions; *Contes fantastiques*; *la Confession*; *Barnave*; *les Catacombes*; *le Chemin de traverse*; *le Petit neveu de Rameau*; *Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François I^{er}*; *Histoire de la littérature dramatique*, etc., etc. Il a été nommé membre de l'Académie française en 1870.

Théophile Gauthier

1811-1873

Théophile Gauthier, né à Tarbes, en 1811, commença ses études dans sa ville natale et vint les continuer à Paris au collège Charlemagne, où il se lia d'une étroite amitié avec Gérard de Nerval. Gauthier se crut d'abord une vocation pour la peinture et entra dans l'atelier d'un peintre célèbre, mais, découragé par deux années d'essais infructueux, il se tourna vers la poésie. Il ne connaissait guère que les poètes du xvi^e siècle, mis à la mode par Sainte-Beuve, et avait puisé dans leur lecture le goût des rythmes harmonieux en même temps que le goût de l'archaïsme qui lui est définitivement resté. Il fit une étude spéciale des mots, meubla sa mémoire d'une foule d'expressions neuves et chercha à donner à la forme de son style plus qu'au fond de ses idées, une piquante originalité. Une fois son arsenal bien fourni, l'infatigable Théophile se mit à l'œuvre et se présenta bientôt chez Sainte-Beuve, l'oracle du jour, pour lui lire une pièce de vers intitulée : *la Tête de mort*. « Oh ! oh ! murmura le critique, un titre bien sombre ! Enfin n'importe ; voyons cela. » Dès la troisième strophe, Sainte-Beuve arrêta Gauthier : « Quelles ont été vos lectures,

demanda-t-il au poète? Ce n'est pas en étudiant le rythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers. Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsart. — Oui, répondit Gauthier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baif, Desportes, Passerat, Bertaut, Duperron et Malherbe. — Toute la Pléiade! A merveille, jeune homme! Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie. » Quand la poésie fut lue, Sainte-Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria : « Bien, très-bien!... courage!... Voilà de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit, et non dans la fumée. Demain je vous présente chez Victor Hugo (1). » Dès lors, Théophile Gauthier devint l'un des fervents disciples de l'école nouvelle et l'un des redoutables champions dans ces luttes qui ensanglantèrent presque le parterre des Français aux premières représentations d'*Hernani*.

En 1830, il publia son premier volume de vers, puis entra comme collaborateur à la *France littéraire*, où il fit paraître, sur les poètes du temps de Louis XIII, une série d'études originales intitulées les *Grotesques*, son premier essai dans la critique littéraire. Peu de livres sont d'une lecture aussi attrayante, mais il est regrettable que l'écrivain ait sacrifié l'exactitude du fond au plaisir de faire admirer la souplesse de son talent et la richesse de coloris de son style : au lieu de portraits, nous avons une série de figures grimaçantes qui veulent désigner Villon, Chapelain, Scudéry, etc.

Ses poésies *Albertus* et la *Comédie de la mort* sont d'une valeur littéraire bien supérieure. En 1833, il écrivit deux romans qui eurent le plus grand retentissement et commencèrent sa renommée : *Les Jeune France* et *Mademoiselle de Maupin*. Dans le premier, il s'amusait agréablement des ridicules des romantiques dont il était un des plus ardents adeptes.

(1) Eugène de Mircourt, *Portraits contemporains*.

« Gauthier, dit à propos de ce livre Eugène de Mirecourt, écornait un peu sa propre idole, plaisantant d'une façon piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre en quelque sorte dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur costume : Le tour de force était périlleux : Gauthier l'exécuta très-adroitement et avec beaucoup de bonheur. Toute cette jeunesse enthousiaste, qui prenait alors aux luttes d'école une part si active, qui applaudissait à la hardiesse des novateurs et mettait ses passions ardentes au service de cinq ou six vieux maîtres de vingt ans ; tous ceux qu'on nommait les *hugoldtres* tous les don Quichotte de la chevalerie littéraire, au lieu de se fâcher, se mirent à rire en se voyant si curieusement dépeints. »

Mademoiselle de Maupin fit encore plus de sensation par la préface qui contenait des principes subversifs de morale et de critique. Cet ouvrage inspira à Balzac le désir de connaître le jeune écrivain dont la pensée était si audacieuse ; Théophile Gauthier devint quelque temps son secrétaire.

Citons encore parmi ses romans : *Fortunio*, une de ses plus brillantes compositions où il dépeint le luxe poussé à sa dernière extrémité et où il fait la déification de la beauté corporelle ; *Une larme du Diable*, fantaisie dramatique dont l'immoralité attira les rigueurs de la censure ; le *Capitaine Fracasse*, annoncé depuis vingt ans, où le romancier a essayé de renouveler le *Roman comique* de Scarron, etc.

Théophile Gauthier collabora pendant longtemps au *Figaro* et à la *Presse*, où il se fit surtout connaître comme critique. « Dans ses feuilletons comme dans ses livres, il se montrait l'adepte le plus résolu des idées nouvelles et le défenseur le plus vaillant de Victor Hugo, alors en butte à tant d'attaques. Son culte pour le grand maître de l'école romantique avait quelque chose du fétichisme, au point que l'on croyait volontiers à un pacte passé entr'eux, que le critique n'osait pas

enfreindre. Sa critique a toujours eu un très-grand fonds de bienveillance; plus descriptive qu'esthétique, elle raconte beaucoup plus qu'elle ne juge, mais avec un charme de style, une richesse d'expression que personne n'a dépassés (4). »

Pendant la période de sa collaboration à la *Presse*, Théophile Gauthier se livra à sa passion pour les voyages et parcourut toute l'Europe et un peu aussi l'Orient. Il visita d'abord l'Espagne, puis la Belgique, la Hollande, l'Italie, Constantinople, une partie de l'Allemagne, l'Algérie et enfin la Russie, où il fut appelé par le czar Alexandre. Chacun de ces voyages nous a valu un volume de descriptions originales et précieuses : *Tras los Montès*, *Zigzags*, *Constantinople*, *Loin de Paris*, *Voyage en Russie*.

Voici comment un critique éminent a jugé le mérite littéraire de Théophile Gauthier : « Aucun écrivain n'a emprunté plus que Théophile Gauthier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages. C'est bien l'homme frileux qui s'abrite sous la plaque de sa cheminée et se réjouit du silence. On pourrait signaler dans ses ouvrages quelques répétitions de descriptions intérieures, quelques minutieuses recherches dans l'anatomie du *far niente*, sujet favori des rêveries du poète, et où, pour notre compte, nous le trouvons toujours heureusement inspiré; mais à quoi bon insister sur de pareilles vétilles? Tous les écrivains dont l'opinion fait loi ont reconnu que nul peut-être n'entendait mieux que Théophile Gauthier le mécanisme difficile du vers, la variété des rythmes, la poésie saisissante de l'image et l'application du mot à effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie. » Il est triste d'ajouter que tant de belles qualités ont été trop souvent souillées par un matérialisme grossier et une absence totale de respect pour la morale et la religion.

(4) Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

Gustave Planche

1808-1857

Gustave Planche, l'un des critiques français les plus éminents, est né à Paris, en 1808. Il débuta à l'âge de vingt-deux ans dans la carrière de la critique, et resta jusqu'au bout sur la brèche avec une énergie que rien ne pouvait abattre. On lui a reproché d'être souvent un peu sévère pour les jeunes écrivains; on aurait pu lui reprocher avec plus de raison de n'avoir jamais rendu justice ni à Chateaubriand, ni à Victor Hugo, tandis qu'à côté d'eux il exaltait des écrivains évidemment inférieurs à ces grands maîtres. Mais il eut une qualité rare, celle de l'indépendance, et tout le monde est d'accord à cet égard (4). »

Ses principaux ouvrages sont : *Portraits d'artistes; Portraits littéraires; Étude sur les arts, etc.*

Prévost-Paradol

1829-1870

Prévost-Paradol est né à Paris, en 1829. Son père était chef de bataillon du génie maritime en retraite et sa mère sociétaire de la Comédie française. Après avoir fait de brillantes études et remporté au concours général, en 1848, le premier prix de discours français et le prix d'honneur de philosophie l'année suivante, il entra à l'École normale et devint professeur de littérature française à la Faculté d'Aix. Il s'était déjà fait connaître avantageusement comme écrivain par l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre* qui obtint le prix d'éloquence à l'Académie française. En 1856, Prévost-Paradol abandonna le professorat pour le journalisme et fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, où il se fit remarquer par un style vif,

(4) *La littérature française, lectures choisies* par le lieutenant-colonel Staaf.

correct, par une verve infatigable, une ironie mordante et une érudition littéraire puisée aux meilleures sources. Ces qualités lui ouvrirent, en 1863, les portes de l'Académie française, où il l'emporta de deux voix sur Jules Janin. Le journalisme le lança dans la politique qui devait lui être fatale. Après avoir combattu l'Empire pendant de longues années dans divers journaux et s'être attiré même les rigueurs de l'administration, le célèbre écrivain eut un moment de faiblesse; se croyant appelé à exercer une heureuse influence sur les destinées de son pays, et se voyant éloigné néanmoins de toutes fonctions gouvernementales, il crut devoir se rapprocher de l'Empire et accepta, en 1870, la place d'ambassadeur de France à Washington, au grand étonnement de ses amis et de ses admirateurs. Lui-même dut avoir conscience de sa faute politique, car, dans un moment de trouble et de faiblesse, il mit fin à ses jours en se brûlant la cervelle l'année même de son arrivée en Amérique.

On a de Prévost-Paradol, *Revue de l'Histoire universelle, du rôle de la famille dans l'éducation*, couronné par l'Académie des sciences morales; *De la liberté des cultes en France*; les *Anciens partis*, brochure politique qui attira à l'auteur 4,000 francs d'amende et un mois de prison; *Études sur les Moralistes français, la France nouvelle, etc.*

Taine

1828

Hippolyte Taine, célèbre critique et publiciste, est né à Vouziers (Ardennes), en 1828. Condisciple de Prévost-Paradol, il fit de brillantes études, remporta le prix d'honneur de rhétorique en 1847, et fut admis l'année suivante à l'École normale. Mais après avoir pris son diplôme de docteur ès-lettres, Taine renonça à la carrière de l'enseignement et au sortir de l'École normale, entra comme collaborateur dans la rédaction du *Journal des Débats*, où il acquit bientôt une grande réputation

non-seulement comme critique, mais comme philosophe. Malheureusement il se fit le coryphée des doctrines matérialistes professées par MM. Littré et Renan, et s'attira les plus vives attaques de la part de l'évêque d'Orléans. Son *Histoire de la littérature anglaise*, publiée en 1864 et présentée au concours de l'Académie française, fut repoussée à cause de ses doctrines, après avoir excité une véritable tempête. M. Villemain, ne put s'empêcher, néanmoins, d'adresser à l'auteur les plus vifs éloges sur le mérite réel de ce grand ouvrage. Pour dédommager M. Taine de son échec, le ministre de la maison de l'Empereur le nomma professeur d'histoire de l'art et de l'esthétique à l'École des beaux-arts, où son cours fut très-apprécié.

La plupart des ouvrages de Taine sont écrits dans un esprit d'opposition ouverte au spiritualisme. Citons entr'autres : *Essai sur les fables de La Fontaine*, *Essai sur Tite-Live*, couronné par l'Académie française; *Voyage aux eaux des Pyrénées*, *les Philosophes français au XIX^e siècle*; *Essais de critique et d'histoire*; *Voyage en Italie*; *Vie et opinions de Thomas Graindorge*, *Philosophie de l'art en Italie*. Enfin en 1870, M. Taine a publié, sous le titre de *l'Intelligence*, un grand ouvrage où il a résumé ses doctrines philosophiques.

De Loménie

1818

De Loménie est né, en 1818, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne). Après avoir fait de brillantes études au collège d'Avignon, il vint à Paris où il se livra à des travaux littéraires. A peine âgé de vingt-deux ans, il entreprit, sous le pseudonyme d'*Un homme de rien*, une série d'études biographiques qui furent réunies plus tard sous le titre de *Galerie des contemporains illustres*. Ces biographies obtinrent un grand et légitime succès à cause de la finesse, du goût, et de la mesure que l'auteur sut mettre dans ses confidences sur la vie privée des contemporains. Voici comment il explique lui-même son pseudonyme

d'*Un homme de rien* : « Si le livre est bon, qu'importe le nom de l'auteur ? s'il est mauvais, ce dernier a eu trois fois raison de le taire. Montesquieu, dans la préface de ses *Lettres persanes*, se compare à une femme qui marche assez bien, mais qui boîte quand on la regarde. Que Montesquieu nous pardonne ce rapprochement : nous aussi nous sommes un peu comme cette femme, et, d'ailleurs, en jetant les yeux autour de nous, nous avons vu que le monde fourmillait d'hommes d'État, d'hommes d'esprit, d'hommes de cœur, d'hommes de bien ; toutes les places étaient prises, il ne nous restait plus à nous, infime et désireux d'avoir nos coudées franches, qu'à nous réfugier dans une région que personne ne nous disputera, dans la région des *hommes de rien*. Au public encore à juger, en dernier ressort, si nous sommes au-dessous, au niveau ou au-dessus de notre titre. »

M. de Loménie, encouragé par le succès, continua à publier d'autres études biographiques, intitulées les *Hommes de 89*. Il est surtout connu par une étude fort curieuse sur *Beaumarchais et son temps*, etc.

Après avoir suppléé Ampère dans la chaire de littérature française au Collège de France, M. de Loménie a été nommé professeur de littérature à l'École polytechnique en 1862.

CHAPITRE IX

PAMPHLÉTAIRES CONTEMPORAINS

Cormenin. — Paul-Louis Courier

Cormenin

1788-1868

Louis Cormenin, connu comme pamphlétaire sous le pseudonyme de *Timon*, naquit à Paris, en 1788. Il était issu d'une ancienne famille noble et eut pour parrain le duc de Penthièvre et pour marraine la princesse de Lamballe, l'amie de Marie-Antoinette.

Ses études terminées, il étudia le droit et fut reçu avocat en 1807. Mais il ne se sentait aucune vocation pour le barreau et ne plaida jamais ; en revanche, il s'occupait beaucoup de petite littérature et rimait des stances et des odes. Une de ces odes, adressée à Napoléon, valut au jeune poète une place d'auditeur au Conseil d'État, bien qu'il n'eût pas même fini son stage d'avocat. Il avait à peine vingt-deux ans. Sous la seconde Restauration, il se rallia au nouveau régime et fut nommé maître des requêtes. En 1822, il fit paraître son ouvrage le plus important : *Droit administratif*, traité complet et très-élucidé de la matière. M. Dupin aîné n'hésitait pas à reconnaître le mérite de l'auteur : « C'est principalement dans ses ouvrages que j'ai pu apprendre quelques notions de ce qu'on appelle le droit administratif. » Nommé député d'Orléans, Loménie ne parut que

rarement à la tribune, à cause de son peu d'aptitudes oratoires, mais il n'en fut pas moins un adversaire redoutable pour le gouvernement de Louis-Philippe, dont il ne cessa de combattre les prérogatives et les droits excessifs. En 1834, il déclara la guerre au nouveau régime dans une lettre où il affirmait que les députés n'avaient pas le droit de proclamer un roi, et que tous les actes accomplis depuis la Révolution de 1830 étaient nuls, comme autant de violations du droit populaire. Bientôt après, il publia ses fameuses *Lettres sur la liste civile*, dont le succès fut immense. La liste civile fut, du reste, le sujet préféré de ses attaques. Dans presque toutes ses brochures, il revient, avec des détails minutieux et une malignité très-vive, sur les revenus de la famille royale et les dépenses de la couronne.

Ce fut en 1837 qu'il prit le pseudonyme de *Timon*, en souvenir de Timon, le misanthrope d'Athènes. Sous ce nom, il publia une série de portraits parlementaires, vivants, exacts, vigoureusement modelés, qu'il réunit plus tard pour former son beau *Livre des orateurs*.

En 1840, le ministère ayant proposé une dotation de 500,000 francs pour le duc de Nemours, à l'occasion de son mariage, Timon reprit sa plume et lança un premier pamphlet, *Lettre au duc de Nemours*, puis un second, ayant pour titre *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation*, avec cette épigraphe : « De l'argent ! toujours de l'argent ! » La lutte eut pour résultat que la dotation fut repoussée et que le ministère donna sa démission.

Timon était au faite de la popularité lorsque s'élevèrent les discussions relatives à la liberté d'enseignement ; s'étant déclaré pour la liberté telle que l'entendait le parti clérical, les libéraux furent surpris et émus ; l'exaspération fut au comble lorsqu'on le vit défendre la cause des Jésuites. Le Pape le félicita de son courage, mais ses amis politiques rompirent avec lui. Il ne fut pas réélu à la Chambre.

Retiré des affaires publiques, Cormenin tourna son esprit

vers des travaux plus calmes et publia de petits livres qui eurent un légitime succès : les *Entretiens de village*, le *Maire de village*, qui obtinrent d'honorables mentions à l'Académie française.

La Révolution de 1848 le porta de nouveau à la Chambre où il joua un grand rôle dans la rédaction de la Constitution de la République. Il se rallia plus tard à l'Empire qu'il servit comme il avait servi la Restauration.

Cormenin consacra les dernières années de sa vie à des œuvres de bienfaisance; il s'intéressa à la création des ouvroirs pour les vieilles femmes pauvres, ainsi qu'à l'œuvre de la couture pour les jeunes filles des campagnes. Le dernier projet de sa vie fut celui d'élever une chapelle à l'entrée des Catacombes de Paris; il y avait rallié l'archevêque de Paris et le ministre des cultes. La mort vint le surprendre avant qu'il eût eu le temps de voir s'élever ce temple à la mémoire des morts.

M. de Cormenin a laissé quelques écrits que sa famille se préparait à publier; mais elle en fut empêchée par une note trouvée dans les papiers du défunt et qui contenait une défense formelle : « J'ai fait assez de bruit de mon vivant, disait cette note. Le silence, voilà l'épithète qu'il me faut. »

Paul-Louis Courier

1772-1825

Paul-Louis Courier est né à Paris, en 1772. Son père, riche bourgeois, poursuivi par le ressentiment du duc d'Orléans qu'il avait cruellement offensé, alla se cacher en Touraine, emmenant le jeune enfant dont il légitima la naissance, car Courier était un enfant naturel.

A quinze ans Paul-Louis vint à Paris où il eut pour maîtres des mathématiciens distingués. Son père désirait qu'il fût militaire, mais de bonne heure le jeune homme avait senti naître en lui le goût des lettres et en particulier une passion pour les classiques de l'antiquité. « J'aurais donné, disait-il à

cette époque, toutes les vérités d'Euclide (1) pour une page d'Isocrate (2). » En 1793, Paul-Louis Courier fut nommé lieutenant d'artillerie et envoyé en garnison à Thionville. Il avait vingt ans; mais son bel uniforme n'avait pas suffi pour lui donner des goûts qui n'étaient pas dans sa nature. « Mes livres font ma joie, écrivait-il à sa mère, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus plusieurs fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. A la vérité je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire qui exige bien plus de lectures, mais je gagnerai autre chose qui vaut autant selon moi... » Il songe si peu qu'il est soldat qu'il oublie les exigences les plus élémentaires de la discipline. Un jour il apprend que sa mère était gravement malade et sans même prévenir ses chefs, il vole auprès d'elle, en Touraine, s'exposant ainsi à être poursuivi comme déserteur : ce coup de tête eût pu avoir des conséquences graves sans la protection de quelques amis puissants.

Il fut envoyé à Rome pour prendre le commandement d'une compagnie d'artillerie; là, il fut témoin du vandalisme des soldats français et souffrit beaucoup de voir dévaster et détruire les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il faillit payer cher la haine que ces dévastations avaient fait naître contre les français. S'étant oublié jusqu'au soir dans une bibliothèque, il fut reconnu par la populace et poursuivi à coups de fusil, une vieille femme fut tuée à ses côtés et il n'échappa aux assassins que grâce à la protection de son hôtelier.

Il revint plus tard en garnison à Paris, puis à Strasbourg où il gâta un magnifique exemplaire d'un ouvrage rare appartenant à la bibliothèque de la ville.

Cette maladresse nous en rappelle une plus grave qu'il com-

(1) Célèbre géomètre d'Athènes, 403 avant J.-C.

(2) Orateur grec né 436 ans avant J.-C.

mit plus tard à Florence. Ayant découvert dans la bibliothèque de cette ville dix pages ignorées de *Daphnis et Chloé* dans un manuscrit de Longus (1), il les copia, mais en les copiant il couvrit d'encre une vingtaine de mots du précieux texte. Grande colère du bibliothécaire qui exigea que Paul-Louis Courier donnât par écrit un certificat de sa maladresse ainsi conçu : « *Ce morceau de papier posé par mégarde dans le manuscrit pour servir de marque, s'est trouvé taché d'encre, la faute en est à moi qui ai fait cette étourderie, en foi de quoi j'ai signé, Courier. 1809.* » Le maladroit copiste donna cette satisfaction au bibliothécaire, ce qui n'empêcha pas celui-ci de lui créer de nouvelles difficultés.

Paul-Louis Courier est surtout connu comme pamphlétaire. En 1816, il débuta dans ce genre par une lettre adressée aux Chambres en faveur des habitants de Luynes. La fameuse pétition commençait par ces mots : « Messieurs, je suis Tourangeau, j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable que la révocation de l'Édit de Nantes a réduit à mille habitants et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre... » En six pages écrites d'un style net, incisif, pathétique, Paul-Louis Courier faisait le tableau des vexations auxquelles non-seulement son village, mais la France entière était soumise à cette époque de réaction outrée.

Le *Simple discours* qui fut publié en 1824, à l'occasion du projet de donner Chambord au duc de Bordeaux, rendit le nom de Paul-Louis Courier populaire. Après avoir énuméré toutes les choses utiles dont l'exécution devait précéder cette acquisition, Courier ajoutait que, lors même que les fonds seraient en abondance, il ne faudrait pas la faire, et, l'histoire à la main, il prouvait que tous ces apanages n'ont guère d'autre effet que d'enrichir les courtisans et d'encourager les passions.

(1) Rhéteur grec, né vers 210, conseiller de Zénobie, reine de Palmyre et auteur d'un *Traité du sublime*.

Le Simple discours fut poursuivi et l'auteur condamné à deux mois de prison et à 200 francs d'amende. Il subit sa peine à Sainte-Pélagie en compagnie de Béranger.

La *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*, lui valut un nouveau procès. Le pamphlétaire en fut quitte cette fois pour une réprimande.

Le dernier écrit politique de Paul-Louis Courier fut le *Pamphlet des Pamphlets* où il venge le pamphlet des mépris d'un certain monde.

Cet écrivain mordant devait finir d'une manière tragique. Un dimanche, avant le coucher du soleil, il tomba frappé d'un coup de fusil dans son bois de Larçay. On crut d'abord à une vengeance politique, mais la bourre du fusil ayant été retrouvée, on reconnut qu'elle avait été faite avec un des journaux de Courier; le coupable était donc un de ses gens, et sa veuve accusa sans hésiter le garde-chasse Frémont, qui, mis en jugement, fut acquitté, faute de preuves. Mais la culpabilité de cet homme fut reconnue plus tard.

« Ce ne fut qu'au mois de juillet, dit Sainte-Beuve, que le mystère cessa. Le meurtre de Courier, exécuté par son propre garde Frémont, assisté, encouragé par deux ou trois autres domestiques ou charretiers de Courier, avait eu un témoin innocent et resté inconnu. Une bergère du lieu, la fille Gri-vault, revenant avec un jeune homme d'une assemblée de dimanche (fête de village), s'était trouvée dans le bois, sous la feuillée, au moment du coup; elle avait tout vu et n'avait rien dit. Mais, cinq années après, comme elle passait à cheval près du lieu funeste qu'elle évitait d'ordinaire, et où un monument avait été élevé, le cheval eut peur, fit un écart et faillit la renverser. En rentrant chez son maître, elle dit : « Mon cheval a eu grand peur; il a eu aussi grand peur que moi quand on a tué M. Courier. » Ce premier mot, échappé sans dessein, en amena d'autres, et la justice obtint de cette fille, une révélation entière. L'embarras était que le jeune homme qu'elle désignait pour avoir été avec elle dans le bois et qui avait tout vu comme

elle, marié depuis, niait tout et ne voulut reconnaître en rien sa bergère de ce temps-là. Cependant la déposition de la fille Grivault était trop nette, trop circonstanciée, trop naïve, pour qu'on pût en douter. Le garde Frémont alors fut rappelé, non plus comme accusé, (il était couvert par sa précédente absolution), mais comme témoin. Il avait vieilli un peu d'années; il avait remords d'avoir tué un maître qui avait plus de confiance en lui que tout autre, et d'avoir cédé à des suggestions, peut-être à des menaces, dans l'exécution du meurtre. Il comparut devant la justice; il s'y traina, n'avouant d'abord qu'à demi; mais bientôt, pressé par les magistrats et par sa conscience, sa déposition se rapprocha de plus en plus de celle de la fille Grivault, au point de n'en plus différer que sur des circonstances très-secondaires. Frémont chargeait alors les deux frères Dubois, anciens charretiers de M. Courier, et dont l'un était déjà mort au moment de ce second procès; il les accusait de l'avoir poussé à l'acte, de l'y avoir conduit et d'avoir fait de lui un instrument, eux présents sur les lieux et lui forçant la main. Il prétendait prouver qu'ils avaient à cette mort plus d'intérêt que lui. Cette dernière partie de la déposition de Frémont, ne fut point admise, et celui des frères Dubois qui survivait fut acquitté par le jury à égalité de voix. Frémont, épuisé par une si longue lutte et assiégé de terreurs, sortit de l'audience en chancelant. Quatre jours après, il mourait d'apoplexie sous le coup de son effroi et de ses remords. »

Voici comment Sainte-Beuve juge Paul-Louis Courier comme écrivain : « Courier restera dans la littérature française comme un type d'écrivain unique et rare. Il était de ces individus distingués à qui il a été donné d'arriver à la perfection dans leur genre et de mettre le fini dans leur nature : ils ont fait peu mais ce peu est parfait et terminé. Les vrais amateurs, je le pense, aimeront mieux Courier dans ses lettres que dans ses pamphlets. N'oublions jamais toutefois que c'est par ce dernier côté qu'il a eu prise sur son temps, et qu'il est entré en pleine possession de lui-même. On ne connaît pas son talent, et

non point son caractère si on ne l'avait vu façonner à plaisir et limer ses aiguillons. Les traits de raillerie s'échappaient d'eux-mêmes de ses lèvres, comme par un ressort irrésistible; mais il n'était content que quand il les avait polis à loisir et serrés les uns contre les autres en faisceau. Il appellerait par plus d'un endroit la comparaison avec Béranger, qui, jusque dans la polémique, n'a pas moins de curiosité, d'arrangement et d'art. »

CHAPITRE X

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

Victor Hugo. — **Alfred de Vigny.** — **Alexandre Dumas.** — **Alexandre Dumas fils.** — **Charles Nodier.** — **Mérimée.** — **Balzac.** — **Eugène Sue.** — **Frédéric Soulié.** — **Alphonse Karr.** — **George Sand.** — **Edmond About.** — **Erckmann-Chatrian.** — **Octave Feuillet.** — **Paul Féval.** — **Théophile Gautier.** — **Émile Souvestre.** — **Saintine.** — **Topffer, etc.**

Victor Hugo (Voir sa biographie, page 429.)

Han d'Islande, Bug-Jargal, Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit.

Alfred de Vigny (Voir sa biographie, page 462.)

Cinq-Mars, Servitude et grandeur militaire.

Alexandre Dumas (Voir sa biographie, page 253.)

Le Comte de Monte-Christo, les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, le Vicomte de Bragelonne, la Reine Margot, etc., etc.

Alexandre Dumas fils (Voir sa biographie, page 266.)

La Dame aux Camélias, le Roman d'une femme, Diane de Lys, la Dame aux perles, l'Affaire Clémenceau, etc.

Charles Nodier

1780-1844

Charles Nodier, célèbre littérateur et philologue, était le fils naturel d'un avocat distingué de Besançon, qui, après avoir été le premier et l'unique maître de ce fils qu'il adorait, ne le fit entrer au collège que pour lui faire faire ses classes supérieures. Charles avait à peine neuf ans quand la Révolution éclata; il l'accлама avec enthousiasme et, tout enfant qu'il était, il fit partie d'un club où il prononçait des discours; il fut même un jour député auprès du général Pichegru pour le féliciter d'une récente victoire remportée sur les Autrichiens. Le général accueillit affectueusement l'enfant, le prit sur ses genoux et le garda pendant quatre jours auprès de lui. Cette aventure frappa l'ardente imagination de Nodier qui aimait plus tard à la raconter.

Pendant la Terreur, Charles suivit à la campagne un officier forcé de quitter Besançon par suite d'un décret qui interdisait aux nobles le séjour dans les places de guerre; cet officier qui était instruit, s'attacha au jeune garçon et lui donna des leçons de mathématiques et d'histoire naturelle. Ces leçons éveillèrent une véritable passion dans le cœur de Nodier pour cette dernière science qui devint la passion de toute sa vie. On cite en particulier son amour pour les papillons; à dix-huit ans, il publia, sur l'*Usage des antennes des insectes*, une dissertation dans laquelle il plaçait l'ouïe dans ces organes.

Après la Terreur, le jeune naturaliste rentra à Besançon où

il suivit les cours de l'École centrale. Son père aurait voulu qu'il devint avocat, mais déjà Nodier écrivait des romans et préludait à sa réputation littéraire. Une ode satirique contre le premier consul et des relations compromettantes avec le parti royaliste, le firent interner à Dôle sous la surveillance du sous-préfet. C'est là qu'il se lia beaucoup avec Benjamin Constant qui y avait une partie de sa famille. Cet exil fut utile à son talent; il ouvrit un cours de littérature qui fut très-suivi et continua ses études favorites d'histoire naturelle. Une circonstance imprévue lui permit de satisfaire sa passion pour la philologie (1) et la lexicographie (2) : il devint secrétaire d'un baronnet anglais, savant bizarre, qui prétendait éclairer d'une lumière nouvelle, le texte des écritures anciennes en en corrigeant la ponctuation; il obtint même l'autorisation de quitter Dôle et d'aller auprès de son collaborateur anglais.

Mais les convictions politiques de Charles Nodier n'étaient ni assez arrêtées ni assez profondes pour lui faire braver longtemps la persécution et l'exil; il se rapprocha de l'Empereur qui se hâta de le nommer directeur des journaux officiels d'Illyrie et bibliothécaire de Laybach. L'abandon des provinces illyriennes ramena Nodier à Paris.

La Restauration apporta enfin à l'écrivain ce calme et ce loisir qui lui avaient manqué jusqu'alors. Louis XVIII voulant le récompenser de son dévouement aux lettres, le nomma bibliothécaire de l'Arsenal en 1814, et le logea dans les appartements de Sully. Sa maison devint aussitôt le rendez-vous de toute l'école romantique. Ce sont ces souvenirs qu'Alfred de Musset aimait à rappeler à Nodier lui-même :

Chacun dans la grande boutique
Romantique,

(1) La *philologie* est l'étude et la connaissance d'une langue en tant qu'elle est l'instrument ou le moyen d'une littérature.

(2) La *lexicographie* est la science qui s'occupe spécialement des mots considérés par rapport à leur valeur, à leur étymologie.

Avait alors, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume ou grattoir
Au comptoir.

Lorsque rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions
Nous dansions,

Gais comme l'oiseau sous la branche
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal !

Dans ces réunions littéraires les lectures coupaient les conversations, la danse succédait aux lectures, et dans les coins du salon, les affamés de la gloire causaient et discutaient, couverts par le bruit des danseurs et par les sons du piano. Le poète les a nommés tous : Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, Dumas, Janin, Francis Wey, Taylor, Louis Boulanger, les deux Johannot, etc., et lui-même.

Charles Nodier encourageait, par son exemple, tous ces jeunes et enthousiastes littérateurs ; il cultivait avec succès tous les genres : roman, histoire, poésie, critique, philologie, bibliographie. Ses meilleurs contes et romans sont : *Trilby*, *Thérèse Aubert*, *Hélène Gillet*, le *Bibliomane*, *Polichinelle*, *Smarra*, *Jean Sbogard*, le *Roi de Bohême*, le *Peintre de Saltzbourg*, *Mlle de Marsan*, la *Fée aux miettes*, etc. On distingue parmi ses autres ouvrages *Souvenirs de jeunesse*, *Souvenirs historiques de la Révolution*, *Dictionnaire des onomatopées*, etc. On trouve dans tous ces écrits une sensibilité vive mais exaltée, une imagination riche mais souvent bizarre ; il brille surtout par le style ; « son défaut est que son histoire ressemble

trop souvent à du roman, que sa poésie sent un peu le travail et que son style rappelle trop les efforts du philologue, mais sa riante imagination a jeté sur tout ce qu'il a écrit un vernis de grâce qui attire et qui fascine. »

Mérimée

1803-1870

Prosper Mérimée naquit à Paris, en 1803. A cause de son enfance malade, sa mère se chargea de sa première éducation et lui prodigua les plus tendres soins. Plus tard, il suivit les cours du lycée Charlemagne : c'est là qu'il se lia avec Michelet. Ses parents le destinaient au barreau, mais, après avoir fait ses études de droit, Prosper abandonna cette carrière et suivit ses goûts qui le portaient vers la littérature. Pour désarmer ou dérouter la critique qui s'attaque d'ordinaire avec âpreté aux premières productions d'un écrivain, il publia son premier ouvrage, le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole*, sous le pseudonyme de Joseph LeStrange. Pour mieux donner le change, il ne se borna pas à attribuer à un personnage de pure fantaisie les pièces dont il était l'auteur, il les fit précéder d'une notice biographique très-détaillée : Clara Gazul était, d'après lui, une célèbre tragédienne qui, fatiguée des règles et des entraves de la scène, avait écrit des pièces uniquement pour être lues. Le public s'y laissa prendre et presque tout le monde crut à l'existence de cette tragédienne. Les pièces de ce recueil obtinrent un grand succès, grâce surtout à l'appui des romantiques, alors tout puissants.

Ce premier succès littéraire de Mérimée fut suivi d'un second plus grand encore. Continuant ce mode de publication qui lui avait si bien réussi, il fit paraître, sous le titre de la *Guzla* (1), un recueil de prétendus chants populaires slaves et dalmates.

(1) La *Guzla* est le nom d'une espèce de guitare dont se servent les improvisateurs des provinces illyriennes.

L'auteur attribua ces chants à un certain poète imaginaire, Yacynthe Maglanowich, dont il écrivit l'histoire en tête du recueil, histoire extrêmement fabuleuse comme l'existence du personnage. Ce second ouvrage obtint un immense succès. Les romantiques, Victor Hugo en tête, se livrèrent aux transports du plus grand enthousiasme.

Mérimée publia la *Jaquerie*, puis sa *Chronique du temps de Charles IX*, qui souleva une vive polémique dans les journaux de l'époque : le jeune écrivain y soutenait, contrairement à l'opinion reçue, que Charles IX ne devait pas porter la responsabilité du massacre de la Saint-Barthélemy, que cet événement n'était que le résultat d'une émeute populaire contre les protestants. A part cette grave erreur de jugement, ce roman joint à l'intérêt le mérite de savantes recherches historiques.

Ces divers ouvrages placèrent Mérimée au nombre de nos meilleurs écrivains. De 1830 à 1845, il publia, dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, une foule de charmantes nouvelles qui s'intitulent *Carmen*, *Camango*, les *Ames du Purgatoire*, la *Partie de tric-trac*, le *Vase Étrusque*, la *Double méprise*, *Vénus de l'Isle* et *Colomba*, son chef-d'œuvre. Il a eu aussi le mérite de nous initier à la littérature et au théâtre russes en traduisant Pouschkine et Gogol.

Outre ces ouvrages littéraires, Mérimée a écrit quelques ouvrages scientifiques, résultat de ses études d'archéologie dans les différentes régions de la France. Ces divers travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et celles de l'Académie française, ce qui donna lieu à cette plaisante épigramme contre les Immortels lorsque Mérimée vint s'asseoir à l'Institut :

Mérimée, exerçant l'active surveillance
Qu'il doit aux monuments antiques de la France,
De ses courses n'a plus l'embarras hasardeux
Car il va désormais siéger au milieu d'eux.

Balzac

1799-1850

Honoré Balzac est né à Tours, en 1799; son père était secrétaire du conseil du roi. Dès l'âge le plus tendre, il se fit remarquer par sa nature rêveuse. A cinq ans, dit un de ses biographes, il lut les Écritures et se perdit avec un attrait invincible dans leurs mystérieuses profondeurs. Tous les livres qui lui tombaient sous la main, il les dévorait en un clin-d'œil. Souvent, dès l'aube du jour, il partait, chargé de volumes, avec un morceau de pain dans sa poche, et s'en allait au fond des bois, où il lisait jusqu'à la nuit tombante. Il entra fort jeune au collège de Vendôme, où il continua à se livrer à sa passion pour la lecture. Il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par ses professeurs afin de lire plus à l'aise et sans dérangement. Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tout, les lieux, les noms, les moindres choses, les figures. Bientôt il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant. Au milieu du chaos produit par une myriade d'idées, la raison parut tout à coup s'éclipser. On dut suspendre pendant quelque temps ses études (1).

Son père ayant obtenu un emploi lucratif à Paris, le jeune Honoré quitta la Touraine et entra dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale : il y acheva ses études. A dix-huit ans, il avait déjà pris ses diplômes de bachelier et de licencié ès-lettres et suivait simultanément les cours de l'École de droit, de la Sorbonne et du Collège de France. C'est dire qu'il n'avait pas encore de vocation déterminée. Son père aurait voulu en faire un notaire, mais Honoré déclara net qu'il n'avait aucun goût pour la procédure et se prononça d'une manière catégorique pour les lettres : cette résolution contraria vivement M. Balzac qui abandonna son fils à son malheureux sort.

(1) Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

C'est ainsi que ce jeune homme fut jeté sans ressources sur le pavé de Paris. Sans se laisser aller au découragement, il s'installa dans une pauvre mansarde et se mit à l'œuvre avec ardeur au milieu de privations de toutes sortes. Il s'essaya d'abord dans le genre dramatique, mais ses essais n'ayant pas été heureux, il se fit romancier. De 1820 à 1828 il publia quelques romans de médiocre valeur sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin et de lord R'hoone. Ces romans ne lui procurèrent pas même du pain. Une volonté moins robuste se fût découragée mille fois; mais Balzac avait une confiance inébranlable dans son génie, et il persévéra obstinément dans sa voie. Par un suprême effort d'énergie, il résolut d'arriver à la fortune pour avoir enfin le droit d'écrire et d'attendre le succès : il se lança dans des spéculations industrielles et se fit d'abord imprimeur. Il eut l'idée d'imprimer en un seul volume les œuvres de Molière, puis celles de La Fontaine; il comptait sur une vente rapide, malheureusement les libraires déprécièrent l'édition qui tomba au rabais et Balzac vit s'engloutir la somme qu'il avait empruntée à un ami pour commencer cette entreprise.

Déçu mais non découragé, l'écrivain reprit sa plume. Cette fois il trouva son genre, et sa manière nouvelle le conduisit rapidement au succès. *Le Dernier chouan*, roman breton, fut remarqué; la *Physiologie du mariage* assura sa réputation. Il y a beaucoup de verve dans cet ouvrage mais encore plus de scepticisme et d'immoralité. *La Peau de chagrin*, livre qui fit beaucoup de bruit mit le comble à la popularité de Balzac. Ce mauvais roman fut lu et relu et classa l'auteur parmi les romanciers de renom.

Balzac était enfin arrivé à la gloire. Dès ce moment, il s'enferma dans sa chambre et passa les jours et les nuits absorbé dans un travail continu; vêtu d'une robe de dominicain, il avait la manie bizarre de travailler, même en plein jour, à la lueur d'une bougie; il chassait le sommeil en buvant de l'essence de café; en moins de six années, il fit paraître plus de soixante

volumes dont plusieurs sont de vrais chefs-d'œuvre. Ce nombre est extraordinaire quand on sait la difficulté qu'il avait à composer. Sa *copie* et surtout ses épreuves étaient la terreur des typographes. Voici qu'elle était sa manière de procéder : quand il avait suffisamment médité un sujet, il traçait en quelques pages une espèce de canevas informe qu'il envoyait à l'imprimerie. Cette ébauche de premier jet lui revenait en *placards* dont il emplissait en tous sens les marges de corrections et d'additions. Les épreuves se multipliaient, et le texte primitif avait depuis longtemps disparu sous les amplifications, qu'il remaniait encore, ajoutant, modifiant toujours et sans se lasser jamais. Tel de ses romans n'a paru qu'après la douzième épreuve, on assure même que quelques-uns sont allés jusqu'à la vingtième ! Les libraires refusaient de supporter les frais de ces interminables corrections, qui nécessairement ébréchaient les honoraires de l'écrivain (4).

Si Balzac était parvenu à la gloire, il n'était pas parvenu à la fortune, grâce à cette manière excentrique de composer. Il se creusa de nouveau l'imagination pour arriver à la découverte d'une industrie capable de l'enrichir. Un jour, il lut dans Tacite que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent. Aussitôt il emprunte 500 francs et part pour découvrir et continuer l'exploitation. En chemin, il communique son idée au capitaine du vaisseau qui la trouve excellente. Balzac rapporte à Paris du minerai et acquiert la preuve qu'il contient beaucoup d'argent ; il demande au gouvernement sarde l'autorisation de l'exploiter, mais le capitaine l'avait déjà devancé et supplanté.

Il fallut chercher d'autres moyens de conquérir la fortune. Il se mit alors à cultiver des ananas qui devaient lui rapporter 200,000 francs de revenus ; seulement il oubliait que ces fruits exotiques ne peuvent venir en maturité sous notre climat. Sa dernière fantaisie fut d'aller en Corse cultiver l'opium.

(4) Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

Après ces diverses tentatives infructueuses, Balzac revint à la littérature et se remit au travail avec une nouvelle énergie. Il était enfin arrivé à l'aisance et venait de contracter un mariage honorable, lorsqu'il fut enlevé aux lettres par une mort prématurée, en 1850. Ses chefs-d'œuvre sont la *Peau de chagrin*, la *Comédie humaine*, *Eugénie Grandet*, le *Père Goriot*, la *Recherche de l'absolu*, *César Birotteau*, etc.

« Ce que l'on peut admettre, dit M. Alfred de Bongeaunt, c'est que Balzac est un peintre fidèle, trop fidèle de nos mœurs; nous disons trop fidèle, parce qu'on ne peut admettre que le roman puisse tout dire et tout peindre : la nature et la réalité ont leur côté odieux et dépravé, qu'un auteur doit bien se garder d'étaler aux yeux, s'il se respecte et s'il respecte le public. Or, si Balzac sait peindre avec vérité la nature physique et morale, s'il sait analyser les passions et les sentiments du cœur avec un rare talent d'observation, il ne recule devant aucun tableau; il se plait dans la peinture du sensualisme le plus grossier, sans même s'arrêter devant les répugnances de la pudeur. La lecture de ses ouvrages a pour résultat inévitable de relâcher le sens moral, de pervertir à la fois l'imagination et le cœur.

« A peine si l'on peut nommer quelques-uns de ses romans qui n'offrent pas ce grave danger. *Eugénie Grandet* peut être cité comme exception : c'est un délicieux tableau d'intérieur peint avec un talent vrai et original. Balzac a encore un défaut capital, c'est de se perdre dans des descriptions infinies, de ne pas savoir contenir son exubérante imagination : il ne vous fait grâce d'aucun détail : il faut qu'il épuise tout, au risque d'épuiser la patience du lecteur. »

Eugène Sue

1801-1857

Eugène Sue est né à Paris, en 1804. Son père, qui était professeur à l'École de médecine, était médecin de Masséna, de

plusieurs maréchaux de l'Empire et de M^{me} de Beauharnais; il le devint de la famille impériale lorsque M^{me} de Beauharnais monta avec Napoléon sur le trône de France. L'impératrice Joséphine et le prince Eugène de Beauharnais tinrent le futur romancier sur les fonts de baptême et il reçut le nom de son auguste parrain. Ses études furent assez négligées. Jeune encore, son père l'engagea dans le personnel médical des ambulances du corps expéditionnaire envoyé en Espagne au secours de Ferdinand VII : il assista au siège de Cadix, à la prise du Trocadéro, à celle de Tarifa. Revenu à Paris, il y mena une vie de dissipation qui força son père à l'envoyer, en qualité de sous-aide, à l'hôpital de Toulon. Un peu plus tard, Eugène fut embarqué, au même titre, sur un navire de la marine royale et visita l'Asie, l'Inde, l'Amérique. Revenu à Brest, il ne tarda pas à en repartir pour l'Égypte où il assista à la bataille de Navarin. A la mort de son père, le jeune marin, se trouvant maître d'une immense fortune, afficha aussitôt un luxe oriental. Il chercha d'abord la célébrité dans les arts. Ses longs voyages lui avaient inspiré du goût pour la peinture de marine, il prit pour maître Gudin, le célèbre peintre, mais ses essais ne furent pas heureux. Eugène Sue se tourna alors vers les lettres. De 1834 à 1833, il publia une série de romans maritimes qui obtinrent à cette époque un immense succès : *Plick et Plok*, *Atar-Gull*, la *Salamandre*, la *Vigie de Koatven*, lui acquirent une réputation européenne.

Après les sujets maritimes, Eugène Sue cultiva les romans historiques : *Latréaumont*, *Jean Cavalier*, le *Marquis de Létorière*, le *Commandant de Malte*, etc., furent publiés de 1837 à 1840. Il aborda enfin le roman de mœurs et l'on prétend qu'il s'est dessiné lui-même dans *Arthur*, avec ses goûts, son caractère et ses principes de morale. Le produit de ces ouvrages vint combler les folles dépenses de l'écrivain et réparer les larges brèches qu'il avait faites à sa fortune par sa vie dissipée.

Vers cette époque, il s'opéra un grand changement dans les idées politiques du romancier. Il devint socialiste et mit

son talent au service de ses nouvelles idées. C'est sous cette influence qu'il produisit les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*. Ce dernier roman parut en feuilleton dans le *Constitutionnel* et lui rapporta près d'un million et demi. Après le *Juif-Errant*, parurent les *Sept péchés capitaux*. On lui reprochera toujours d'avoir été trop loin en spéculant sur le goût du public pour ce qui est étrange et horrible, mais il a quelquefois de la grâce et ses récits sont d'un saisissant intérêt.

Frédéric Soulié

1800-1847

Frédéric Soulié nous a raconté lui-même sa jeunesse. « Je suis né à Foix (Ariège), le 23 décembre 1800. Ma naissance rendit ma mère infirme. Je demeurai avec elle dans la ville de Mirepoix jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804. En 1808, je le suivis à Nantes où je commençai mes études. En 1815, il fut envoyé à Poitiers où je fis ma rhétorique. Mon premier pas dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collège. On nous avait donné une espèce de fable à composer. Je m'avisai de la faire en vers français. Mon professeur trouva cela si surprenant qu'il me chassa de la classe, disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi des vers que j'avais sûrement volés dans quelque recueil de poésies. Je fus me plaindre à mon père qui savait que, dès l'âge de douze ans, je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit autre chose que ceci : « qu'il était impossible qu'un écolier fit des vers français. » — Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins ! — Oh ! ceci est différent, reprit le professeur, je lui enseigne comment cela se fait, et puis il a le *Gradus ad Parnassum* (1). » Je note cette

(1) Livre de classe dont les élèves se servent pour faire des vers latins.

anecdote, non pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. J'achevai mes études à Paris, puis j'entrai dans les bureaux de mon père et bientôt après dans l'administration; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite. Je quittai aussi l'administration et revins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers; je les publiai. Casimir Delavigne m'encouragea avec une grâce parfaite et je devins l'ami de Dumas, lorsqu'il n'avait encore pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez éclatant pour me montrer la carrière des lettres comme un avenir assuré. Je devins directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Ce fut pendant que j'étais fabricant de parquets et de fenêtres que je fis *Roméo et Juliette*. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut refusé à l'unanimité au Théâtre-Français; mais je portai ma pièce à l'Odéon. Je fus enfin reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres. A partir de là, voici toute ma vie littéraire. Je donnai *Christine* à l'Odéon, drame en cinq actes, tombé d'une façon éclatante. *Christine* n'en est pas moins ce que j'ai fait de mieux. Je quittai le théâtre, je m'attachai aux journaux. La Révolution de 1830 arriva. J'y pris part. Je me battis. Je suis décoré de Juillet, ce qui ne prouve rien, mais enfin je me suis battu. Je travaillais à cette époque avec Balzac et Sue... »

Cette lettre est antérieure aux plus célèbres ouvrages et aux plus grands succès de Frédéric Soulié. Il a fait depuis une trentaine de romans : d'abord les trop fameux *Mémoires du Diable*, livre de rage et de douleur; puis le *Conseiller d'État*, le *Vicomte de Béziers*, le *Lion amoureux*, le *Maître d'école*, etc. Sa fécondité a rivalisé avec celle d'Alexandre Dumas, avec cette différence qu'il n'a pas eu de collaborateurs.

La plupart de ces ouvrages sont des improvisations rapides qui laissent souvent à désirer au point de vue de l'observation, de la grâce et surtout du style, mais qui ne sont pas sans mérite quant à la puissance d'imagination et à l'énergie du dia-

logue. Pourquoi de si beaux dons n'ont-ils pas toujours été au service d'une saine morale ! En effet, Frédéric fait partie de cette phalange trop nombreuse, hélas ! qui a souillé la littérature et corrompu notre génération par des romans dangereux et coupables.

Nous aimons à ajouter que l'homme valait mieux que ses idées. Doué d'un caractère aimable, il n'eut jamais d'ennemis. A ses derniers moments, cette âme égarée parut se tourner vers Dieu. Voici les détails de sa mort tels que son secrétaire les a racontés. « Aussitôt que la maladie l'a touché, il s'est senti perdu, il n'a plus parlé, il n'a plus agi. Une funeste certitude s'est emparée de lui. En vain essayait-il de la repousser. Dieu qui connaît seul toutes ses grâces, lui réservait sans doute une consolation meilleure. La religion le visita en même temps que la mort. Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce et que tendresse. Outre deux docteurs, amis et médecins tout ensemble, Frédéric avait auprès de lui une sœur de charité. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, il sentit que la mort arrivait à lui, il se pencha alors vers son médecin. « Docteur, lui dit-il, entre le malade et le médecin, il y a une heure où rien ne saurait plus être caché, parlez-moi franchement, la mort va-t-elle bientôt venir ? Et pour détourner la réponse, je m'approchai en lui demandant s'il avait froid. Je n'ai pas froid, me répondit-il, mais je suis un mort. Et puis il se fit un silence jusqu'à ce qu'il reprit la parole pour dire sans émotion, comme un homme qui analyse et qui observe : « Voici le commencement de la fin. » C'était l'invasion de l'agonie, le malade l'attendait, il l'accueillit doucement. — Plus de remèdes, nous dit-il, je ne prendrai plus rien ; ne me tourmentez plus, ne me pressez plus, laissez-moi calme, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille afin de mourir. » Ainsi prêt pour la mort, il demanda tous ceux qui l'avaient soigné durant sa maladie. « Tout le monde auprès de moi, disait-il, que je voie tout le monde ! » Alors, comme le moment était solennel, on se prit à s'entretenir avec lui de sa

mort. « Quelle est longue ! disait-il, et on lui répondait : Soyez patient, vous cesserez bientôt de souffrir. » La sœur se mit à réciter tout haut les prières suprêmes. Frédéric Soulié les redisait à voix basse et nous tous, fondant en larmes, nous les répétions avec lui, pour lui et sur lui. Avant de se retirer de nous, il voulut nous laisser à chacun un souvenir ; il donna son portrait, sa montre, sa tabatière. Comme M^{me} Béraud cherchait à lui mettre une bague au doigt en lui disant qu'elle la prendrait plus tard : « Plus tard !... Oh ! non, madame, fit-il tout bas, on ne reprend jamais un bijou sur un mort, cela porte malheur. » Il parlait et ne parlait plus qu'en vers ; nous prêtions l'oreille. Quelques instants avant de mourir, on l'entendit murmurer :

Je n'achèverai point mon pénible labeur !
Plus de récolte... hélas ! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson.
Viens près de moi, Béraud... Et vous, Massé, Collin !
Près de moi, près de moi, car voici bientôt l'heure !
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin....

Il s'arrêta, puis ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui n'étaient qu'une famille autour de lui. Sa tête se renversa, des larmes s'échappèrent de ses yeux ; il n'était plus. »

Alphonse Karr

1808

Alphonse Karr est né à Munich, pendant un voyage que ses parents, établis à Paris, firent en Allemagne pour y recueillir un modeste héritage. Son père, musicien célèbre, partagea pendant vingt ans la faveur publique avec Thalberg. Alphonse n'a point laissé au collège la réputation de bon élève ; quoiqu'il

n'ajoutât aucune importance aux honneurs académiques, il n'en travailla pas moins avec amour les auteurs grecs et latins : souvent, dans sa cellule solitaire où l'avait fait enfermer sa paresse ou son insouciance, on le trouvait lisant et relisant Claudien, Térence, Horace ou Tibulle, ses auteurs favoris : ce n'est que vers la fin de ses études, qu'ayant eu un professeur sympathique, Alphonse révéla son mérite, travailla et remporta les premiers prix. Ces succès décidèrent son père à le vouer à l'enseignement : mais Alphonse refusa carrément d'embrasser cette carrière ; le père mécontent ferma sa bourse ; le jeune homme ne se découragea pas et, affrontant une vie de misère et de privations, il résolut de devenir un homme de lettres. Il alla frapper à la porte d'un de ses anciens amis de collège ; ils partagèrent le même lit et la même table en attendant que le succès vint améliorer leur position. Alphonse Karr, plein d'espoir en lui-même, s'enrôla dans la grande armée romantique où il ne tarda pas à se distinguer. Son premier ouvrage fut un poème qu'il a plus tard mis en prose : *Sous les Tilleuls*. « Ce livre, a dit M. de Molènes, est essentiellement une œuvre de jeunesse. Les sources de la gaieté y sont abondantes et fraîches. On y retrouve la poésie réelle, non pas celle dont le pied ne s'est jamais posé que sur les cimes onduleuses des nuages, mais celle qui a si bien erré sur la terre, qu'elle a laissé des lambeaux de robe et des gouttes de sang à tous les buissons du sentier. » Cet ouvrage fit la réputation du jeune écrivain. Elle fut affermie par la publication de deux autres romans, *Une heure trop tard* et *Fa dièze*. Ces succès ne tardèrent pas à donner au jeune homme une opinion excessive de lui-même : il afficha des excentricités et des bizarreries ridicules qui semblèrent n'avoir pour but que d'attirer sur lui l'attention publique. Un jour, on le vit au théâtre paraître aux avant-scènes en habit noir, avec un casque de pompier. « Dans la chambre de M. Karr, dit M. de Mirecourt, il n'y a qu'une natte, laquelle sert de lit, de table et de siège. Notre homme de lettres écrit par terre, mange par terre, dort par terre. Il reçoit ses éditeurs,

vêtu d'une magnifique robe de chambre écarlate, et coiffé d'une toque surmontée de trois immenses plumes de paon. Ses pieds nus portent des pantoufles jaunes. — Plus tard, il s'avise de faire peindre sa chambre tout en noir, murs et plafonds. Des ossements humains, des crânes, de vieilles armes, un cor de chasse et des hiboux empaillés garnissent ce logement funèbre. La natte ne sert plus alors de lit à M. Karr; il couche tout habillé dans une bière, entre deux cierges qui brûlent. » — Plus tard, il change de logement et métamorphose son domicile en un logis de vrai musulman ou de mandarin.

L'écrivain affichait au dehors les excentricités de son intérieur. « Il s'habille, pour sortir, en écuyer du cirque. Il porte une culotte de daim collant, un habit de cheval à gros boutons argentés, des bottes à l'écuyère et une cravache. — D'autres fois, il passe une blouse, un méchant pantalon de velours, se campe une casquette sur l'oreille, et s'en va, la pipe aux lèvres, visiter les barrières et courir la guinguette. Les ouvriers le reconnaissent, l'entourent, font signe à leurs connaissances et se disent à l'oreille : « C'est M. Alphonse Karr ! » L'autenr de *Fa dièse* est aux anges. »

L'excentrique romancier quitta Paris et vint se fixer sur les bords de la Manche. Là, nous le trouvons, vêtu en marin, le visage hâlé, fraternisant avec les matelots de la côte. Le public ne tarda pas à savoir qu'Alphonse Karr était devenu pêcheur de crevettes : c'est lui d'ailleurs qui se chargea de nous l'apprendre dans des pages où il raconte, d'une manière charmante, ses travaux et ses périls. Il ne venait à Paris que pour serrer la main à Méry et dîner avec Balzac, Jules Sandeau, Dumas, Paul de Kock et Léon Gatayes, son intime ami. La passion d'Alphonse Karr pour la marine ne lui fit pas négliger la culture des lettres. D'Étretat, il écrivit de charmantes nouvelles publiées en recueil sous le titre de *Vendredi soir*.

En 1835, M. Karr revint à Paris et s'y maria. Ce mariage ne fut pas heureux : avant la fin de la première année les éponx

se séparèrent judiciairement. Le *Chemin le plus court* renferme, dit-on, l'histoire de cette union malheureuse. Cet ouvrage eut un immense succès, non seulement à cause des allusions que le public crut lire entre les lignes, mais à cause du mérite même du roman. On y trouve des caractères tracés de main de maître. Le *Chemin le plus court* fut suivi de quatre romans réunis sous le titre collectif de *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*.

Il serait trop long de faire la nomenclature des œuvres d'Alphonse Karr. Mais nous ne saurions oublier de mentionner la publication des *Guêpes*, sorte de journal satirique dans le genre de la *Némésis* de Barthélemy, avec cette différence qu'il est écrit en prose. Le but de l'écrivain fut de flageller les abus, les ridicules et les travers du siècle : cette œuvre originale lui a valu le surnom de *Sterne*(1) *français*. Avec le produit de cette publication, il acheta une ravissante campagne aux portes du Havre. Lors de la Révolution de 1848, il voulut se présenter à la députation mais il échoua. Aujourd'hui, il vit solitaire à Nice, d'où il continue à écrire ses *Guêpes* : le romancier, devenu jardinier, cultive des fleurs et en fait un commerce lucratif.

George Sand

1804

Amantine-Lucile-Aurore Dupin, connue sous le nom de *George Sand*, est née à Paris, en 1804. Arrière-petite fille de Maurice de Saxe, elle eut pour père un militaire qui servit avec distinction sous la République et sous le premier Empire et mourut, en 1808, d'une chute de cheval. La jeune Aurore, à peine âgée de quatre ans à la mort de son père, fut élevée d'abord à la campagne, au château de Nohant, qu'elle habite encore aujourd'hui, près de la Châtre, dans le Berry, chez sa grand'mère, M^{me} Dupin de Francueil. « Tout enfant, dit

(1) *Sterne*, écrivain humoristique anglais, né en 1713.

M. Vapereau, elle inventait des histoires sans fin; sa jeunesse fut très-occupée par la composition d'un grand roman qu'elle n'écrivit jamais, mais dont le héros, moitié chrétien, moitié païen, Corambé, était le confident et l'idéal de ses rêves; elle lui éleva un autel comme Goethe à la lumière. Vivant à la campagne, elle adorait la poésie des scènes champêtres; jouant avec les enfants des paysans, elle se faisait des idées d'égalité parfaite et de communauté absolue.

Malheureusement, ces heureuses années furent troublées par les contestations de sa mère et de sa grand'mère qui se disputaient son cœur. Elle y échappa en entrant dans le couvent des Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor, où elle passa trois années. Après s'être fait remarquer, entre toutes les pensionnaires, par l'indépendance et la vivacité de son caractère, elle tomba tout-à-coup dans une excessive dévotion : un jour qu'elle était entrée par hasard dans la chapelle du couvent et qu'elle était agenouillée sur les dalles, méditant sur la conversion de saint Augustin, elle crut entendre à son tour les mots fameux : *Prends et lis*. A l'exemple d'Augustin, elle prit et lut l'Évangile qui la transporta d'admiration : son imagination s'exalta et elle eut un moment l'idée de se faire religieuse, mais bientôt, revenant à des sentiments moins exagérés, elle abandonna ce projet et retrouva le calme d'esprit qu'elle avait perdu. Elle avait alors quinze ans; bientôt, donnant un libre essor à son imagination ardente, elle organisa dans le couvent un petit théâtre dont elle était l'auteur, l'acteur et le metteur en scène, au grand divertissement de la communauté.

Elle quitta le couvent en 1820 et retourna au château de Nohant, où elle perdit, l'année suivante, son excellente aïeule paternelle. « Pendant ce temps, elle continuait sa vie de mouvement et de travail intérieur, courant la campagne à cheval, suivie d'un petit paysan et livrée à ses méditations. *Le Génie du Christianisme*, qui répondait aux instincts de sa jeunesse vivante et poétique, détruisit l'influence de *l'Imitation*; elle

lut Mably, dont la modération lui déplut, goûta fort Leibnitz, qui lui donna une grande idée de la science; mais J.-J. Rousseau décida d'elle. *L'Émile*, la *Profession de foi du vicaire Savoyard*, les *Lettres de la Montagne*, le *Contrat social* et les *Discours*, la séduisirent; Jean-Jacques fut le point d'arrêt de ses travaux d'esprit, il fut pour elle le vrai politique et le vrai chrétien. Un dissentiment avec son confesseur rompit ses habitudes de pratique religieuse. Son âme changeait aussi; les moralistes lui avaient déjà ôté les illusions sur la vie, elle prit la mélancolie de *René*. Byron l'ébranla fortement et Shakespeare l'acheva; le *Misanthrope* était devenu son code, elle accusait la société de tout le mal qui accablait les hommes et le dégoût lui inspira la pensée du suicide, qui lui fit pousser un jour son cheval dans un fossé profond. »

A dix-huit ans, elle épousa M. le baron Dudevant, ancien militaire, nature grossière qui ne comprit pas l'esprit élevé et enthousiaste de sa femme. Deux enfants naquirent de cette union mal assortie, un fils et une fille : Maurice et Solange Sand, qui prirent plus tard le nom que leur mère a illustré. Il y avait entre les époux une trop profonde incompatibilité d'humeur pour que la vie commune fût longtemps possible. M^{me} Dudevant, au comble du malheur, s'adressa à son ancien confesseur du couvent des Augustines et le pria de lui ménager une retraite dans ce pieux asile où elle avait laissé de bons souvenirs. Elle quitta alors le domicile conjugal et vint se réfugier dans cette maison où s'étaient écoulées les belles années de son adolescence. Mais ce n'est pas ce qu'elle désirait au fond; son imagination ardente rêvait une vie indépendante et libre et la fuite au couvent n'était que la première étape vers le monde. Son mari consentit enfin à ce que sa femme vécût à Paris, loin de lui, avec sa fille. Dépourvue de ressources, M^{me} Dudevant demanda au travail d'honorables moyens d'existence; elle fit d'abord des traductions; puis, les traductions ne suffisant pas, elle mit en œuvre son talent de peintre et exécuta avec succès de menus travaux, des portraits au crayon et

à l'aquarelle, des dessins d'ornement, des fleurs, des oiseaux pour tabatières et bijoux.

Pour pouvoir aller librement dans Paris et fréquenter les théâtres, elle eut l'idée de reprendre le costume d'homme qu'elle avait longtemps porté, pendant son enfance, au milieu de la vie des champs.

Elle voulut enfin aborder la littérature : sa tête était pleine de romans ; mais elle comprit qu'il lui fallait, pour débiter, l'appui d'un homme influent. Elle fut présentée à M. de Kératry pour le consulter et celui-ci lui dit sèchement qu'une femme ne doit pas écrire. Elle vit Balzac qui ne fit pas grande attention à ses projets littéraires. Delatouche, son compatriote, prit sous sa bienveillante protection cette inconnue et l'engagea à écrire des articles pour le *Figaro*. Elle y réussit médiocrement. C'est alors qu'elle rencontra, dans les bureaux du journal, un jeune homme, devenu aujourd'hui académicien, M. Jules Sandeau, avec qui elle se lia d'amitié. Ils composèrent ensemble un roman, *Rose et Blanche*, aujourd'hui complètement oublié. Le livre parut sous le pseudonyme de Jules Sand et eut assez de succès pour donner quelque retentissement à ce nom de Sand qui apparaissait pour la première fois dans le monde des lettres. Aussi, lorsque M^{me} Dudevant présenta à l'éditeur un roman d'elle et d'elle seule sous le titre d'*Indiana*, elle fut favorablement accueillie. « Et comment signerez-vous votre œuvre ? dit le libraire. — Du pseudonyme de George Sand, répondit-elle. — Va pour George Sand ! répliqua-t-il. »

Indiana parut et eut un immense succès ; l'auteur y devait toute son amertume contre l'institution du mariage, dont elle avait tant souffert ; au lieu de s'en prendre à elle-même, de tous ses malheurs, au lieu de se rappeler les devoirs sacrés auxquels elle avait juré d'obéir, elle s'en prit aux hommes et à Dieu ; la donnée de ce roman est immorale comme, hélas ! la donnée de presque tous les romans de l'auteur, mais le style en est correct, pur, élevé et a suffi pour la placer du premier coup au rang de nos plus grands écrivains. La même année, elle

publia *Valentine*, qui souleva des discussions passionnées. A partir de ce moment, le pseudonyme de George Sand acquit une telle popularité qu'il devint le nom propre, le vrai nom de M^{me} Dudevant.

En 1833, elle publia, sous le coup d'un profond abattement, après les massacres de Varsovie, le poème magnifique de *Lélia*, qui peut être considéré comme un des chefs-d'œuvre de notre langue.

George Sand, liée d'une étroite amitié avec Alfred de Musset, visita l'Italie avec ce jeune poète, devenu son enthousiaste admirateur. Au retour, elle publia ses impressions dans les *Lettres d'un Voyageur*, qui produisirent une très-vive sensation. La même année, parut *Jacques*, le plus discuté de ses livres à cause de sa donnée morale qui est l'apologie du suicide. Après *Jacques*, parurent *André*, *Leone-Leoni*, *Simon*, le *Secrétaire intime*, *Lavinia*, la *Marquise*, *Mauprat*, la *Dernière Aldini*, les *Maîtres mosaïstes*, l'*Uscoque*.

On a quelquefois reproché à George Sand de s'inspirer des hommes éminents avec lesquels elle a eu des relations amicales et de prêter à leurs idées la merveilleuse puissance de son imagination et l'éloquence de son style. Elle s'était inspirée de Saint-Simon (1) dans *Indiana* et *Valentine*, de Lamennais dans les *Lettres à Murcie*, de Pierre Leroux dans *Spiridion* et les *Sept cordes de la lyre*, dont le fond est la croyance au progrès, la nécessité de rétablir dans l'âme l'harmonie de toutes les facultés par le retour des âmes sur terre dans des corps différents. On sent encore l'influence du philosophe socialiste dans *Consuelo* et dans la *Comtesse de Rudolstadt*, dans les *Compagnons du tour de France*, etc. Parmi ses romans champêtres, citons la *Petite Fadette*, *François le Champi* et la *Mare au Diable*, qui est le chef-d'œuvre du genre.

La Révolution de février et la proclamation de la République vinrent agiter la vie et la pensée de l'illustre romancière. Elle

(1) Voir la note de la page 168.

se jeta dans le mouvement et ne fut pas étrangère aux actes du gouvernement.

Elle revint bientôt à ses occupations littéraires qu'elle n'aurait pas dû quitter et cultiva le théâtre mais sans succès.

« Le talent de George Sand est incontesté : tous ses romans ne sont pas d'égale valeur, plusieurs renferment trop de théories philosophiques et de discussions sociales, les unes et les autres souvent aventureuses; la fin de quelques-uns de ses meilleurs est brusquée, il y a des personnages trop abstraits; mais certaines parties des œuvres mêmes les moins parfaites et des œuvres entières excellentes lui ont créé une renommée durable. On lui reconnaît un don particulier d'observation intérieure pour suivre les progrès de la passion, une imagination puissante qui crée en se jouant des fables, des scènes et des personnages, tout un monde divers et charmant; une inspiration spiritualiste, même mystique; un profond sentiment de la nature et de l'art, de la musique surtout dont elle parle en maître, enfin une langue pure, forte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses allures, malgré le soin de la perfection : elle est pour le talent et pour l'influence un des premiers écrivains de notre temps.

« Quant aux doctrines qui peuvent être considérées comme les siennes propres, au milieu de toutes celles dont elle s'est faite tour à tour l'éloquent interprète, elle les a plus ou moins fidèlement résumées elle-même dans ce passage de l'*Histoire de ma vie* : « Ma religion n'a jamais varié quant au fond; les formes du passé se sont évanouies, pour moi comme pour mon siècle, à la lumière de la réflexion; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré (1). »

(1) Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

Edmond About

1828

Edmond About est né à Dieuze (Meurthe), en 1828. Après avoir fait de brillantes études au lycée Charlemagne et remporté le prix d'honneur de philosophie, il entra, en 1848, à l'École normale et fut envoyé à l'école française d'Athènes, en 1854; mais il quitta la carrière du professorat pour se livrer exclusivement à la littérature. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par la *Grèce contemporaine*, qui obtint un vrai succès par une facilité vive et légère et une extraordinaire exubérance d'esprit; on lui a reproché d'avoir été, dans cet ouvrage, d'une sévérité excessive envers le peuple hellénique. Le roman de *Tolla*, qui parut ensuite et qui est plein de détails autobiographiques, souleva une polémique des plus vives dans laquelle on reprochait à l'auteur de s'être approprié le sujet et les idées d'un ouvrage italien très-peu connu. M. About se chargea de prouver à ses ennemis littéraires que l'imagination ne lui faisait pas plus défaut que la causticité, et il donna successivement les *Mariages de Paris*, *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts*, le *Roi des montagnes*, *Germaine*, les *Échasses de maître Pierre*, *Trente et quarante*, *Vieille roche*, *Madelon*, œuvre pleine d'esprit mais où l'immoralité le dispute à l'invraisemblance. De tous ses ouvrages, celui qui lui suscita le plus d'ennemis fut la *Question romaine*, pamphlet politique qu'il publia après un séjour de quelques mois à Rome et où il attaque avec beaucoup de malice et de vivacité la question du pouvoir temporel.

M. About s'est aussi essayé dans le théâtre. Après avoir publié *Guillery*, qui eut un échec éclatant, il fit jouer *Gaëtana*, qui souleva contre le jeune écrivain toutes les colères de ses ennemis politiques, religieux et littéraires; ce drame fut retiré de la scène après quatre représentations des plus tumultueuses.

Ce qui distingue les livres de M. About, c'est l'esprit, la clarté et surtout une connaissance profonde et un grand respect de la langue.

Erckmann-Chatrian

Émile Erckmann et Alexandre Chatrian sont deux romanciers qu'une constante collaboration a confondus en une seule personnalité. Le premier est né à Phalsbourg (Meurthe), en 1822; le second dans un hameau du même département, en 1826.

Erckmann, fils d'un libraire de Phalsbourg, ayant perdu sa mère de bonne heure, fut placé comme élève interne au collège communal de sa ville natale. Ses études terminées, il vint à Paris, en 1842, sous le prétexte d'y faire des études de droit; mais, au lieu de suivre les cours de l'école, il fréquentait le plus souvent le collège de France et la Sorbonne. Étant tombé gravement malade, il vint se rétablir à Phalsbourg et, pendant les loisirs de sa convalescence, s'essaya sur divers sujets littéraires. Un professeur de rhétorique le mit à cette époque en relation avec M. *Chatrian* alors maître d'études au collège de Phalsbourg.

Celui-ci appartenait à une ancienne famille de verriers ruinée par des revers d'industrie. Envoyé dans les verreries de Belgique, il était en voie de s'y créer une belle position, lorsque, tourmenté par le goût des lettres, il entra, contre le gré de ses parents, au collège de Phalsbourg comme maître d'études. C'est là qu'il fut mis en relation, en 1847, avec M. Erckmann. L'étudiant, complètement rétabli, revint à Paris pour y continuer son droit; le jeune maître d'études ne tarda pas à l'y rejoindre. Pour se procurer les moyens de vivre, celui-ci obtint un emploi dans les bureaux du chemin de fer de l'Est en attendant que sa collaboration avec Erckmann procurât à l'un et à l'autre une célébrité justement méritée. Les débuts des deux amis furent obscurs et pénibles. Après avoir écrit ensemble quelques pièces de théâtre, ils publièrent des nouvelles dans

divers journaux; l'*Illustre docteur Mathéus* fut leur premier succès littéraire et donna à leur nom collectif un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à l'habileté avec laquelle ils ont peint les mœurs populaires de l'Allemagne, et à la façon simple et dramatique dont ils ont mis en scène les gloires et les revers militaires de la Révolution ou de l'Empire.

Citons entr'autres : le *Fou Yégof*, *Madame Thérèse*, *Histoire d'un conscrit de 1813*, *Waterloo*, *l'Invasion*, *Histoire d'un homme du peuple*, la *Guerre*, le *Blocus*, *Histoire d'un paysan*. Leur chef-d'œuvre est l'*Ami Fritz*, délicieux roman qui rappelle la beauté calme d'*Hermann et Dorothée*, de Goethe.

Les deux collaborateurs auront eu le mérite d'avoir fait contre la guerre les plus éloquents plaidoyers qui se soient encore lus, et d'avoir popularisé la haine contre cet épouvantable fléau.

Octave Feuillet. (Voir sa biographie, page 284.)

Paul Féval

1817

Paul Féval naquit à Rennes d'une ancienne famille de robe. Son père, savant jurisconsulte, lui fit faire d'assez bonnes études au lycée de sa ville natale; ses études terminées, Paul continua son cours de droit à Rennes et fut reçu avocat à dix-neuf ans. Ne se sentant aucun goût pour la chicane, il abandonna le barreau après sa première plaidoirie et se tourna vers les lettres. Il quitta Rennes et vint à Paris, où il accepta une place de commis dans une maison de banque; mais, au lieu de s'occuper de comptes-courants, le jeune homme passait son temps à lire des romans; ce goût passionné lui ayant fait perdre sa place, il devint inspecteur dans une compagnie d'affichage. Paul Féval employa, à composer des romans, les nombreux loisirs que lui laissait cette nouvelle occupation; mais le difficile était de

les faire accepter par un éditeur, à cause de l'obscurité de l'auteur. Devenu correcteur d'épreuves dans le bureau du *Nouvelliste*, il en profita pour glisser dans la feuille quotidienne quelques articles pleins d'originalité qui plurent au public : bientôt, plusieurs directeurs de journaux vinrent solliciter la collaboration du jeune romancier. Le succès du *Loup blanc* attira sur Paul Féval l'attention de M. Joly, directeur du *Courrier français*, qui lui commanda un roman intitulé les *Mystères de Londres*, à condition de le signer du nom anglais *Francis Trollope*. Il s'agissait de faire concurrence à Eugène Sue qui captivait en ce moment l'attention publique par la publication des *Mystères de Paris*. Le romancier partit pour l'Angleterre et y séjourna quelque temps pour se mettre au courant des mœurs de ce pays. De retour à Paris, il acheva son œuvre. Ce roman, plein de passion et de mouvement, eut un grand succès ; il eut plus de vingt éditions et fut traduit dans plusieurs langues.

La Révolution de 1848 fut un coup de foudre pour Paul Féval, qui était légitimiste. Il essaya un moment de fonder un journal pour défendre ses opinions politiques, mais cette publication ayant eu peu de succès, il se remit bientôt à écrire des romans et donna entr'autres : les *Belles de nuit*, les *Parvenus*, l'*Homme de fer*, les *Compagnons du silence*, etc. En deux années, il publia ou réimprima plus de soixante-dix-huit volumes. Ces productions ont le mérite de la vivacité du style et de l'intérêt, mais elles se ressentent de la trop grande précipitation avec laquelle elles ont été composées. Paul Féval a essayé du théâtre mais sans succès.

Émile Souvestre

1806-1856

Émile Souvestre, un des romanciers les plus moraux de notre temps, naquit à Morlaix, en 1806. Il était fils d'un ingénieur des ponts et chaussées et étudia d'abord le droit à la

Faculté de Rennes; mais, entraîné par son goût pour les lettres, il vint à Paris où il fréquenta des cours de tous genres et sut, de cette manière, se donner une forte instruction. Il commençait à débiter heureusement dans la carrière des lettres par un drame, lorsque des revers de fortune plongèrent sa famille dans la pauvreté; obligé de subvenir à ses propres besoins, Souvestre renonça un moment à ses chères études et, acceptant cette épreuve avec résignation, il devint successivement commis chez un libraire de Rennes, maître d'institution, rédacteur de journal et professeur de rhétorique. Ces occupations, qui avaient pour but de lui donner le pain quotidien, n'avaient pu le distraire complètement de ses études littéraires. Ses *Derniers Bretons* avaient joui d'un immense succès. Étant venu s'établir à Paris, en 1856, il eut à y lutter contre une situation difficile, quoiqu'il travaillât avec ardeur. En 1853, il alla donner en Suisse des cours littéraires, qu'on a réunis sous le nom de *Causeries historiques et littéraires*; mais il revint bientôt mourir à Paris. Parmi ses meilleures productions, citons : le *Foyer breton*, *Un Philosophe sous les toits*, *Au coin du feu*, les *Derniers paysans*, *Sous les filets*, etc.

Saintine

1797-1864

Xavier Saintine s'est surtout fait connaître par son délicieux et attachant roman *Picciola*, où il raconte l'histoire d'un prisonnier, qui se console avec une fleur, comme Pellisson se consolait avec une araignée. Cet ouvrage a eu un immense succès et un grand nombre d'éditions. On a encore de Saintine d'autres romans qui jouissent de moins de réputation : le *Mutilé*, les *Trois reines*, les *Aventures d'un misanthrope*, etc.

Saintine a écrit environ deux cents pièces de théâtre avec la collaboration de plusieurs auteurs dramatiques contemporains. La plus célèbre est l'*Ours et le Pacha*.

Théophile Gauthier. (Voir sa biographie, page 373.)

Mademoiselle de Maupin, Fortunio, Une larme du diable, Le capitaine Fracasse, etc.

Töpffer

1799

C'est M. Xavier de Maistre qui, passant à Paris, a fait connaître M. Töpffer. A ceux qui lui demandaient un *Lépreux* ou quelque *Prisonniers du Caucase*, il répondait : Prenez du Töpffer.

Il est né à Genève, en 1799. Son père était artiste peintre et lui-même eut toujours beaucoup de goût pour la peinture; ses goûts littéraires se développèrent de bonne heure. Ses premières lectures furent Florian, Télémaque, Virgile, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, qui lui enseignèrent l'amour des paysages et le charme simple des scènes douces. Ses études classiques terminées, Töpffer, passionné pour la peinture, se disposait à partir pour l'Italie, lorsqu'une affection des yeux vint suspendre et ajourner ses rêves d'artiste. Au bout de deux années d'attente vaine, il fallut renoncer décidément à sa vocation. Sous prétexte de consulter les hommes éminents de l'art, mais en réalité pour tromper ses anxiétés par l'étude, il se rendit à Paris, n'y consulta personne, renonça tout bas et avec larmes à la profession d'artiste et, renouant avec les lettres, s'appliqua à devenir un instituteur éclairé. C'était en 1819.

De retour à Genève, Töpffer devint sous-maître dans un pensionnat, puis se mit à la tête d'un pensionnat de sa propre création. C'est du sein de cette vie heureuse que se sont échappés successivement les écrits divers qui nous ont charmés. Son mérite littéraire le fit bientôt apprécier de ses concitoyens qui l'appelèrent à occuper la chaire des belles-lettres dans l'Académie.

Töpffer n'ambitionna pas d'abord la réputation d'écrivain. Maître chéri et familier de ses élèves, c'est pour leur divertissement qu'il s'essaya à composer de petites comédies. Chaque année, à la belle saison, on le voyait se mettre à la tête de la jeune bande et employer les vacances à les guider, le sac sur le dos, dans de longues excursions pédestres à travers les divers cantons, par les hautes montagnes et même sur le revers des Alpes. « Un domestique fidèle, le sergent-fourrier de la troupe, dit M. Kramer, la devançait pour préparer le gîte et le repas; les plus vigoureux marcheurs formaient l'avant-garde et reconnaissaient le terrain; le gros de la troupe se composait de M. Töpffer, de Mme Töpffer, que les excursions pédestres n'effrayaient pas, et des jeunes gens calmes, modérés et point chercheurs d'aventures; enfin, à l'arrière-garde, se trouvaient les trainards, les flâneurs et les amateurs de fraises et de myrtilles. Et toute cette petite troupe s'en allait par monts et vallées, croquant les points de vue, ravageant les auberges, saluant les passants, devisant et moralisant, sans s'inquiéter ni de la pluie, ni du soleil, ni du départ, ni de l'arrivée. » Au retour et durant les soirées d'hiver, Töpffer écrivait pour ses élèves des relations détaillées et illustrées de ses excursions pédestres. Telle est l'origine de ces *Voyages en zig-zags* qui sont aussi remarquables par le charme des descriptions que par les vignettes qui les accompagnent.

Töpffer commença à poindre comme romancier dès 1832, par un charmant opusculé, la *Bibliothèque de mon oncle*. L'année suivante, il publia la première partie du *Presbytère*, puis l'*Héritage*, la *Traversée*, la *Peur* et quelques petites relations de voyage, la *Vallée du Trent*, le *Grand Saint-Bernard*, le *Lac de Gers*, le *Col d'Anterne*. « Dans ces derniers écrits, dit Sainte-Beuve, j'aime la vérité simple, la grâce rustique et naturelle, la belle humeur et la moquerie sans ironie. D'ordinaire, il y intervient un touriste ridicule, un anglais gourmé, un français entreprenant, une jeune fille charmante et qu'on protège. »

Nous aurions pu ajouter un grand nombre de noms à cette liste déjà si longue de nos romanciers contemporains; nous nous sommes borné à mentionner les plus célèbres. Malheureusement, nous avons le pénible devoir de dire que la plupart ont exercé, par leurs écrits, l'influence la plus délétère et la plus corruptrice sur leur génération, en exposant des passions repoussantes, des tableaux immoraux ou des théories anti-chrétiennes et anti-sociales. Qu'importe qu'ils soient puissants coloristes ou observateurs profonds, si leurs peintures font baisser les yeux à la pudeur et souillent la pensée! qu'importe que la coupe qu'ils nous présentent soit habilement ciselée et un chef-d'œuvre d'art, si le breuvage qu'elle contient est un dangereux poison! La postérité sera sévère envers ces écrivains qui ont si largement contribué, pour leur part, à cet affaïssissement de toutes les nobles énergies, à ce matérialisme grossier qui caractérise notre génération. Le devoir de tout chrétien et de tout bon citoyen est nettement tracé: il doit non-seulement s'abstenir pour lui-même de ces ouvrages dangereux, mais réagir contre leurs tristes effets en répandant au sein des masses le goût des saines et fortifiantes lectures.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE LITTÉRATURE DE L'EMPIRE

INTRODUCTION

Coup-d'œil sur la littérature de l'Empire.	1
--	---

CHAPITRE I^{er}

Poètes didactiques de l'Empire

Jacques Delille.	3
Louis de Fontanes.	3
Esménard.	5
Michaud.	6
Chénedollé.	7
J.-B. Legouvé.	9
Berchoux.	10

CHAPITRE II

Poètes lyriques de l'Empire

Lebrun.	11
Millevoye.	11
Parry.	11

CHAPITRE III

Fabulistes de l'Empire

Arnault.	13
Ginguéné.	15
Le Bailly.	17
Andrieux.	19

CHAPITRE IV

Poètes tragiques de l'Empire

Ducis.	22
La Harpe.	25
Raynouard.	28
Marie-Joseph Chénier.	29

Jouy.	30
Arnault	31

CHAPITRE V

Poètes comiques de l'Empire

Collin d'Harleville.	32
Fabre d'Eglantine	33
Andrieux.	34
Picart	34
Étienne	35

CHAPITRE VI

Écrivains didactiques de l'Empire

Cabanis	36
Lacépède.	38
Volney.	39
Laplace	40
Georges Cuvier	40
Jean-Baptiste Say	42

CHAPITRE VII

Philosophes de l'Empire

De Gérando.	44
La Romiguière	45
Destutt de Tracy	45
Joseph de Maistre	46

CHAPITRE VIII

Historiens de l'Empire

Anquetil.	48
Daru	49
Daunou	50
Norvins	50
Philippe de Ségur	51
Michaud	52
Charles de Lacretelle.	52
De Sismondi	52

CHAPITRE IX

Romanciers de l'Empire

M ^{me} de Genlis.	54
M ^{me} Cottin	55
M ^{me} Flahaut-Souza.	56

TABLE DES MATIÈRES

Xavier de Maistre	56
M ^{me} de Staël	59
Chateaubriand	65

~~~~~

## DEUXIÈME PARTIE

### LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

#### INTRODUCTION

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| Coup-d'œil sur la littérature contemporaine . . . . . | 77 |
|-------------------------------------------------------|----|

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>

##### Poètes lyriques contemporains

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| Béranger . . . . .                          | 81  |
| Casimir Delavigne . . . . .                 | 93  |
| Soumet . . . . .                            | 102 |
| Guiraud . . . . .                           | 105 |
| Lamartine . . . . .                         | 107 |
| Victor Hugo . . . . .                       | 129 |
| Alfred de Vigny . . . . .                   | 162 |
| Sainte-Beuve . . . . .                      | 166 |
| Barthélemy . . . . .                        | 170 |
| Méry . . . . .                              | 172 |
| Alfred de Musset . . . . .                  | 174 |
| Brizeux . . . . .                           | 190 |
| Auguste Barbier . . . . .                   | 193 |
| Émile Deschamps . . . . .                   | 198 |
| Antony Deschamps . . . . .                  | 199 |
| Hégésippe Moreau . . . . .                  | 200 |
| Viennet . . . . .                           | 201 |
| Jacques Porchat . . . . .                   | 202 |
| Jean Reboul . . . . .                       | 203 |
| M <sup>me</sup> Desbordes-Valmore . . . . . | 205 |
| M <sup>me</sup> Amable Tastu . . . . .      | 208 |
| Delphine Gay . . . . .                      | 209 |
| Victor de Laprade . . . . .                 | 209 |
| François Coppée . . . . .                   | 210 |

#### CHAPITRE II

##### Poètes dramatiques contemporains

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| Le drame contemporain . . . . . | 211 |
|---------------------------------|-----|

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| <b>Casimir Delavigne.</b> . . . . .             | 213 |
| Analyse des <i>Vêpres Siciliennes</i> . . . . . | 213 |
| Analyse du <i>Paria</i> . . . . .               | 215 |
| Analyse de <i>Marino Faliero</i> . . . . .      | 216 |
| Analyse de <i>Louis XI</i> . . . . .            | 217 |
| Analyse des <i>Enfants d'Edouard</i> . . . . .  | 220 |
| <b>Soumet.</b> . . . . .                        | 224 |
| <b>Guiraud.</b> . . . . .                       | 224 |
| <b>Victor Hugo</b> . . . . .                    | 224 |
| Analyse de <i>Cromwell</i> . . . . .            | 224 |
| Analyse de <i>Marion Delorme</i> . . . . .      | 225 |
| Analyse d' <i>Hernani</i> . . . . .             | 228 |
| Analyse de <i>le Roi s'amuse</i> . . . . .      | 231 |
| Analyse de <i>Lucrèce Borgia</i> . . . . .      | 233 |
| Analyse d' <i>Angelo</i> . . . . .              | 241 |
| Analyse de <i>Ruy Blas</i> . . . . .            | 244 |
| <b>Alfred de Vigny.</b> . . . . .               | 250 |
| Analyse de <i>Chatterton</i> . . . . .          | 250 |
| <b>Alexandre Dumas.</b> . . . . .               | 253 |
| <b>François Ponsard</b> . . . . .               | 258 |
| Analyse de <i>Lucrèce</i> . . . . .             | 261 |
| Analyse de <i>Galilée</i> . . . . .             | 264 |
| <b>Alexandre Dumas fils.</b> . . . . .          | 266 |

## CHAPITRE III

### Poètes comiques contemporains

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| <b>De la comédie contemporaine.</b> . . . . .      | 270 |
| <b>Casimir Delavigne.</b> . . . . .                | 271 |
| Analyse de <i>l'École des Vieillards</i> . . . . . | 271 |
| <b>Eugène Scribe.</b> . . . . .                    | 274 |
| <b>Ponsard.</b> . . . . .                          | 276 |
| Analyse de <i>la Bourse</i> . . . . .              | 276 |
| <b>Alexandre Dumas fils.</b> . . . . .             | 279 |
| <b>Alfred de Musset.</b> . . . . .                 | 279 |
| <b>Émile Augier.</b> . . . . .                     | 279 |
| Analyse de <i>l'Aventurière</i> . . . . .          | 281 |
| <b>Victorien Sardou.</b> . . . . .                 | 283 |
| <b>Octave Feuillet.</b> . . . . .                  | 284 |

## CHAPITRE IV

### Philosophes et Moralistes contemporains

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| <b>De Bonald.</b> . . . . .        | 286 |
| <b>Joseph de Maistre</b> . . . . . | 288 |

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| Lamennais. . . . .         | 288 |
| Royer-Collard . . . . .    | 295 |
| Benjamin Constant. . . . . | 296 |
| Victor Cousin . . . . .    | 296 |

## CHAPITRE V

## Orateurs de la tribune et du barreau

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| Benjamin Constant. . . . . | 301 |
| Le général Foy . . . . .   | 304 |
| Berryer . . . . .          | 306 |
| Dupin aîné . . . . .       | 308 |
| De Montalembert. . . . .   | 310 |
| Lamartine. . . . .         | 311 |
| Guizot. . . . .            | 311 |
| Thiers . . . . .           | 311 |
| Oditon Barrot. . . . .     | 313 |
| Chaix-d'Est-Ange . . . . . | 313 |
| Crémieux . . . . .         | 315 |
| Jules Favre . . . . .      | 317 |

## CHAPITRE VI

## Orateurs de la Chaire

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| Frayssinous. . . . .        | 319 |
| Lacordaire. . . . .         | 321 |
| Ravignan . . . . .          | 326 |
| Adolphe Monod. . . . .      | 228 |
| Athanase Coquerel . . . . . | 333 |

## CHAPITRE VII

## Historiens contemporains

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| De Barante. . . . .       | 338 |
| Guizot . . . . .          | 340 |
| Sismondi. . . . .         | 344 |
| Augustin Thierry. . . . . | 344 |
| Thiers. . . . .           | 346 |
| Mignet. . . . .           | 350 |
| Michelet. . . . .         | 352 |
| Henri Martin . . . . .    | 355 |
| Vaulabelle. . . . .       | 356 |
| Louis Blanc. . . . .      | 357 |
| Lamartine. . . . .        | 358 |

## CHAPITRE VIII

## Critiques littéraires contemporains

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| Villemain . . . . .           | 360 |
| Saint-Marc Girardin . . . . . | 364 |
| Sainte-Beuve . . . . .        | 366 |
| Nisard . . . . .              | 366 |
| Alexandre Vinet . . . . .     | 368 |
| Jules Janin . . . . .         | 372 |
| Théophile Gauthier . . . . .  | 373 |
| Gustave Planché . . . . .     | 377 |
| Prévost-Paradol . . . . .     | 377 |
| Taine . . . . .               | 378 |
| De Loménie . . . . .          | 379 |

## CHAPITRE IX

## Pamphlétaires contemporains

|                              |     |
|------------------------------|-----|
| Cormenin (Timon) . . . . .   | 381 |
| Paul-Louis Courier . . . . . | 383 |

## CHAPITRE X

## Romanciers contemporains

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| Victor Hugo . . . . .          | 388 |
| Alfred de Vigny . . . . .      | 388 |
| Alexandre Dumas . . . . .      | 389 |
| Alexandre Dumas fils . . . . . | 389 |
| Charles Nodier . . . . .       | 389 |
| Mérimée . . . . .              | 392 |
| Balzac . . . . .               | 394 |
| Eugène Sue . . . . .           | 397 |
| Frédéric Soulié . . . . .      | 399 |
| Alphonse Karr . . . . .        | 402 |
| George Sand . . . . .          | 405 |
| Edmond About . . . . .         | 411 |
| Eckmann-Chatrian . . . . .     | 412 |
| Octave Feuillet . . . . .      | 413 |
| Paul Féval . . . . .           | 413 |
| Émile Souvestre . . . . .      | 414 |
| Saintine . . . . .             | 415 |
| Théophile Gauthier . . . . .   | 416 |
| Topffer . . . . .              | 416 |





Les *Écrivains modernes de la France* sont recommandés par la **Société de publications pour l'enfance et la jeunesse**.

Cette Société a pour but de fournir à bon marché aux écoles, collèges, maisons d'éducation, écoles d'adultes, bibliothèques populaires, des livres sérieux, instructifs et variés, choisis dans les meilleures bibliothèques de la France et de la Suisse. Pour favoriser l'instruction et répandre le goût de la lecture, elle fait jouir ces diverses institutions d'un prix de faveur qui peut s'élever jusqu'à 70 0/0. Tout souscripteur de 10 francs profite des mêmes avantages et jouit, en outre, d'une prime annuelle en livres au choix de la Société.

S'adresser pour le catalogue et pour toute demande de livres, à la Société, 1, rue de Valenciennes, chez M. F. GUYOT, ou à M. Louis CHATELAIN, 46, rue de Valenciennes, dépositaire.

Legatoria IERVOLINO

Via Margherita di Savoia, 10

S. GIORGIO a CREMANO (Napoli)

